NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE

PAUL DESJARDINS

ESQUISSES

ET

IMPRESSIONS

Promenades — A l'Académie
Au seuil de la politique
Adieux — Littérature — Art
Rêverie et sentiment.

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
H. LECÈNE ET H. OUDIN, ÉDITEURS
17, RUE BONAPARTE, 17

1889

ESQUISSES ET IMPRESSIONS

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE

PAUL DESJARDINS

ESQUISSES

ET

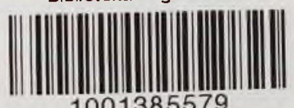
IMPRESSIONS

Prcmenades — A l'Académie
Au seuil de la politique
Adieux — Littérature — Art
Rêverie et sentiment.

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
H. LECÈNE ET H. OUDIN, ÉDITEURS
17, RUE BONAPARTE, 17

1889


Biblioteka Jagiellońska
1001385579

AVANT-PROPOS

On a pu lire déjà ces petits morceaux de critique sentimentale, dans la REVUE BLEUE *et ailleurs.*

Au moment où je les écrivais, ils me semblaient bons. A présent ce n'est plus cela. Je vois combien je suis loin des auteurs que j'aime, et je me trouve précisément les défauts qui m'ont le plus choqué chez les autres. C'est une mésaventure qui doit arriver souvent. Je vois, il est vrai, des jeunes gens qui paraissent enchantés de ce qu'ils ont fait : c'est sans doute qu'ils ne se sont jamais relus, — ou bien qu'ils ont beaucoup de talent.

Certes, je tiens à plusieurs choses que j'ai dites ici, mais pas du tout à la façon dont je les ai dites. Enfin je ne suis pas archevêque de Grenade le moins du monde. J'en préviens donc les personnes qui voudront me chagriner ; elles y parviendront bien moins en me

maltraitant qu'en s'attaquant à mes chers auteurs, Sully Prudhomme, Pierre Loti, Fromentin, en qui je chéris des exemplaires tout à fait supérieurs de mon propre esprit, et dont les œuvres sont justement ce que j'aurais voulu faire, si j'avais pu.

Tout de même ce petit recueil où je trouve si peu de ce que j'aime dans un livre, je le publie. C'est assez étrange... Que voulez-vous ? Telle est l'inconsistance de nos jugements.

P. D.

ESQUISSES ET IMPRESSIONS

PROMENADES

28 août 1886.

SENSATIONS DE VACANCES

A la campagne.

C'est moins loin de Paris que la Ferté-sous-Jouarre, mais plus loin qu'Asnières ou qu'Interlaken. Rien des bruits de Paris, sinon le chemin de fer qu'on entend souvent haleter derrière le coteau prochain, à une portée de fusil ; rien des préoccupations de Paris, sinon ce qu'en apporte le *Figaro*, chaque matin ; rien des gloires de Paris, sinon, sur l'envers d'une chaumière voisine, l'affiche monumentale de la *Maison qui n'est pas au coin du quai*. On est transporté dans une autre planète dont les journéesont quarante heures au

moins, et où l'excitation d'esprit est supprimée au profit de la réfection corporelle.

Un potager plantureux, une large maison bien ouverte et bien gaie, des chambres tendues de perse, un service de table à fleurs dans le placard, et, sur les rayons, la collection de la *Revue des Deux-Mondes* depuis la fondation, voilà ce qu'on appelle « une campagne ». Des pelouses soigneusement peignées et vallonnées descendent jusqu'à la Seine ; les massifs sont des étoiles de feuillages blanchâtres et rouge foncé ; à droite et à gauche, de longs couverts de tilleuls, avec quatre bancs de pierre moussus et un jeu de tonneau disloqué par l'humidité, ferment la perspective qui s'étend, en face, jusqu'au fleuve. Le fleuve même est joli et rêveur vers le soir, quand les ombres plus massives y plongent avec le ciel d'argent bruni.

On mène là une vie toute d'habitude. Cela repose parfaitement, puisqu'on n'a jamais ni incertitude, ni choix à faire, ni décision à prendre sur quoi que ce soit. On ne commence rien ; on continue. Pourquoi, par exemple, se tient-on toujours dans l'allée de gauche, où l'on a groupé des fauteuils pliants autour d'une table et où l'on a pendu un hamac ? Pourquoi jamais dans l'allée de droite, qui est exactement pareille ? Parce qu'on a toujours fait ainsi, n'en demandez pas davantage. Pourquoi le journal, qui arrive à midi, reste-t-il sous bande jusqu'à cinq heures ? Parce qu'il a été décidé, à l'origine des temps, que cinq heures était le moment convenable pour lire le journal. A la campagne, on est conservateur ; s'il n'y avait pas, par-

ci par-là, quelques grandes villes, nous aurions encore la monarchie absolue, la poésie sentimentale et le coche d'eau.

Par exemple, on se repose à souhait. Nul bruit que le bateau du touage qui passe en Seine le matin, quelquefois les coups que le jardinier donne sur sa bêche pour la remmancher, ou le pépiement plaintif d'un jeune moineau tombé du nid. Avant le dîner, on se promène dans les rues du village, vallonnées par un ruisseau central, entre les murs d'une blancheur aveuglante, sous les quatre lanternes au pétrole qui se balancent pendues à quatre potences. Au bout de ces rues primitives, on débouche sur les champs. On y rencontre de braves gens dont les veines du cou font saillie, et qui vous tirent de grands coups de chapeau.

« Une nouvelle, ma chère : il paraît que le prince de Bulgarie a été déposé ; la question d'Orient se complique. — Le pauvre homme ! Était-il marié ? Comment s'appelle-t-il ? » Et madame se lève précipitamment. Un souci lui est venu. Le cocher qu'elle avait envoyé en ville, au marché, a oublié de rapporter des prunes pour le dessert. Que mettra-t-on en regard des pêches, pour la symétrie ? « Des fraises ? il n'y en a plus. Des abricots ? pas encore. Comment s'en tirer ? Ah ! nous sommes sauvés ! Il reste des macarons de dimanche ! » — Avant-goût de la sénilité consolatrice... Chères eaux du Léthé ! eaux très fades ! eaux très douces !...

A la mer.

La mer est basse. Il est sept heures. Personne n'est levé encore. La plage est muette et déserte. Une seule vieille femme en cotte de futaine, en serre-tête plat, les jambes nues, la hotte au dos, arpente les galets, vers la jetée ; elle porte aux pêcheurs les lambeaux de seiches, les tentacules de poulpes tordus dans une eau noire, dont ils se servent pour amorcer leurs filets. On suit sa silhouette obscure sur l'horizon pâle. La grève est semée de petites flaques qui brillent ; plus loin le moutonnement régulier du sable garde l'empreinte des vagues ; là-bas, au contraire, sur la ligne extrême où la mer s'est retirée, une bande d'estran humide, mêlé d'une fine poussière de coquilles, miroite comme une glace. La mer est grise, le ciel est gris ; et, très loin, au milieu de ce gris, sur la mer ou bien dans le ciel, qui sait ? trois petites voiles grises à la file ; elles ne bougent pas : on pêche au large. A droite l'estacade, noire de goudron, pointant vers l'espace illimité, porte le phare d'un blanc joyeux. Cette double note de noir et de blanc est la seule qui arrête l'œil au milieu de ces teintes indécises. De l'autre côté, la ligne déliée des falaises se prolonge à l'infini. Inconsciemment on ferme à demi les paupières, tandis que le souffle salé élargit les narines et fait affluer le sang aux joues.

L'homme est là pourtant (je veux dire l'homme et la femme : que serait l'un sans l'autre ?). Ce jardin du

casino où des tamaris rabougris luttent contre l'ensablement ; ces pavillons dont les volets vont s'ouvrir bruyamment tout à l'heure ; cette estrade où tantôt l'orchestre jouera *le Petit Duc ;* cette tente ouverte où vous ne voyez en ce moment qu'un monceau de chaises en désordre, tout cela s'animera vers midi, se peuplera au soleil de quatre heures, fourmillera de robes blanches et roses, papillotera d'ombrelles rouges et de chapeaux en forme de fleurs d'acacias, s'épanouira, paradera, jouera l'éternelle comédie que l'humanité civilisée se donne à elle-même pour le plaisir des désœuvrés et l'instruction des philosophes. Les pieds de votre chaise s'enfonceront de travers dans le sable tandis que vous suivrez les progrès d'une forteresse construite par des enfants court-vêtus, la conversation de deux Américaines aux cheveux couleur de beurre, le va-et-vient des baigneuses en peignoir qui galopent à la rencontre du flot et font claquer leurs sandales sur les planches sonores.

Sur le quai du port, sur la jetée, dans les rues étroites et propres, pavées de galets pointus, chez les marchands de paniers et de balances en coquillages, dans l'église trapue où tant de navires lilliputiens sont suspendus en *ex-voto*, vous coudoierez des inconnus que vous finirez par connaître et que vous oublierez cinq minutes après les avoir quittés. Vous voilà donc jeté dans un monde tout de surface, dans une Thélème capricieuse, sans réalité, sans vie, sans aucune source de larmes, au milieu d'ombres chinoises souriantes, n'étant plus vous-même qu'un fantôme d'homme

parmi d'autres fantômes, comme dit l'Écriture...

Il ne faut point pourtant rompre toute attache avec les choses extérieures, avec l'histoire contemporaine, qui va son train, même pendant les vacances. Allez au kiosque chinois où l'on vend les journaux ; parcourez celui-ci en vous promenant... « Ah ! on a découronné le prince de Bulgarie... Pauvre homme !... Comment s'appelle-t-il ?... » Mais voici qu'il est cinq heures; ne manquez pas l'heure du bain. Il y a une petite brune, en costume de laine blanche, qui entre dans l'eau si gentiment ! Elle avance la pointe d'un pied, puis se baisse, avec un éclat de rire d'effroi, puis tout d'un coup se décide et plonge au milieu d'une lame. Vous pourriez, si vous le vouliez bien, idéaliser cette petite brune, en faire une Elvire ou une Galatée; mais non : ce n'est, vous le savez, qu'une Parisienne de dix-sept ans avec une coiffure relevée, une petite robe bleu marine et un père morose.

En forêt.

Une maison forestière dans les Vosges. Une route, presque toujours déserte, s'enfonce dans le bois, bordée des poteaux du télégraphe. Où va cette route, une grande et belle route neuve fraîchement ferrée ? Nous ne le saurons jamais, et qu'importe ? Ce que nous voulons ici, c'est le calme et l'oubli. Un jardinet fermé par un entrelacs de baguettes non dépouillées de l'écorce affleure la route ; la maison elle-même s'est coupé un petit carré dans le bois, ce qu'il lui en faut pour son

toit rouge, pour son plant de pommes de terre et pour la niche du chien.

Le matin, on ouvre l'étroite fenêtre qui grince, on hume la rosée qui mouille l'herbe, on respire le voisinage des grands arbres. En se penchant, on toucherait aux branches. Comme les premiers rayons obliques se jouent gaiement sur les troncs et sur la mousse! Sortons, enfonçons-nous dans l'ombre et le frais.

En moins d'une minute on arrive sous la futaie de hêtres. Plus d'autre bruit que nos propres pas. Les hêtres montent d'un seul jet et vont croiser leur ramure à quinze mètres au-dessus de nous. L'écorce pâle et reluisante, striée de noir, n'a pas les rugosités ni les contorsions rageuses du chêne; elle est lisse et douce à l'œil: ce qui domine, c'est la grandeur calme. D'espace en espace, le feuillage devient plus aéré et lumineux: c'est une clairière qu'on devine. De petits arbustes, de hautes herbes croissent et foisonnent dans cette échappée de jour; des insectes bourdonnent. Puis le crépuscule recommence, sous la longue colonnade des arbres immobiles.

Voici les sapins. L'obscurité s'assombrit encore. Le sol, plus mou et plus sonore, est feutré de toutes les aiguilles végétales tombées, roussies et lentement décomposées. Les troncs sont rougeâtres, écaillés par places, suintants de résine. L'odeur balsamique pénètre. De gros champignons au chapeau d'ocre rouge sortent de la mousse nourricière. D'immenses fourmilières s'arrondissent en dôme entre les racines des plus vieux arbres; ce sont des millions de bâtonnets impercep-

tibles qui en forment les cloisons et la toiture; les fourmis elles-mêmes, d'un jaune incertain, ne tranchent pas sur la couleur de leur cité : il faut approcher pour reconnaître dans cette nuit apparente d'un coin de bois reculé la vie, l'agitation, l'effort, l'intelligence.

Poursuivons. C'est un bas-fond, un éboulement de grosses pierres tout d'un coup figé et envahi, conquis, submergé par la végétation puissante. Herbes, arbustes, ombellifères ténues, feuilles larges, charnues, velues, graines folles, entre-croisement de fils verts ou bruns, balancement des campanules violettes et des digitales de pourpre, susurrement des bourdons au vol irrégulier, battement d'ailes effaré dans le taillis, tout est vie, abondance de vie, ivresse de vie... Je tire mon journal de ma poche. Ah! il paraît que le prince de Bulgarie est rappelé par ses sujets. Comment s'appelle-t-il ?... Mais chut! un essaim de moucherons presque invisibles s'abat sur le feuillage avec le bruissement de la pluie. Penchons-nous, regardons ; les voilà qui reprennent leur vol; suivons-les ; ils traversent un rayon; c'est une poussière palpitante et illuminée: et chacun de ces corpuscules est un organisme qui respire, qui sent, qui se meut, qui veut, et combien y en a-t-il dans toute la forêt? *Dans toute Brocelyande,* comme dit la chanson ?... Et les plantes elles-mêmes ne sont-elles pas aussi un peuple animé? Où s'arrête au juste leur activité propre? Pensez à la dionée, à la sensitive. Ne sont-ce point des candidates au rang d'animaux ? Les animaux ne sont-ils point des candidats au rang d'hommes?... Et nous alors? — On

est toujours candidat à quelque chose... Dormons, sous notre frère le hêtre.

Dans la montagne.

Les gens de la plaine, les gens en souliers plats, ont décidé que les grimpeurs de montagnes étaient des fous ou des imbéciles. Se rompre le cou, du moins en courir la chance, pourquoi ? Pour la satisfaction chimérique de raconter au dessert qu'on a passé là où les trois Anglais furent précipités en 1865 ? Pour se faire mettre dans les *Annales du club Alpin?* Pour étonner les collégiens en vacances? Pour que, s'il leur arrive malheur, on dise d'eux ce que le vieux Desportes écrivait sur Icare :

> Il est mort poursuivant une haute aventure ?

Rêverie et fumée. Faire avancer ses larges pieds sur un long ruban de route pour se transporter d'un point à un autre, à la bonne heure ; entreprendre un voyage d'exploration dont on rapporte de la poudre d'or ou des dents d'éléphant (vous vous rappelez dans Horace ?), très bien ; ... mais, en pure perte et sans espoir de profit ni de gloire, braver la mort au-dessus des nuages, quelle manie vaniteuse et sotte ! Est-il sensé d'admirer ceux qui réussissent et de plaindre ceux qui meurent ? — Eh bien ! j'en suis fâché pour la plaine ; mais je ne puis hausser les épaules au récit des belles témérités de nos montagnards. Les cimes

ont leur ivresse. que ne peuvent combattre les raisonnements des hommes sages. Que ceux qui ne la connaissent point se taisent. Non seulement l'exercice musculaire succédant à dix mois de tension intellectuelle est un merveilleux réactif; mais l'ascension elle-même, la difficulté tournée par l'adresse ou surmontée par la persévérance, la joie de respirer un air plus subtil, l'agrandissement graduel de la perspective, la poésie des hauteurs pleine du dédain des petitesses d'en bas, l'aile d'aigle et de condor donnée à l'imagination, la mise en présence de l'éternité visible sont des bienfaits qui établissent, presque, deux classes entre les hommes.

Nous voilà donc sur les derniers contreforts de rochers chauves qui précèdent les névés. Nous sortons de la petite cabane borgne qu'on a blottie dans l'anfractuosité du granit, et si pareille à lui de couleur et d'aspect qu'à vingt pas on ne l'en discerne point. Nous nous détirons sur la plate-forme qui en est comme le perron, et nous jetons le regard autour de nous encore fatigués et maussades d'une nuit fiévreuse et sans sommeil. Le vent souffle d'en bas et rafraîchit violemment le visage. Il est deux heures du matin. Rien ne se voit des vallées ; mais les champs de neige se distinguent dans le voisinage, bossués, creusés, tourmentés, d'un uniforme gris phosphorescent. La cime est cachée par un lambeau de nuage cotonneux. On allume une lanterne , deux lanternes. La voix humaine a une sonorité étrange. On se met en marche avec précaution sous une pluie fine qui rend la pierre

glissante et fouette les yeux. Le froid ne se sent presque pas. Le silence pèse et effraye bien davantage. On descend, puis on remonte ; la corde marque sur la neige. Bientôt le petit jour s'annonce : ce n'est qu'un remous dans les nuages du côté de l'Orient, puis un déchirement soudain. La cime apparaît enfin, blanche sur le ciel encore noir. Trois heures après, nous y sommes, debout, un peu effarés, pris d'une envie irraisonnée de monter encore, mais dans le vide, puisque la terre nous manque, et d'étendre nos bras comme des ailes. Cependant l'azur foncé, quand on y lève le regard, nous épouvante, nous aplatit de terreur, nous force presque à nous coucher pour étreindre de nos bras et de nos jambes cette pierre que nous voulions quitter, dernier promontoire que notre monde avance dans l'espace.

Il faut redescendre, redescendre vers le bruit, vers le grelot des vaches, vers les hommes, vers le feu dans les cheminées, vers les chambres closes, vers les tables bien éclairées et bien servies de soupe chaude, vers les conversations, les pensées, les sentiments qui sont mieux à notre taille. Il faut oublier cette vision farouche de l'immensité... En rentrant à l'auberge, nous entendons des Anglais qui discutent. L'Allemagne, l'Autriche, laisseront-elles la Russie agir à sa guise en Bulgarie ? Où est le prince Alexandre ?... — Ainsi la semaine prochaine, nous montons au Schreckhorn !

CHANTILLY

LÉGUÉ A L INSTITUT.

16 octobre 1886.

Le domaine de Chantilly fait retour à la couronne. Par « la couronne », j'entends la réunion de nos grands savants, de nos écrivains, de nos grands artistes. Nous n'avons plus d'autre couronne que celle-là aujourd'hui, et, tout de même, elle nous coiffe bien. Pasteur, Berthelot, Renan, Sully-Prudhomme, Alexandre Dumas, Gounod, Meissonier, Paul Dubois, voilà les propriétaires légitimes de ces cinq cent mille livres de revenu, de ces forêts, de ces étangs, de ces palais, de ces trésors d'art et de souvenir. Ils vont posséder, ils vont jouir, ils vont régner dans une fraternité paisible. Ce sera un phalanstère bien intelligent. Et voilà le premier pas vers l'aristocratie intellectuelle organisée, telle que nos petits-fils la verront (cela va sans dire).

Il y eut un temps où les grandes abbayes recevaient des legs semblables, au détriment quelquefois des héritiers naturels. On aurait tort de s'en indigner, puisqu'au XIIe et au XIIIe siècle les moines, étant des élus de la science et de l'esprit, avaient tous les droits que

des hommes puissent alléguer pour en dépouiller d'autres. A présent ce n'est plus dans le cloître qu'est le pivot du monde: c'est dans le laboratoire, la bibliothèque, l'atelier. Que ces nouveaux maîtres recueillent donc la part du lion, puisque c'est leur tour de suprématie, et qu'ils la gardent tant qu'on n'aura rien inventé de mieux que l'art, la science et le génie.

Certes l'Institut de France n'est qu'un Panthéon très imparfait; les mérites que je viens de dire s'y rencontrent, mais assez mélangés. Dans chacune des Académies il y a une arrière-garde de comparses pour faire l'appoint; en revanche, nous connaissons des hommes supérieurs qui n'y entreront jamais. Et cependant, avec toutes ces faiblesses, l'Institut est une première ébauche d'aristocratie très acceptable. Indépendant du suffrage populaire, indépendant aussi des hasards de la filiation, il échappe aux vices opposés des républiques et des monarchies héréditaires. C'est là, pour un testateur, une garantie unique. Où la trouverait-il ailleurs? Supposez, par exemple, qu'étant en communion d'idées avec le conseil municipal de Paris, il laisse à cette fameuse assemblée les trésors qu'il a patiemment et chèrement réunis. Est-il assuré que dans vingt ans, dans cinq ans, dans deux ans, par l'effet du caprice des électeurs, son héritage ne tombera pas en d'autres mains, qui lui auraient été odieuses? Supposez, au contraire, qu'il fasse choix du meilleur, du plus accompli de tous les princes, de Marc-Aurèle lui-même. Hélas! après la mort de Marc-Aurèle, c'est à Commode que passera le bien tendrement couvé. Avec un corps

qui se renouvelle soi-même et peu à peu, comme l'Institut, on ne craint ni ces soubresauts ni ces déchéances. Pasteur mort, Renan mort, Augier mort, on ne les remplacera pas sans doute ; mais du moins, dans la France d'alors, on s'adressera, pour leur succéder, aux moins indignes. On tâchera de transmettre avec discernement les honneurs qu'ils auront illustrés. C'est ce discernement à perpétuité dans le choix de ses héritiers qui a tenté M. le duc d'Aumale. Et en effet la résolution qu'il a prise est le seul moyen de résoudre la terrible objection de Giboyer dans *les Effrontés :* « La fortune est héréditaire, et l'intelligence ne l'est pas. » Eh bien ! si fait, dans cette famille élective où l'intelligence est héréditaire, il est juste que la fortune le soit aussi. C'est pourquoi je vois dans cette offrande de Chantilly, non seulement une action généreuse, mais une idée vraie et comme l'avènement d'une répartition plus équitable des biens de ce monde.

Allons donc rendre visite à ce premier fief de nosseigneurs les académiciens. C'est une terre vraiment royale. Elle a, en ce moment de l'année, une grande majesté de tristesse et d'abandon. Les arbres s'effeuillent sur les pelouses, dans les allées, dans les eaux dormantes. Les avenues elles-mêmes, brumeuses dès trois heures du soir, s'allongent à l'infini. Point de passants, très peu d'animaux, presque point de vie. Les paons argentés traversent encore, de loin en loin, les sentiers du parc. Les cygnes glissent sans bruit sur le canal. Vus de la route entre Vineuil et Saint-Firmin, les bassins alternant avec les terre-pleins, le château

émergeant des fossés, les groupes de marbre, le piédestal vide où se dressera le *Montmorency* de Paul Dubois(1), et dans l'éloignement, l'allée du Connétable formant une large coupure dans le massif noir des arbres, tout cela tranquille, invitant au silence et à l'oubli, je vous assure que c'est un spectacle qui pénètre plus avant que les yeux. Puisque l'hôte d'hier est parti, que les hôtes de demain ne sont pas encore venus, ce domaine n'appartient qu'aux divinités des eaux et des bois. Le pauvre poète Théophile de Viau, recueilli par charité dans cette même résidence par un Montmorency, y a vu tout ce que je dis là ; il l'a même chanté en bien jolis vers, qui ne sont guère connus et que vous lirez peut-être avec plaisir :

Zéphyre en chasse les chaleurs.
Rien que les cygnes n'y repaissent ;
On n'y trouve rien sous les fleurs
Que la frescheur dont elles naissent;
Le gazon garde quelquefois
Le bandeau, l'arc et le carquois
De mille Amours qui se despouillent
A l'ombrage de ces roseaux,
Et dans l'humidité des eaux
Trempent leurs jeunes corps qui bouillent...

Or ensemble, ores dispersez,
Ils brillent dans ce crespe sombre
Et sous les flots qu'ils ont percez
Laissent esvanouir leur ombre ;
Par fois dans une claire nuict
Qui du feu de leurs yeux reluit,

(1) Le *Montmorency* est aujourd'hui en place.

Sans aucun ombrage de nues,
Diane quitte son berger
Et s'en va là dedans nager
Avecque ses étoiles nues.

Les ondes, qui leur font l'amour,
Se refrisent sur leurs espaules,
Et font danser tout à l'entour
L'ombre des roseaux et des saules...

Des larges fenêtres du château, on aperçoit ce décor enchanté. C'est là que les livres, les tableaux et les statues seront seuls logés. J'espère qu'on y hébergera aussi les poètes pauvres pendant l'éclosion de leurs ouvrages, les sculpteurs et les peintres pendant qu'ils peineront sur leurs esquisses, Ce sera l'asile des cerveaux surmenés et trop littéraires. Ils y viendront passer huit jours, quinze jours, et s'en retourneront reposés. On les mènera par les petits chemins de forêt jusqu'aux étangs de la reine Blanche, et la bonne reine Blanche, dont le fils soignait les lépreux, les guérira de leur étrange et incurable maladie.

Le château est gai, souriant, mais petit et trop enterré. Les écuries l'humilient un peu. Il est vrai qu'il n'a pas besoin d'être immense, puisqu'il n'est fait que pour des merveilles. Tout y est coquet et soigné. La chapelle est une orfèvrerie de pierre ; le retable est de Jean Goujon ; les verrières, d'une très douce harmonie de nuances, datent du même temps. Derrière l'autel, une inscription marque la place où reposent les cœurs des Condé. Les Condé, ce sont les patrons de Chantilly, surtout Louis II, le grand capitaine. Là-haut,

dans la galerie des batailles, on voit son buste en bronze, avec ses yeux démesurés et son bec de gypaète ; sur les panneaux, tout autour, sont peintes ses victoires ; au milieu, sont suspendus les drapeaux pris à Rocroy ; une fresque allégorique représente la Gloire arrachant une page de l'Histoire, la page déplorable de la Fronde. On se baigne en pleine épopée.

La bibliothèque recèle des joyaux inconnus ; M. le duc d'Aumale n'aimait pas à la montrer. On sait seulement, par ouï-dire, qu'outre l'admirable collection Cigongne, achetée en bloc, elle renferme en manuscrits, en miniatures, en incunables, en éditions rares, de quoi réjouir les yeux et l'esprit des bibliophiles. La galerie de peinture n'a pas gardé cet incognito : tout le monde l'a vue, du moins en partie. La fameuse exposition des Alsaciens-Lorrains en avait emprunté les perles: la *Vierge d'Orléans*, la *Vénus anadyomène*, la *Stratonice*, la *Mort du duc de Guise*, le *Duel du Pierrot*, et vingt autres. Un dessin de Léonard, qui a souffert, garde encore un charme unique (on ne voit plus guère qu'un sourire, mais il est divin) ; de Prud'hon, plusieurs morceaux très suaves, aux deux crayons ; de Delacroix, un beau Christ, très tragique ; de Decamps, des rayons de soleil fixés ; de Botticelli, des formes grêles et délicieuses ; une série incomparable de portraits historiques du XIVe au XIXe siècle ; que sais-je, enfin ? Dans quel désordre tout cela se présente à mon souvenir ! Peut-être des toiles du Louvre ou de la National Gallery viennent-elles se mettre au travers. Cette

confusion même est un assez bel éloge pour une collection privée.

Il faudrait que ces richesses fussent un jour disposées par un homme de beaucoup de goût, qui ne fît pas de Chantilly un Sydenham ni même un Kensington. Nous souhaiterions qu'on ne donnât jamais à ce palais un air de bazar, comme à nos autres musées. Ne tapissez pas les murs de tableaux juxtaposés qui se disputent et fatiguent les regards. Peu d'œuvres dans un même salon, et toutes du même temps, d'un même caractère, en harmonie avec la décoration. Les tableaux, les statues, les vitrines de joyaux ensemble confondus, siècle par siècle. Que les époques revivent et se révèlent à l'imagination. Voilà ce qu'aurait dû être notre Louvre, voilà ce que Chantilly doit rester. Il faut que le goût du collectionneur s'y fasse sentir encore quand le collectionneur n'y sera plus ; il faut que ce château de la Belle au bois dormant continue d'être habité avec intelligence, avec sollicitude. Nous serons si heureux, quelque jour, d'y trouver une fête pour les yeux, une instruction vivante et un repos absolu pour nos soucis !

Chantilly fut toujours hospitalier aux hommes d'étude. Ils y seront venus longtemps en invités avant de s'y établir en maitres. Tout le XVIIe siècle a passé par ces allées du parterre français et du bois de Sylvie. Bossuet a fait ici plusieurs séjours ; La Bruyère, Santeuil, le mathématicien Sauveur y ont vécu. Mais depuis lors que les temps sont changés ! Ce pauvre et joyeux Santeuil recevait, à table, des soufflets et des verres

d'eau froide ; La Bruyère, qui logeait sous les toits, pouvait, en été, faire cuire une galette dans sa gouttière ; il devait réclamer plusieurs années l'argent qui lui était dû avant d'en toucher une insignifiante partie. Aussi tout cela passait-il en amertume dans son chapitre *des Grands* « qui n'ont point d'âme ». Mais voici qu'aujourd'hui les lettres et les sciences ne mangent plus à l'office ; que dis-je ? c'est elles qui tiendront table ouverte à leur tour.

Eh bien, en rendant Chantilly à ses anciens hôtes, savants, écrivains, artistes, il semble que les destinées s'accomplissent, ainsi qu'on croit le voir dans un mariage longtemps espéré. Comme un cœur bien aimant que l'absence de ce qu'il aime fait languir, mais entretient fidèle et chaste, Chantilly n'a jamais été profané par des orgies grossières, à la façon de tant d'autres châteaux de France ; il s'est gardé de tout snobisme, de tout étalage de parvenu et de tout faste insolent : il se savait fiancé à la Gloire, mais à la Gloire roturière et pauvre.

Gens de lettres, vous pouvez vous moquer aujourd'hui de la liste des pensions que Chapelain rédigeait pour Colbert ; vous n'avez que faire de dédier *Cinna* à M. de Montoron; bien plus, vous pouvez vous dispenser, pour être riches, de faire *Cinna ;* il vous suffit des *Deux Orphelines ;* on se dispute vos autographes et vos sourires, on sollicite votre signature sur des éventails ; vivants, on donne votre nom à des rues ; morts, on vous ouvre le Panthéon; voici enfin que ce Chantilly où jadis un maître quinteux vous casait aux gages comme des

laquais va vous accueillir respectueusement par la grande grille, en héritiers légitimes de tant de princes du sang. Que vous semble, illustres parvenus, de ce renversement des sociétés ? Pardonnez-vous à la démocratie, nivellement nécessaire, table rase inévitable entre le règne de l'ancienne aristocratie et celui de la nouvelle ? Ne regrettez rien ; votre jour vient, il est venu. — Et vous, fameux domaine de Chantilly, il vous souvient de vos antiques possesseurs, de ce connétable Anne de Montmorency, tête étroite de fanatique, échine souple de courtisan ; de cet Henri II de Condé, intrigant fantasque et irrésolu ; de ce grand Louis II, dévoré de la flamme intérieure, despote, chagrin, violent, génie étrange ; de ses fils et petits-fils, héritiers de sa violence, mais non de son génie, race de louveteaux hargneux ; de ce Louis-Henri de Bourbon, guindé et incapable, amateur de chimie et d'histoire naturelle, dont la grande gloire est d'avoir élevé les écuries ; de ces deux vieillards enfin, goutteux, solitaires, grands chasseurs, en qui acheva de mourir la famille violemment tranchée dans les fossés de Vincennes ; vous vous rappelez encore les éclats de voix, les colères de vos maîtres, les fêtes orgueilleuses, les réceptions royales, les interminables cavalcades d'habits rouges à la poursuite des cerfs : eh bien ! vous ne verrez plus rien de tel, car ni M. Jules Simon ni M. Wallon n'ont coutume de sonner l'hallali ; les meutes sont vendues, les bois se taisent ; vous abriterez seulement de belles statues, de beaux tableaux, de beaux livres ; au lieu de posséder le vainqueur de Nordlingen et de Lens, vous rece-

vrez quelquefois le vainqueur des maladies contagieuses, le compositeur de *Faust*, l'artiste du *Chanteur florentin*, l'écrivain des *Dialogues philosophiques*, le poète des *Solitudes* : vous n'êtes pas désaffecté.

HEIDELBERG.

Notes sur le jubilé universitaire.

12 août 1886.

Heidelberg est une souriante, une jolie, une exquise petite ville. Après sa bière, ses confitures de myrtilles, ses servantes joufflues, son vieux burg et son vieux pont, ce qu'elle a de mieux est son université. Oui, à mon gré, le fameux tonneau et la cure de petit-lait ne viennent qu'ensuite. Mais le plus charmant dans ce nid des études classiques, c'est que tout y est à la fois très vieux et très vivant. Le château des électeurs, que nous avons eu la sauvagerie d'incendier en 1689, est la ruine la plus gaie que je connaisse. Ici des pans de mur rougeâtres, fouillés et ciselés comme une orfèvrerie de pierre, avec des fenêtres béantes qui n'ouvrent plus que sur le ciel clair, des festons de lierre et de vigne folle, des tilleuls poussant librement au milieu des donjons éventrés ; là des tonnelles pour les buveurs, des étalages de petits marchands sur des nappes bien blanches, des faïences qui reluisent, des étains qui brillent, des cris gutturaux, des rires épanouis, et, par-dessus tout, l'hymne pantagruélique du *Gaudeamus, gaudeamus igitur !* C'est frère Jean des Entom-

meures dans le château de la Belle au bois dormant.

Le paganisme qu'insinuent dans l'esprit les humanités grecque et latine s'est greffé sur la bonne humeur naturelle aux gens du Palatinat. Avec cela on est théologien, on garde des formules et des coutumes du moyen âge : de sorte que c'est, au total, le mélange le plus drôle du monde. Sommes-nous en 1500 ? Oui : voyez passer le cortège de la *Ruperto-Carola*, allant déposer ses vœux aux pieds de son *Rector magnificentissimus ;* elle est toujours divisée en cinq corps : *Saxoborussia*, *Suevia*, *Vandalia*, *Guestfalia* et *Rhenania* ; elle chante le *Te Deum* et l'*Alleluia ;* c'est le plein xve siècle... Tournez-vous à présent, et regardez cette statue colossale au milieu du pont en dos d'âne qui traverse le Neckar ; c'est Minerve en personne, et auprès d'elle l'électeur Charles-Théodore : aimable tête-à-tête. Nous voilà au siècle de Périclès. Lisez enfin sur le pignon de la fameuse maison *Zum Ritter* ces deux inscriptions qui se tempèrent l'une l'autre avec une si douce philosophie : *Soli Deo gloria*, et, à côté : *Perstat invicta Venus.* (Les dames comprendront sans doute sans que je traduise.) Est-il rien de plus joli que cette restriction apportée au christianisme ? Comme on y reconnaît l'état d'esprit d'un bon peuple qui, en trente ans, dut changer cinq fois de religion ! Et au demeurant, sous ce vernis antique, sous cette mince couche de mysticisme, à travers moyen âge, Renaissance, Réforme, révolutions, invasions et pillages, quelque sentiment a-t-il persisté dans la conscience des bourgeois de Heidelberg ? Oui, certes, celui qu'un proverbe ex-

prime si bien dans le patois du pays : « L'homme a reçu un estomac : c'est pour s'en servir. — *Der Mensch hat en Muage und net unesunscht.* »

*
* *

Il est excellent que notre Institut de France, à défaut de notre Université, ait été représenté à cette fête des hautes études allemandes. L'hostilité de nation à nation est toujours, dans ce domaine, une sottise dont tout le monde souffre. Railler et persifler la science germanique ne rime à rien, c'est un thème si trivial que les gens de bon sens doivent se l'interdire, comme les plaisanteries vieillottes sur la pêche à la ligne ou les allumettes de la régie. L'Allemagne, qui n'est pas aimable, mérite l'estime en presque tout ce qui est enseignement, érudition, labeur patient, réflexion sérieuse. Cela a été dit mille fois, et si je prends la liberté de le répéter pour la mille et unième, c'est que de très spirituels écrivains affectent aujourd'hui de l'oublier.

Ces Déroulèdes universitaires, que d'ailleurs j'aime fort, obéissent à une antipathie fougueuse et peu raisonnable. Au fond il y a chez eux quelque dépit de voir des intelligences inférieures les devancer, à force de travail, dans leur propre chemin. L'Allemand, c'est pour eux l'archiviste paléographe, le rédacteur de la *Revue critique* rebelle à leur talent et pointilleux sur leurs erreurs. Cette concurrence méprisable les irrite; ils ressemblent à ces barons superbement armés et montés qui, à la bataille de Poitiers, se cabraient, fu-

rieux d'être mis en déroute par d'humbles archers anglais. Ils se résoudront à tout plutôt qu'à descendre de leur cheval pour aller combattre l'ennemi sur son terrain. Louent-ils quelqu'un de nos maîtres parisiens, ils s'empressent de lui sacrifier toute la science allemande en bloc. Il faudrait s'entendre pourtant : reprochent-ils à Otfried Müller son étroitesse d'esprit, à Ernest Curtius son mauvais style, à Théodore Mommsen son indigence d'idées ? Non, ils en veulent à l'Allemand anonyme et traditionnel. — Et cependant ces maîtres que nous sommes d'accord, vous et moi, à proclamer incomparables, M. Gaston Boissier, M. Gaston Paris, M. Lavisse, M. Boutroux, M. Alfred Croiset, n'est-ce pas à Berlin, à Leipzig, à Munich qu'ils ont puisé cette science dont nous avons raison d'être fiers ? Ils l'ont filtrée, je le veux bien, mais ils n'en renieront jamais la source. C'est en Allemagne qu'on apprend le sérieux, la gravité, la conscience scrupuleuse du travailleur. C'est là aussi qu'on apprend cette universelle curiosité des choses de l'esprit que je voudrais voir pénétrer jusque chez les plus humbles abonnés de nos cabinets de lecture. Croiriez-vous que cette « Revue de littérature française », que nous désespérons de fonder à Paris, elle existe à Oppeln, dans une mauvaise bourgade de six mille âmes, perdue au fond de la Silésie ? Les découvertes les plus spéciales, les études les plus minutieuses trouvent un écho dans le public d'outre-Rhin. Il y a un grand éloge que Herder faisait de Kant : « Rien de ce qui méritait d'être su, dit-il, ne lui était indifférent ». Entendez-vous ce mot ? Herder n'a

garde de dire : « ... ne lui était étranger », non, il ne s'agit point d'être un Pic de la Mirandole ; mais « ... ne ne lui était indifférent ». Voilà ce que je voudrais qu'on pût dire de chacun de nous.

*
* *

Relevons la tête cependant : nous triomphons dans les deux hémisphères par notre fantaisie, notre art, notre goût de l'extraordinaire et de l'impossible. Ici, dans cette *Bierhalle*, au milieu de ces épais buveurs rhénans, je me réjouis de suivre, grâce à la *Gazette de Cologne*, notre folle Sarah Bernhardt au fond de l'Amérique. Elle étonne ces étonnants Brésiliens, elle cravache ses camarades, elle joue l'étrange mascarade de *Théodora* avec tant de flamme qu'elle ne peut atteindre à la fin ; elle reçoit des colliers d'émeraudes, des invitations impériales et, au milieu de cela, des sommations de comparaître devant le commissaire de police. Elle passe comme une comète capricieuse et échevelée, laissant derrière elle un souvenir mêlé d'admiration et de scandale, avec l'écho des vers de notre Racine et de notre Victor Hugo.

Voilà le rôle où tu peux, chère France, défier les nations. Ce n'est pas le seul que tu aies joué, ce n'est certes pas le seul que tu joueras ; mais en cela qui donc te va même à la cheville ? *Excudent alii*... D'autres forgeront des canons plus monstrueux, d'autres mettront plus de bon sens dans leur politique, d'autres expliqueront mieux Virgile et Aristote, mais s'il s'agit

d'inquiéter et de charmer, il n'y a encore que toi au monde !

*
* *

Gertrude est un vilain nom : *Trudchen*, quand on prononce bien, est assez agréable. Que vous en semble ? — Au fait, les discussions sur les noms de baptême sont fort oiseuses ; les préférences, en cela, ne se raisonnent point. C'est pure affaire de sentiment. Un nom qui fut à la mode en 1840 paraîtra toujours doux aux personnes qui ont aimé en ce temps-là. Dans quinze ans, puisqu'il est d'usage aujourd'hui d'appeler les petites filles Renée, Marcelle ou Simone, nos fils trouveront à ces prénoms une sonorité adorable... « Ah ! Covielle, comme dit Cléonte, on passe tout aux belles ! on aime tout des belles! » — C'est pourquoi Gertrude me déplaît, tandis que *Trudchen*, depuis hier soir, me paraît avoir une certaine gentillesse mélancolique.

Vous avez deviné du premier coup, si vous connaissez Heidelberg, qu'il s'agit ici de Trudchen Staupitz. (Quel étrange effet font ces deux noms réunis! Je n'en avais pas idée : pour moi, elle est Trudchen tout court.) Elle est, vous savez, la deuxième fille de M. Staupitz, le conseiller de gouvernement, qui habite la Hirschstrasse, en face l'église du *Saint-Esprit ?* La maison est étroite et haute, d'une teinte lilas clair très sentimentale, d'une propreté hollandaise, avec une odeur tiède de lessive répandue également dans toutes

les chambres ; des fenêtres, la vue s'étale sur le Marktplatz où, deux fois la semaine, les boutiques du marché bourdonnent autour d'une impassible statue d'Hercule ; de biais, à gauche, on aperçoit l'hôtel de ville, et, pardessus les toits des maisons hérissés de pignons et de cheminées, la grosse tour du château, et, plus haut encore, sur sa colline verte, la Cure de petit-lait au milieu des arbres. Vous ne pouvez vous tromper, d'autant que le nom de M. le conseiller Staupitz est gravé sur la plaque de cuivre reluisante, en dessous du cordon de sonnette. Il y a un grand air d'honnêteté dans cette plaque bien récurée, dans cette sonnette bien astiquée, ainsi que dans le paillasson bien battu qui couvre le seuil de grès bien lavé. On sent tout de suite que sous ce toit honoré il ne sera point parlé avec légèreté de Luther, ni de l'empereur et roi, ni de quoi que ce soit au monde. Et puis, les demoiselles sont coiffées en bandeaux plats.

M. le conseiller (*Regierungsrath*) m'avait cordialement accueilli pendant les banquets, illuminations, concerts, mascarades, discours, prêches, *frühschoppen*, *mittagschoppen* et *abendschoppen*, où nous nous étions réjouis ensemble à l'occasion du jubilé universitaire. Je lui avais été recommandé (*recommandirt*), et il s'acquittait du soin de me chaperonner avec la conscience d'un factionnaire qui fait ses vingt pas devant sa guérite. Chaque matin, c'était : « Hé bonjour ! portez-vous bien. » Puis nous étions de parade ou de frairie jusqu'à l'heure où le crépuscule enveloppait le vieux château, et chaque soir, on se tendait la main : « Hé bonsoir !

portez-vous bien. » Il s'en retournait vers son *privat-haus*, vers son souper de famille gaiement éclairé, tandis que je m'acheminais lentement vers l'*Hôtel Faucon et Poste*, en suivant le Neckar qui bruissait et miroitait sous la lune.

Il me manquait encore d'être présenté à Mme la conseillère de gouvernement (*frau Regierungsrathin*), de goûter son potage aux croûtes et de participer à sa tarte aux groseilles. Cette grâce me fut octroyée, pour couronner mon séjour.

« M. Desjardins, un Français de Paris qui enseigne dans le lyceum et qui écrit dans les feuilles » ; c'est ainsi que le père de famille me présenta. Pour la première fois de ma vie je fus honteux de n'être pas officier d'académie ou quelque chose d'approchant, comme membre du Caveau ou d'une association de canotiers : ces titres, en Allemagne, ont encore du prestige auprès des femmes. On me regarda pourtant avec mansuétude, du haut en bas de la famille, depuis Mlle Lotte, qui en est à ne plus dire son âge, jusqu'à Mlle Lisa qui joue avec une poupée de tricot. Puis, pour occuper l'attente jusqu'à l'heure du souper, on me fit visiter la maison. Partout une propreté méticuleuse, des chaises cirées, des guéridons couverts de résilles de perles, des jardinières compliquées d'aquariums ; sur les murs, le portrait de Gœthe et l'arbre généalogique des grands-ducs de Bade. Par les fenêtres, on voyait défiler sur le trottoir opposé des bandes d'étudiants, des bourgeois épanouis aux allures de chanoines, et, de temps en temps, il montait de la rue des lambeaux de conversations,

avec le parler rude et rauque des gens du Palatinat.

En rentrant au salon, j'y trouvai un voisin, l'*assistant* Krabbe, qui me félicita d'être le compatriote de Thérésa et de Paul de Kock. Il me prit à part pour me demander si le jardin Mabille existait encore, puis, avec un sourire qui plissa toute sa figure jusqu'aux oreilles, il murmura : « *Comme vous plaît à Heidelberg pour les dames?* » Je n'aime pas les confesseurs laïques, aussi me hâtai-je de lui parler du temps qu'il faisait. « L'an passé, me dit-il, nous avons eu, à Heidelberg, 31 degrés Réaumur au mois d'août... ; à Paris, vous avez pu avoir davantage, ajouta-t-il avec modestie ; mais 31 degrés, c'est déjà joli pour une petite ville. »

D'autres personnages de marque affluèrent, et bientôt nous passâmes dans le *Speisesaal*. La Providence bienveillante m'avait placé à côté de Mlle Trudchen ; mais, aveugle que j'étais, je n'appréciai le privilège de cette place d'élection qu'à partir de la tourte aux choux rouges. Et même je ne réponds pas que je n'aie point attendu pour cela jusqu'au bœuf aux nouilles, tant j'étais, comme mes voisins, enfoncé dans la plantureuse abondance du manger et du boire. Enfin, je me félicitai, en reposant ma fourchette un moment inactive, de pouvoir adresser mes compliments moi-même à l'ordonnatrice du repas (on m'avait averti que c'était Mlle Trudchen qui, cette semaine, « avait les clefs », selon l'usage patriarcal de la famille). Elle sourit.

— Je suis née cuisinière, dit-elle ; c'est mon seul talent.

— Quoi! vous avez vous-même trempé les jolies

mains que voilà dans ce mélange de choses copieuses que nous mangeons depuis trois quarts d'heure? J'imaginais que vous aviez seulement délibéré sur le menu et sur les sauces.

— Non vraiment; je suis plutôt maçon qu'architecte; tout a été gâché par moi. Je sens bien que cela vous paraîtra un peu trop humble. Les jeunes filles de votre société, à Paris, ne doivent apprendre que l'anglais, la peinture à la gouache et le piano-forte.

— Mais vous apprenez aussi tout cela : j'ai vu dans le salon des kilogrammes de musique de Schumann ; les murs sont ornés ici de vues des Alpes que vous avez dû offrir à M. le conseiller, votre respectable père, pour son jour de naissance ; enfin vous parlez le français, ou du moins le genevois, comme Toppfer lui-même.

— Il est vrai que nous donnons aussi un peu dans l'agrément, reprit Mlle Trudchen en croisant ses mains sur le bord de la table ; mais bien moins que vos jeunes filles ; nous n'allons jamais dans les courses de chevaux ni dans les opéras ; nous sortons seulement pour les fêtes de l'Université et de la parade militaire. Je ne parle pas des visites intimes ni du service divin... C'est pourquoi vous ne devez pas vous étonner si nous avons du temps pour la cuisine et la pâtisserie, choses qui vous paraissent méprisables...

— Méprisables ! Mademoiselle, ne le croyez pas. On a beaucoup applaudi sur notre Théâtre-Français une jolie comédie où l'on voit un gros richard qui devient amoureux d'une paysanne pauvre et naïve pour son ta-

lent à faire les beignets. Ces bienheureux beignets sont le centre de l'action ; avec un brochet au bleu, un pâté et des écrevises, ce sont les grands ressorts de l'intrigue... Méprisable, la cuisine ! mais pour moi qui suis de Paris, c'est, après la cosmographie , la science qui m'intéresse le plus. Au point que, si vous le permettez, j'implorerai de vous la recette de ces *striezel* pour la rapporter précieusement au sein de ma famille. Ce sera le plus sûr profit de mon expédition en Allemagne.

— Bien volontiers, Monsieur, répondit avec candeur Mlle Trudchen. Voici à peu près comment il faut faire : vous cassez des œufs, vous séparez soigneusement le blanc du jaune, vous battez les blancs en neige, vous y versez une demi-livre de sucre, un petit verre de vin du Rhin... »

J'atteste qu'il n'y avait à ce moment pas l'ombre de coquetterie entre Mlle Trudchen et moi. D'ailleurs nous en fûmes affranchis l'un et l'autre jusqu'à la fin. Elle était Allemande, j'étais Français : la conscience de l'abîme qui nous séparait nous conservait tout notre sang-froid pour causer comme de bons amis. Puis je partais le lendemain et je ne devais sans doute la revoir jamais ; elle savait comme moi que sa destinée était d'épouser quelque *hauptmann* des hussards, et cette pensée pleine de sécurité nous enhardissait l'un et l'autre. Je la regardai bravement en face, ce qui ne m'est jamais arrivé pour personne à Paris, même pour les petites bouquetières du coin des rues : elle avait l'œil sérieux et clair, les cheveux bien tirés et frisant

seulement près de l'oreille, le menton saillant, le front plus bombé qu'il n'eût fallu, l'air réfléchi et sûr de soi. C'était une de ces personnes fermes à qui l'on n'offre pas le bras, mais sur le bras de qui l'on s'appuie pour franchir les mauvais pas de la vie.

Nous parlâmes de l'esprit allemand et de l'esprit français comme deux camarades philosophes. Rien n'est libre et charmant comme d'avoir avec une jeune femme une conversation où l'amour-propre n'a aucune part. C'est un avant-goût des champs élyséens.

— « L'esprit ? Les Français disent que nous n'en avons pas du tout. Nous le disons nous-mêmes ; et c'est un Allemand, Schopenhauer, qui écrivait : « Je « dois faire cette confession en prévision de ma mort « prochaine, que je méprise la nation allemande à « cause de sa bêtise infinie, et que je rougis de lui « appartenir. » Pourtant Schopenhauer lui-même était tout à fait, je crois, ce que vous appelez un homme d'esprit. Je veux dire qu'il se donne l'air d'avoir découvert des vieilleries et qu'on ne peut jamais s'attendre à ce qu'il va dire dans la ligne suivante. C'est cela que vous entendez par *esprit ?*

— A peu près. Mais vous avez un poète qui a encore bien plus d'esprit, qui en a plus que tous les vôtres et tous les nôtres ensemble, de l'esprit gai, de l'esprit rêveur, de l'esprit triste, de l'esprit ironique et enthousiaste, mordant et naïf, profond et léger, qui se moque de tout et sympathise avec tout, qui enfin a trouvé le secret de nous faire en même temps rire et pleurer. C'est Henri Heine.

— Excusez-moi. Je le connais si peu !

— Vraiment ? Pourquoi?

— Parce que je n'ai pas congé de le lire. Heine était juif ; c'était de plus un libertin.

— Un libertin?... Oui, c'est vrai, je vous demande pardon. Je l'avais oublié.

— Je lis de préférence Uhland, ou Kœrner, ou Scheffel, ou même les poètes souabes, comme Freiligrath, que Heine a durement persiflés. Voyez-vous, Monsieur, un cœur croyant, un talent naturel pour faire vivre l'inanimé, pour montrer aux yeux l'invisible, une harmonie pénétrante des paroles, voilà le lot des poètes allemands. Tout ce qu'ils ont appris à l'école des Français ou des Anglais, leur raillerie, leur imprévu, leur coloris éclatant, nous touchent bien moins, nous autres, que la *Sehnsucht* germanique. Je vous dis naïvement ce que j'éprouve ; pardonnez-moi si j'ai l'air d'avoir une opinion, ce qui serait ridicule à mon âge et devant un professeur diplômé ; mais mes sœurs, mes cousines, mes amies sentent de même. Il n'y a que notre frère, qui est second lieutenant à Magdebourg, qui adore les petites histoires à la française.

— Je crois, Mademoiselle, qu'il y a beaucoup de seconds lieutenants comme lui. Car, depuis mon dernier voyage en Allemagne, il y a six ans, je trouve qu'un étrange changement s'est fait dans votre littérature. Que dis-je ? dans vos journaux illustrés, dans vos revues, vos caricatures, vos images d'enfants... Au lieu qu'en 1880, tout le monde riait encore des *Fliegende Blätter*, qu'on voyait affichées partout les charges de

Busch, *le pianiste*, *l'infanteriste*, *le baril de choucroute*, et que tous les lecteurs étaient Allemands entêtés, depuis leur casquette sans visière jusqu'au fourneau de porcelaine de leur pipe, aujourd'hui je ne vois plus aux devantures des librairies que traductions de Zola et d'Ohnet, qu'*Humoristen* et *Humoristische Schriften* ; les charmants croquis des élèves de Menzel sont inspirés de l'Anglais Caldecott ou du Français Jean Béraud ; l'épopée des *Buchholz* de votre Julius Stinde est une galerie de croquis à la française : les tableaux de mœurs de votre charmant Hacklænder, qui vous amusent tant (et c'est fort bien fait), sont plagiés à petit bruit de notre Daudet et de notre Gustave Droz ; tout à l'heure, sur la propre table de M. le conseiller, votre propre père, j'ai vu la première livraison d'une nouvelle Revue, *Das humoristische Deutschland*, qui paraît à Stuttgart et qui m'a l'air assez apprivoisée, assez gaiement cosmopolite ; si bien que j'oublie presque, à voir l'Allemagne se franciser de la sorte, notre infériorité dans les armes, dans la diplomatie et dans les entremets sucrés.

— Il reste à notre esprit national deux qualités que vous n'avez plus, répondit Mlle Trudchen un peu rouge, en se passant la main sur les cheveux, la naïveté et l'amour des humbles.

— Et la fantaisie ! Et l'érudition ! Et la conscience ! Et la foi ! Et la métaphysique ! Vous voyez que je vous fais la part belle. J'allais même oublier le sentimental, si vous n'étiez là pour me le rappeler.

— Je ne crois pas avoir mérité ce que vous me dites

là, balbutia Mlle Trudchen, tremblante et prête à pleurer.

Rassurez-vous, mademoiselle Trudchen ; ni à ce moment, ni lorsque nous passâmes au salon, ni lorsque vous chantâtes la *Romance de l'Etoile*, ni lorsque je m'en revins seul sur le vieux pont du Neckar, ni à cette heure même où la vapeur m'emporte loin de vous sans espoir de retour, je n'ai été troublé par votre son de voix ou votre regard. Honnête fille, sachant que nous ne pouvions être l'un à l'autre, vous aviez économisé une coquetterie inutilement malfaisante. Puissent nos Françaises prendre modèle sur vous! L'image qui me restera de vous est belle comme un beau théorème de géométrie ou comme l'*Ethique* de Spinoza.

Ah! mademoiselle Trudchen, nous ne nous reverrons plus ici-bas, dans cette vallée de platitudes et de misères ; mais s'il est, après la mort, quelque existence sidérale, j'aurai plaisir à vous retrouver dans le monde d'Arcturus ou d'Aldébaran. Là, le genevois que vous parlez s'allège et s'égaye, là les pieds se rapetissent, là vous serez parfaite, vous serez presque une Française. Nous reprendrons cette causerie sur l'esprit allemand. En même temps vous me rafraîchirez la mémoire sur la recette des *striezel* : je ne me rappelle plus s'il faut verser le vin du Rhin dans les blancs d'œuf, ou les blancs d'œuf dans le vin du Rhin.

A PROPOS DU DOME DE FLORENCE.

14 mai 1887.

Les Florentins peuvent se reposer et se réjouir : leur cathédrale est finie. Que doivent-ils de plus au monde? Pour nous, après avoir achevé Notre-Dame, il y a cinq siècles, il ne nous était pas permis de nous croiser les bras; l'Europe attendait même de nous autre chose, Voltaire, Napoléon, une révolution politique et je ne sais combien de révolutions dans les modes. Mais les Italiens, leur rôle n'est-il pas terminé ? Leur unique obligation désormais n'est-elle pas de bien décorer leur pays et d'y recevoir aimablement les étrangers ? C'est un peuple de gardiens de cimetières et de sacristains.

Au fond, s'ils étaient sincères avec eux-mêmes et s'ils n'avaient pas quelques journaux fanfarons qui font la grosse voix en public, ils conviendraient galamment qu'ils n'ont pas d'autre office ni d'autre ambition. Regardez-les : ils se résignent à être au milieu de leurs merveilles des accessoires sans intérêt. Ils vont, viennent, pullulent, grouillent familièrement dans les vieilles rues illustres et sévères, s'écoulent par des portiques trop vastes pour eux, vendent des paquets d'iris et d'anémones sur le degré de marbre du hautain palais

Strozzi et placardent de timides affiches électorales : *Elisez un tel!...*, sur le bas des colonnes monumentales, à la faible hauteur où ils peuvent atteindre en se levant sur la pointe des pieds... *Tutti bambini!*

De cinq à six heures, chaque soir, en été toute la noblesse de la ville (j'entends par là ceux qui ont voiture, comme en France) se donne en représentation sur la jolie et rêveuse promenade des *Cascine.* Alors quelles livrées gris-souris, amarante, bleu de ciel, et quels carrosses de gala ! On s'épanouit dans de larges landaus découverts et on fait ainsi dix fois la longueur de l'Allée du Roi en saluant des inconnus distingués pour faire croire qu'on a beaucoup de relations. De quoi cependant croyez-vous qu'on parle ? Oh! l'on discute. On discute sur les grands pâtissiers de Florence.

— Doney me plaît infiniment pour les tartelettes.

— Mais Giacosa, signore ; Giacosa, pour les choux à la crème : *divino !*

Qui sont donc ces connaisseurs en confiserie ? Un commandeur, aide de camp du roi, et un marquis. *Tutti bambini !*

Quant aux officiers qui sont instruits et excellents, surtout comme musiciens, regardez-les passer dans leur pantalon trop étroit qui leur défend de se baisser ; entre les tables de café, sur les dalles sonores mises là par quelque Sforza ou quelque Médicis, ils font traîner leurs sabres, oui, de vrais sabres, des sabres qui coupent..., et leur regard défie toute la terre... *Tutti bambini ! Tutti bambini !*

Il y a aussi un sentiment que nous appelons la di-

gnité, et qui se développe chez les personnes mûres pour suppléer à la grâce de la jeunesse, quand celle-ci s'en va. Ici l'on n'a pas encore l'âge. Le marquis R..., qui n'est pas beau, mais qui s'habille bien, a épousé une jeune fille riche ou plutôt la richesse d'une jeune fille. La marquise adore son mari ; celui-ci préfère les femmes de ses amis. Il en enlève une chaque année, vers la mi-avril, et va passer avec sa conquête quatre mois dans une jolie villa du lac Majeur. Après quoi, pris de remords, il l'abandonne, et celle-ci devient ce qu'elle peut, selon l'humeur jalouse ou accommmodante de son époux ; puis le marquis écrit à la marquise légitime une lettre pleine de remords déchirants, débarque un beau matin et se jette à ses genoux. La signora, qui a été sangloter son aventure dans tous les salons de la ville, relève le pénitent, l'embrasse et lui fait servir à déjeuner.

J'étais chez Mme T..., une Française, quand on annonce le marquis et la marquise de R...

— Tiens, dit Mme T..., il est donc revenu? En quel mois sommes-nous?

Et, se tournant vers le domestique :

— Priez la marquise d'entrer, reprit-elle; quant au marquis, je serai bien aise qu'il reste dans l'antichambre.

La marquise entra. C'était une petite femme laide et enthousiaste, trop vieille maintenant pour sa voix jeunette et pour la couleur tendre de son chapeau.

— Mais, ma chère, Édouard est là ! dit-elle. Si vous

ne voulez pas le recevoir..., je le connais: il en aura beaucoup de chagrin.

— Mon Dieu, ma chère, je suis un peu prude ; on m'a dit trop de mal de lui.

— On vous a dit... Mais qui donc?

— Vous.

— Oh ! c'est l'autre mois que j'ai dit cela. Depuis il a été si bon ! si bon ! Vous permettez bien, n'est-ce pas, que je le fasse entrer ? Je sais sa fierté : il serait offensé de rester sous le vestibule.. Allons, je vais l'appeler... Il a été si bon !... Regardez.

Elle tira son gant pour montrer une bague de saphir.

— Eh bien, ma chère, dites-lui que, s'il demeure seulement une année avec vous, ma porte lui sera ouverte

— Que vous êtes gentille ! Embrassez-moi !...

Elle reprit plus bas en se mordant les lèvres :

— Mais, ma chère, un an, c'est bien long, songez donc, pour ce pauvre homme. Contentez-vous de six mois, je vous en prie. Six mois !... Et je vous aimerai bien.

Bambini, tutti bambini !

Ce retour de toute une nation à l'enfance est amusant, si l'on veut, ou peut-être inquiétant : sommes-nous tellement plus jeunes et moins usés que l'Italie ?

*
* *

Gardiens de cimetières et sacristains, oui, c'est cela. Mais du moins leur cimetière est admirable. A Flo-

rence, chaque coin de rue offre une perspective de lignes harmonieuses et sobres dont le charme n'éblouit pas, mais s'insinue doucement dans l'esprit, le délasse et l'élève. Tandis que nous pourrions repasser cent fois devant notre Nouvel Opéra et notre palais du Trocadéro sans nous douter que l'architecture est un art, la moindre masure florentine nous le révèle du premier coup. Un agencement très simple de surfaces, d'angles et de contours a sa signification, quelquefois son éloquence. Voilà une chose imprévue et qui mérite l'attention. Sans doute on nous avait répété dans nos leçons de collège que les architectes, comme les peintres et les musiciens, réalisaient d'une façon tangible leur idéal personnel. Nous l'avions cru parce que nous étions crédules; mais nous n'en étions pas intimement persuadés, parce que nous n'en avions jamais éprouvé, par nos sens à nous, une démonstration persuasive. Quelle émotion nous donnaient les maisons du boulevard Malesherbes, la bibliothèque Sainte-Geneviève ou le palais de l'Industrie ? Aucune ; mais voici : tout cela n'est pas de l'architecture, c'est de la bâtisse. Où faut-il donc chercher l'architecture ? A Florence.

Entrez, par exemple, dans le cloître de Santa-Croce, à la chapelle des Pazzi ; supposez que vous n'en ayez jamais entendu parler et que personne ne vous la signale ; apportez à cette visite une curiosité naïve, et regardez. Dans cette cour où la perspective est bornée de tous côtés, vous suivez de l'œil un alignement de cyprès, et, en face, à l'extrémité, voici la petite cha-

pelle, dont le devant est très aéré par de légères colonnes supportant un entablement plat. (Qu'on me pardonne quelque hérésie dans les termes techniques, que j'ignore.) Au-dessus de l'entrée , une arcature entame la ligne droite ; il le fallait, non pour éviter la monotonie, mais pour accueillir les fidèles par l'invitation d'une courbe aimable. Sur un bandeau qui décore l'entablement, des têtes d'anges, délicates et souriantes , avec des ailes , répondent à la même pensée. Une petite coupole hospitalière, au centre du péristyle, abrite le visiteur et lui communique la sécurité par ses lignes enveloppantes. On pénètre ; le vaisseau est très simple et de proportions peu ambitieuses. Ce qui frappe d'abord, sans qu'on le puisse définir, c'est la sensation que le rapport de toutes les mesures est nécessaire et que, s'il était rompu, on s'en trouverait gêné. La coupole est divisée par des arêtes saillantes et couronnée par une petite lanterne d'où tombe la lumière et qui paraît une échappée de ciel. Le reste de l'édifice est terrestre, résigné et noble. C'est la conception de quelqu'un qui s'arrange de la vie et en a trouvé l'équilibre. Instant parfaitement beau, mais fugitif sans retour, dans la vie d'un peuple comme d'un homme. Des médaillons de Luca della Robbia figurant les évangélistes et les apôtres, avec leur fond bleu et leur émail caressant, sont à l'unisson de cet ensemble satisfaisant pour la raison, contenu et fort sans tour de force. Ils ne sont point là pour l'ornement : qui parle d'orner ? Quelle gaucherie ! quelle puérilité de sauvage ! Ils sont là pour exprimer

une idée qui sans eux serait incomplète ; car tout ici est mis, selon la bonne façon d'autrefois, non pour l'amour-propre de l'auteur, mais pour l'instruction du public. — Et maintenant, quand votre guide vous dit : « Ceci est de Brunelleschi, signor », vous pensez à part vous : « Je comprends sa gloire à présent ; ce Brunelleschi avait une âme ; ces marbres et ces moellons stupides me la montrent ».

Je ne pourrais faire la même analyse sur cette Santa-Maria del Fiore dont on fête aujourd'hui l'achèvement. Il y a, surtout dans le revêtement, beaucoup de détails sans signification et mis pour la vanité : la façade même du professeur de Fabris, très habile, n'est pas exempte de rhétorique ; elle ne débrouille pas nettement ce qu'elle veut dire. Mais faites entrer en comparaison, voici le moment, nos édifices à nous. Où en est notre école nationale, hélas ! on ne le voit que trop.

Un homme s'est rencontré, sceptique peu raffiné autant qu'habile entrepreneur de bâtisse ; et cet homme conduit notre moderne architecture. S'agit-il de construire un Opéra, il se dit : Qu'est-ce qu'un Opéra, sinon une grande boîte à musique? Et il réalise dans des proportions gigantesques le modèle de ces caves à cigares qu'on voit chez les tabletiers, qui s'ouvrent quand on presse un bouton et jouent un petit air. — Une autre fois, on lui confie une sorte de caravansérail pour les joueurs de roulette : il y place des minarets, des masques, des lyres, des balustres, et beaucoup de candélabres. Et cela sans intention, pour

rien, pour meubler. — Une autre fois, il aide à faire démolir le pavillon central des Tuileries, qui n'était que de Philibert Delorme, et vous verrez qu'il le remplacera quelque jour par une sorte de casino national en plâtre colorié. — Alors je me repens de ce que j'ai dit. Non, décidément, l'architecture n'est pas un art.

*
* *

Le dôme de Florence a donc attendu trois cents ans sa façade. D'autres édifices fameux du voisinage attendent toujours la leur *Santa-Croce* n'a qu'une devanture polychrome et triviale ; on entre à *San-Spirito* par une porte borgne ; *San-Lorenzo*, vu de la place, a l'aspect d'une grange délabrée et maussade. Oui, mais, dès qu'on a pénétré dans l'édifice, on est saisi par la grandeur du vaisseau, la fierté des colonnades, le lointain des perspectives où les hommes se promènent comme des fourmis éparses. Tout l'ouvrage n'est pas sur le frontispice : surprise charmante et nouvelle pour nous autres Français.

La France, pays de Victor Cousin et du général Boulanger, se complaît aux belles façades. Voulez-vous construire une maison ? Détaillez à votre architecte le nombre de « jours » qu'il vous faut, avec la place de chacun : la symétrie extérieure est là, qui exige des fenêtres superflues et en supprime de nécessaires. Il ne serait pas mal d'avoir un large escalier et des chambres à coucher habitables. — Mais la façade, monsieur,

la façade ! — Enfin, monsieur, l'intérieur de la maison est pour moi ; la façade n'est que pour les autres ! — C'est justement pour cela, monsieur, qu'il faut y sacrifier le reste.

Cet architecte pense sagement. Et ce n'est pas seulement en architecture que son principe est très fort. Nous donnons tous sur la rue ; c'est à la rue que nous montrons ce que nous avons de meilleur, j'entends aux passants que nous ne connaissons point et dont nous voulons être connus. Je lis dans le journal le discours d'un ministre : simple façade ; j'entends tel cours au Collège de France : façade ; à Notre-Dame, la conférence d'un prédicateur célèbre : façade ; je vois à l'Opéra une jeune femme qui tousse et pourtant s'est largement décolletée pour d'autres sans doute que son mari : façade ; et moi aussi qui livre à un public anonyme et lointain ce que je devrais peut-être garder pour moi-même et pour mes amis, façade, façade effrontée ! Si l'on se mettait à présent (qu'en dites vous ?) à bâtir les sanctuaires ?...

A L'ACADÉMIE

LA SÉANCE DES PRIX DE VERTU EN 1886.

27 novembre 1886.

L'Académie française existe pour la vanité de quarante personnes et pour le divertissement de quelques centaines d'autres. Aussi tient-elle deux sortes de séances : les premières pour elle seule, les secondes pour le public. Celles qu'on appelle ordinaires sont secrètes et mystérieuses ; il en transpire peu de chose au dehors ; les journaux se contentent de dire : « L'Académie s'est réunie ; étaient présents MM. tels et tels ; on s'est occupé du Dictionnaire ». C'est peu, si vous voulez ; mais c'est quelque chose pour les honnêtes académiciens qui se trouvent ainsi nommés et catalogués. Cela leur permet de rappeler tous les huit jours au public qu'ils sont au nombre de nos quarante premiers écrivains. Voilà pour la vanité. Mais ce n'est pas tout : trois ou quatre fois par an se donnent des audiences solennelles. Alors les portes sont ouvertes,

les gens du monde sont admis, la salle devient un salon, le Dictionnaire est mis dans l'armoire, on passe un habit brodé et on lit des compliments. Compliments, non plus au cardinal Richelieu ni au chancelier Séguier, mais aux académiciens morts, aux académiciens vivants qui leur succèdent, aux lauréats des concours, à Marivaux, à d'Aubigné, à Beaumarchais et aux pauvres diables qui ont fait preuve de vertu. Voilà pour le divertissement.

Nous avons eu hier, jeudi, une séance de cette dernière espèce, tout à fait brillante et aimable. Les personnes qui n'ont jamais assisté à ces petites fêtes s'en font une idée peut-être trop grave. Voici à peu près comment les choses se passent.

Si on connaît M. Pingard ou, à son défaut, quelque membre de l'Académie, on obtient une place de choix dans l'hémicycle, une place de centre, comme on dit, quelque chose d'analogue à l'entrée du pesage dans les courses. Alors, au lieu de se morfondre deux heures sur le trottoir du quai Conti avant l'ouverture des portes, on entre tout à son aise et au dernier moment, avec les ambassadeurs et Mme Aubernon. Des soldats font la haie dans la cour ; des huissiers en chaîne vous introduisent. On passe un petit boyau sombre ; une porte s'ouvre discrètement ; on pénètre sous le dôme, on descend un escalier où les pas sont étouffés par un tapis ; on perçoit des chuchotements et des froufous de robes, tout cela très respectueux. M. Pingard vous murmure quelque chose qu'on n'entend pas et vous fait asseoir avec insinuation sur une

banquette trop étroite, en face de la statue de Descartes. Il tombe des hautes fenêtres un jour oblique et pâle.

La moitié de l'enceinte fourmille de têtes, de chapeaux, d'éventails qui s'agitent, de lorgnettes qui se braquent et s'abaissent, de sourires et de conversations indistinctes ; l'autre moitié est déserte et silencieuse : c'est celle que vont occuper tout à l'heure ces messieurs. On se montre quelques têtes connues dans l'assistance; mais on est impatient. Une heure sonne. Présentez armes ! La porte s'ouvre, les académiciens font irruption, les dignitaires en costume passant les premiers. Un peu de tumulte, quelque brouhaha, des serrements de mains, de l'empressement pour se caser, des bonjours envoyés dans le public qui s'agite aussi et veut reconnaître les illustres; puis tout s'apaise peu à peu, l'Académie s'assoit, épanouie, prête à s'écouter elle-même ; elle se sent, comme la Vénus de Victor Hugo,

Ceinte du flamboiement des yeux fixés sur elle.

Il part encore de divers points de l'auditoire des questions isolées, à mi-voix, sur tel de ces messieurs dont on ne retrouve pas le nom. Quelle est cette tête ébouriffée de chien griffon? C'est un membre de l'Académie des sciences, bien sûr. — Et cette mine renfrongnée? Ce doit être un économiste , ou un archiviste, ou un graveur en médailles. Les femmes dont les maris sont en costume leur font signe d'ôter leurs pardessus pour qu'on voie leurs décorations. Un buste de Minerve,

déesse de la sagesse et des hautes pensées, préside à cette scène.

*
* *

M. Camille Doucet, secrétaire perpétuel, lit le premier son rapport sur les concours. C'est une bien aimable figure que la sienne, une figure éveillée et narquoise, qu'on sent, je ne sais pourquoi, contemporaine de celles de Scribe et d'Auber. Sa calotte de soie noire penchée sur une oreille lui sied fort bien. Sa malice juvénile et sans aiguillon assaisonne les louanges qu'il est obligé de donner ; celles-ci semblent douces à ceux qui les obtiennent, sans paraître fades au reste du public. Il y a en tout cela un petit goût salé et bien portant qui réjouit. M. Doucet dirait du mal de tout le monde qu'on ne l'écouterait pas avec plus de plaisir. Puis, quand il a fini de parler, il n'a pas l'air pour cela, comme d'autres orateurs, de se désintéresser subitement du monde ; il est heureux du succès de ses confrères, il souligne leurs allusions, sourit de leurs bons mots, fait les honneurs de leur esprit. Aux qualités de l'excellent académicien il en ajoute quelques-unes qui seraient d'une parfaite maîtresse de maison. Type accompli de l'homme sociable et poli, son esprit n'a point d'envers, son caractère n'en a pas davantage ; ses amis le trouvent à toute heure bienveillant, empressé à lire leurs vers et leurs discours, infatigable, remplissant de son zèle les coulisses de l'Académie, distribuant des récompenses aux uns, des conseils aux autres, des sourires à tous ; quant à ses ennemis, il n'en a pas.

*
* *

Le second acte, c'est la lecture de quelques pages du morceau qui a remporté le prix d'éloquence. Comment et de quelle voix M. Ludovic Halévy a fait cette lecture, c'est ce qu'on imaginera bien. Il a été extraordinairement brillant, mais avec préméditation, avec un détail infini, avec tous les charmes, sauf celui de la nonchalance.

Cet usage même des prix d'éloquence est une des premières traditions de l'Académie. Il remonte à Guez de Balzac, cet « orateur sans tribune », comme on l'a justement défini, qui était, en son temps, le style fait homme. Mais en deux cents ans que les choses ont changé ! Regardez, ô philosophes, les premiers sujets proposés à ce concours ! En 1671, année où Madeleine de Scudéry emporta le prix, il s'agissait de montrer que *la Louange et la Gloire n'appartiennent en propriété qu'à Dieu* ; une autre fois, on donna comme texte : *la Science du salut ;* une autre fois, *l'Eloge de la pureté ;* une autre fois, celui de *l'Innocence.* Et voici qu'aujourd'hui ces messieurs proposent le panégyrique de Beaumarchais, c'est-à-dire d'un homme qui n'était ni pur ni innocent, qui pratiquait d'autres sciences que celle du salut et qui chercha la louange ailleurs qu'en Dieu ! On le voit, l'Académie, bon gré mal gré, s'est elle-même un peu laïcisée.

Le prix a été partagé entre M. de Lescure, gentilhomme de plume, éditeur consciencieux des corres-

pondances du XVIIIe siècle, écrivain facile, lauréat ordinaire de l'Académie, et M. Émile Trolliet, professeur à Montpellier, esprit fin, alerte et pénétrant. Il est malaisé de dire ainsi, à la volée, quels sont les mérites de ces pièces oratoires Les fragments de M. de Lescure qui ont été lus semblent d'une élégance parfaite et sans verbiage ; on y démêle les traits exacts du vrai Beaumarchais. Mais je ne croyais pas qu'il fût possible d'approcher et de manier cet esprit si vivant, si jaillissant, si entraînant, sans subir la contagion de sa fougue, de sa passion de franchise, de sa hardiesse, de sa sublime insolence, sans se réveiller enfin tout frotté de Figaro, bien plus prêt à cingler l'épigramme qu'à psalmodier la louange. Un éloge de Beaumarchais devrait être enlevé en une nuit de travail, à la lampe, sans reprise ni rature, d'une seule débridée. Et tant pis pour l'Académie qui ne le couronnerait pas ! Si elle exige des discours de régents de collège, qu'elle mette au concours, non l'éloge de Beaumarchais, mais celui de l'abbé Maury.

Malgré tout, le choix d'un tel sujet était hardi et beau. Beaumarchais ne fut pas académicien ; cependant l'Académie peut l'adopter, car elle trouve chez lui bien des mérites qu'elle a récompensés depuis. La comédie de M. Pailleron rappelle celle de Beaumarchais comme l'eau de Seltz rappelle le vin de Champagne ; M. Alexandre Dumas allie la verve du *Barbier* au pathétique de *la Mère coupable ;* M. Rousse n'est pas un avocat plus éclatant que l'auteur des *Mémoires sur Goëzman ;* M. John Lemoinne et M. Hervé ne sont pas de plus intrépides

journalistes ; M. Léon Say n'est pas un financier plus inventif. Bref, est-il quelqu'un des quarante qui ne se sente un peu solidaire de ce fameux quarante et unième ? Celui-ci eut même l'idée de percer l'isthme de Suez. Il est donc juste que chacun de ces messieurs s'intéresse à sa gloire ; je ne vois guère que M. de Mazade et M. Marmier qui ne doivent rien à Beaumarchais.

*
* *

Paulo majora... Voici la vertu. M. Caro, directeur, lit très simplement un très simple rapport sur les actes héroïques ou méritoires que l'Académie a jugés dignes de récompense. Ce rapport annuel est toujours une pièce fort curieuse. D'abord il représente à lui seul un genre littéraire d'ailleurs disparu, je veux dire l'homélie laïque , le petit traité de morale efficace appuyé sur des exemples et ne prétendant qu'à enseigner le bien. C'est à peu près la seule lecture édifiante que nous fassions dans l'année : il importe donc qu'on y mette toute la persuasion , tout l'attrait supérieur que les moines d'autrefois trouvaient dans leurs manuels de dévotion. Car enfin ce rapport, c'est en réalité une petite *Vie des Saints* à l'usage des gens du monde.

Souvent même il arrive qu'on songe, en le faisant, plus à divertir les gens du monde qu'à bien louer les saints. C'est une faiblesse qui est devenue presque la règle. Lisez, par exemple, les rapports de M. Alexandre Dumas, de M. Sardou, de M. Pailleron : ils n'ont jamais

écrit de comédies plus amusantes. Et comme ils les disaient, comme ils les jouaient ! On éprouvait un attendrissement joyeux pour ces vieilles filles, ces domestiques dévouées jusqu'à la mort, ces infirmes secourant l'infirmité, ces pauvres nourrissant la pauvreté , cette misère se prodiguant elle-même à de plus misérables ; on avait une pointe de sensibilité, puis on souriait, puis on riait franchement. Et plus d'une fois, alors, il me sembla voir, derrière le fauteuil du président , se dresser tout à coup un de ces tristes meurt-de-faim dont il contait l'histoire, déguenillé, pâle, les bras croisés, laissant tomber ces mots amers d'Alceste :

Par la sambleu, messieurs, je ne croyais pas être
Si plaisant que je suis !

Il faut, après cela, du courage pour parler avec sérieux de la vertu. Ce courage, M. Caro l'a eu, ce qui ne m'étonne pas, car il est naturellement courageux ; il est, quoi qu'on ait cherché à faire croire, le moins hypocrite des hommes. Il se livre même si volontiers que dans son discours tout marche vers la belle et indépendante profession de foi qui en est la conclusion nécessaire. Il a peu raconté, il a peu mimé, il n'a guère été virtuose ; la grande affaire, c'était la doctrine, et on le sentait bien jeudi : l'orateur moraliste qui est en lui avait éclipsé le causeur et le satiriste mordant. C'est à peine s'il a lâché quelques allusions, dont il eût pu d'ailleurs se passer. Rien, il est vrai, ne porte, chez ce public de l'Académie, comme l'allusion , sur-

tout quand elle pique les hommes au pouvoir. Mais cela est un peu chétif, et de trop petite guerre pour M. Caro. Je préfère les applaudissements dont on a salué le beau témoignage qu'il a rendu à Pasteur. Toute cette page est de grande allure ; le tableau du laboratoire, des veilles, des assauts obstinés livrés à la vérité, est d'une touche large et sûre ; le sentiment est vrai, l'expression belle.

Des trois parties de ce discours, la première est consacrée à défendre l'institution des prix de vertu ; Chamfort y est malmené avec assez de rigueur, et j'en suis bien aise, car ce Chamfort, malgré son esprit à facettes, n'était guère qu'un rhéteur bilieux dont on ne peut jamais savoir s'il croit ce qu'il dit. La seconde partie, c'est le récit des belles actions récompensées. Il a été mené grand train, déblayé, comme on dit au théâtre. J'y ai pourtant saisi au passage ce trait charmant d'une servante qui « prenait les vêtements de sa jeune maîtresse infirme, sous prétexte de les raccommoder, et y glissait ses dernières pièces d'argent. On attribuait cette découverte merveilleuse à quelque hasard ou à quelque oubli ». Je suis sûr que Daudet voudrait avoir imaginé cela.

La dernière partie du rapport est franchement dogmatique. C'est une discussion (un peu étranglée, bien entendu) de la morale évolutionniste. Herbert Spencer n'est pas même nommé, et pourtant cet adversaire invisible que combat M. Caro, nous l'avons tous reconnu. Les lois morales ne sont pas, pour notre grand orateur, le prolongement des lois naturelles et comme un cas

particulier de la physique de l'univers ; elles en sont plutôt la contradiction. Il définit la morale comme Bacon définit l'art : « l'homme ajoutant son âme à la nature. » L'idée est très haute ; la force de conviction que M. Caro met à la développer lui donne un regain de jeunesse et un charme de persuasion auquel on ne résiste pas. Cette magistrale parole, bien rythmée, emplit la salle de l'Académie avec une solennité troublante dans la pâleur de ce jour mourant. Notre esprit critique est un peu lassé par une audition si longue : nous sommes tout disposés aux adhésions généreuses ; chacun de nous se dit volontiers : « Oui, je crois, comme M. Caro, que je suis un être libre, et d'autant plus libre que je suis plus vertueux, car ma vertu est une insurrection contre la nature. Chaque effort qui me rend meilleur m'affranchit ». L'effort, voilà justement ce qui doit être pesé et ne peut l'être dans nos balances, C'est pourquoi le vrai juge de la vertu, ce n'est pas à l'Académie, ce n'est pas aux Chambres ni ailleurs, ce n'est pas même en ce monde qu'il le faut chercher. Et quant à la récompense, c'est dans cet accroissement de la liberté qu'elle se trouve.

*
* *

La séance est levée ; chacun quitte sa place en désordre ; on s'appelle, on se tend les mains, on sort, très pressé parmi les toilettes de velours, de fourrures, de dentelles, parmi les habits brodés de palmes vertes... Nous voici dehors, on respire. Le quai s'allonge triste-

ment avec ses grands arbres sans feuillage ; la Seine scintille sous les premières lumières du soir. Un pauvre garçon pâle nous crie : *Demandez ! Demandez le crime de la rue Gay-Lussac !*

— Ah ! mon ami, dit une jeune femme qui s'en revenait au bras de son mari, achète le journal ; voyons donc ce crime. Il est si amusant ! Cela va nous reposer de toute cette vertu !

RÉCEPTIONS D'ACADÉMICIENS

MM. LÉON SAY ET ROUSSE.

18 décembre 1886.

Si les académiciens étaient nommés au suffrage universel comme les députés, M. Léon Say n'aurait pas eu beaucoup de chances d'être élu ; M. Rousse n'en aurait eu aucune. Cela prouve simplement que le scrutin populaire, dont nous voyons de si beaux effets en politique, ne serait pas infaillible en littérature. Les personnes d'un sens grossier demanderaient, par exemple, aux candidats d'avoir « fait quelque chose », comme on dit.

L'Académie n'en demande pas tant, et elle a mille fois raison.

Certaines qualités d'esprit, de caractère même, sont un titre plus sérieux que bien des in-octavo. Voyez Doudan : il n'avait presque rien publié ; qui dans le public connaissait son nom ? Et pourtant quel admirable académicien il eût fait ! Beaucoup meilleur, à coup sûr, que Victor Hugo.

Je ne dis pas qu'on en pourrait citer vingt de même trempe, puisque le propre de ces amis platoniques des lettres, c'est justement que nous autres, gens du parterre, nous les ignorons.

Il en existe cependant, soyez-en sûrs; l'Académie en rencontre quelquefois et se hâte de les appeler à elle; elle les révèle en les couronnant; elle fait comme ces navigateurs du xve siècle qui aimaient à planter leur étendard sur des terres inconnues, et dont les conquêtes étaient en même temps des découvertes. Oh! je ne prétends pas que ces messieurs aient découvert M. Léon Say : il était signalé déjà; seulement ils ont mis en lumière des faces de son esprit que ses auditeurs du Sénat ou de l'École des sciences politiques n'avaient pu que soupçonner; sous le financier ils ont su trouver le critique fin et le charmant parleur. Quant à M. Rousse, lorsqu'ils l'ont élu en 1880, il n'était guère apprécié que de ses confrères du barreau, et encore avec une mauvaise volonté toute confraternelle; depuis lors il a plus que justifié leur choix, et, dans ce genre académique pour lequel il semblait né, il a donné les marques d'un talent qui n'a point de supérieur. Si quelques sceptiques se demandaient encore avant-hier pourquoi M. Rousse est de l'Académie, pourquoi M. Léon Say vient d'y entrer, après avoir entendu l'un et l'autre personne aujourd'hui ne se le demande plus.

Avouons-le avec candeur, ces deux discours étaient longs — très longs si on en compte les pages, un peu longs seulement si on les entend lire. C'est que la tâche était double. Comme About était mort suns avoir payé ses dettes (je veux dire sans avoir loué publiquement son prédécesseur), il a fallu que son héritier payât pour deux : M. Say a donc loué About pour son compte, et Sandeau pour le compte d'About. C'était un spec-

tacle touchant, quoiqu'un peu prolongé, de voir le fantaisiste si éclatant, si jeune encore et si frais, prendre en croupe le vieux romancier brave homme, déjà suranné par endroits, mal assuré sur ses jambes, pour le faire passer avec lui sous les arcs de triomphe que l'Académie élève à l'honneur de ses morts. Que dis-je? beaucoup de personnes qui ne s'y attendaient guère ont passé dans le même cortège. Qui n'a-t-on pas loué? About, Sandeau, Bastiat, Léon Say, J.-B. Say, Thiers, John Lemoinne, Émile Augier, Louis-Philippe, Sully, Colbert, le duc d'Aumale ont eu chacun leur brin de laurier avec un mot aimable. C'est peut-être pour cela que les discours ont paru traîner un peu : rien n'est long comme un compliment. Je le sens bien moi-même au moment où je veux en accabler les orateurs de l'Académie ; si cette page leur tombe sous les yeux, qu'ils me pardonnent de ne l'avoir pas abrégée!

*
* *

On dit que M. Léon Say est un grand financier ; on a raison. Mais on veut faire entendre par là qu'il n'est pas autre chose, et l'on a tort.

Un homme entendu aux finances n'est déjà pas si commun ; et si quelqu'un se présentait qui sût équilibrer parfaitement notre budget, on ferait bien de lui ouvrir toutes les Académies. Non seulement il y ferait bonne figure, mais il y rendrait de réels services : l'administration des fonds de la Compagnie n'est pas une petite affaire, et les gens de lettres tout purs ne

m'inspireraient pour cela qu'une confiance médiocre. Commencez par vous administrer vous-mêmes, leur dirais-je. — Il y a aussi le Dictionnaire, où jusqu'à présent la partie financière est pauvrement traitée. Qu'on ouvre la dernière édition au mot *Impôt*, voici quelle définition on trouvera : *Droit qui est imposé sur certaines choses.* Ne serait-il pas temps que M. Léon Say passât un peu par là ?

Enfin l'éloquence d'affaires doit être vengée du dédain où la tiennent ceux qui ne sont ni gens d'affaires ni éloquents. Les discussions techniques ne sont au-dessous de rien ni de personne. Il est si beau de savoir ce dont on parle ! Écoutez plutôt ce passage :

« ... Maintenant voici comment on peut pourvoir à la dépense. Le cens de notre territoire est de six mille talents. Faites-en cent parts de soixante talents chacune. Assignez ensuite par le sort cinq de ces parts à chacune des vingt classes, en sorte que chaque classe en donne une à chacune de ses sections. De cette manière, s'il vous faut cent vaisseaux, il y aura soixante talents pour contribuer à la dépense, et douze triérarques. S'il en faut deux cents, il y aura trente talents pour contribuer à la dépense et six triérarques ; enfin, s'il en faut trois cents, l'unité contribuable sera de vingt talents, et il n'y aura que quatre triérarques. »

Cela est extrait, non d'une conférence de M. Léon Say, qui est rarement aussi technique, mais du discours de Démosthène sur les *Symmories.* Je crois pourtant que, malgré tous ces chiffres, s'il y avait eu une Académie chez les Athéniens, vous auriez trouvé bon que Démosthène en fît partie.

Mais M. Say, qui n'est peut-être pas un Démosthène,

n'est pas non plus un financier comme celui de La Fontaine, un financier qui « chante peu ». Il chante, ou plutôt il cause avec un grand charme. Ceux qui ont eu le privilège de dîner à la même table que lui ne l'oublient jamais. Tout plaît dans sa conversation, tout fait saillie ; il raconte avec une bonhomie malicieuse que l'imperceptible défaut de sa langue rend encore plus originale ; il rit très bien, de toute sa face épanouie, avec un regard de côté qui est à la fois d'un homme riche, d'un homme bon et d'un homme spirituel ; trois qualités qu'il posséde comme peu de gens, et qu'on a voulu récompenser en le nommant.

*
* *

Il a fait son entrée d'un air souriant et s'est assis entre M. John Lemoinne et M. Renan. Bref, tout le *Journal des Débats* se donnait la main. Il ne manquait que l'arrière-garde, M. Cuvillier-Fleury, très souffrant et confiné chez lui. Quant à M. Weiss, il n'a pas de place là-bas, paraît-il, et M. Jules Lemaître n'en a pas encore. Ce glorieux et vaillant journal, qui a le courage le plus rare, celui de la modération, peut coloniser l'Académie, s'il veut ; je ne m'en plaindrai pas : c'est grâce à lui qu'elle a été déjà libérale sous le despotisme ; la tradition peut s'en continuer.

M. Say a dit avec bonne grâce combien il était gêné en parlant devant ses nouveaux confrères. Cela était plus vrai qu'il n'eût voulu le laisser croire. Lui qui raconte si bien, il n'a pas fait valoir ses récits, il a presque éteint sa verve ; c'est à peine s'il lui en a échappé

quelques fusées. En revanche, il n'a pas cherché à « écrire », à faire l'artiste en beau langage ; il a parlé, sinon brillamment comme lorsqu'il improvise, du moins avec simplicité, bonne foi et charme. Je crois qu'il n'y a pas une *phrase* dans son discours ; c'est presque un éloge que cela, surtout quand on pense au genre de phrases qu'il aurait pu faire.

L'anecdote du manteau prêté à Balzac, la boutade sur la collaboration littéraire, la digression sur l'inefficacité de la politesse pour réconcilier les partis, sont parlées avec un esprit de la meilleure marque (je dis *parlées*, et non *écrites*). Il y a bien de la justesse aussi dans les réflexions sur la société de 1830 dont Sandeau est le miroir fidèle. Étrange destinée que celle de cet excellent homme qui fut presque un poète, presque un dramaturge, presque un écrivain ! Vous vous le rappelez encore avec sa grande cape agrafée sous le menton, sa tête chauve, rougeaude et bienveillante, ses moustaches de vieux tambour, sa démarche appesantie et son sourire attristé : s'imaginait-on alors qu'il avait fait battre honnêtement tant de cœurs, fait couler tant de larmes innocentes, qu'il avait écrit ou inspiré deux chefs-d'œuvre incomparables de notre scène, enfin qu'il était immortel (au moins dans la première moitié de son nom) ? Des sentiments frais et un style fané, des personnages vagues et ennuyeux comme Bernard Stamply, vivants et inoubliables comme le marquis de la Seiglière, des intrigues adroitement filées et des dénouements enfantins, des vues profondes dignes de Stendhal et des naïvetés dignes de Florian, telles sont

les disparates de ce talent qui restera comme quelque chose de gracieux et d'inachevé, comme une rose encore en bouton et qui a jauni au fond d'un coffre, entre des lettres aimées. Il s'exhale de l'œuvre de Sandeau ce parfum attendrissant et suranné ; M. Léon Say l'a discrètement indiqué, avec toute sorte de ménagements et de respects. Il sentait bien que cette sorte d'orléanisme littéraire était, sous tous les régimes, la nuance préférée de l'Académie.

Il fallait d'autres couleurs pour peindre Edmond About. M. Say a mieux aimé nous donner son portrait fait par lui-même. Je ne l'en blâmerai pas, et d'autant moins que ce portrait est fort ressemblant. About avait des côtés agressifs, peut-être même méchants ; mais je veux les oublier : je l'ai trop peu connu sans doute et mal deviné ; des personnes d'une nature exquise et qui l'ont approché de près m'affirment qu'il avait beaucoup de cœur : je ne demande qu'à le croire ; il en avait au moins plein la tête. Ce qui est incontestable, c'est qu'il fut unique par la verve, par l'invention bouffonne, par l'ironie aiguë, par la bonne grâce même et une souplesse qui passait aisément du persiflage à l'attendrissement. Et quel art de dire les choses, surtout celles qui ne valent que par la façon dont on les dit ! Sa dédicace du *Roman d'un brave homme* à sa fille est un pur diamant, et la préface adressée à Mme Hachette, et tant de lettres familières qui le font encore vivre dans le souvenir passionné de ses amis ! Non, il n'est pas possible qu'un tel maître écrivain ait été un courtisan, un agioteur et un égoïste ; il n'est pas pos-

sible que Voltaire ait été un fieffé menteur, Beaumarchais un aventurier : l'esprit est une dignité, même quand on n'en a pas d'autre.

About a su aimer ; il a aimé son pays très tendrement, et aussi ses enfants. Je pense à l'émotion pénible de cette famille en deuil que j'apercevais dans une loge isolée, à la partie supérieure de la salle, recueillant les appréciations, les éloges, les critiques sur un mari, sur un père, et tout cela présenté avec un souci du bien dire qui rend l'éloge plus froid, la critique plus pénible. Quelle vanité, bon Dieu ! que tout ce talent et cet étalage académique autour du souvenir d'un mort aimé! Quelle duperie que la rhétorique ! Comme M[me] About devait souffrir (j'imagine), même des hommages ! Un mot pourtant a pu la toucher doucement : c'est celui que M. Léon Say a dit de son pauvre enfant Pierre About, mort si peu de temps après son père. M. Say connaît ces coups terribles ; il a mis dans ce passage tout son cœur de père : le cœur d'une mère a dû le comprendre et l'en remercier.

*
* *

M. Edmond Rousse est un homme irréprochable. On sait de sa vie privée qu'elle est non seulement sans tache, mais tout entière absorbée par de nobles dévouements. Au Palais, on le juge comme un avocat quelquefois maladroit, mais comme un orateur accompli. On cite sa préface des *Œuvres* de Chaix d'Est-Ange, qui est un chef-d'œuvre. Enfin, depuis qu'il est de l'Académie, son discours de réception, où il louait Jules

Favre, son discours du prix Montyon et ce dernier discours en réponse à M. Léon Say le mettent au premier rang de nos écrivains.

Je me hâte d'ajouter que les qualités de M. Rousse sont surtout académiques, et qu'il n'en trouverait l'emploi ni dans une assemblée ni à la barre. Il plaide cependant; mais je n'aimerais pas être défendu par lui : il verrait trop les côtés faibles de ma cause et les laisserait trop voir. Il n'a pas cette belle logique du fer à repasser qui va toujours dans le même sens, et qui est la marque des vrais avocats ; c'est un esprit critique : plaideurs et gens de parti, défiez-vous de lui! Il serait capable, à l'occasion, de dire leurs vérités même à ses amis.

En attendant, il ne ménage pas ses ennemis ; ce n'est point par allusions qu'il procède, mais par coups droits. Me voilà ! dit-il; j'étais ami du duc d'Aumale ; j'ai défendu les jésuites. Applaudissez ou sifflez, il n'importe;

> Ce que j'ai fait, Messieurs, j'ai cru le devoir faire.

Il y a de la bravoure dans une telle éloquence : le style s'en porte mieux ; il est franc et de bonne trempe. J'y voudrais quelquefois un peu moins d'esprit; mais, en revanche, que j'aime ces passages : « Certaines gens sont les fantômes de ce qu'ils pensent être », et « le demi-jour de pagode » qui éclaire les dédales de l'économie politique! Les traits reposent des périodes, et les descriptions reposent de la critique. C'est un morceau achevé.

On a quelque idée d'About après cela; on entrevoit Sandeau. On a médit un peu du gouvernement, un peu de l'économie politique; on a souri; on s'est attendri; on s'est donné la satisfaction de saisir des nuances inaperçues des autres ; on s'est consolé de la perte des académiciens morts; on a pris bonne opinion de l'esprit des vivants; on a passé deux heures, deux grandes heures. Que faut-il de plus? L'Académie est justifiée.

MM. HERVÉ ET MAXIME DU CAMP.

12 février 1887.

En 1847, Chateaubriand, vieilli, morose, ébranlé, sinon attristé par son récent veuvage, mais digne et olympien malgré tout, s'était confiné dans son appartement solitaire de la rue du Bac. Il y achevait de vivre comme il avait toujours vécu, dans la contemplation de lui-même. Il mettait la dernière main à ses *Mémoires* et s'arrangeait pour la postérité. Une chambre froide, à peine meublée ; un lit de fer à rideaux de linge, une *Sainte Famille* de Mignard ; une caisse de bois blanc sans serrure, où était empilé le manuscrit bien-aimé : il n'y avait rien de plus. Le soir, une fois la lampe allumée, la porte s'ouvrait, et, sans que le dieu se soulevât de son fauteuil, six ombres discrètes pénétraient dans le sanctuaire. C'étaient Mme Récamier, flétrie par l'âge, aveugle, se traînant à peine et tâchant de sourire encore aux visiteurs qu'elle ne voyait plus; la comtesse Caffarelli, aimable et vraie femme de bien ; Ballanche, bonne tête frisée de mouton, grand enfant naïf, ami des bêtes, théosophe et sentimental ; Jean-Jacques Ampère, digne, candide, demi-savant, demi-orateur, demi-écrivain, incomplet en toutes choses ; enfin M. de Loménie et le duc de Noailles, qui jouaient

les confidents. Chateaubriand tirait de la caisse un chapitre des incomparables *Mémoires* et lisait ; les fidèles le dévoraient des yeux et des oreilles : c'était vraiment la dernière cène. Voilà pourquoi, quand le maître fut mort, l'Académie, respectueuse de son souvenir, lui donna pour successeur le duc de Noailles, grand seigneur, honnête écrivain, bon catholique et disciple bien-aimé du maître. Voilà pourquoi, enfin, nous avons entendu hier, jeudi, l'éloge de cet excellent homme qui avait eu la gloire de connaître un grand homme.

On a dit que M. de Noailles n'avait rien écrit, ce qui est une calomnie ; on le lui a reproché, ce qui est une sottise (hélas ! où trouver aujourd'hui quelqu'un qui n'ait pas écrit quelque chose ?). La vérité est qu'il avait imprimé une brochure sur la maison royale de Saint-Cyr et une histoire de Mme de Maintenon, en quatre volumes, restée inachevée. Cette histoire, faite par malheur sur des documents falsifiés, est un modèle de cette élégante manière d'écrire en usage sous la Restauration. Elle est peut-être au niveau de Barante. Moraliste plutôt que peintre, un peu compassé et vieillot, M. de Noailles est pourtant maître de sa langue ; il est clair, facile, sans grande prétention au style. Il se donne carrière sur toute l'époque de Louis XIV, et, dès qu'il prend un peu plus de champ, il rencontre des vues justes : la physionomie des personnages l'inspire moins que celle des sociétés. Bon esprit, raisonnable et fin, il a mené une vie discrète et de grande allure, quoique retirée. Il lisait beaucoup,

donnait aux pauvres, élevait ses enfants, qui continuent aujourd'hui sa tradition de courtoisie et de studieux loisirs. Je ne crois pas qu'il ait eu à se plaindre de sa destinée ; peut-on même dire que la gloire lui ait manqué ? Il était académicien.

A l'Académie, il était le doyen de ce *parti des ducs* qui a régné moins par sa propre ambition que par la vanité empressée des roturiers et des gens de lettres. M. de Noailles, M. de Champagny, M. d'Haussonville, qui sont morts, M. de Viel-Castel, qui, je crois, vit encore, MM. de Broglie et d'Audiffret-Pasquier formaient une oligarchie dont les plébéiens de l'Académie acceptaient les conseils, les candidats et les dîners. Il ne servait à rien, paraît-il, d'avoir fait *Cicéron et ses amis*, non plus que *les Petites Cardinal*, si l'on n'était pas invité et patronné par les ducs. Mais n'en croyez rien, je vous prie ; croyez plutôt que les ducs choisissaient fort bien leurs invités et leurs clients. La meilleure preuve que j'en puisse donner, c'est que, pour remplacer l'un d'eux, les ducs ont fait choix d'un homme de caractère, de talent, d'esprit, qui est en même temps un démocrate : je veux dire M. Hervé.

*
* *

Il est vrai que M. Hervé n'est pas un démocrate de la même nuance que son ancien collaborateur M. Ranc ; il représente une démocratie dont les aristocrates veulent bien, une démocratie très mitigée, qui comporte un roi, des chambellans et des ducs. Il n'a pas la même politique que M. de Noailles ; mais il lui donne la

main ; il fait visite au suffrage universel, mais après avoir fait visite à Frohsdorf. C'est lui-même qui le dit, tranquillement, nettement, bonnement, comme il dit toutes choses.

En lisant son discours, M. Hervé était fort ému ; sa main tremblait, sa voix s'élevait plus que de raison, et lui qui fait si brave figure dans les réunions publiques, frissonnait devant ces petites dames aux yeux étonnés. Qu'est-ce qui le tourmentait ainsi ? Était-ce la conscience des motifs qui l'avaient fait élire ? Était-ce la conscience de son indignité ? Je ne puis le croire. M. Hervé est un journaliste excellent, s'il faut le lui apprendre ; il a des opinions nettes, une instruction fort nourrie, une logique spécieuse et une forme qui porte sa marque. Des opinions d'abord, et cela importe, car c'est la matière résistante de tout article de journal. M. Hervé proclame et défend les siennes ; il ne se dérobe jamais. Et s'il ne tombe pas dans les grossièretés de M. de Cassagnac, il ne s'évapore pas non plus dans les subtilités et les métaphores vagues.

Remarquez comment est fait chaque article de lui : un point de dogme posé d'abord ; puis un appareil de démonstration très rigoureux, et, pour remplir ce cadre, des faits historiques empruntés à une expérience déjà ancienne, un peu livresque et qui émerveille les ignorants. Quand vous risquez une objection : « Voyez les États-Unis, réplique M. Hervé ; voyez l'Irlande, voyez le ministère Villèle ». Et vous qui n'êtes que bachelier, vous voilà réduit au silence. Quant à la forme, elle est sobre, ferme, sûre ; elle ne

paraît point. Il y eut un temps où M. Hervé affectait l'aphorisme, à la manière de Girardin; mais il est revenu à la composition naturelle, bien ordonnée, d'un courant continu et abondant : c'est le vrai langage de la polémique. Rien d'académique, mais rien de trivial; une tenue d'homme politique anglais qui argumente, une main dans la poche, avec une lucidité un peu sèche, sans charlatanisme, sans embarras, sans injures. J'aime cette façon : les injures font plus d'effet; mais je n'y crois plus.

Je dirai du discours de M. Hervé que je n'ai rien à en dire. C'est un grand compliment. Tout y est à sa place, sans beaucoup d'imprévu, sans beaucoup d'éclat, mais avec une propriété que le voisinage de M. Maxime du Camp rend appréciable. L'éloquence d'apparat comporte quelques hors-d'œuvre dont l'éminent politique s'est abstenu. Il y a bien de l'esprit sous ces formes un peu rigides, mais de l'esprit à la façon des anciens maîtres, qui ne laissaient rien à deviner au lecteur, mais ne lui laissaient non plus rien à désirer. Le mot sur Chateaubriand, « un Louis XIV littéraire », est très fin, mais surtout à la place où il est mis. C'est ainsi que les agréments d'un discours sont de la bonne marque; je n'aime pas qu'on puisse trop aisément les détacher. Expliquer Mme de Maintenon par une sensibilité rentrée et tournée en ambition n'est qu'ingénieux. Quant aux allusions politiques, elles n'ont pas été perfides, oh ! du tout !... elles ont, tout de même, fait plaisir à M. Francisque Bouillier et à quelques dames. Le reste du discours a fait plaisir à tout le monde.

*
* *

M. Maxime du Camp n'est pas, à vrai dire, un écrivain ; mais c'est un esprit sans nuages, sûr de lui-même et intrépide. On l'écoute d'abord avec un peu de surprise : ce qu'il dit doit lui paraître neuf assurément, car il le débite avec autorité, et alors on se demande où il a fait ses études. Il semble avoir pris la peine de repenser pour son compte des choses qui se trouvent partout ; mais j'avoue qu'il les rêvet d'une forme qui ne se trouve plus nulle part. Il s'exprime comme les personnages âgés dans le théâtre de Collin d'Harleville ; il ne dit pas : « être député », mais « siéger dans les conseils de la nation » ; il ne dit pas « une réception », mais « un baptême académique », ou bien « les assises solennelles que l'Académie tient pour recevoir un nouvel élu » ; la mort est pour lui « l'aurore des splendeurs éternelles » ; ajoutez à cela « le manteau du pair de France », « la blanche cornette des filles de Saint-Vincent-de-Paul », « l'arène du champ clos », « le linceul de l'oubli mérité », « le jour marqué d'un caillou blanc », et vingt autres tournures qui affligent. Il est vrai que certaines idées un peu communes deviennent rares par l'expression ; en voici une que je cite pour la profondeur : « La rectitude du jugement trace pour l'honnête homme une ligne droite sur laquelle se meuvent sans effort la fermeté de la pensée et la correction de la vie. » La *rectitude* traçant une *ligne droite* sur laquelle se meut la *correction :* je

crois que j'aurais été assez fort pour penser cela, mais point pour l'écrire. Dans la phrase suivante, il est question d'un « parti moyen, également éloigné des extrêmes où sont les excès » : ici encore, j'aurais trouvé sans beauconp de peine que les *excès* sont dans les *extrêmes* ou les *extrêmes* dans les *excès*, mais je n'aurais jamais osé le dire publiquement, surtout devant des personnes qui ont fait toilette pour m'entendre. M. Maxime du Camp l'a osé, non par ironie (l'ironie est étrangère à sa nature), non par dédain du public (il se travaille pour lui plaire), mais par une confiance allègre dans sa propre vigueur d'esprit.

A chaque aphorisme qu'il émet, il prend un sourcil sérieux, il fait un geste de commandement, et l'on voit bien, quand il dit, par exemple, que la mort « toujours trop se hâte », que c'est en effet son opinion. Après tout, n'est-ce pas la vôtre ? Alors que reprochez-vous à M. du Camp ? D'avoir trop raison ? Mais oubliez-vous que le grand écrivain est celui qui exprime les idées de tout le monde dans la langue de quelques-uns ? Et, si les idées de M. du Camp sont celles de tout le monde, sa langue appartient seulement à quelques-uns ; je crois même avoir montré qu'elle n'appartient qu'à lui.

Ce discours académique a cela d'agréable encore qu'il n'est pas du tout composé. Ce n'est pas une harangue, c'est une sorte de conversation de bivouac, une improvisation de zouave, où les facéties, les souvenirs de jeunesse, les sentences se succèdent avec un décousu tout militaire. Entre deux épisodes il faudrait fumer une pipe ; puis on reprendrait et on serait tou-

jours au courant. Observez, je vous prie, la suite des idées dans ce passage, que je résume fidèlement :

« Vous avez eu des prix au concours, Monsieur ; vous êtes entré à l'École normale ; l'éducation de l'École normale n'est pas celle du monde ; vous avez préféré celle du monde, vous êtes donc sorti de l'Université ; à propos de l'Université, elle était alors fort malade ; mais c'est égal, elle avait un bon ministre : c'était M. Fortoul ; à propos de M. Fortoul, vous savez que son fils s'est bien conduit au Tonkin. Or donc vous avez collaboré à la *Revue de l'instruction publique ;* il a paru de vous un article sur Salluste. Vous aviez vingt ans. Moi, à vingt ans, je lisais de mauvais romans. En voici les titres, si cela vous intéresse... Or donc, dans cet article sur Salluste, vous n'avez pas parlé de Brutus (dont Salluste d'ailleurs n'a pas parlé non plus) : c'est un mérite, cela. Le gouvernement d'alors était fort soupçonneux. Je suis très heureux de vous recevoir, Monsieur ; vous voyez, cela ne m'embarrasse pas du tout. »

On n'a pas plus de vivacité, plus d'aisance dans les transitions. Quel causeur doit être M. Maxime du Camp ! Comme j'aimerais à l'entendre une soirée, en Algérie, sous la tente, pour me délasser de ma rhétorique et pour oublier tout ce qui est littérature !

La critique est, je ne sais pourquoi, prévenue contre lui. M. Scherer, qui a la mâchoire solide, le happe souvent et ne le lâche pas volontiers. Je pressens l'article qu'il fera ce soir, et je voudrais en adoucir l'effet. La vérité est que ce discours n'est pas ennuyeux : à

part un développement sur l'Irlande qui a semblé morne, on l'a écouté avec un certain épanouissement ; plus d'une anecdote a diverti : ceci, sur Thiers et les fortifications de Paris qu'il s'agissait de construire, est très agréable :

« M. Thiers fut le triomphateur du jour ; il disait, il répétait, il écrivait : « Désormais Paris est imprenable. » Il le croyait ; mais le hasard est ironique. Ce Paris imprenable, M. Thiers fut obligé de le prendre et le prit... »

(Je coupe la queue de la phrase, qui traîne et gâte le reste.) C'est là du bon Maxime du Camp, et même quelque chose de mieux.

MM. LECONTE DE LISLE ET ALEXANDRE DUMAS FILS.

2 avril 1887.

L'Académie française revient à la littérature : elle a reçu d'abord un financier, puis un politique ; aujourd'hui elle reçoit un poète. C'est une grande solennité ; les places sont disputées avec fureur, et, comme les pauvres critiques n'en peuvent plus trouver qu'au paradis, ils se contenteront de lire chez eux les discours, ce qui est déjà un joli régal. Mais d'où vient cette concurrence ? Est-ce la poésie toute seule qui attire ainsi les hommes et surtout les femmes ? Non : c'est d'abord la curiosité d'entendre un grand sujet traité par de grands talents ; c'est ensuite le plaisir du contraste, quand on pense aux choses qui doivent se dire, aux hommes qui les diront et à l'édifice où ils vont les dire. Y a-t-il, en effet, quelqu'un de moins académique que Dumas fils, si ce n'est Leconte de Lisle ? Y a-t-il quelqu'un de moins académique que tous deux, si ce n'est Victor Hugo ? Or c'est à l'Académie que les deux premiers vont faire l'éloge du troisième. Cela devient presque amusant : il est dès lors naturel qu'on attende beaucoup et même qu'on s'écrase un peu. Il arrive souvent qu'on se dispute, qu'on se batte et qu'on s'assassine pour moins que cela.

*
* *

Il y a, dans le choix des héritiers académiques, une sorte de convenance qu'on observe surtout pour la succession des hommes très illustres. Par déférence envers leur ombre, on les remplace comme ils auraient aimé à l'être (si tant est qu'on aime jamais cela). Quand Corneille mourut, l'Académie donna son fauteuil à son frère Thomas ; Victor Hugo ne laissant pas d'autre frère cadet, on a nommé M. Leconte de Lisle.

C'est une élection qui honore la compagnie. Sans être un poète impeccable et original comme il le croit, M. Leconte de Lisle a écrit quelques-uns des plus beaux vers que je connaisse. Est-il rien de plus achevé, par exemple, et de plus exquis que ceux-ci, dont M. Dumas vient de rafraîchir en moi le souvenir ?

Parfois, hors des fourrés, les oreilles ouvertes,
L'œil au guet, le col droit et la rosée au flanc,
Un cabri voyageur, en quelques bonds alertes,
Vient boire aux cavités pleines de feuilles vertes,
Les quatre pieds posés sur un caillou tremblant.

La caresse, impossible à analyser, d'une image brillante dans un vers très harmonieux se rencontre à chaque instant dans les trois livres de *Poèmes* :

L'aile du vent joyeux porte l'odeur des roses
Au vieux Liban trempé des larmes de la nuit.

N'est-ce pas une fête pour l'oreille et l'imagination ? Certains poèmes sont merveilleux d'un bout à l'autre : *la Ravine Saint-Gilles*, *la Fontaine aux lianes*, *Hiérony-*

mus, et surtout *l'Illusion suprême*, qui n'est inférieure à rien et où le poète a mis toute sa philosophie avec tout son art du rythme.

Oui ; mais M. Leconte de Lisle s'assoit à la place de Victor Hugo : c'est là un honneur terrible ; un successeur de Hugo, quel qu'il soit, fait toujours un peu l'effet de Louis le Débonnaire. L'éloge qu'il faut prononcer est surtout décourageant, le prosternement étant presque obligé, et la dignité devant être sauve. On attendait M. Leconte de Lisle à ce discours. D'abord, on se demandait s'il ne le ferait pas en vers, comme autrefois Crébillon, dans l'inexpérience qu'on lui supposait de la prose et du maniement des idées. Puis on voulait savoir s'il se résignerait à être de l'avis de tout le monde sur le génie de son prédécesseur, s'il reconnaîtrait sa maîtrise et s'humilierait un peu devant lui. Il me semble que j'aurais conçu cet embarrassant discours sur le thème suivant : « Messieurs, je viens de relire Victor Hugo ; décidément il est bien plus fort que moi » ; j'aurais dit la chose *en bon français*, avec le moins d'adjectifs possible : après quoi, je me serais assis. Il n'y a pas beaucoup de profondeur là-dedans, mais il y a quelque bonne grâce et même une certaine éloquence.

M. Leconte de Lisle a dit autre chose, avec plus d'éloquence encore, mais peut-être moins de bonne grâce. C'est un récipiendaire de soixante-huit ans, qui est entré à l'Académie presque de force, malgré tout le monde et malgré lui-même. Il l'a fait sentir. L'accent de son discours a quelque chose de hautain

et d'intransigeant, de très violent à la fois et de très contenu; il est chauffé au rouge sombre. On se rappelle le petit sauvage de l'île Bourbon grandissant sans sourire et sans religion, pieds nus sur un roc dur, se baignant dans l'eau glacée et se fortifiant dans la solitude. On se le rappelle tard venu dans la civilisation qui émousse et polit les angles, ne s'établissant à Paris qu'à vingt-sept ans, révolutionnaire en 1848, puis tout à coup pris d'un grand dégoût des foules, de l'activité, de la vie, ne s'exprimant plus que par hiéroglyphes, mais bouillonnant toujours d'un feu souterrain sous la lave refroidie. Voilà pourquoi ce discours fait éprouver quelque vague malaise : on y devine comme des convulsions intérieures ; voilà pourquoi il est personnel et intéressant : tout n'y est pas éteint et mort.

La forme en est belle, classique, d'une très haute tenue. Il faut pourtant renouveler ici une observation que les vers de M. Leconte de Lisle m'ont souvent donné l'occasion de faire. Il mêle à sa langue propre beaucoup d'éléments empruntés et encore reconnaissables ; dans ses poèmes, dès qu'il cesse d'être descriptif, on relève chez lui des hémistiches de Corneille, de Victor Hugo, même de Béranger; dans son discours, plusieurs phrases frappent pour avoir été déjà entendues ; les jugements sur Eschyle, Aristophane, quelques autres sont d'une banalité fastueuse : ils paraissent inspirés des cours de littérature de M. Merlet. En même temps, M. Leconte de Lisle est visiblement préoccupé de se soustraire à ces réminiscences ;

il va chercher de bizarres accouplements de mots pour se bien prouver que sa phrase ou son vers n'a encore été fait par personne. Il est moins soucieux de se ressembler à lui-même que de ne pas ressembler aux autres. La réflexion terrible et vraiment décadente de La Bruyère: « Tout est dit et l'on vient trop tard depuis plus de sept mille ans qu'il y a des hommes et qui pensent... », le hante et le tient sans cesse en éveil. En cela comme en tout le reste, ce grand artiste du rythme est vraiment un Alexandrin de la cour des Ptolémées. Il a traduit Théocrite mieux qu'Homère, dont la grâce ionienne et indéterminée lui échappe ; je n'en suis pas surpris : il est un des contemporains de Théocrite ; il en a l'érudition, l'habileté manuelle, l'effort vers l'originalité, l'absence de physionomie, de geste, d'accent, enfin de tout ce qu'on entend par le naturel. Merveilleux artiste après cela et, en certaines parties, impérissable.

M. Leconte de Lisle met sa force de précision dans les mots plutôt que dans les pensées. Il a cependant une philosophie : M. Paul Bourget et M. Jules Lemaître l'ont vue et l'ont même trouvée profonde ; il faut donc qu'elle le soit. D'abord une philosophie de l'histoire, qui ressemble un peu trop, pour mon goût, à celle de M. Madier de Montjau : l'Inquisition, la Saint-Barthélemy, la révocation de l'Édit de Nantes, enfin les atrocités qu'on voit dans les musées de figures de cire, voilà le résumé des temps anciens. Cela explique, dans les *Poèmes tragiques*, la pièce des *Siècles maudits*, et beaucoup d'autres ; cela explique aussi, dans le dis-

cours d'aujourd'hui, la tirade sur « les noires années du moyen âge, années d'abominable barbarie », et la critique presque inintelligente du *Torquemada* de Victor Hugo, où la seule idée originale de ce drame manqué est méconnue et remplacée par un lieu commun chétif. Je ne m'étonne ni ne m'irrite de cette étroitesse de jugement : d'abord parce qu'elle est sincère, ensuite parce qu'elle est intéressante, enfin parce qu'elle prouve seulement que M. Leconte de Lisle a connu le christianisme trop tard, à l'âge de la logique, quand l'âge de la sensibilité était passé.

La haine des religions n'est pas à elle seule un système de philosophie. Elle n'en est, pour M. Leconte de Lisle, que la première assise. Le couronnement, c'est le nihilisme universel (car je n'ose pas dire le panthéisme, quoique le bon sens le veuille) avec l'idéalisme le plus pur :

Et vous, joyeux soleils des naïves années,
Vous, éclatantes nuits de l'infini béant,
Qui versiez votre gloire aux mers illuminées,
L'esprit qui vous songea vous entraîne au néant.

Et dans la harangue de l'Académie : « Les choses... n'*existent* et ne valent que par le cerveau qui les conçoit et par les yeux qui les contemplent. » Cela est, je crois, assez net. Hors de nous, rien n'existe ; ce monde n'est qu' « apparences vaines ». Toutes les métaphysiques sont des chimères, comme toutes les religions sont des duperies. Dès lors le déisme un peu incohérent et bénin de Victor Hugo paraît dérisoire. « Il se

rattache... aux dogmes arbitraires des religions révélées », dit M Leconte de Lisle avec un respectueux haussement d'épaules. Quant à lui, il ne se rattache à rien ni à personne, si ce n'est peut-être à Lucrèce et, pour remonter plus haut, à Prométhée.

Vue d'une telle hauteur de négation, la littérature n'est plus qu'un passe-temps de condamné ; c'est « tresser de la paille dans sa prison », comme dit de Vigny. Pourtant ce jeu intéresse M. Leconte de Lisle. Il a sur son art des vues très nettes et que je trouve très belles, sinon très justes toujours. Il oppose la poésie au didactisme rimé, ce qui est une injure au XVIIe siècle ; mais il appelle ce même siècle « l'époque organique de notre littérature », ce qui est une intuition merveilleuse et un grand éloge. Supprimer, comme il le fait, la poésie française de Ronsard à Victor Hugo paraît, au premier aspect, monstrueux ; au second, enfantin ; mais on s'aperçoit, au troisième, que ce n'est qu'une affaire de définition. En revanche, il dit avec un dédain qui a grand air et qui sonne juste : « ... Si nous admettons volontiers en France, pour articles de foi et sans trop nous inquiéter de ce qu'ils signifient, certains apophtegmes, décisifs en raison même de leur banalité, tels que : « La poésie est un cri du cœur ; le génie réside tout entier dans le cœur (ceci s'adresse à Musset), nous oublions plus volontiers encore que l'usage professionnel et immodéré des larmes offense la pudeur des sentiments les plus sacrés. » Et ailleurs : « Les sentiments tendres, les délicatesses, même subtiles, acquièrent, en passant

par une âme forte, leur expression définitive ; et c'est pour cela que la sublimité des poètes virils est la seule vraie. » Ce n'est pas, on le reconnaît, l'apologie de Hugo seulement que M. Leconte de Lisle fait ici. Comme il arrive toujours, sa poétique n'est qu'une définition de sa poésie. Par là elle est un peu courte ; par là aussi elle est compacte, vivante, digne d'étude et de respect.

Tel est ce discours d'un poète, sobre, abstrait, sans vives images et presque sans couleur, dépourvu de récits, d'anecdotes et de toutes complaisances pour le public. Tel est ce poète lui-même, altier, intraitable comme un barbare, inébranlable comme le dieu Terme, médiocre penseur, détestable académicien et grand artiste.

* * *

Qui devait répondre à M. Leconte de Lisle ? Le hasard des dates et l'usage désignaient M. Maxime du Camp ; mais devant un sujet de pure littérature, l'excellent polygraphe se récusa. Puis on voulait un orateur illustre pour soutenir devant le grand nom de Hugo le prestige de l'Académie. On s'adressa à M. Augier : M. Augier avait déjà risqué un petit discours sous l'Arc de Triomphe ; il refusa net. On pensa à M. Jules Simon : M. Jules Simon était le secrétaire d'une autre Académie ; on aurait eu l'air d'emprunter le secours d'un voisin ; d'ailleurs M. Simon avait été trop l'ami de Hugo pour parler de lui avec le détachement qu'on souhaitait. On eut l'idée de M. Renan :

M. Renan « tournait décidément trop au comique ». Alors on fit choix de M. Alexandre Dumas, qui est fameux, exercé dans la parole, indépendant, grave et religieux à l'occasion : M Dumas accepta.

En général, je me méfie un peu des hommes de théâtre abordant l'histoire littéraire et la haute esthétique. Je me rappelle comment M. Sardou nous révéla, le jour de sa réception, qu'il y avait trois tragiques grecs. Ces esprits toujours neufs et conquérants n'ont pas beaucoup de critique. Ils découvrent tout et s'émerveillent des moindres choses ; ils entrent dans la littérature comme une noce entre au Louvre. Mais M. Dumas n'est pas seulement un homme de théâtre ; il s'est proposé, selon son propre aveu , de raconter l'*histoire sainte* dans le langage du Petit Poucet (1) ». Je dirais qu'il est le premier moraliste d'aujourd'hui, s'il n'était en même temps le seul. Sa langue, quoique composite, est vigoureuse et belle. Il a des idées franches et un style franc.

Seulement, il a trop d'idées, et, comme l'une jaillit de l'autre, à l'infini, son éloquence est intarissable. Il avait composé, à la débridée, soixante-dix pages de discours pour répondre à M. Leconte de Lisle. Tout le XIXe siècle y passait, sans omettre Béranger ni Alexandre Soumet, avec citations à l'appui. Il eût fallu quatre heures d'audience, ce dont personne ne se serait plaint, mais aussi quatre heures de parole, ce qui fatigue un peu. Alors M. Dumas a fait plus court, ou

(1) Préface de l'*Étrangère*.

plutôt il a raccourci ce qu'il avait fait. On ne peut pas dire de son discours, comme d'Hassan, qu'il l'a fait tout petit pour le faire avec soin : non, ce n'est pas un nain ; c'est la moitié d'un géant, chose assez différente.

Il ne s'est d'ailleurs point piqué de composition ; ce grand tronçon de harangue n'en offre pas, mais n'y prétend pas davantage. C'est une causerie magistrale, comme celles qu'il fait, en vareuse de laine, à sa table de travail, émaillée de souvenirs, de citations, de mots étincelants et sonores. « Connaissez-vous ces vers? dit-il tout d'un coup. Attendez, je vais vous les dire. » Il se lève, prend sur le rayon un livre souvent feuilleté, retrouve la page cornée et se met à lire. Comme il lit merveilleusement, c'est une fête, une fête sans programme, mais qui n'en est que plus charmante. Ainsi sa réponse académique est devenue une véritable anthologie ; si l'on en retranchait ce que tout le monde sait par cœur , elle serait presque trop courte.

L'improvisation se fait bien sentir peut-être çà et là , par exemple, « une immortalité mutuelle » n'a pas grand sens, faute d'une recherche plus attentive de l'expression. Après avoir lu quelques vers sur le requin « à l'œil terne, impassible et lent », M. Dumas conclut : « Ainsi se fortifiaient votre énergie et votre volonté ». Cela veut-il dire que M. Leconte de Lisle, enfant, se battait contre des requins, et que c'est une bonne école pour tremper le caractère ? Outre ces quelques hiatus de pensée, deux ou trois phrases ne se tiennent pas ; mais ce sont des vétilles. En revanche, il y a de

l'esprit partout, sinon dans le courant même des idées, du moins à droite et à gauche. La forme ordinaire de cet esprit est celle que donne l'habitude de la scène : le *mot* ou la *tirade*. Voyez le développement sur l'Évangile et la description du grand édifice qui symbolise l'œuvre de Hugo, ce sont des pages d'éclat ; et, à côté de cela, que de traits semés en courant ! « Les dieux, dit M. Dumas, quittaient à chaque instant l'Olympe pour avoir commerce avec les hommes et quelquefois avec les femmes. » C'est un joli mot, mais qui fait un crochet, si l'on peut dire, et suppose les zigzags de la conversation. Ceci, sur les pessimistes, est encore agréable et facile : « La mort a du bon ; mais l'homme lui préférera toujours la vie, pour commencer. » Ceci enfin, sur Victor Hugo, est une vraie perle : « A quinze ans, *il monte dans sa tête*, et il n'en redescend plus jusqu'à sa mort. »

C'était le boulevard des Italiens répondant à la forêt vierge. M. Dumas et M. Leconte de Lisle ne se sont pas contredits : ils ne se sont pas entendus. Ils représentent deux natures d'esprits irréconciliables. M. Dumas n'est pas un artiste aux yeux de M. Leconte de Lisle, qui lui reprocherait certaine dédicace du *Bijou de la reine* à M. Henri Lavoix, pleine de blasphèmes contre l'art divin des rythmes ; mais M. Dumas a été plus loin : non seulement il a méprisé les vers ; il en a fait et les a imprimés. M. Leconte de Lisle, d'autre part, sensible aux plantes des tropiques, aux bêtes féroces, et, avec cela, d'une psychologie faible et artificielle, semble à M. Dumas quelque chose d'intermé-

diaire entre un mandarin chinois et un jongleur hindou. Voilà pourquoi cette discussion sur le caractère vrai de la poésie n'a été qu'un perpétuel et inconscient malentendu. Le public a applaudi l'un et l'autre orateur, se laissant gagner successivement par deux vérités apparentes et momentanées. C'est le talent sans doute qu'il applaudissait : alors il avait deux fois raison.

La malignité de M. Dumas envers la mémoire de Hugo était attendue et n'a surpris personne. M. Dumas ne pense jamais à son propre successeur. Mais ce qu'il faut reconnaître, c'est que le seul reproche qu'il ait fait au grand ami de son père n'est pas d'ordre littéraire. Il n'a complaisamment exposé aux sourires que la prodigieuse vanité du poète. Hélas ! c'est un travers de métier, et la prose n'en sauve pas toujours. Chateaubriand était jaloux de Napoléon ; Lamartine était jaloux de Jésus-Christ ; Victor Hugo, arrivant le troisième, ne fut plus jaloux de personne. Voilà pour les morts : ne parlons pas des vivants.

Si Victor Hugo changea souvent d'opinion et de parti, ce n'est pas, je crois, dans l'unique intérêt de sa gloire : il changea comme la France changea elle-même. M. Leconte de Lisle l'a bien dit : il avait incarné « en quelque sorte la conscience agitée de son siècle », de ce siècle qui ne portera pas le nom de Victor Hugo, mais ne portera le nom d'aucun homme, parce qu'il a pour caractère d'être précisément le siècle de tous les hommes. Le poète lui-même n'a pas été seulement un grand versificateur, comme le veut

M. Leconte de Lisle, ou un grand ambitieux, comme le veut M. Dumas : il a fait des œuvres parfaites et immortelles ; il a surtout achevé d'affranchir le talent ; en montant au premier rang, il y a fait monter avec lui le génie, le génie simple et roturier, l'art tout humble de faire de beaux vers, la littérature en un mot, devenue supérieure à tout. L'Académie, interprète de la littérature, eût peut-être dû l'en remercier. Puisqu'elle y a manqué, c'est nous, les plus humbles apprentis de l'atelier, qui le ferons.

LA SÉANCE DES PRIX DE VERTU EN 1887.

Novembre 1887.

Hier, sur le quai Conti, en sortant de l'Académie française où la vertu venait d'être couronnée, je me suis interrogé : « A présent, me suis-je dit, es-tu plus vertueuse, ô mon âme ? — Et si tu ne l'es pas, franchement que te faut-il ? M. Boissier, cette année, a mis tout son esprit à raconter et à louer de très belles vies ; tu as assisté, d'autres années, à des spectacles plus imprévus encore et plus édifiants : tu as entendu célébrer la vertu successivement par M. Dumas, l'auteur de l'*Homme-Femme*, par M. Pailleron, l'auteur de l'*Age ingrat*, par M. Sardou, l'auteur de *Divorçons*; que te faut-il, ô mon âme, pour être convertie, si tu ne l'as pas été une de ces trois fois ? »

Eh bien, non ! j'ai écouté ces divers discours avec une curiosité extrême, avec un plaisir variable, mais sans le moindre profit spirituel. Les éloges de la vertu que prononcent ces messieurs de l'Académie m'ont toujours fait penser, je ne sais comment, à ces messes en musique que chantent une fois par an les choristes de l'Opéra. Les artistes sont prêtés par le diable au bon Dieu ; tout ce qu'on entend est très beau, très religieux, mais ce sont, en somme, des airs sacrés *in partibus*

infidelium, et cela empêche d'en tirer toute l'édification qu'on voudrait... Si bien qu'après tant de nobles exemples, tant d'exhortations pressantes, tant d'homélies pleines d'onction, je suis demeuré, comme auparavant, un homme assez doux, mais dépourvu de toute espèce de moralité.

Cet état est grave ; mais ce qui me console, il est très répandu. A part les matelots sauveteurs et les vieux domestiques de province, que je ne fréquente pas, toutes les personnes dont j'ai ouï parler manquent totalement de vertu. Ah ! sans doute, il y a dans ma connaissance particulière des natures distinguées qui voient le bien avec finesse, à qui il ne manque tout juste que la volonté pour le faire, et, quant aux très grands cœurs, je pourrais en compter jusqu'à un. Dieu me préserve de dire que nous sommes vicieux, pris dans l'ensemble ; mais nous n'avons qu'une vertu de hasard et de circonstance et, comme dit Rousseau, « une moralité sans fruits parce qu'elle est sans racines ». Un homme qui ne souffre pas volontiers le spectacle du mal et de la misère, vous l'appelez bon : il n'est que sensible, et cela vient sans doute des nerfs. Si nous ne sommes pas un peu indélicats, un peu malhonnêtes, c'est presque toujours par dégoût plutôt que par principes, parce que le mal est inélégant, vilain, non parce qu'il est le mal : c'est aussi, d'autres fois, par paresse ; c'est enfin parce que nous ne sommes pas tentés. Mais regardez à la loupe, je vous en prie, les motifs inavoués, inconscients de nos actions (quand ils sont inconscients, le symptôme est plus grave encore),

et dites-moi si vraiment, par définition, la vertu, c'est ce que vous pratiquez.

Puis parmi toutes les sortes d'esprit que vous avez sans doute, se trouve-t-il celui des humbles et des pauvres diables, l'esprit de suite ? Pour la perfection morale, il est essentiel.

Entre toutes ces vies excellentes que M. Boissier raconte si bien, rappelez-vous celle de la bonne Cadette : une fille qui, pendant cinquante ans, sert pour rien la même pauvre veuve, la soutient, la nourrit, sans autres attributs qu'une robe de bure et un bonnet plissé. Croyez-vous qu'une vertu si résistante soit de notre société ? Je n'en connais pas d'exemple ; il faut que le bien que nous faisons soit vite expédié ; on solde, on liquide vite, vite, et on passe à une autre occupation.

A Dieu ne plaise que je vous en fasse un reproche grave, monsieur l'homme vertueux : ce n'est pas à vous qu'il faut s'en prendre, mais à la vie tout entière où vous êtes immergé. Une moralité tenace vous est très difficile ; il y a tant de choses, devenues nécessaires à l'existence, qui sont tout à fait étrangères à la moralité. La science, par exemple, et l'art, et tout le reste : ne sont-ce pas autant de sources d'ivresse qui vous rendent difficile un effort soutenu et lucide vers le bien ? Nous en sommes arrivés à ne plus nous poser une fois sur mille la vieille question : Dois-je faire ceci ?

Enfin nous débordons tellement de notions confuses que nous en avons perdu l'habitude de distinguer les limites des choses ; or la morale est, par essence, une

limite, et fixe autant que possible. — On nous offre un pot-de-vin pour quelque service d'État : nous refusons, et Dieu sait quelles sévérités nous gardons à ceux qui acceptent ; mais la même personne nous invite à dîner. Refuserons-nous encore ? — Elle nous offre de recommander notre fils au baccalauréat. Refuserons-nous toujours ? Nous ne volerions pas le prix d'une place à une compagnie de chemin de fer, sans doute ; mais quoi ! nous avons un billet de retour, un ami nous emmène prendre le train à une station plus éloignée, il nous entraîne dans un wagon auquel nous n'avons pas droit ; nous n'avons pas de menue monnaie : à la sortie ferons-nous attendre toute la cohue des voyageurs pour acquitter cette dette insignifiante ? O divine casuistique ! ô ténèbres, tâtonnement vague de la conscience ! Notre vie morale, à nous autres qui avons un peu trop vécu, me rappelle ces pelouses du bois de Boulogne où il était jadis défendu de passer ; on les a si bien piétinées, qu'on ne discerne plus le gazon interdit de l'allée permise ; alors on marche au hasard.

C'est pourquoi j'ai dit plus haut que, mes amis et moi, nous étions dépourvus de toute espèce de moralité, et c'est pourquoi j'avais résolu d'assister cette fois encore, pour m'améliorer, à la proclamation solennelle des prix de vertu.

*
* *

Le dôme de l'Institut rempli et regorgeant de monde, ce n'est pas une église, c'est un cercle, ou, si vous

voulez, c'est une église un jour de grand mariage : c'est-à-dire qu'il y règne peu de recueillement. Les huissiers ne sont pas des bedeaux, malgré leurs chaînes, ou, si vous voulez, ce sont des bedeaux de Saint-Thomas d'Aquin, qui ont du monde et des manières. Le chef du secrétariat, M. Pingard, est le plus fin et le plus obligeant des hommes ; je le dis en toute franchise, et sans rancune, quoiqu'il m'ait plus d'une fois rendu service... Aussitôt entré, je respire un parfum d'héliotrope et d'iris. Je n'oublierai pas cependant que je viens ici pour y chercher la vertu... Tout ce que je vois, tout ce que j'entends a un air académique, décent, orléaniste, qui me plaît beaucoup... On se sent devenir distingué... Mais c'est là une inspiration mondaine ; les préoccupations temporelles me ressaisissent. En face de moi est la statue de Fénelon ; j'aimerais bien être archevêque, j'aimerais bien être de l'Académie, j'aimerais bien avoir du génie et avoir écrit certaines lettres de Fénelon qui m'ont toujours délecté, les lettres à son neveu, par exemple, ou au duc de Bourgogne, ou au chevalier des Touches... ; mais tout cela, n'est-ce pas une ambition terrestre ? Chassons-la : c'est la vertu que je viens chercher... — Près de moi, dans une douillette fourrée, parfumée, une grande dame, encore parée de tous les charmes qui peuvent suppléer à la jeunesse, et encore blonde, blonde quand même ! — De l'autre côté, une petite dame très jeune, très mignonne, qui me demande de lui désigner M. Octave Feuillet et M. Chevreul, l'adorable enfant !... J'aimerais bien qu'un soir, vers cinq heures, à la salle

de lecture du *Bon Marché*... Mais non, c'est la vertu, la vertu seule que je suis venu chercher ici. Cela en est-il ? je ne sais plus, je ne sais plus ! Oh ! qu'il est difficile de persévérer dans le bien et même dans le désir du bien !

La séance est ouverte. M. Camille Doucet lit son rapport sur les prix, mais sur les prix littéraires, ceux qui sont étrangers à la vertu. M. Doucet, quoi qu'il cherche à paraître, n'est pas du tout un vieillard. Il comprend très bien qu'on ne soit pas d'autrefois : il encourage la jeune poésie, la jeune critique, le XX[e] siècle. Il aime l'avenir. Je l'entendrais dire très bien le mot touchant d'Hector à son fils, dans l'*Iliade :* « Enfant, puisses-tu être encore meilleur que ton père ! » Mais il le dirait avec ce sourire à demi ironique, à demi bienveillant, qui charme sans rassurer tout à fait. Il a rendu une pleine justice à cet ouvrage de M. Albert Sorel sur *l'Europe et la Révolution* qui est une des plus belles constructions intellectuelles de notre âge — et pourtant M. de Barante comprenait l'histoire autrement ; — il a rendu la même justice à M. Émile Faguet, l'esprit le plus lucide, le plus acéré, le plus véridique de notre génération, — et pourtant, M. Villemain comprenait autrement la critique ; il nous rendra la même justice à nous-mêmes le jour où nous aurons du talent — et pourtant Dieu sait si nous ressemblons à Scribe, à Dumas et à Béranger !

Remarquez pourtant comme la bienveillance universelle est un dissolvant de la vertu. Après avoir entendu M. Doucet, je me fondais en optimisme ; je n'é-

tais plus stoïcien le moins du monde, même en aspiration ; je devenais indulgent, courtois, poli jusque dans la moelle des os. Je me serais senti capable de faire académiquement l'éloge de Baour-Lormian... Que de faiblesse, Seigneur, que de faiblesse !... Heureusement qu'après cela nous avons eu la musique spartiate des beaux vers de M. Émile Moreau, et la sincérité m'est revenue.

M. Coppée a très bien lu les vers de M. Moreau, avec force et conviction ; on aurait pu croire qu'il en était lui-même l'auteur. Je ne m'y suis pas trompé cependant. La poésie de M. Moreau est poétique. C'est un symbole brillant sur *Pallas Athéné*, déesse de l'aurore, déesse de la sagesse, de la liberté nationale et de l'indépendance d'esprit. Vous vous rappelez la fameuse *Prière sur l'Acropole* sans doute ; eh bien, il n'y a rien de pareil dans le poème dont je vous parle : l'allégorie est plus directe, plus étroite, plus une. D'abord c'est la défaite des Titans devant la terrible porteuse d'égide : imaginez un tableau du chaos sur les données d'Hésiode corrigées par Élie de Beaumont ; quelque chose de cyclopéen, de quaternaire, de titanesque enfin ; l'escalade du ciel, l'apparition radieuse et vengeresse de cette aurore divinisée, l'ensemble étant d'un beau et ferme coloris, non d'un dessin très net, à la façon de Malherbe (dans son *Ode* à Louis XIII), mais large et sonore. Puis la Grèce s'éveille, — et ce passage est délicieux de langueur printanière ; puis Homère, Sapho, d'autres personnages fort connus murmurent à tour de rôle quelques mots vaguement conformes à leurs

caractères véritables ; puis les barbares arrivent du fond de l'Asie (en passant par la *Légende des siècles*), tout couverts de peaux, de mitres, de zagaies, de choses horribles, enfin de tout le musée ethnographique du Trocadéro. Les barbares sont battus ; par qui ? par Pallas Athéné, toujours. Alors les petits couplets reprennent : Sophocle, Eschyle, Aristophane, etc. Enfin le triomphe de l'esprit est proclamé... Cette composition me semble puissante et significative ; c'est une nuée d'orage entre deux éclaircies. Œuvre véritablement symbolique par la conception, symphonique par l'exécution, bref moderne et vivante. Que dire de plus? Les vers sont très beaux. M. Leconte de Lisle lui-même, qui était là, a condescendu à les écouter.

C'est l'art, cette fois, qui me détourne de mes projets vertueux; c'est l'Armide la plus fallacieuse qui m'enlace de son charme. L'imagination orne et endort la volonté... Comme je comprends que saint Augustin s'accuse, dans *les Confessions*, d'avoir entendu, avec trop de plaisir, même de la musique sacrée ! La tentation la plus grande est là en effet: c'est là que se prend l'habitude de la passivité, si contraire à une ferme discipline. Mais l'heure de la vertu est venue ; notre cher maître, M. Gaston Boissier, prend la parole.

*
* *

M. Boissier accepte le monde tel qu'il est ; il s'accepte lui-même volontiers. C'est aujourd'hui un rare et grand mérite ; c'est, de plus, la condition même de toute activité. Il n'y a rien d'inquiétant ni de malsain

dans ce beau talent ; une libre et vive allure ; un parti pris vaillant sur les hommes, les choses et la destinée : ni wagnérien, ni baudelairien, ni pessimiste... Il est conquérant, mais sans être jamais « vaincu par sa conquête », selon le mot de Hugo ; il est supérieurement intelligent, mais sans jamais se dépersonnaliser ni se perdre de vue lui-même... Il a l'esprit le plus juste, le plus net, le plus capable de simplifier les questions et les situations. Avec cela une préhension forte et prompte, un mordant qui agit, la conversation la plus brillante que j'aie entendue, le style le plus irréprochable que j'aie lu.

Aussi M. Boissier est-il un professeur incomparable. Nous autres, ses élèves de l'École normale, nous garderons toujours le souvenir de ce qu'il était parmi nous ; nous tâcherons de garder en même temps un peu de cette chaleur rayonnante qu'il nous communiquait et qui nous faisait dire de lui : « « Ah ! quand il aura notre âge !... ». Mais notre âge, il ne l'aura jamais. Il réagit merveilleusement contre le temps... Vous le rappelez-vous, mes chers camarades, lorsqu'il régnait dans sa petite salle de conférences de troisième année ? Comme tout s'éclaircissait, s'illuminait à sa parole ! Partout il nouait des questions et, aussitôt nouées, il les tranchait ; on avait mis quinze jours à préparer une étude : lui, en dix minutes, vous faisait voir que vous n'y aviez rien compris ; de chaque texte il faisait sortir une idée comme une amande du noyau, et toujours l'idée était juste, simple, centrale, pour ainsi dire... Quel maître de style nous avions en lui ! Comme il nous châtiait

bien ! Si nous n'écrivons jamais : « dans un but », ou : « sous un point de vue », ou : « embrasser une carrière », c'est à lui que nous le devons ; il est bon que le public le sache.

Pour la vertu, il n'est pas spécialiste, comme l'est, par exemple, M. Maxime Du Camp. Il en parle, l'occasion échéant, mais avec détachement et sans mysticisme. Dans son petit volume exquis sur Mme de Sévigné, il s'étonne de la vertu persistante d'une si aimable femme et l'explique en disant qu'elle devait avoir un tempérament assez froid. Ne voyez-vous pas là une excellente disposition d'esprit pour louer les belles actions désintéressées ? Rien n'était plus divertissant pour nous autres que d'entendre notre cher maître parler sur l'héroïsme des bons matelots et des bons domestiques ; il l'a fait avec cet esprit merveilleux qu'il nous a été doux de reconnaître. Comme il a une façon toute concrète de concevoir, en s'attachant aux hommes, aux sociétés, aux livres, plutôt qu'aux généralités abstraites ; comme il est, en un mot, historien plutôt qu'idéologue, c'est sur l'histoire qu'il a appuyé son discours. Il a fait le récit, le tableau même des anciennes séances de l'Académie, où se donnaient les prix de vertu, et, sur ce fond solide, sa charmante ironie s'est librement déployée.

Nous n'avons personne dans l'Université qui ait plus d'agrément que M. Boissier. Rien ne manque à son discours de ce qu'on peut souhaiter d'aimable et de brillant. Ses mots d'esprit sont explicites, si l'on peut dire ; ils ne sont pas énigmatiques, mais francs et di-

rects. On comprend à merveille qu'il ne goûte ni le crépuscule poétique de ceux qui s'appellent les décadents, ni le lyrisme avorté qui se qualifie de littérature naturaliste. Il représente les esprits venus à terme et bien constitués, ce dont je le loue respectueusement et ce que j'envie à sa génération, plus concluante (et peut-être aussi philosophante) que la nôtre.

On a fort applaudi ce beau discours, on a souri, on a été touché, moi comme les autres, par une saine contagion du bien... La voilà donc, cette vertu que je venais chercher à l'Académie; je m'en sens à présent tout pénétré... Il est vrai qu'il s'y mêle encore un peu de vanité : oui, je souhaiterais d'avoir opéré vingt-deux sauvetages comme ce brave Delannoy, mais c'est peut-être, en mon âme et conscience, pour être acclamé par tant de jolies voix de femmes... Remarquez même ceci : ce discours des prix de vertu peut faire naitre deux sentiments divers, ou bien l'ambition généreuse d'être un des héros de M. Boissier, ou bien l'ambition présomptueuse d'être M. Boissier lui-même : ceci ou cela, selon que la vertu du modèle l'emporte dans notre admiration ou bien l'éloquence du panégyriste... Lequel de ces deux effets M. Boissier souhaitait-il de produire ?

Non, la vertu parfaite, voyez-vous, ce serait celle qui renoncerait à l'applaudissement, qui se contenterait de se sentir à l'unisson de l'ordre universel et qui garderait l'anonyme. Elle ne va pas sans quelque dédain des hommes... Je n'en connais pas d'exemple ; précisément parce que, si on la connaissait, elle perdrait son carac-

tère... Pour moi, en sortant de l'Académie, sous l'impression de tant de beaux traits, j'ai donné deux sous à une femme qui mendiait ; seulement je le raconte, comme vous voyez : alors ce n'est qu'une demi-vertu. Je commence petitement.

RÉCEPTION DE M. GRÉARD.

21 janvier 1888.

M. Gréard, M. de Broglie, M. de Falloux, voilà des sujets ingrats pour nous autres, peintres rapides des caractères, pour nous qu'une physionomie accusée attire plus que la régularité des lignes, qui cherchons avant toute chose l'instinct, la libre nature, la vie, et qui tirons meilleur parti des défauts que des vertus de nos modèles. Où se prendre, en vérité, dans un homme exact, bien arrangé, sans un trait saillant, *teres atque rotundus?* On ne parodie pas Racine, on ne caricature pas l'Hermès de Praxitèle, on ne crayonne pas M. de Falloux, M. de Broglie, M. Gréard.

* * *

Avez-vous rencontré quelquefois un homme parfait, mais parfaitement parfait, parfait comme Grandisson lui-même? Ce spectacle est désagréable; pourquoi? — Je ne sais; par un effet de la jalousie sans doute. Il y a quinze jours cette bonne fortune m'advint.

Je dînais par hasard dans une maison élégante, où sans moi on eût été treize à table. Inutile de vous désigner les convives; sachez seulement qu'il se trouvait là un homme parfait. La comparaison involontaire que

je fis entre lui et moi fut un supplice pour mon amour-propre. Il avait une belle figure noble, mais point du tout l'air fat. Il était coiffé comme il faut, et même sur le derrière de la tête. Ses mains étaient blanches, mais viriles, avec de fortes veines ; ses ongles étaient frottés de poudre de rubis, son plastron de chemise sans une cassure. Il disait, d'un air modeste, des choses définitives, des choses dignes d'une revue bimensuelle. Je m'extasiais sur une aussi tranquille supériorité. « Quel homme admirable que ce monsieur! dis-je à la maîtresse du lieu. — Oui, il est gentil. — Comment, gentil ! Gentille vous-même ! Il est beau, il a de l'esprit, il a du monde, il sait tout, il est modeste ; est-il possible que toutes les femmes ne soient pas à ses pieds ? Comment s'appelle-t-il? — On me dit un nom que je ne connaissais pas. Moi qui me souviens de plusieurs personnes célèbres et médiocres, je fus surpris qu'un homme si accompli ne fût pas couvert de gloire. Cependant je sentais quelque humiliation de ma chevelure hérissée, de mes gestes gauches, de mes locutions incorrectes. Tout cela, on me le passait comme à un homme de lettres, à qui il est permis d'être au-dessous des autres par le costume, pourvu qu'il soit au-dessus par l'esprit. Mais l'esprit, l'esprit ! Cet odieux homme en avait du meilleur, du plus fin. Vouliez-vous du Fontenelle ? Il en avait. Du Marivaux ? Il en avait. Du Beaumarchais ? Il en avait... Et comme il racontait les histoires, en les terminant toujours par un madrigal aux dames !... J'étais atterré. J'aurais donné quelque argent pour que son nœud de cravate tournât autour

de son col, pour qu'il répandît son vin sur la nappe, pour qu'il dît une énormité... Mais non, rien de tel n'arriva. Tout s'acheva le mieux du monde. — Ah ! je vais parler de littérature, pensai-je, il faut bien me trouver une supériorité quelconque. Il en parla mieux, mille fois mieux que moi... Dans la soirée, il s'approcha de chaque personne et, s'étant enquis de sa condition, lui dit les choses les plus fines, les plus marquantes sur ce qu'il pensait l'intéresser... Cinq minutes juste pour chaque convive ; puis, sa tournée faite, il se retira. Sitôt qu'il fut parti, que n'appris-je pas sur cet homme parfait et exquis? C'était lui qu'on avait invité comme quatorzième... Aussitôt je lui pardonnai toutes ses perfections.

Eh bien ! l'avouerai-je ? autrefois je me représentais M. Gréard (sans le connaître du tout) comme un homme également parfait et irréprochable. Cela m'aigrissait contre lui. J'aurais voulu qu'il fût capricieux, fantasque, fertile en mots drôles et insensés. Enfin je lui souhaitais toutes les qualités qui auraient fait de lui un recteur détestable.

Aussi pourquoi était-il recteur ? L'homme que j'aime et respecte le plus au monde est recteur, mais lui, je le connais; son cœur ne m'est point étranger et sa fonction ne me cache point ce que je sais qu'il est. Au contraire, un administrateur illustre, public, et que nous n'approcherons jamais, nous inspire toutes sortes de soupçons ; nous lui prètons, du grand au petit, le défaut de Napoléon : il doit croire à sa propre nécessité... Et cela suffit pour que nous soyons frappés de sa

contingence, pour que nous nous donnions le divertissement de le supprimer en pensée, afin de nous démontrer que, lui ôté, le monde continuerait de marcher... Quel est l'administrateur qui ne s'imagine point faire une ombre sur le soleil? Quel est celui qui se dit, selon le mot de Bossuet, et du fond de l'âme : « Je ne suis venu que pour faire nombre, encore n'avait-on que faire de moi, et la comédie ne se serait pas moins bien jouée, quand je serais demeuré derrière le théâtre? » Hélas! il y a peu d'humilité dans nos grandes administrations. Or nous sommes humbles ou du moins nous aimons qu'on le soit ; l'humilité est la forme suprême, poétique et douce de l'ironie.

Voilà comment, sans avoir même vu M. Gréard ni lu ses livres, j'étais disposé, par le seul fait qu'il est recteur et qu'il est irréprochable, à le mal apprécier. J'avoue avec candeur ces écarts d'un jugement trop ombrageux, d'abord parce que beaucoup de personnes, je le sais, se trompent encore là-dessus comme je le faisais moi-même, puis parce que la plus belle preuve de mérite que puisse fournir un homme, c'est de triompher, sans aucune peine et à son insu, d'une prévention injuste.

J'ai donc lu les œuvres de M. Gréard ; il faut que vous les lisiez aussi. *La Morale de Plutarque* et l'*Éducation des femmes par les femmes* sont des livres presque absolument délicieux. Le duc de Broglie, rappelant un jugement de Villemain, dit que le premier de ces ouvrages a fortement le caractère historique. Me sera-t-il permis de faire l'observation contraire? Tandis que M. Boissier,

par exemple, se serait échappé en mille rapprochements, en digressions sur les contemporains de Plutarque, sur l'état de l'empire romain, sur ce qu'il y a de passager, de caractéristique d'un peuple et d'un temps dans les idées de son auteur, M. Gréard rassemble avec force tout ce qui est doctrine, et cette grave question, cette question dont un pur historien ne se serait jamais avisé, cette question de l'efficacité de la morale antique, il la pose hardiment, en homme que la vie intérieure préoccupe et charme.

Ainsi, dès ce premier ouvrage, il se révèle comme un directeur d'âmes, épris d'enseignement, de domination morale, et qui se repliera plus tard vers l'administration, non pour s'y stériliser, mais pour *l'humaniser ;* Fénelon peut-être, s'il eût vécu aujourd'hui, n'eût pas fait autrement. Sans doute Fénelon est un trop grand personnage pour que M. Gréard ne récuse pas un tel rapprochement ; mais il y a, dans les rares moments d'abandon de ce ferme esprit, quelque chose de fénelonien et comme un parfum de la république de Salente. Dans *la Morale de Plutarque*, le chapitre sur la *Maison domestique* (*sic*) est tout à fait suave. M. Gréard est, en son fond, un homme du foyer, et cela rend gracieux jusqu'à ses rapports officiels.

Par exemple, il ne s'attarde pas, en composant, à cueillir des fleurs ; il ne cause pas, quoique la causerie soit le ton le plus naturel au moraliste ; il démontre toujours. Dans ses études sur les femmes, de même, vous ne trouverez aucun trait inutile, mis pour le seul agrément. Les gens affairés, même quand ils se pro-

mènent, ont toujours l'air d'être en courses. L'homme de gouvernement se montre à côté du connaisseur des âmes; l'un étudie et prépare; l'autre décide. Voyez l'excellent rapport sur l'*Enseignement secondaire des filles* ou celui, plus vigoureux encore, sur l'*Esprit de discipline dans l'éducation:* comme la partie critique en est fine, comme la partie législative en est arrêtée! Tandis que nos essayistes s'amusent en spéculations bénévoles, tandis que nos hommes d'État décrètent et frappent à l'aveugle, M. Gréard excelle dans l'un et l'autre domaine. N'est-ce pas quelque chose d'unique, en vérité, que de trouver, réunis dans un seul homme, deux personnages qu'il est si rare de rencontrer, même isolément: un gouvernant qui réfléchit et un moraliste qui conclut?

Certaines gens sont ainsi faits qu'ils confondent le bien équilibré avec le médiocre. Quelle injustice, ou plutôt quelle inintelligence! M. Gréard n'offre pas de prises à la critique, je l'ai dit, et si les portraits ressemblants qu'on veut faire de lui ont la fadeur des panégyriques, qu'il s'en prenne à lui-même. Je voudrais en vain mêler à mes louanges un peu d'acide, pour les mieux graver ; mais j'ai beau faire, ici je ne trouve qu'à louer. Ces rares qualités sont enveloppées de discrétion et de délicatesse. Pouvons-nous oublier que M. Caro avait pris, dans l'Académie, position contre la candidature de M. Gréard (pourquoi? sans doute parce qu'il n'aimait pas à être protégé), et que, sur la tombe de M. Caro, M. Gréard a trouvé les plus hautes et les plus justes paroles ? Le parfait galant homme, voilà ce

que je suis content de voir enfin, et surtout de voir dans notre Université qui est souvent un peu anthropophage. Professeur, M. Gréard était tendrement vénéré de ses élèves; il corrigeait tous leurs devoirs; directeur de l'enseignement primaire, il savait parler aux instituteurs et les tenir dans sa main; recteur, il se laisse soulever doucement par le flux et le reflux, mais sans jamais rompre l'amarre. Il est respecté de tous les partis pour sa lucide intelligence, sa prestance, sa modération. Nous avons si bien, en France, l'instinct de la mesure, que même les plus exaltés rendent hommage à une certaine sagesse abstinente, et que c'est cela qu'ils entendent justement par le mot d'honnêteté.

M. Gréard restera donc toujours, pour notre bien, au poste élevé où nous sommes heureux de le voir. Il ne peut que monter. Il est un de ces hommes en qui notre démocratie doit se complaire, qu'elle fait voir aux uns comme une garantie, aux autres comme une parure, et qui lui donnent le mieux le vernis d'une vieille monarchie.

M. Gréard serait le ministre de nos rêves; il est l'académicien de notre choix. Il est vrai que M. d'Haussonville, auteur d'une étude sur la misère, émule de M. Maxime du Camp, fils d'un homme aimable, petit-fils d'un homme supérieur, arrière-petit-fils d'une femme de génie, était son concurrent. Mais soyez tranquilles : la littérature de charité aura son tour; elle n'est qu'ajournée. Peut-être avant quinze jours d'Académie se sera annexé M. d'Haussonville, pour représenter la bienfaisance, et M. Claretie, pour représenter

la bienveillance... N'est-ce pas l'occasion de rappeler qu'en élisant M. Gréard, l'Académie s'est honorée ?

*
* *

On pourrait dire d'un mot que le discours de réception de M. Gréard a été parfait. Mais il faudrait en serrer d'un peu plus près les qualités rares. Il faudrait analyser ce plaisir que nous a fait éprouver une voix nette et simple, une composition lucide, partout sensible, une langue ferme, point stagnante, mais coulante avec force, une décision et même une vaillance véritables dans l'exposition des idées.

« Je ne pense pas comme M. de Falloux, mais je le respecte ; je ne lui ressemble pas, mais je veux le faire aimer et regretter. » Voilà tout le support de ce discours. On conçoit la difficulté d'une telle position. Il ne faut pas être hostile, et pourtant il ne faut pas abdiquer. M. Gréard a pris des précautions ; il eût pu s'en passer. Tous ceux qui l'écoutaient étaient sûrs de sa dextérité.

La partie d'éloges n'était pas la plus attendue; elle a cependant fait plaisir. On a beau s'exercer à la malice ; il est si rafraîchissant d'être d'accord dans le bien, surtout avec des adversaires ! La bonté, la dévotion élevée de M. de Falloux ont été caractérisées avec largeur, puis par des anecdotes où l'orateur touchait à la grâce ; — le talent de M. de Falloux a été vivement peint ; il a été surtout bien éclairé par l'opposition avec Montalembert.

« Plus d'une fois la discussion rapprocha M. de Falloux de M. de Montalembert. Ils défendaient les mêmes causes avec le même zèle ; mais dans le caractère de leur éloquence et de leur action, quel contraste ! M. de Montalembert s'élançait à la tribune comme à l'assaut, l'œil en feu, le front chargé de passion, la tête rejetée en arrière, la poitrine découverte, attendant et provoquant la lutte ; d'un bond il s'élevait à son sujet ; sa voix nette, fière, retentissante, semblait monter au fur et à mesure qu'elle se déployait ; l'indignation, non point une indignation d'école et de métier, une indignatton sincère, profonde, le transportait, et l'éloquence coulait de ses lèvres brûlantes comme la lave. Mais, tandis qu'il s'abandonnait aux mouvements de son âme, irrité par les interruptions, enflammé par les applaudissements et comme enivré lui-même par la magnificence de sa parole, il franchissait toutes les bornes, frappait ses amis en même temps que ses adversaires, se livrait ; et, plus d'une fois sans doute, alors qu'il regagnait son banc au milieu d'une assemblée frémissante, il dut se demander si son triomphe avait servi sa cause autant qu'il l'honorait.

M. de Falloux se présentait, les yeux à demi-clos, impassible, dans une sorte de recueillement. Sa voix harmonieuse et douce de la douceur angevine, son geste élégant et sobre pacifiaient les esprits. Egalement préparé à se réserver ou à tout dire, aucun incident ne troublait son sang-froid : se redressant sous le coup d'une interpellation injurieuse, il la repoussait avec une hauteur qui coupait court à la réplique ; en face du péril, allant jusqu'au bout de sa pensée, il la gravait dans une formule tranchante... Mais, jusque dans les emportements qu'il se permet, on sent le calme d'un esprit qui se possède. Il ramenait, il réglait, il sauvait les discussions. C'était un tacticien consommé... Au témoignage de ceux qui l'ont suivi de près, il savait admirablement écouter : son tour venu, il reprenait les arguments, les analysait, les pressait, insinuant, caressant, passant par toutes les portes, sans en forcer aucune, très sensible au bien joué et semblant parfois se laisser battre, puis rentrant dans ses positions par un détour inattendu, tenant ceux qui croyaient le tenir et leur faisant sentir la pointe pénétrante de sa parole, mais sachant se contenter d'un demi-succès et satisfait d'avoir préparé le lendemain : avec cela, nul souci de lui-même, aucune préoccupation de vanité personnelle, n'ayant jamais en vue, dans les

petites choses comme dans les grandes, que l'idée qu'il défendait. »

Y a-t-il, dans le *Livre des orateurs*, de Cormenin, des portraits mieux burinés que ceux-ci et enlevés d'un mouvement aussi vif ? Une image si expressive ne fait-elle point pâlir tous les panégyriques, n'est-elle pas un hommage plus vrai ? M. Gréard est peintre, peintre de la vieille école, de la bonne ; la campagne de M. de Falloux au bourg d'Iré, la vie de Voltaire aux Délices, la polémique de Veuillot sont touchées en passant et de quelques traits, mais avec une justesse précise. C'est par là qu'un éloge académique arrive presque à la vie : il n'y a que le roman qui le sauve.

Je me trompe : il y a aussi le plaidoyer. Ah ! toute l'éloquence est là, dans l'art de contredire. Tel homme qui devant des amis sera lourd et incolore, devant des adversaires se réveillera avec une force imprévue. M. Gréard se sentait en présence d'un auditoire en partie hostile, non à sa personne certes, mais à ses idées et surtout à sa pourpre et à ses faisceaux consulaires. Cette idée a doublé son accent. Premier représentant de l'Université, il a défendu ce corps fameux, non en arrière, mais bravement, en prenant la tête du régiment. Il ne se peut pas que l'Université tout entière ne lui en sache beaucoup de gré. Sans doute il n'y a guère d'esprit de corps parmi les professeurs ; mais l'unité, au milieu d'une telle diversité, semble faite par moments, puisqu'elle s'incarne dans de tels hommes et s'exprime dans de telles paroles. Libre à nous de renon-

cer, en nous jouant, au libéralisme. M. de Frayssinous, M. de Falloux, M. Fortoul sont si loin de nous, qu'ils nous semblent chimériques ; mais à voir notre impatience dans les moindres abus d'autorité, j'imagine que ce despotisme ne nous sourirait guère, s'il devait ressusciter. Nous oublions aussi vite l'ancienne oppression qu'un convalescent oublie son mal. Il est vrai que d'autres dangers, opposés à ceux-là, nous sollicitent. Il faut nous garder des uns et des autres : le vrai courage est dans le juste milieu ; il faut même tâcher de haïr un peu ces noirs fantômes de la Congrégation et de la Théocratie : la raison le veut. Remercions donc M. Gréard d'avoir exprimé des idées qu'il n'est pas bon de laisser trop vieillir ; remercions-le d'avoir été plus raisonnable que nous ne sommes ; remercions-le de nous avoir enfermés dans une enceinte, un peu antique peut-être, mais encore bien fortifiée. Surtout rangeons-nous respectueusement autour de lui ; cet hommage le touchera plus, je le sais, que tous les éloges mérités par son beau style.

*
* *

Son prédécesseur, M. de Falloux, n'était pas pour nous un contemporain. Je me rappelle l'avoir vu, une seule fois, à l'Académie. Il avait l'air d'un lord puritain; c'était un grand vieillard avec une longue barbe, fort poli, mais non cérémonieux, froid, très digne, comme quelqu'un qui a passé par la politique et compte garder une place dans l'histoire. Sa vie, sinon son talent littéraire, fait de lui une figure.

Ce talent littéraire était véritable pourtant, mais pas assez net, assez individuel, pas assez affecté peut-être, pour que nous le percevions aujourd'hui. M. de Falloux avait, si je puis dire, un style *centre droit*... Et voici justement qu'un de mes amis me dit : « En politique, il n'y a d'amusant, il n'y a de littéraire que l'intransigeance ; Vallès ou Veuillot, Veuillot ou Vallès ; entre les deux, il n'y a que verbiage solennel, *guizotisme*, style plat. » — Non, je ne suis pas de cet avis : le bon sens est quelque chose, même en littérature ; seulement il y faut, pour marquer, bien plus de vraie force que dans les opinions extrêmes. On n'est pas porté sur cette rivière sans courant ; il faut deux fois plus de rames et de voiles ; M. de Falloux n'en avait peut-être pas assez. Il écrit bien, mais qu'est-ce que cela ? Il faut écrire d'une manière unique pour être compté.

Sa vie fut son véritable ouvrage. Il y montra autant de finesse que de persévérance, il tint à la fois du parlementaire anglais et du prélat italien. Royaliste, il le resta toujours, et c'est le titre qu'il a voulu mettre en tête de ses *Mémoires*. Personne n'est assez sot pour lui en faire un reproche : il n'y a pas d'intelligence à blâmer quelqu'un d'une opinion sincère, surtout d'une opinion qui, étant innée, semble presque instinctive. La réflexion de M. de Falloux, dès qu'il eut l'âge d'homme, l'inclina vers la modération. Il fut partisan de la cocarde tricolore, il fut un homme de la Charte. Lisez, dans ses *Mémoires*, le récit de son entrevue à Venise avec le comte de Chambord, vous verrez quel

politique fut ce chouan, quel homme d'État il eût été. Condamné à la vie de propriétaire rustique, il ne voulut pas cependant, comme le dit si bien M. Gréard, être « un émigré dans son propre pays ». Il sut encore trèsbien se faire insulter, surtout se faire mitrailler par les tirailleurs avancés de son parti. « Voyez comment me traitent mes amis », disait-il doucement en montrant un numéro de l'*Univers*.

La conciliation sur tous les terrains, ce fut toujours le rêve de sa vie ; la conciliation de deux choses dont il aimait l'une et dont il acceptait l'autre, bien entendu. Il faut croire que son naturel l'y portait. Une personne spirituelle autant qu'instruite me disait à propos de lui : « M. de Falloux a tenté trois fusions de portée et de succès divers : la fusion des races royales, et là il a échoué ; la fusion de l'Église et de l'Université, et là il n'a guère réussi ; enfin la fusion des bœufs Durham avec les vaches mancelles, et là, par exemple, il a triomphé. »

L'unité de cette existence, c'est dans la foi religieuse qu'il faut la chercher. Le nom de M. de Falloux, impopulaire grâce à cette fameuse loi de 1850, vivra aussi par un autre souvenir, qui lui ramènera les sympathies, celui de Mme Swetchine. J'accorde à M. Gréard qu'il y avait un peu de puérilité dans la dévotion de petites chapelles où se complaisait cette femme vertueuse, mais quelle puérilité touchante ! D'ailleurs Mme Swetchine, si clairvoyante, si femme d'état quand il s'agit de ses amis (et seulement alors, grâce à Dieu !), n'a-t-elle pas dit un mot pour lequel il lui serait beau-

coup pardonné, s'il y avait à lui pardonner quelque chose : « Le paradis, pour moi, c'est d'aimer en paix » ?

M. de Falloux fut donc un vrai, un grand catholique. Là était le vallon secret où toutes ses activités avaient leurs sources. Ce qu'il a dit de son ami Augustin Cochin, on peut le répéter de lui.

« La sérénité lui était habituelle, parce qu'il se sentait sous la main divine ; son optimisme était invincible, parce qu'il voyait partout l'action providentielle ; sa passion pour le bien était infatigable, parce qu'il pensait non à l'homme, souvent misérable, mais à Dieu, toujours juste. Son amour pour les humbles et les déshérités était sans bornes, parce qu'il considérait en eux l'œuvre du Créateur et trouvait dans leur faiblesse une leçon pour lui-même ; la pénétration de son esprit n'ôtait rien à sa bienveillance. Il eût été un redoutable railleur, s'il n'eût été un admirable chrétien ; mais les travers d'autrui lui rappelaient ses propres défauts, et son humilité maîtrisait sa verve spirituelle. Les succès et les revers, la joie et la tristesse, le monde et la nature, tout le ramenait vers Dieu, tout lui rendait sensible sa présence. En même temps, personne n'eut moins que lui l'affectation de la vertu, personne n'aima plus à faire le bien et n'aima moins à le prêcher. Il gardait au fond de l'âme la pensée habituelle qui l'animait : les effets seuls en montraient la puissance. »

Il me semble qu'on ne peut peindre ainsi qu'à une condition, c'est de trouver son modèle en soi-même.

*
* *

Si j'osais faire une comparaison géométrique, je dirais : M. de Falloux est une circonférence, M. de Broglie un polygone ; cela signifie tout simplement que ce dernier a des angles. Nous le savions déjà. M. de Broglie a été ce que nous attendions, un politique

décidé et sans nuances. Toutes ses nuances, il les garde pour son style ; sa pensée n'en a point. Par exemple, il reste toujours ce qu'il a été dans tous les domaines, et depuis sa dix-septième année, un premier prix de discours français.

On l'entend mal, en raison d'un défaut de prononciation et d'une véritable inhabileté dans l'art de dire. Mais ce qu'on entend suffit pour qu'on juge du ton et pour que beaucoup de personnes applaudissent. M. le duc de Broglie, avec son grand talent, ne doit pas être flatté de ces applaudissements qui coûtent et prouvent trop peu. Ce sont ses idées qu'on applaudit, non parce qu'on les admire, mais parce qu'on les partage. Voilà le désavantage d'une personne, même très distinguée, qui porte des reliques ; elle ne pourra jamais savoir si c'est devant elle qu'on s'agenouille.

Cela dit, je ne trouve qu'à admirer dans ce beau discours. Le duc de Broglie se renouvelle, au moins dans la forme, comme tous les vrais écrivains, comme ce grand Chateaubriand et comme ce surprenant M. Jules Simon, et, comme eux, il se rapproche de plus en plus, avec les années, de la simplicité aisée, qui est l'art suprême. Il a encore quelques élégances d'autrefois, dont certaines sont bien jolies, par exemple : « Le roseau brisé blesse la main qui y cherche un appui trompeur » ; mais, dans l'ensemble, il est rapide, tout en étant savoureux. Et, avec cela, quoique duc héréditaire, il a de l'esprit et de la grâce comme un simple parvenu.

Je glisse ; il ne m'appartient pas de juger des vues

sur l'éducation chrétienne, qui, d'abord, ne devraient pas être discutables, étant de pur sentiment, et qui, de plus, ne sont pas neuves. Il est pénible de différer d'opinions sur des choses qui touchent à de chers souvenirs ou à de chères influences féminines subies par nos âmes. M. de Broglie, quoi qu'on dise, n'a guère employé l'allusion malicieuse ; il a attaqué franchement, vigoureusement, et (du moins au point de vue de l'effet littéraire) je l'en loue de tout mon cœur. Il y a aussi un sujet sur lequel nous sommes tous d'accord, M. Gréard, M. de Falloux, M. de Broglie et moi, c'est le conseil municipal de Paris.

Nous sommes sortis contents de l'Académie. Les discours étaient des chefs-d'œuvre du genre, et M. Gréard sera l'ornement de la compagnie ; il semblait né pour elle. On peut m'en croire ; je ne suis pas courtisan par nature, je suis républicain, sinon peut-être d'opinion, du moins de caractère.

ADIEUX

LE CARDINAL GUIBERT, ARCHEVÊQUE DE PARIS.

17 juillet 1886.

L'archevêque de Paris a été une des belles et curieuses figures de ce temps. Il aura sa place, une place unique, non seulement parmi nous, mais dans la longue série de nos archevêques. Rappelez-vous que ce siège a été occupé jadis par le cardinal de Retz, le prélat le moins détaché du monde, le moins évangélique des ministres de l'Évangile ; par Hardouin de Péréfixe, brave homme un peu épais, plaisant et emporté, d'un gros bon sens trivial; par François de Harlay, habile et maître de lui, fin politique, beau parleur et dépravé ; par le cardinal de Noailles, doux, faible et pâle ; par Christophe de Beaumont, grand seigneur et bel esprit ; enfin, plus près de nous, par M. de Quélen, homme d'autrefois, poudré, aristocrate, fin appréciateur du talent, et par Mgr Darboy, travailleur infatigable, esprit sec et tendu, ami du pouvoir,

hautain avec ses inférieurs, spirituel et charmant dans le commerce du monde : voyez si parmi ces prédécesseurs fameux il en est un seul qui ressemble au cardinal Guibert. Tournure, esprit, caractère, tout chez ce dernier était original. Sa figure osseuse, avec les traits forts, avec une étrange physionomie ; ses sourcils noirs, tandis que ses cheveux étaient tout blancs, lui donnaient une première apparence de dureté ; mais les yeux étaient clairs et bons. Dans sa soutane rouge, avec sa calotte de velours rouge, s'avançant d'un pas décidé, la tête en avant, il eût été admirable à peindre. Chose singulière, causant avec beaucoup de gaieté et de mordant, écrivant à la perfection, il était ennuyeux en chaire. Le public ne l'inspirait pas. Avec une haute intelligence et un vif sentiment du style, il ne fut pas orateur sacré ; avec une profonde érudition, il ne fut pas docteur de l'Église. Que fut-il donc, pour espérer que son nom survive ?

Il fut un politique et il fut un saint. Ce sont là deux mots qui jurent un peu, je le sens bien ; mais c'est dans cet accouplement que je vois la grande originalité du cardinal Guibert. Politique, personne ne niera qu'il n'ait eu la situation la plus difficile qui puisse être faite à un pasteur d'hommes ; personne ne niera qu'il n'y ait apporté, entre autres talents, le plus rare chez ceux qui gouvernent : celui de se faire oublier. Il n'a jamais parlé ni écrit sans nécessité ; toujours il l'a fait en vue de prouver ou de défendre quelque chose. Il a généralement été doux avec les hommes et intransigeant avec les idées. Loin de partir en guerre,

il blâmait ses collègues trop belliqueux ; mais, attaqué, il ne reculait point d'une semelle : c'eût été déserter. Il se tenait donc sur le seuil de sa cathédrale, muet, mais inflexible, contenant ses lévites trop prompts, mais les protégeant contre le peuple. Ce qu'il lui fallut pour cela de réflexion, de possession de soi-même, de réaction contre son humeur provençale, on ne le saura jamais tout à fait ; il n'était pas homme à publier son panégyrique.

Il fut un saint et, même pour les gens qui ne croient pas aux saints, c'est un beau titre. Tout jeune, il s'était engagé dans les confréries de missionnaires du Midi. Il en garda toute sa vie l'observance ascétique. Il vivait durement, il priait à toute heure du jour, il donnait ce qu'il avait aux pauvres. En même temps il était superbement entêté, comme tous les saints. Les œuvres qu'il a fondées ont vécu malgré vent et marée ; les églises dont il a posé la première pierre sont sorties du sol malgré ministres et conseillers municipaux. Toute sa vie, j'y reviens, a été partagée entre la croyance et l'action ; l'action ne lui a pas ôté la force de croire ; la croyance, même mystique, n'a pas détendu chez lui les ressorts de l'action. J'estime que c'est là une sorte de miracle. Autour de nous, dans les Assemblées, les Académies, les magistratures, j'en cherche un second exemple : je ne le trouve pas.

DELAUNAY.

24 mai 1887.

Delaunay a tenu la scène plus de quarante ans. Il a joué Clitandre, Dorante, Horace, Damis, Saverny, Perdican, Valentin et le duc d'Aléria. Il nous a appris, quand nous nous croyions jeunes, ce que c'était que la jeunesse, et, à la fin, quand il donne pour prétexte à sa retraite qu'il est vieux, il n'y a que lui qui s'en aperçoive. Rappelez-vous de quel ton il disait, l'an passé : «... Tout sied bien aux belles ; on souffre tout des belles ! » Vraiment il avait l'air de souffrir des belles encore beaucoup de choses.

Quarante ans d'adolescence, c'est un joli privilège. Et d'une adolescence plus réelle qu'on ne croirait, car la fraîcheur de la voix doit entretenir un peu celle du cœur. L'amour se nourrit aussi de jolies paroles, et quand le sentiment ne les précède pas, il arrive parfois qu'il les suit. A force de faire des déclarations, on finit par y croire : toute la personne vibre au même diapason que la voix, et l'on peut ainsi se délecter d'une ombre de passion qui amuse et qui occupe sans coûter de larmes.

Ce n'est là qu'une rêverie, je l'avoue, et c'est pourquoi j'y tiens. Quant à la vérité historique de cette pe-

tite psychologie, je n'en réponds pas : M. Delaunay ne m'a jamais fait de confidence. Nous n'avons eu de lui que son jeu, sa physionomie, ses attitudes, sa voix, nettement timbrée, son merveilleux débit ; que peut-on lui demander de plus ?

Il n'eut jamais à faire preuve d'une réflexion bien poussée dans la composition d'un rôle. Ceux qu'on lui confiait étaient tous conçus de la même manière : des jeunes gens étourdis et enflammés, pensant peu, sentant davantage, parlant plus encore et toujours par élans, par exclamations et par tirades. Il n'y a guère autre chose chez les amoureux de Molière. Beaucoup plus de surface que de profondeur ; Delaunay y excellait. Mais dès qu'il fallut un effet d'interprétation plus tendu et plus pénétrant, comme dans le personnage d'Alceste, il échoua. Il échoua du moins autant qu'il le pouvait faire, c'est-à-dire avec bien de la grâce encore et une incomparable perfection dans le détail. Il enguirlandait le rôle qu'il ne pouvait étreindre.

Sa supériorité, comme celle de son prédécesseur Firmin, était dans la diction. Personne n'a jamais détaillé les vers d'une façon plus nonchalante en apparence, plus étudiée en réalité et, au demeurant, plus exquise. Il entrait allègrement, la moustache relevée, l'œil vif, le nez au vent, tout farci de rubans bien frais, son chapeau à plumes sous le bras, une canne à pomme d'or dans sa main bien gantée, et du premier coup il posait sa voix, dans les notes hautes, avec l'assurance d'un conquérant. Puis on le suivait jusqu'à la fin sans qu'il y eût une défaillance ; c'était une perfection par-

tout minutieuse et sûre, quoique en dehors peut-être de la vérité et du naturel. On croyait entendre moins un personnage vivant de Molière qu'un personnage automatique de La Bruyère ; mais comme le mécanisme était précis, joli et musical !

La musique de la déclamation, oui, voilà son fort. Rappelez-vous comme il disait, comme il chantait la scène, la tirade, la phrase ! Il était impossible de ne point percevoir aussitôt l'organisme de chacune de ces parties Les scènes de dépit amoureux qui sont, dans Molière, de véritables duos rythmiques avec un crescendo, un decrescendo, des parties alternées et des tutti, personne n'en a mieux fait valoir que Delaunay le dessin général et les sinuosités régulières. Les tirades, il les enveloppait d'une tonalité continue et cependant variée, brusquant ou ralentissant le mouvement, passant de longues files de vers roucoules à des fanfares inattendues, semblant se récrier lui-même à ce qu'il racontait, multipliant les coupes, les gestes des bras, les éclats de rires contenus, baissant soudain le ton pour vous couler dans l'oreille quelque chose de mystérieux, puis reprenant les sonorités perçantes et finissant sur un plein élargissement de la voix pour achever le plaisir de l'oreille en même temps que celui de l'intelligence. Les phrases enfin, il les articulait, les ponctuait, les modulait, les terminant toujours à l'unisson de la note initiale. Principes qu'on apprenait fort bien à son école et qui sont vraiment selon la grande tradition classique. En lui on sentait le maître plus encore que l'artiste.

Personne, en effet, n'a mieux représenté la Comédie française ; personne ne l'a plus aimée et n'y laissera un vide plus profond. Rarement supérieur à lui-même, il ne fut jamais inférieur, compliment peu commun. Son secret, c'est qu'il avait beaucoup travaillé son métier et le possédait parfaitement ; or, tandis que l'inspiration faiblit souvent, le métier soutient toujours. « Pour vous, dit Molière à La Grange, dans l'*Impromptu*, pour vous je n'ai rien à vous dire. » Quand ce mot fut appliqué à Delaunay, on a fort applaudi ; c'était justice Il n'avait rien à apprendre de personne, même de Molière, rien du moins de ce qui peut s'apprendre.

Mais à quoi bon rappeler ici cette physionomie que vous avez tous connue ? Pourquoi ne pas vous parler plutôt de Baron, de Lekain, de Préville, de Monrose, ce qui aurait chance de vous instruire un peu ? — Hélas ! il ne faudra pas de longues années pour que Delaunay ait pris sa place au milieu de ces figures évanouies. Il nous vieillira un jour de l'avoir entendu. Nous sentons bien au moment même où les comédiens nous charment qu'ils ne nous survivront pas, et c'est pour cela, sans doute, que nous les aimons tant.

M. CARO.

23 juillet 1887.

On a beaucoup parlé de M. Caro pendant sa vie et depuis qu'il est mort, mais presque toujours avec injustice et fausseté. Il possédait en effet les supériorités auxquelles les hommes pardonnent le moins, parce que ce sont celles que les femmes apprécient le plus : la réputation éclatante, le grand talent de parole et de style, enfin le don de manier la sensibilité. Personne n'a pu lui refuser d'être pour tout cela au premier rang ; mais on s'en est vengé en rabaissant les mérites qu'on ne pouvait lui contester. Il était un merveilleux orateur, sans doute ; mais qu'est-ce, après tout, que l'éloquence ? Une facilité déplorable à substituer le mot à l'idée. — Il exposait avec netteté, loyauté et finesse, les systèmes philosophiques les plus contraires à ses goûts propres ; mais quelle infériorité emporte cette promptitude à se déprendre de ses idées pour épouser successivement toutes celles des autres ! — Il écrivait très bien, il causait à merveille, il était sociable, bienveillant, curieux du talent plus encore que des faiblesses d'autrui ; mais sont-ce là des mérites pour un homme dont l'affaire principale doit être d'émettre des paradoxes profonds et d'édifier une métaphysique ? Cette vie

mêlée au monde ne révèle-t-elle pas plus d'attachement qu'il ne faudrait à ce que le philosophe fait profession de mépriser ? Ne se glisse-t-il pas, par suite de ce compromis singulier, une nuance de charlatanisme dans la doctrine et d'hypocrisie dans les actes ? La vanité ne domine-t-elle pas là précisément où un peu d'héroïsme serait désirable ? M. Caro, aimé, choyé, bercé par les louanges, insatiable de flatteries, se faisant le centre d'un petit cercle plutôt que d'une école, n'a-t-il pas compromis la dignité de cette philosophie qui, en somme, ne nous importe guère, mais que nous sommes jaloux de voir respectée par ceux qui la professent ? M. Caro n'était-il pas simplement un professeur élégant, un écho sonore, un virtuose ?

Voilà ce qu'on va répétant, avec d'autres accusations perfides qu'il me serait trop pénible de relever ici. Écartons donc cette légende envieuse qu'il faudrait seulement dédaigner s'il n'en avait parfois éprouvé lui-même un peu de tristesse. Rappelons-nous ce que fut ce professeur plein d'autorité et cet homme excellent ; effaçons les faux traits pour graver son image comme sur une planche neuve ; traitons-le en inconnu. Il y eut tant de jours où il souhaita de l'être !

Étiez-vous jeune, aviez-vous donné quelque marque de sympathie à sa personne ou à ses idées, aviez-vous simplement montré quelque talent, il vous écrivait, vous priait de venir le voir, le matin, vers dix heures et demie, moment d'éclaircie entre deux grands travaux. On pénétrait dans ce petit appartement de la

rue Thénard où il vivait depuis plusieurs années au milieu des affections fidèles et des souvenirs douloureux. On attendait un peu dans ce salon si accueillant où l'on se rassemblait quelquefois pour écouter une lecture de Sully Prudhomme ou quelque musique grave. Autour de soi on ne voyait que des objets rappelant une circonstance intime de la vie, portant l'empreinte de la personne ; rien d'indifférent ni de froid ; de petits portraits, des hommages d'amis, des fleurs.

La porte s'ouvrait ; c'était le maître lui-même. Il vous tendait la main et vous faisait passer dans sa bibliothèque, une chambre étroite entourée de livres, où l'on était assis l'un près de l'autre, où l'on se voyait dans les yeux. Il avait sensiblement vieilli dans les derniers temps ; mais son visage fatigué avait gardé sa mobilité toute spontanée : à soixante ans il n'avait pas encore appris à dissimuler ; on savait du premier coup si on lui plaisait. Il le savait aussi tout de suite ; il était si curieux des autres âmes, si conquérant, qu'il discernait aussitôt si l'on était une personne ou un fantôme de personne. Lui qu'on représentait si grand parleur, il aimait surtout à faire parler ceux mêmes dont il n'espérait rien apprendre ; il écoutait merveilleusement, d'une façon qui encourageait et donnait confiance. On en arrivait à dire ce qu'il eût été au moins prudent de taire ; d'abord on s'appliquait à lui plaire, à le gagner ; on souhaitait passionnément son estime ; puis cette dernière vanité s'évanouissait avec les autres et on se laissait aller tout simplement aux paroles

franches et révélatrices, comme s'il eût été pour vous une seconde conscience. Il disait quelques mots, mais qui valaient beaucoup : il vous définissait à vous-même, il y joignait une ou deux indications qu'on ne remarquait pas d'abord, mais qui, une fois qu'on avait descendu son escalier, vous revenaient avec insistance et finalement dirigeaient vos études, quelquefois votre vie.

Ce souci de plaire qu'eut toujours M. Caro, ce goût et ce talent rare pour conduire les volontés, il les dut à sa nature presque féminine, à son éducation religieuse, à son passage à l'École normale et à travers le monde.

D'abord il ressemblait extraordinairement à sa mère, femme d'un esprit très sûr et très délié, d'une sensibilité qui ne s'exerça que dans un cercle étroit, mais qui connut là toutes les souffrances, toutes les joies, tous les raffinements de l'affection. Dans la petite ville bretonne de Josselin, où s'écoula l'enfance de notre maître, aucune influence ne balançait pour lui celle de sa mère ; il la subit sans résistance. Cette douceur inquiète qu'il tenait de son sang et de ses premières impressions se garda intacte par l'effet d'une vie continuellement unie. C'est par là qu'il devait conquérir cette affection qui fut le centre solide de son existence; c'est par là aussi qu'il plut naturellement à quelques femmes très distinguées et qu'il porta dans le monde l'habitude de certaines camaraderies féminines qu'on ne peut comparer qu'à des amitiés de couvent. C'est là un grand témoignage en faveur de sa pureté et de

sa distinction de nature, rien de plus, rien autre. Ce genre d'affection fut pour lui l'effet d'un pli reçu dans sa jeunesse ; elle n'eut jamais rien de passionné, étant fondée sur une ressemblance et non sur un contraste. Il aimait ce qu'il y a d'exquis dans la nature des femmes parce qu'il le sentait en lui.

Il était né, il vécut et mourut chrétien. Au collège Stanislas, où on l'envoya loin des siens, il trouva le P. Gratry, à qui son caractère comme son talent durent être bien sympathiques. Il garda aussi son empreinte, resta, comme lui, curieux de sciences sans être un savant, généreux, ardent, dogmatique comme lui. A vrai dire, Jules Simon et Saisset, qui furent ses maîtres à l'École normale, ébranlèrent en lui les barrières qui séparent la foi de la raison naturelle ; ils l'amenèrent par une douce avenue à ce spiritualisme où les chrétiens se reconnaissent sans trop de peine, comme dans une maison dont ils ont fourni le plan. M. Caro n'en sortit jamais ; il fut d'une fidélité exemplaire à l'idéal de sa jeunesse ; il ne le dissimula en aucune circonstance ; en aucune circonstance il n'en tira profit. Personne ne fut plus honnête, plus digne, plus constant. Je n'aime pas beaucoup l'en louer, car il ne s'en savait aucun gré à lui-même ; s'il y voyait quelque honneur, il le rapportait tout entier aux doctrines morales qui étaient le soutien de sa vie.

Nature délicate, éducation chrétienne, voilà, avec son talent précoce, ce qui le marquait parmi ses camarades d'Ecole normale. Il était de la génération qui nous a fourni presque tous nos maîtres, les fins

essayistes qui ont représenté la littérature lettrée sous le second empire et jusqu'à présent, MM. Boissier, Mézières, Martha, Jules Girard, Merlet. Il avait de plus qu'eux un irrésistible penchant à affirmer et à évangéliser, avec une intrépidité de néophyte et une abondance de poète lyrique. Son talent oratoire et véhément le tourmentait. Il lui donna l'essor dans de premiers ouvrages tout à fait catholiques qu'il ne publia point sous son nom, puis dans sa belle thèse sur Saint-Martin, le philosophe inconnu. Plus que dans aucun de ses livres suivants, on y sent une impatience juvénile et l'allègre démarche d'un prédestiné de la gloire qui fait le premier pas vers l'avenir. Avec cela ses intuitions philosophiques ont déjà l'ampleur et la sonorité d'un cantique :

« Hôtes passagers sur la terre, nous sentons qu'il y a quelque chose de grand, d'immense, au délà de la réalité grossière que nos mains étreignent et qui étouffent notre esprit. Nous sommes dans un sépulcre, mais nous devinons la vie, et nous nous agitons douloureusement sous l'aiguillon de ce pressentiment secret qui nous annonce un Dieu. A celui qui a senti cette inquiétude sacrée, que sont tous les amours de la terre, toutes ses félicités misérables! Il semble que l'infini ne se laisse entrevoir à notre âme que pour exciter de plus hauts désirs, ou pour creuser plus profondément encore l'abîme de notre néant. De là ces rêves et ces élans qui sont une aspiration vers une perfection chimérique ; de là aussi cette passion de l'idéal qui, selon qu'on l'interprète, donne du prix à la vie et ennoblit nos épreuves ou crée le désespoir au sein de la volupté. »

Jouffroy avait-il cette allure, Cousin cette suavité ? S'il m'est permis de le dire, le R. P. Hyacinthe Loyson, avant son schisme, est le seul orateur contemporain

qui ait trouvé des accents aussi élevés, aussi purs, aussi soutenus, dignes, semble-t-il, de la vaste nef de Notre-Dame.

Mais M. Caro vécut dans le monde, et le monde chercha à faire croire qu'il le possédait tout entier. La vérité est qu'il s'y prêtait seulement, mais avec une complaisance qui pouvait faire illusion. Il avait reçu tous les dons qui permettent d'y régner, et, par-dessus tout, la grâce. Il était gracieux par nature, et avec tout le monde, même avec des hommes obscurs et qui avaient besoin de lui. Il écrivait les lettres, surtout les billets, d'une façon exquise. Cela vient de ce qu'il n'était pas du tout égoïste et que son plus grand plaisir était de faire plaisir. Il se représentait vivement ce que souhaitaient ses correspondants et semblait faire naître leur sensibilité pour la flatter et la satisfaire. Il causait avec une extrême souplesse ; comme il avait tout lu et n'avait point d'entêtement, il n'était jamais à court et ne pérorait jamais. On ne peut dire qu'il était « reçu dans le monde » ; il en était.

A la Sorbonne, son cours était tenu au courant des polémiques contemporaines ; il était renouvelé sans cesse avec une fertilité qui étonnait les Allemands, habitués à une plus longue incubation ; il était cependant préparé de très près, construit rigoureusement, nourri d'idées, et avec cela fort au-dessus de la partie du public profane pour qui on le disait fait. Que de questions toutes neuves y furent posées et débattues ! Ce n'était pas une officine de lieux communs, mais un actif laboratoire d'idées. Il fallait n'être pas ignorant

pour en apprécier l'originalité, pour voir surtout combien de provinces y étaient conquises par la philosophie, les unes sur l'histoire naturelle, les autres sur la politique, toutes sur l'empirisme confus et sans principes. La demi-science qu'il appelait, d'un nom très heureux, la *psychologie sociale*, et dont il a indiqué l'esprit plus encore que les méthodes, lui doit une vie qu'Herbert Spencer n'avait pas su lui donner. Notre maître, moins logicien que les Anglais, avait beaucoup plus qu'eux le sens du variable, de l'accidentel, enfin de la complexité du monde vivant. Quant à son talent de professeur, il était surtout éminent dans la discussion. Ceux qui ont assisté à la soutenance des thèses philosophiques en Sorbonne se rappellent avec admiration la part qu'y prenait M. Caro. Là, point de périodes faites d'avance, point d'effets prémédités, mais un dialogue libre et pressant, naturel et fortement enchaîné. Seul il voyait le point précis des divergences d'opinion ; il s'y portait d'abord et entraînait avec lui toute l'argumentation ; il ne s'interdisait pas les malices ni les coups droits, mais il excellait surtout à comprendre, à élucider, à simplifier, car il avait encore plus d'intelligence que d'esprit.

Ce qui a manqué à ce philosophe, c'est une philosophie. A part les principes de morale, qui étaient pour lui terre ferme, le reste flottait un peu dans sa pensée, du moins dans son enseignement. Il n'éprouvait pas le besoin de la cohésion logique ; cela tenait sans doute à ce qu'il comprenait trop de choses ; il ne se laissait pas plier par un « vent régnant », mais avait des fenê-

tres percées aux quatre points cardinaux. Du transformisme, du socialisme qu'il combattait, il était disposé à admettre certaines vérités partielles. De là, dans ses livres, une grande abondance d'arguments, d'objections, avec quelque stérilité quand il s'agit de conclure. Il fut cependant un psychologue et un critique de premier mérite, comme le montrent ses *Études morales sur le temps présent*, et surtout sa *Fin du XVIIIe siècle*, œuvre simple, multiple, qui marque un étrange rajeunissement de ses habitudes intellectuelles ; il fut un manieur d'idées et un adversaire philosophique à la fois digne, sérieux et intransigeant, comme le montre son livre sur M. Littré, chef-d'œuvre de discussion et non de polémique ; il fut un grand connaisseur de l'âme des peuples et un clairvoyant ami de la France, comme le montrent *les Jours d'épreuve*, série d'articles improvisés en pleine année terrible, d'une éloquence enlevée, où la sagacité persiste à travers les plus troublantes émotions, celui de tous les ouvrages contemporains qu'on serait le plus fier d'avoir écrit.

En ai-je assez dit pour faire voir combien le public fut injuste et méchant pour cet homme qu'il semblait avoir honte d'admirer? Le public aime à être méprisé ; Caro le respectait trop. Le moment est venu peut-être de la réparation complète. Pour moi, j'ai une grande prédilection pour ces morts illustres et méconnus ; quand je parle d'eux, je ne sais plus voir que ce qui les rend infiniment regrettables. Caro fut d'abord un maître exquis, plein de mansuétude et d'ardeur de propagande : il fut un excitateur et un entraîneur incompa-

rable : sans lui beaucoup d'ouvrages excellents de ses amis n'auraient jamais été faits ; M. Martha même n'aurait pas écrit ; beaucoup de jeunes gens auraient désespéré de leur avenir encore incertain. Avec tout son esprit, il ne riposta jamais amèrement, il ne mordit que des lèvres, sans déchirer ceux qui le calomniaient. Ondoyant et un peu mou dans la forme, il ne fit jamais fléchir son plan de conduite ; il fut le plus désintéressé et le moins hypocrite des hommes. Personne ne peut dire qu'il était riche, car il vivait modestement ; personne ne peut dire qu'il était pauvre, car il ne demanda rien à qui que ce fût ; il mit enfin dans toute sa vie une qualité très simple et très rare que j'appellerai, faute d'un meilleur mot, la *décence*, la décence, c'est-à-dire ce qui est souverainement convenable, ce qui convient, non seulement à un académicien, non seulement à un homme bien né et à un professeur habile, mais à un homme qui accomplit vaillamment tout son métier d'homme ; bref, ce qui fait qu'après la mort, si l'on doit comparaître au tribunal de quelque Dieu, comme le voulait la croyance antique, on se trouve dédommagé de ses peines et justifié par ses actes.

AU SEUIL DE LA POLITIQUE

PETITES ALLÉGORIES

I

DÉMOCRATE ET DÉMOPHILE.

4 septembre 1886.

Bâle a gardé le souvenir d'Érasme de Rotterdam ; on montre, près de la terrasse qui domine le Rhin, la maison où il vécut et travailla de longues années ; dans le Münster même, on fait lire aux étrangers l'élégante inscription latine qui marque sa pierre tombale ; enfin, son séjour dans cette ville y a laisssé comme un parfum attique au milieu de la lourdeur allemande. Aussi ne fus-je point surpris de retrouver chez le père Stœchi, le bouquiniste de la Rittergasse, un petit livre qui portait l'empreinte de cet esprit hardi et sensé. C'était une très mince plaquette, sans nom d'auteur ; le titre, encadré de tortils et de fleurons, ne portait

point d'autre indication que celle de l'imprimeur, Simon de Collines, et celle de l'année 1542. Je vous épargne les détails du format, qui était exigu, et de la reliure, qui avait beaucoup souffert. Pour le contenu, c'était un petit dialogue d'une ironie douce selon la forme usitée dans ce temps-là. Comme il était écrit d'un latin très coulant et que, d'ailleurs, j'ai fait mes études avant les dernières réformes, je fus en état de le comprendre du premier coup. Je m'amusai même à le mettre en français pour passer le temps, et je vous le donne naïvement à lire, tel que je l'ai lu moi-même, à l'ombre de la vieille cathédrale rouge, en vue du Rhin silencieux et des ondulations lointaines de la Forêt-Noire.

DÉMOCRATE ET DÉMOPHILE.

Ils se rencontrent sur la place publique d'Eleuthères, petite ville située aux confins de l'Attique et de la Béotie.

DÉMOCRATE. — Hé, l'homme ! comme vous marchez, par Jupiter ! On sue sang et eau à vous suivre. Répondez au moins à mes questions ; retournez-vous, s'il vous plaît. Je suis étranger en ce pays et serais bien aise de savoir où mène cette petite rue montante au pavé glissant, pointu, détestable, où vous grimpez d'un tel pas. Holà ! m'entendez-vous ?

DÉMOPHILE, *revenant vers lui.* — Oui, cher étranger. Cette ruelle monte au quartier des forgerons ; c'est une sentine de déguenillés et de meurt-de-faim ; si vous n'avez pas de goût pour la misère, je vous en-

gage à rester sur l'Agora où vous êtes : l'heure du beau monde va bientôt sonner ; vous y verrez le défilé de nos jeunes élégants de province, épilés à la pierre ponce et reluisants de myrrhe ; vous y verrez les hétaïres frisées et les parasites joufflus, la bonne chère , la vanité, se coudoyant, babillant, se pavanant à l'ombre des platanes ; c'est sans doute votre affaire mieux que la vue des grabats sordides, des habits rapiécés et des ulcères.

Démocrate. — Ah ! que me dites-vous là? Bien au contraire, l'amour du peuple me tient fort au cœur ; j'en fais même ma profession.

Démophile. — Votre profession est d'aimer le peuple?

Démocrate. — Oui ; en connaissez-vous une plus belle ?

Démophile. — Non ; mais j'en connais de plus lucratives : boulanger, par exemple, ou perruquier, ou marchand de belles paroles.

Démocrate, *en confidence.* — Eh ! eh ! nous avons aussi nos petits profits... J'ai pris ce métier après avoir essayé de trois ou quatre autres : c'est le seul qui m'ait réussi. Je vous le dis sans vergogne : un peintre accepte en tout bien tout honneur les écus du sot dont il a fait le portrait ; n'est-il pas juste que nous recevions aussi quelques menus cadeaux du peuple que nous servons ? Il faut vivre, mon cher.

Démophile. — Cela est de toute justice :

Haud equidem invideo, miror magis ;

car, pour moi qui me vante d'être votre confrère en

philodémie, loin d'y faire mes frais, j'y écoule tout doucement les quelques oboles qui me restent. Comment, par Hercule, arrangez-vous les choses ? Je serais curieux de vous voir à l'œuvre. Venez donc avec moi chez les pauvres gens. Enfilons cette petite rue.

DÉMOCRATE. — Ce n'est pas nécessaire. Je ne vais pas à domicile.

DÉMOPHILE. — Craindriez-vous par hasard la pauvreté, ou la saleté, ou les contagions ? Seriez-vous dégoûté de serrer une main mal lavée, de retourner une couche un peu moisie, de prendre dans vos bras des enfants galeux ou barbouillés d'un brouet d'avoine ?

DÉMOCRATE. — Non, mille fois non ; tout pour le peuple...

DÉMOPHILE. — Eh bien, enfilons cette petite rue.

DÉMOCRATE. — Tout pour le peuple et par le peuple !... Tel que vous me voyez, j'arrive d'Athènes exprès pour venir en aide aux opprimés d'Éleuthères...

DÉMOPHILE. — Fort bien. Enfilons cette petite rue.

DÉMOCRATE. — ... Pour leur dire : « Vous souffrez, vous ne votez pas, vous avez une oligarchie décrépite qui vous exploite et vous rend un objet de compassion ou de risée pour les autres cités ; je vous apporte, moi, la parole magique qui fera tomber vos fers ; je vous apporte l'affranchissement, la lumière, la félicité, la paix. Et d'abord si nous égorgions ceux qui ne sont pas de notre avis... »

DÉMOPHILE. — Sages consolations. Mais, s'il vous plaît, enfilons cette petite rue.

DÉMOCRATE. — Ah ! vous m'impatientez, à la fin. Con-

voquez vos gens sur une large place dont l'acoustique soit bonne, et vous verrez ce que je sais faire. Le peuple, le vrai peuple, celui que j'aime et que je sers, ce n'est pas un tel qui habite en telle rue, qui est charron et qui a huit enfants, ni un tel, son voisin, qui est tisserand, veuf et boiteux ; ce n'est point non plus la collection de toutes ces têtes noires, blondes, rousses ou grises, remplies d'idées enfantines qu'il faut corriger, de préjugés ridicules qu'il faut éclairer, d'instincts vertueux qu'il faut affermir ; ce n'est pas un assemblage d'individus complets, pareils à vous, à moi, avec leur physionomie, l'accent de leur province, leurs habitudes, leurs passions, leur religion ; non, mon cher, c'est un grand quelque chose anonyme qui dit oui ou non au hasard sur les questions que les hommes du métier mettraient des années à éclaircir, qui dit oui ce soir et non demain matin, et qui donne des places à ceux qui disent comme lui.

DÉMOPHILE, *s'asseyant auprès de Démocrate.* — Vraiment ? Ainsi le peuple n'est pas la réunion des hommes qui vivent dans le même pays ?

DÉMOCRATE. — Non pas tout à fait : c'est la réunion des citoyens, ce qui n'est pas exactement la même chose. Un homme, c'est ce qui pense, ce qui veut, ce qui aime. Un citoyen, c'est ce qui vote.

DÉMOPHILE. — Ah ! voilà la différence. Moi, j'aime les hommes qui vivent (c'est-à-dire qui souffrent) ; vous, ceux qui votent. C'est pourquoi vous prospérez, tandis que je me ruine. Parfait. Il ne me reste plus qu'un point de détail à bien entendre. Comment se fait-il,

s'il vous plaît, puisque toute votre méthode est de donner toujours raison aux électeurs, qu'une méthode si simple ne soit pas suivie de tout le monde? Il n'y a pas besoin d'un génie extraordinaire pour la comprendre et la pratiquer. Une seule chose m'étonne, c'est qu'on trouve des gens pour faire autre chose.

Démocrate. — Voilà un étonnement qui sent fort sa province. Ne savez-vous pas, mon cher, que dans notre politique la première nécessité est de savoir humer d'où vient le vent et qu'il y faut un flair dont peu de gens sont capables? Dire blanc aujourd'hui que le peuple dit blanc, bagatelle et jeu d'enfants que cela! Mais prévoir que le peuple dira noir demain et dire noir quand lui-même n'en est encore qu'au gris, cela demande une finesse que les Béotiens n'auront jamais.

Voulez-vous un exemple? Nous avions, à la suite d'une révolte terrible et sacrilège, déporté au loin, vers le Pont-Euxin, une bonne cargaison des plus gangrenés de notre populace. Tout le monde d'applaudir et de respirer enfin. Mais, à la longue, les ressentiments s'usent; il vint un moment d'accalmie, un de ces moments où les gouvernants disent : Que pourrions-nous bien inventer pour occuper l'opinion? sur quel lièvre pourrions-nous la lancer pour qu'elle nous laisse tranquilles? Et quelqu'un s'avisa de proposer qu'on rappelât les déportés. On haussa les épaules; mais les malins s'aperçurent que le peuple penchait un peu, oh! imperceptiblement, de ce côté; ils revinrent à la charge, et à la fin le décret de bannissement fut rapporté. On ramena les forbans proscrits, qui, par paren-

thèse, n'eurent rien de plus pressé, sitôt revenus, que de remercier ceux qui les avaient rappelés en les mettant à la porte. Alors les malins changèrent encore de langage ; ils ne parlèrent plus de pardon, mais d'apothéose ; les innocents, les irréprochables, les glorieux, c'étaient les gens du Pont-Euxin ; les suspects, les dangereux, les brebis galeuses, c'étaient ceux qui les y avaient envoyés. Et, chose admirable, les panégyristes d'aujourd'hui n'étaient autres que les indulgents de la veille c'est-à-dire les proscripteurs de l'avant-veille. Les moutons s'étaient faits loups, pour n'être pas mangés.

Autre exemple. L'expédition de Sicile, comme vous savez, ne réussit guère... Elle ne réussit pas du tout. Elle avait été saluée pourtant, au moment où les premiers vaisseaux mettaient à la voile, d'un applaudissement presque unanime. Le promoteur de l'entreprise était le grand homme, le politique aux larges vues, le restaurateur de notre empire colonial ; on ne tarissait point d'éloges et les contributions nécessaires à la guerre étaient votées d'acclamation. Survint une nouvelle inquiétante ; la panique se répandit dans la ville (on est un peu léger à Athènes) ; en un clin d'œil la volte-face fut complète ; le restaurateur de nos colonies fut traité de traître, de financier, d'aristocrate ; ses amis d'hier, qui ne lui avaient marchandé ni l'enthousiasme ni l'argent du peuple, le vouèrent aux dieux infernaux. « Comment, s'écriaient-ils sur la place publique, comment ce fou a-t-il pu trouver des complices assez fous pour lui venir en aide dans sa détestable

folie? » Il ne se rencontra personne pour leur répondre que ces fous c'étaient eux mêmes (on oublie assez vite à Athènes). — Vous voyez, mon ami, qu'il faut savoir se retourner avec prestesse dans notre métier, et que les dieux jaloux n'ont pas octroyé au premier venu les talents nécessaires pour gouverner le peuple en lui obéissant toujours.

DÉMOPHILE. — Vous avez cent fois raison, et, pour ma part, je m'y reconnais impropre au suprême degré. J'avoue de même qu'avec les mineurs du Laurium j'aurais agi sottement, au rebours de ce que vous avez fait, l'été passé.

DÉMOCRATE. — Ah! cela c'est une affaire joliment conduite. J'en puis parler mieux que par ouï-dire.

DÉMOPHILE. — Quoi! vous y étiez?

DÉMOCRATE. — Je le crois, par Pollux! Vous vivez donc sous terre comme les taupes, que mon nom n'est pas venu jusqu'à vous? Mais voyons : vous-même, mon cher, qu'eussiez-vous tiré de votre cerveau en cette occurrence?

DÉMOPHILE. — Ma foi, je serais allé jusqu'aux mines du Laurium ; j'aurais écouté les mineurs, puis les propriétaires de la mine; j'aurais tâché de démêler ce qui était juste dans la cause des uns et dans celle des autres; j'aurais exposé aux propriétaires les souffrances des mineurs et aux mineurs les sacrifices d'argent que les propriétaires s'imposaient pour eux. J'aurais dit aux premiers : « Vous ne savez donc pas quelle vie terrible, exposée à des dangers incessants, ces malheureux mènent au fond de ces trous noirs d'où ils ne

sortent quelquefois qu'un jour par semaine à la clarté du jour ? Ne pourriez-vous retrancher sur vos bénéfices pour adoucir leur sort? Faites-le de bonne grâce ou craignez tout de leur désespoir. » J'aurais dit aux seconds : « Les profits de vos maîtres sont infiniment moins grands que vous l'imaginez. D'ailleurs ils travaillent, eux aussi, sinon de la pioche et de la pelle, du moins de la tête et sur le parchemin. Ils ont droit à partager avec vous ce pain qu'ils vous aident à gagner. Que seriez-vous sans eux? Et si par votre déraisonnable refus de travail vous ameniez la mine à chômer, qui en souffrirait d'abord, sinon vous, qui, étant ignorants de tout autre métier, auriez condamné vos maîtres à la sobriété, je le veux bien, mais vous-mêmes à la famine ? » Bref, j'aurais tâché, en véritable ami du peuple, de les désabuser de la chimère et de les ramener à la résignation intelligente qui est la première condition de bonheur pour les humbles. Quant à ceux qui auraient par pur intérêt fomenté la haine et provoqué le massacre, je ne sais trop ce que j'en aurais fait : quel est l'usage chez vous? est-ce de décapiter les meurtriers ou de les pendre ?

Démocrate. — Tout cela est extrêmement naïf. Vous auriez eu tout le monde à dos, tandis qu'en criant bien fort : « Vive la liberté ! Mort aux oppresseurs ! » en peignant aux ouvriers leurs chefs comme des monstres mangeurs d'hommes, puis en disparaissant quelques minutes avant la bagarre, comme je l'ai fait, on sauvegarde son prestige et on s'assure une jolie situation pour l'avenir. C'est bien ce que je compte recom-

mencer chez vous, aimable étranger. C'est pour cela que je suis venu. Quand la moitié de votre cité se croira très malheureuse, quand elle en sera venue à exécrer l'autre moitié et qu'elle sera prête à tout faire pour briser le joug dont je lui aurai appris l'existence, il est vraisemblable qu'elle me chargera de la conduire à l'attaque. Dès lors (pourvu que personne ne s'avise d'être plus violent que moi), j'aurai maison de ville et maison de campagne.

DÉMOPHILE. — Grand merci, nouveau venu, du cadeau que vous nous apportez ; mais notre peuple aime ceux qui l'aiment ; il joue ceux qui croient le jouer.

Quelques semaines après, le peuple d'Éleuthères dut élire un stratège. Démocrate réunit mille six cent quarante-deux suffrages. Démophile eut quatre voix.

Telle fut la préférence clairement exprimée du peuple.

Scribebam Basileæ, anno Domini M DCCC LXXXVI, kal. sept.

UNE RÉPUBLIQUE MODÈLE.

11 décembre 1886.

Je connais une république très sage et très unie. Chacun s'y tient à sa place et personne ne songe à empiéter sur l'indépendance de ses voisins. Ni brigue, ni candidature ambitieuse, ni démangeaison d'arriver. Il n'y a que de bons fonctionnaires, et point d'aventuriers ni de conquérants. Chaque citoyen travaille de son côté, et, comme il s'enferme dans la pratique d'un seul art, il y devient d'une jolie force ; il n'y a donc, de ce côté, ni routine ni encroûtement, mais progrès indéfini. De plus, comme la spécialité rend chaque individu tout à fait impropre aux autres fonctions, il sent constamment le besoin qu'il a de ses semblables pour subsister, il se rapproche d'eux, il en est dépendant par ses besoins, indépendant par sa supériorité technique, et ce qui semblait faire l'émiettement de la cité fait au contraire sa force et sa cohésion. Il n'est personne qui, en s'acquittant honnêtement de son humble métier, ne collabore, sans y penser, à la prospérité de tous. Par exemple, le premier venu n'a pas la prétention de gouverner les autres. Gouverner, cela demande un apprentissage et une aptitude, tout autant qu'une autre fonction. Aussi ceux dont la place est marquée

ailleurs ne s'en mêlent-ils point. Ils font de la politique cependant : tout le monde en fait dans une république. « Je gouverne mes concitoyens pour ma petite part, pense l'un, puisque sans moi ils ne marcheraient pas commodément. — Je les gouverne aussi, pense l'autre, puisque sans moi ils ne mangeraient pas et ne sauraient vivre. » Enfin, diviser le travail et maintenir chacun à sa place, dans son emploi et sa condition, c'est, croient-ils, la seule manière de faire une cité une et des citoyens libres. C'est la meilleure façon de vivre en républiqne, et même il n'y en a pas d'autre

Où se trouve donc, me direz-vous, cette démocratie modèle ? Serait-ce une fiction comme la *République* de Platon ou l'*Utopie* de Thomas Morus ? Point du tout. Elle existe. Seulement ce n'est pas dans nos pays ; c'est, je crois, dans les parages de l'océan Pacifique. Bougainville l'a vue et décrite. C'est la république des polypes hydraires, de ces êtres gracieux qui ressemblent à des anémones écloses sur un arbuste de pierre. L'un se charge de la nourriture, l'autre de la locomotion, l'autre de la reproduction. Chacun est content de son lot et travaille pour tous. Il n'y a pas de question sociale chez ces polypes bienheureux, pas de crises, pas d'émeutes, pas de révolutions. Aussi les appelle-t-on des animaux inférieurs.

LES MARCHANDS D'HONNEUR,

FRAGMENTS D'UNE COMÉDIE ANTIQUE.

15 octobre 1887.

On va lire la traduction de plusieurs fragments comiques découverts récemment dans un couvent du mont Athos. On y reconnaîtra le sel un peu âcre de la vieille comédie attique. On pourra même y deviner la main de quelque imitateur maladroit d'Aristophane. Les procédés sont les mêmes, sinon le génie. Mais, à défaut de mérite littéraire, ce petit ouvrage d'un auteur sans nom intéresse les moralistes. Il démontre plusieurs choses extrêmement neuves, dont voici les principales :

1° Quand l'amour du gain fait les fripons et que la vanité fait les dupes, les seconds n'ont pas grand'-chose à reprocher aux premiers.

2° Il existe, même dans les démocraties, un furieux appétit de noblesse et d'inégalité, admirable mine pour les parasites et les charlatans.

3° Il se rencontre, dans les sociétés encore enfantines ou qui le redeviennent, des marchands d'honneur et des marchands de scandale. Le difficile est de se débarrasser des uns sans faire prospérer les autres.

4° Le premier instinct du public, devant les maladies morales comme devant celles du corps, est de crier à l'épidémie et de mettre en quarantaine même les gens bien portants.

5° Il est ordinaire que l'amour-propre national se mêle à tout cela, que les Barbares se glorifient des scandales d'Athènes, et qu'Athènes en rougisse surtout à cause des Barbares, comme si la valeur d'un peuple se montrait plutôt par les infamies de quelques particuliers que par la force publique des lois qui les découvrent et les châtient.

Combien de comédies meilleures ne renferment pas de meilleures leçons !

Il faut ajouter, pour la gloire ou pour l'excuse du poète, quel qu'il soit, qu'une plaisanterie rude atteint plus à fond certains vices que toutes les déclamations du monde ; enfin qu'il n'est pas plus défendu aux faiseurs de comédie qu'aux faiseurs d'articles de montrer les petits côtés des choses graves et les côtés gais des choses tristes.

Voilà sans doute ce que l'auteur aurait mis dans son prologue, s'il avait eu l'idée d'en faire un.

SCÈNE PREMIÈRE.

SUR L'AGORA.

Cléon. — Citoyens, nous sommes tous égaux.

Le peuple. — Oui, oui. Vive l'égalité !

Cléon. — Mais, par Pollux ! il est juste que les amis

de l'égalité ne soient pas confondus avec les scélérats qui la combattent.

Le peuple. — Oui, oui !

Cléon. — C'est pourquoi voici ce que j'ai imaginé. J'ai dans ma maison un énorme vase de grès où mes aïeux avaient coutume de serrer leur provision de figues sèches. J'ai fait rouler ce vase jusqu'ici. Esclave, apporte-le, exhibe-le. (*L'esclave obéit.*)... Citoyens, il y a dans ce vase un peu de gloire, mais d'une gloire superfine, très rare, cueillie dans la plaine même de Marathon (où il n'en pousse plus). Eh bien ! la gloire qui remplit ce vase, je vais la distribuer à quelques-uns d'entre vous, aux vrais amis de l'égalité, pour qu'on les reconnaisse. En suite de quoi, quand ils passeront dans la rue, ils seront salués très bas comme s'ils avaient sur la tête le casque à aigrette d'un stratège ; quand ils achèteront au marché un thon ou un cochon de lait, on leur fera crédit sur leur beau masque d'honnêteté ; quand ils voudront se marier, ils trouveront, malgré la platitude de leur bourse, des héritières de Crésus qu'aura séduites l'appât de leur gloire ; enfin, quand ils seront morts, ils auront leur statue, en différents modules, sur les diverses places de la cité. Voilà. Et maintenant approchez, que la distribution commence !

Le peuple, *regardant le vase.* — Mais il n'y a rien du tout dans ton vase. Il est plus vide que le discours d'un prytane.

Cléon. — Ah ! peuple, peuple, voici que tu te mets à juger par toi-même, au lieu de t'en rapporter aux yeux

de tes conseillers! Voyons, n'est-il pas vrai que je suis votre Cléon ?...

Le peuple. — Sans doute.

Cléon. — Que j'ai reçu souvent les étrivières pour avoir essayé de procéder, à notre profit, à une plus juste répartition des richesses ? Tenez!... mon dos ?

Le peuple. — Oui, pauvre cher homme !

Cléon. — ...Que je suis votre humble esclave et le porte-parole de toutes vos volontés?

Le peuple. — Oui, oui.

Cléon. — Eh bien! alors, quand je vous dis que ce vase vide est rempli de gloire et d'honneur, par Hercule, faites-moi le plaisir de le croire!

Le peuple. — Après tout, c'est peut-être vrai... Alors donne-nous donc un peu de ce rien du tout qui fera de nous des demi-dieux !

Cléon. — Un moment! La canaille n'en aura pas. Hé! vous, là-bas, à qui je dois quelque argent, venez-ci ; tendez la main : bon !... Allez! vous êtes payés...

Voix dans le peuple. — A moi ! — A moi! Pas à cet autre ! — Bon Cléon ! — Cher petit Cléon de mon âme ! — Cléon, homme illustre, homme nécessaire, homme vertueux !

Cléon. — Ah ! çà! Croyez-vous donc que le premier venu ait droit aux récompenses nationales? S'il y en avait pour tout le monde, pourquoi y en aurait-il? Montrez vos titres, vos blessures, vos ouvrages ; étalez votre vie un peu, qu'on sente si elle a un parfum de vertu et de démocratie... Mais, justes dieux, citoyens, l'honneur n'est pas à vendre!...

LE PEUPLE, *ensemble.* — C'est vrai. Très bien ! Vive Cléon !

CHAQUE CITOYEN, *à part.* — Hum ! comment faire pour en avoir ma part ? Ce Cléon est un homme intègre et vertueux, sans doute...; mais c'est un animal.

CLÉON. — Afin que cette élite glorieuse, que ces..., comment dirai-je ?... ces privilégiés de l'égalité... oui, c'est cela... ; afin donc qu'ils soient reconnaissables dans la rue, ils porteront, à la mode antique, une cigale d'or dans les cheveux. Dès à présent, ils ont le droit... d'aller s'en acheter une. Mais que les autres prennent garde ! Toute cigale trouvée sur une tête indigne et non autorisée entraînerait pour l'imprudent des maux infinis.

LES PRIVILÉGIÉS, *vivement.* — Ce n'est que justice. Vive Cléon !

LE RESTE DU PEUPLE, *plus mollement.* — Vive Cléon !

(Il y a ici une lacune dans le manuscrit. — Cette place était sans doute occupée par un premier chœur et par quelques scènes où les porteurs de la cigale d'or étaient représentés dans leur gloire, se pavanant sur la place publique, obtenant crédit de leurs fournisseurs, gérant des entreprises financières et faisant de beaux mariages.)

SCÈNE II.

CARCHARODON (*vieillard*), *se retournant vers la porte.* — Par ici, jeune seigneur ! Prenez garde, l'escalier est mauvais, il est noir et glissant comme s'il était jonché de peaux d'olives. Vous entrez chez un pauvre homme, Excellence, chez un homme très pauvre, mais tout prêt

à vous servir... Prenez garde ici encore, Excellence, la porte est basse, vous pourriez vous cogner le front... Vous y voici !... Que puis-je pour vous obliger ?... Vous offrirai-je un beau plat d'airain du temps du roi Codrus, tout ce qui se fait de plus authentique en ce genre? Vous plairait-il d'avoir deux cents portraits du général Lamachos et de son cheval noir, avec un rabais prodigieux ? Aimeriez-vous... ?

EVETHÈS (*jeune homme*). — Non, pas cette fois. Rien de semblable.

CARCHARODON. — Ah ! je vois de quoi il retourne... Vous procurerai-je une jolie petite... (*il lui parle à l'oreille*) ?

EVETHÈS. — Non, merci, homme excellent ; le moment n'est pas propice : je vais me marier.

CARCHARODON. — Ah ! très bien. Alors ce sera pour plus tard... Enfin ; que Votre Excellence daigne parler.

EVETHÈS. — Voici... Quand je dis que je vais me marier, c'est « je veux me marier » qu'il faudrait dire. La personne à qui je prétends a beaucoup d'esprit. Je tiens à cela énormément, parce que je veux que mes enfants, quand j'en aurai, soient aussi d'un esprit tout à fait rare. C'est une tradition dans ma famille.

CARCHARODON. — On l'eût deviné.

EVETHÈS. — Oui, mais voici ce qui me tourmente, ce qui me chagrine, ce qui m'accable, enfin ce qui ne me plaît pas du tout. Je soupçonne la personne que j'épouse de n'avoir aucune considération pour moi.

CARCHARODON. — Et elle vous épouse tout de même ! Vous êtes donc bien riche ?

EVETHÈS. — Ma foi, je suis à mon aise.

CARCHARODON. — Prenez donc la peine de vous asseoir ! Vous offrirai-je à boire ?

EVETHÈS. — Merci, je n'ai soif que d'honneur, si j'ose me servir de cette métaphore. C'est-à-dire que si je pouvais être un homme distingué, voyez-vous, tout irait bien. Je le suis déjà, sans doute, mais pas d'une distinction reconnue, contrôlée.

CARCHARODON. — Oui, enfin, vous êtes le seul à le savoir...

EVETHÈS. — Justement. Eh bien ! je voudrais que tout le monde l'avouât. D'abord, ce serait pour moi-même une sécurité, parce qu'enfin on aime bien savoir à quoi s'en tenir là-dessus. Puis, pour ma fiancée, ce serait un appât irrésistible... Ma fiancée est une veuve, arrivée à cet âge où les femmes aiment à s'entourer de gens connus... Il faut donc devenir connu moi-même ou du moins en passe de l'être... J'ai bien pensé à me faire élire stratège et à gagner des batailles, comme certains ; puis j'ai pensé à faire des vers, des comédies, comme une foule de gens... Mais ce sont là des moyens trop longs, et, voyez-vous, je suis pressé... Il me faudrait, écoutez-moi, il me faudrait la cigale d'or...

CARCHARODON. — La cigale d'or ! c'est impossible.

EVETHÈS. — Pourquoi impossible ?

CARCHARODON. — Comment « pourquoi » ?... Mais parce qu'il faut la mériter !

EVETHÈS. — Mais ! je la mériterai aussi !... Vous verrez !

CARCHARODON. — Cela ne nous suffit pas, mon cher.

EVETHÈS. — Voyons, je vous en prie...

CARCHARODON. — Hé !

EVETHÈS. — ... A genoux !

CARCHARODON. — Et puis, je ne connais personne dans le gouvernement...

EVETHÈS (*se relevant*). — Comment ! personne ? Mais alors on m'avait donc trompé?... alors vous êtes donc un fourbe et un charlatan ? Et moi qui me confiais à vous ! Allez ! vous êtes un indigne !

CHARCHARODON. — Attendez; ne sortez pas ! Je connais..., laissez-moi réfléchir. . Je connais une femme qui connaît un homme qui connaît une femme à qui un certain prytane ne peut rien refuser... Suivez-vous ?

EVETHÈS. — Je vois se lever comme une lueur d'espoir.

CARCHARODON. — Seulement il y a une difficulté : c'est que toutes ces personnes-là, y compris votre serviteur très humble, sont à court d'argent et que... Bref, avez-vous cinquante mille drachmes ?

EVETHÈS. — Cinquante mille drachmes, miséricorde ! Pourquoi faire ?

CARCHARODON. — Pourquoi faire? Vous voulez le savoir ?

EVETHÈS. — Oui .., c'est-à-dire non : ce n'est pas cela que je vous demande... Mais cinquante mille drachmes font une somme, par Pollux !

CARCHARODON. — Vous me connaissez assez pour savoir que j'en ferai bon usage.

EVETHÈS. — Je vous connais, je vous connais ! C'est-à-dire que je ne vous connais pas du tout.

CARCHARODON. — Enfin, vous me connaissez toujours plus que les autres intermédiaires.

EVETHÈS. — C'est vrai. Mais cinquante mille drachmes pour une petite cigale grosse comme le pouce !...

CHARCHARODON. — Je vous assure que, partagée entre beaucoup de personnes, cette somme paraît modique.

EVETHÈS. — Eh ! vous êtes charmant ! Mais quand c'est une seule personne qui la donne ?

CARCHARODON. — Suivez-moi bien : la femme, du plus grand mérite, à qui je vais m'adresser pour vous, a envie de deux beaux pendants d'oreilles en or...

EVETHÈS. — Pourquoi n'en prend-elle pas qui soient en argent ?

CARCHARODON. — Vous ne le voudriez pas. Je continue : le haut personnage qu'elle va visiter, toujours pour vous, a envie d'une paire de chevaux...

EVETHÈS. — Pourquoi ne se contente-t-il pas d'une petite mule ?

CARCHARODON. — Y pensez-vous ? Un haut personnage sur une petite mule ! Je continue, suivez-moi toujours : la dame extraordinairement influente que ce haut personnage se dispose à importuner pour vous a une envie extrême d'avoir une maison de campagne...

EVETHÈS. — Ah ! c'est trop fort ! voilà une maison de campagne à présent ! Et vous les appelez des honnêtes gens, vos amis ?

CARCHARODON. — Je ne dis pas cela. Je dis seulement que, si vous mettez bout à bout ces différents débours

nécessaires, vous trouverez au total non pas cinquante mille, mais cent mille drachmes au bas mot...

EVETHÈS. — Comment, cent mille à présent !

CARCHARODON. — ... Et que par conséquent, si je vous réduis le tout au prix d'ami de cinquante mille drachmes, j'y mets du mien.

EVETHÈS. — Bah ! Est-ce possible ? Je ne voudrais pas cependant...

CARCHARODON. — Laissez donc ! Qu'est-ce que cela fait ? Me prenez-vous pour un homme d'argent ?

EVETHÈS. — Non sans doute.

CARCHARODON. — Bien sûr ?

EVETHÈS. — Je vous le dis.

CARCHARODON. — C'est que tout à l'heure vous avez été dur pour moi.

EVETHÈS. — Je vous demande pardon.

CARCHARODON. — Je vous pardonne.

EVETHÈS. — Merci... Et maintenant me permettrai-je de vous envoyer la moitié de la somme aujourd'hui même ? Les choses doivent être menées rondement.

CARCHARODON. — Oui, permettez-vous cela. Quant au reste, j'entends que vous ne l'apportiez qu'avec la cigale d'or dans les cheveux !

EVETHÈS. — Merci .. Ainsi me voilà sûr d'être décoré ?... Ouf !... Ce qui me plaît chez vous, Carcharodon, c'est que vous avez du tact.

CARCHARODON. — Que voulez-vous ? c'est mon métier qui veut cela.

EVETHÈS. — Ce n'en est pas moins la marque d'un homme bien né. Adieu, ou plutôt au revoir.

CARCHARODON. — Adieu. Voulez-vous que je vous reconduise? L'escalier est mauvais.

EVETHÈS. — Laissez donc, cher, l'escalier d'un ami est toujours bon...

CARCHARODON. — A descendre?

EVETHÈS. — Fi! le méchant! Voilà un vilain mot. Adieu..., cher! N'oubliez pas mon affaire!

CARCHARODON. — Ni vous la mienne. Adieu.

EVETHÈS, *remontant.* — Pardon! Je veux vous demander encore de ne parler de tout ceci à personne, vous comprenez?

CARCHARODON. — J'allais vous faire la même demande.

EVETHÈS. — Chut!

CARCHARODON. — Chut!

SCÈNE III.

LYCÆNA, *à sa toilette.* — Qui frappe? On n'entre pas!

CARCHARODON. — Moi, j'entre toujours.

LYCÆNA. — Oui, toi, tu peux entrer. C'est de ton âge...

CARCHARODON. — ... et de ma profession... Voici donc où en sont nos affaires, ma petite gazelle. J'ai recruté un nouveau candidat à la cigale d'or.

LYCÆNA. — Combien?

CARCHARODON. — Cinquante mille.

LYCÆNA — Passe-moi le rouge pour les lèvres... Là, sur la petite table!... Merci... Alors il est bête?

CARCHARODON. — Cela dépend des goûts; moi, je le trouve charmant.

Lycæna. — J'aurais mieux fait de l'épouser que mon imbécile.

Carcharodon. — Tu as donc un imbécile ?

Lycæna. — Tu sais bien que j'en ai plusieurs... Passe-moi le noir, pour les sourcils... Merci.

Carcharodon. — Je veux dire : tu en as un aujourd'hui particulièrement ?

Lycæna. — Aujourd'hui, demain et tous les jours, puisque je vais l'épouser. Tu ris ?

Carcharodon. — Pardon, je ne fais que sourire... Alors c'est à moi de te demander : « Combien? »

Lycæna. — Je ne sais pas encore. Un tas de maisons, de vignobles, des fabriques d'amphores et de parfums : enfin un galant homme... Me trouves-tu bien coiffée ?

Carcharodon. — Comme une Diane chasseresse !

Lycæna. — Il était temps que je rencontrasse le sot dont je te parle. Il arrive à point comme un héritage... Depuis que le général Lamachos et son cheval noir ne sont plus aux affaires, les affaires ne vont plus .. Le gouvernement n'aime plus les femmes... Bon ! où est donc mon fer à onduler ? Ma frisure ne tient pas... Ce qui se fait par les femmes ou pour les femmes, vois-tu, ce n'est jamais un crime, ce n'est jamais qu'une bêtise... Ça se pardonne toujours. Qu'est-ce que tu cherches ? Mon fer à onduler ?... Non décidément, je suis mieux ainsi ; ce négligé me sied bien .. Ah ! mon ami, sais-tu ? je regretterai notre petit commerce... Marchands d'honneur (*timopôlai*), c'est une profession très relevée : les marchands de marée spéculent sur la gourmandise des hommes ; les marchands de drogues, sur leurs

maladies, et nous sur leur vanité. Or la vanité n'est-elle pas le tout de bien des gens et le soutien des États...? Sois tranquille, va. Je m'occuperai de ton client, je le soignerai : c'est peut-être notre dernier... Aujourd'hui même le stratège viendra me voir : il a besoin d'argent. Je décrocherai la cigale.

CARCHARODON. — Les uns ont besoin d'honneur, les autres besoin d'argent. Tout doit s'arranger : il n'y a qu'à creuser un petit canal qui mette les premiers en rapport avec les seconds. Remarques-tu qu'en somme nous rétablissons la circulation commerciale dans la société et que nous aidons le monde à tourner?

LYCÆNA. — C'est vrai... Et je pense qu'il va falloir renoncer à cette gloire, que je vais être riche, comme une bête, sans qu'il m'en coûte aucune peine, aucun talent...

CARCHARODON. — Tu es pourtant décidée à l'être?

LYCÆNA. — Oui, tout de même.

CARCHARODON, *solennel.* — Prends garde, la richesse enfante la moitié des vices...

LYCÆNA. — Et la pauvreté l'autre moitié... Je te remercie. Bonsoir.

SCÈNE IV.

CHŒUR DES MÈDES

(*Coiffés de mitres pointues*).

Strophe. — Comme des buffles sauvages aux yeux couleur d'ambre gris, nourris dans les plaines orientales que baignent les larges fleuves, se sont en-

fuis des pâturages où ils sont nés ; comme ils ont été se mêler à des bœufs laboureurs, industrieux, hospitaliers, afin de partager leur travail et surtout leur litière; comme on les reconnaît pourtant à leur poil plus hérissé et à leur fauve regard où persiste le reflet d'une rude patrie ; de même, nous, les Mèdes, sommes venus de notre Orient lointain nous mêler à ces Athéniens que nous avons combattus et que nous combattrons encore. Nous tondons leurs prés et mangeons leur pain ; mais chacun de nous, à part soi, nourrit contre eux une hostilité vigilante dans un cœur qui se souvient. C'est pourquoi il nous plaît de voir chez eux des voleurs de grands et de petits chemins. C'est pourquoi, quand un de leurs stratèges est pris à faire mauvais usage de sa stratégie, nous nous réjouissons considérablement et notre longue barbe en frissonne de plaisir depuis sa pointe qui bat notre large poitrine jusqu'à ses racines enfoncées dans nos larges mâchoires.

Antistrophe. — Ce qui nous délecte surtout, c'est de voir comme ce peuple prend soin de multiplier les fautes de quelques-uns des siens en les répétant à tous les échos. S'il racontait ses vertus comme il raconte ses vices, il ferait que tous les étrangers seraient saisis d'admiration... et qu'en même temps ils ne viendraient plus chez lui... Qui donc célèbre le travail matinal des ouvriers athéniens éveillés au chant du coq pour gagner honnêtement leur vie ? Qui donc célèbre la lampe nocturne de la couturière athénienne qui veille en chantant et n'a point d'envie de ce luxe qu'elle voit briller sur les épaules des autres femmes et qu'un peu

de honte lui donnerait? Qui donc célèbre la tête étroite et grisonnante des vieux laboureurs athéniens où logent l'antique économie, l'observance de la foi jurée, le respect des pauvres ? Personne, personne. L'ami Boas a bien trop à faire à chanter les exploits des coquins. C'est ainsi qu'un seul assassin fait oublier cent mille héros et que la malhonnêteté d'un stratège entache l'honneur irréprochable de tous les autres. Chez nous, au contraire, qu'un satrape, que deux satrapes, que cent satrapes soient pris, non pas sur les frontières vagues de l'indélicatesse, mais proprement la main dans le sac, on a bien soin... (*le reste manque*).

SCÈNE V.

LES PRYTANES, *délibérant en public.*— Voyons, voyons ! Il faudrait pourtant ne pas prodiguer les cigales d'or comme nous le faisons !

CLÉON. — Sans doute. On doit se borner. Il y va du salut de la république.

EVETHÈS. — Je demande la parole. . J'ai quelque chose à dire... Il me paraît bon qu'on procède encore à la prochaine promotion, et qu'après cela on n'en fasse plus.

CLÉON. — Ah ! ah ! Je vous vois venir, vous, avec votre panier de figues !

EVETHÈS, *rougissant.* — Je ne sais ce que vous voulez dire... Je me contente d'être honnête homme et considéré de mes amis... D'ailleurs je vais me marier : l'amour me suffit... Puis j'ai des rentes.

LES PRYTANES, *à Cléon.* — Enfin, vous qui êtes le dis-

pensateur des cigales d'or, quel usage en avez-vous fait dans ces derniers temps?

Cléon. — Entre nous, voici : j'en ai fait des politesses d'abord, des appâts ensuite, des salaires enfin... et même, comme il en restait quelques-unes d'inemployées, je les ai offertes à des gens qui les méritaient. Prenons des exemples. J'avais pour secrétaire un neveu de ma femme, un garçon très dévoué à l'état de choses... Alors...

Les Prytanes. Il suffit, vous avez bien fait. Continuez.

Cléon. — Il y avait un certain Arménien qui dans une affaire périlleuse pour mes finances..., c'est-à-dire non.., pour les finances de l'État, me procura l'occasion... ou plutôt nous procura..., car nos finances, les miennes, les vôtres, c'est la même chose...

Les Prytanes. — Sans doute, sans doute !... Après ?

Cléon. — J'ai octroyé la cigale d'or à ce brave homme.

Les Prytanes. — Hum!... Enfin! Jusqu'ici rien à dire. Poursuivez !

Cléon. — Il y avait un maudit tailleur qui me harcelait avec une vieille dette...

Boas, *criant dans la rue.* — Demandez le scandale du jour ! L'affaire des *Timopôlai !* Le trafic des cigales d'or! Un stratège compromis !

Les Prytanes. — Qu'est ceci ?... le trafic des cigales d'or ?... se peut-il ?... Un stratège ?

Cléon. — C'est monstrueux !

Evethès. — Cela ne doit pas être vrai.

BOAS, *criant toujours.* — Demandez les derniers détails ! l'arrestation des coupables !

CLÉON. — Vendre la cigale d'or ! Juste Dieu !... Cela va joliment la faire baisser... Je propose qu'on bannisse tous ces gredins, qu'on les condamne aux mines ! qu'on les mette en croix !... (*A part.*) Comment n'ai-je pas eu cette idée-là ? (*Il sort.*)

EVETHÈS, *à Boas.* — Pardon, mon ami : savez-vous si l'on a fait une perquisition dans la maison de ces... de ces personnes ?

BOAS. — Naturellement, et l'on a bien fait.

EVETHÈS. — Sans doute... ; mais les lettres qui, par exemple... ? (*A ce moment on voit passer Carcharodon enchaîné et escorté de gardes, tandis que d'autres gardes, dans le lointain, emmènent un stratège.*)

EVETHÈS, *courant à Carcharodon, bas.* — Et mes lettres ?

CARCHARODON, *bas.* — Brûlées.

EVETHÈS, *bas.* — Merci. (*Haut.*) En effet, en effet ! c'est une infamie ! Je suis de l'avis de Cléon. Pas de quartier aux exploiteurs de l'honneur national !

CARCHARODON, *haussant les épaules.* — Imbécile ! (*A Boas.*) A toi, par exemple, je t'en veux. Il faut que je te dise ton fait. Si nous sommes des marchands d'honneur, tu es un marchand de scandale (*aiskhrologopôlès*). Corsaires à corsaires, l'un l'autre s'attaquant...

BOAS. — Je te méprise.

CARCHARODON. — Tu me méprises aujourd'hui ; mais je te le rendrai demain.

LES PRYTANES. — Voyons, misérable, n'injurie pas les autres ! Au moins tais-toi.

Carcharodon. — Je n'ai plus qu'un mot à dire. Citoyens, soyez logiques : Achète-t-on la considération, oui ou non ?... Alors pourquoi n'en achèterait-on pas les insignes ?

Les Prytanes. — Quel sophisme révoltant! Qu'on emmène cet homme ! (*On emmène Carcharodon.*)

Boas, *criant*. — Demandez les nouveaux détails sur l'affaire des *Timopôlai!* Cent vingt-deux personnes compromises !

La foule. — Alors tout le monde compromis ! Nous aimons mieux cela. Eutychidès doit en être ; Gambros en est sûrement. Écoutons les détails. Cela doit être assez drôle.

D'autres voix. — Drôle, dites-vous ! Au contraire ; c'est bien triste pour les stratèges , triste pour l'aristocratie, triste pour la démocratie, triste pour Athènes... Enfin rien n'est plus triste.

Les premiers. — Hélas ! c'est vrai ; vous avez raison, c'est bien triste... Écoutons tout de même les détails. *(On s'empresse autour de Boas. A ce moment on amène Lycæna, les mains attachées.)*

Evethès , *accourant*. — Quoi donc ? Lycæna , c'est vous ? Quelle horrible aventure !... Mais cela ne se peut pas ! Dites-moi que cela ne se peut pas !

Lycæna, *doucement*. — Cela ne se peut pas, Evethès.

Evethès. — Vous que j'adorais , que je voulais épouser ! Songer que cela dérangerait tous mes projets... Mais se peut-il que vous trempiez dans cette scandaleuse affaire ?

Lycæna. — Hélas ! tout s'éclaircira.

Evethès. — Ah ! vous êtes innocente certainement, mon cœur me le dit... Et, d'ailleurs, je suis décidé ; j'ai déjà commandé mes cadeaux de noces... Véritablement, que puis-je faire pour vous ?

Lycæna, *s'approchant, à mi-voix.* — Écoutez. Il faut que vous alliez trouver un bon vieillard nommé Carcharodon...

Evethès. — Quoi ! vous connaissez ce vieux drôle ?

Lycæna. — Vous êtes injuste, mon ami. D'ailleurs, cela m'est égal... Si ce Carcharodon n'est pas encore arrêté, dites-lui de brûler mes lettres au sujet de l'affaire des cinquante mille drachmes... Il saura ce que cela signifie...

Evethès. — Des cinquante mille drachmes, dites-vous?

Lycæna. — Oui, vous ne pouvez pas comprendre. Allez donc !

Evethès. — Des cinquante mille drachmes !... Mais seriez-vous ?... Oh ! si je le croyais !... Que la foudre de Jupiter m'écrase !... Non, tâchons de nous dominer... Dites-moi, vous receviez souvent un stratège?

Lycæna. — Sans doute. Seriez-vous jaloux ?

Evethès. — Il s'agit bien de ça ! Il s'agit..., il s'agit... que... Oh ! c'est elle !... que vous êtes une coquine, simplement ! Apprenez que les cinquante mille drachmes... c'était..., moi, pour vous confondre, et que je sais tout !

Lycæna. — Ah ! vraiment, c'était vous?... Eh bien ! je ne vous en fais pas mes compliments, mon cher.

Evethès. — Si je ne me retenais !... Vous êtes une rouée !

Lycæna. — Et vous un imbécile.

Evethès. — Penser que je voulais vous épouser !

Lycæna. — Songer que j'allais me mésallier de la sorte !

Evethès. — En vérité ! ma chère, vous aviez donc bien envie de ces fameux pendants d'oreilles ?

Lycæna. — Et vous de cette fameuse cigale ?

Evethès. — Je pensais vous plaire ainsi. C'était pour vous, ingrate, que je briguais cette distinction glorieuse !

Lycæna. — C'était pour vous, grand niais, que j'acceptais ces cinquante mille drachmes !

Evethès. — Cinquante mille ! Écoutez, c'était trop ; ça ne les valait pas.

Lycæna. — Il paraît que si, puisque vous les donniez.

Evethès. — Taisez-vous ! taisez-vous !... Faut-il être sot, ô Jupiter, pour acheter à prix d'or le droit d'être considéré par des badauds et des coquins !

Lycæna. — J'allais le dire.

(*Lacune.*)

Un héraut, *déclamant.* — De par le sénat et le peuple d'Athènes, il est désormais interdit, sur tout le territoire de la république, de vendre l'honneur, à quelque prix que ce soit !

Une voix, *dans le peuple.* — Est-il défendu aussi de vendre les louanges ?

Une autre voix. — Et la gloire ?

Une autre voix. — Et l'amour ?

Le héraut. — Le décret ne le dit pas. (*Il sort.*)

PAYS CONQUIS

(Extrait du IIe *Livre des Rois*.)

1. Et ainsi Salmanasar, roi d'Assyrie, avait dompté et pris Samarie avec toute la province qui s'étend jusqu'aux hautes montagnes ;

2. Et il avait relevé les forteresses, édifié sur les hauts lieux des temples en bois de cèdre couverts de lames d'or, et il traitait tout le pays comme si c'eût été son patrimoine ;

3. Et, la nuit, quand la lune éclairait, l'acier des casques reluisait entre les créneaux des villes ;

4. Et Salmanasar disait à ses ministres, dans Babylone : « Voilà que les enfants d'Israël tremblent devant moi : ils m'ont adopté pour père et ont oublié leur première patrie. Les bœufs regimbent d'abord ; leur corne est indocile ; puis ils acceptent le joug, et leur front se baisse de lui-même. »

5. Cependant ceux qui étaient restés dans la terre de Juda pensaient à leurs frères séparés d'eux, et gémissaient en disant : « Est-il vrai qu'ils nous aient oubliés ? Hélas ! ils acceptent peut-être leur nouveau roi de bonne grâce. L'olivier est d'abord un sauvageon qui ne donne que des fruits amers ; puis il se laisse

cultiver, et à la fin il porte pour son maître des fruits de douceur et de servitude » ;

6. Et les habitants de la province captive pensaient qu'ils ne renieraient point leurs frères, et gémissaient en disant : « Pour nous, quand le roi d'Assyrie se lèverait encore une fois et viendrait encore une fois dans ce pays avec ses chars de guerre, nous écrasant comme les grains sous la meule,

7. Il n'obtiendrait pas de nous faire renoncer à ceux qui sont sortis des mêmes entrailles que nous et, dans des berceaux pareils, ont sucé le même lait ;

8. Mais qui peut savoir si ceux que nous continuons d'aimer se soucient encore de nous ? Ne serait-il pas fou, l'agneau qui s'en irait en bêlant vers le berger, si le berger se détournait de lui et consentait à le voir déchirer par le lion ? »

9. Cependant les captifs étaient tranquilles en apparence ; ils travaillaient, ils tissaient le lin, ils cultivaient la terre, ils allaient et venaient dans les villes ;

10. Et ainsi Salmanasar se réjouissait, attestant ses dieux et disant : « Vous voyez bien que les enfants d'Israël que j'ai domptés par la force sont devenus par la persuasion mes propres enfants !

11. Si je leur demandais quel maître ils préfèrent, assurément ils me choisiraient. Et j'atteste mes dieux que c'est pour cela que je les garde sous ma domination. Car, autrement, les asservir malgré eux, comme des bêtes de somme ou de labour, ce serait l'injustice même. »

12. Et ainsi Salmanasar se complaisait dans sa justice.

13. Et à peu de temps de là, voulant montrer aux Israélites demeurés libres que leurs frères s'étaient détachés d'eux volontairement,

14. Il envoya vers ceux-ci des ambassadeurs qui les interrogeraient l'un après l'autre et publieraient ensuite leurs réponses. En même temps, il faisait mettre en prison ceux des vaincus qui semblaient le plus indomptables, afin qu'ils ne soulevassent pas leurs compagnons et ne leur dictassent pas une mauvaise réponse.

15. Et il arriva que tous les captifs interrogés répondirent qu'ils voulaient se réunir à leurs frères et repoussaient les conquérants.

16. Et comme cela était rapporté au roi Salmanasar, il entra dans une colère terrible et s'écria : « Puisqu'ils sont infidèles et ingrats, qu'ils ne me savent point gré d'avoir relevé leurs forteresses et d'avoir envoyé dans leur pays mes meilleurs gens de guerre,

17. Je les traiterai en esclaves fugitifs, je les marquerai au fer rouge et les ferai travailler avec le fouet. Le bœuf qui ne se prête pas volontiers au joug est insensé, car il sera ensanglanté par l'aiguillon. »

18. Cependant les Israélites captifs se préparaient à tout, en louant l'Éternel. Mais ils se demandaient si leurs frères avaient entendu leur voix venue du fond de la captivité et s'ils leur en savaient gré. Ils se tournaient donc du côté de l'Occident, attendant un signe de tête ami de leurs frères.

19. Et ceux-ci, de crainte d'exciter de nouveaux maux contre eux-mêmes et contre les captifs, mordaient leurs lèvres de leurs dents et n'osaient rien dire.

20. Cependant ils ne consentirent point à être regardés par leurs frères comme des frères oublieux, et voici ce qu'ils firent :

21. Ils prirent une tourterelle à la voix tendre, et sous son aile gauche ils fixèrent ce mot d'écriture : « Espérez ». Puis ils lâchèrent la tourterelle dans le ciel, vers les prisonniers.

22. Et la tourterelle alla se poser sur les rameaux bas d'un cèdre, dans la province captive, et un enfant la prit et elle se laissa prendre.

23. Et, en soulevant son aile délicate, il vit le mot écrit et le montra à son père, qui le montra à ses proches, qui le rapportèrent à leurs compagnons. Et tous sans rien dire se réjouirent.

24. Et ainsi ils prirent patience jusqu'à ce que le jour fût venu.

LITTÉRATURE

LES JEUNES FILLES ET L'ART D'ÉCRIRE

RÉFLEXIONS SUR UN LIVRE CLASSIQUE.

Il y a un mot de Fénelon qui m'a toujours semblé un peu fort. Parlant de son projet de *Rhétorique* dans la *Lettre à l'Académie*, il dit qu'on en pourra faire un ouvrage « court, exquis et délicieux ». Délicieux, un manuel de style! Le pensait-il vraiment? Il dut le croire au moins à l'instant où il l'écrivait, car Fénelon est le premier qui ait émis de ces vérités instables et momentanées qui nous charment à présent. Mais, quoi que Fénelon en dise. tout ce que nous possédons de traités de rhétorique ne me paraît pas délicieux. J'avoue que j'y prends autant d'intérêt qu'aux traités sur la cuisine ou sur le blason : il y a juste autant d'humanité dans les uns que dans les autres.

Et pourtant la rhétorique est l'art des arts; les anciens sophistes avaient cent fois raison d'en faire le centre et l'essence de toute l'éducation; il n'y a pas

d'étude plus pleine d'imprévu, de profondeur et de vie. N'est-ce pas la psychologie mise en acte ? S'il ne faut, pour bien parler, que l'habitude de la langue et un assez grand génie, il faut beaucoup de finesse pour expliquer au juste ce que c'est que bien parler. On n'a pas trop, pour cela, de toute la philosophie des livres et de toute celle que donne l'analyse de soi-même. Il ne s'agit point de définir et de distinguer des façons de dire ; il s'agit de découvrir l'analogie cachée de nos faibles talents, des dispositions confuses que nous sentons en nous, avec tout ce que nous admirons de plus éloquent chez les maîtres, et, par là, de nous rendre plus capables à la fois de diriger notre invention et d'apprécier celle des autres. Au plaisir presque tout passif de sentir vivement les beautés qu'on lit s'ajoute le plaisir de s'expliquer son plaisir, et celui encore plus touchant de s'essayer à le créer en soi-même par ses propres œuvres. Ah ! la jolie et l'intime étude ! En est-il même une autre dans le monde? Et comme il est modeste, au contraire, ce mot de Fénelon qui me semblait excessif! Qu'un livre si digne d'un si vaste objet serait délicieux, s'il existait !

Oui ; mais pour écrire un tel livre il faut être d'abord un moraliste, c'est-à-dire une personne très fine et très ingénue, association rare. Il faut être Joubert, par exemple, dont les pensées sur le style m'ont toujours paru le chef-d'œuvre de notre rhétorique française, comme elles sont le chef-d'œuvre de l'auteur. A quelque distance de Joubert, mais dans la même rangée, je placerais ce petit volume sur la composition et le

style que M. Lanson vient de dédier aux jeunes filles (1). Il est bien spirituel et bien divertissant, cet ouvrage classique. Et cela ne l'empêche pas d'être plein de sens pratique et d'efficacité. La sagesse la plus doctrinaire n'y trouve qu'à louer : M. Brunetière en a été content.

Je voudrais en parler à mon tour et faire à ce sujet quelques observations sur les jeunes filles et l'art d'écrire. On répand sur cette question beaucoup d'idées fausses, ou du moins d'idées acceptées sans examen. Peut-être est-il utile d'y apporter enfin une curiosité indépendante de toute doctrine. Comme M. Lanson, c'est aux jeune filles que je m'adresse. Sans doute nous ne prétendons, ni lui ni moi, qu'après nous avoir lus elles écriront mieux ; mais peut-être comprendront-elles davantage combien c'est chose difficile et estimable que de bien écrire. Parlons d'elles d'abord, c'est-à-dire de notre public, puis de notre objet, qui est l'art du style ; enfin essayons d'accommoder l'objet au public.

I

Il faut qu'un homme soit bien fat ou bien naïf pour croire qu'il connaît les jeunes filles. Il en a vu de près trois ou quatre dans sa vie, et encore, pour différentes causes, ne les a-t-il pas vues comme elles sont. J'avais

(1) *Principes de composition et de style*, par G. Lanson. — *Collection d'ouvrages de littérature à l'usage des jeunes filles.* — Paris, Hachette, 1887.

pris beaucoup de notes sur ce sujet ; mais il m'est arrivé un jour de jeter au feu toutes celles qui n'étaient pas flatteuses ; puis, six mois après, j'étais amené à brûler les autres : si bien que je suis réduit à consulter sur ce point l'expérience d'autrui.

On distingue dans l'enseignement, me dit un professeur, trois variétés de jeunes filles : la *couventine*, la *lycéenne* et la *dilettante*, — la première étant soumise à une règle et à l'autorité presque sacerdotale de femmes plus âgées ; la seconde étant soumise à une discipline et à des maîtresses un peu émancipées elles mêmes ; la troisième n'étant soumise à personne et subissant l'influence de tout le monde.

La couventine achevée, renforcée, ne se trouve pas dans les couvents, mais dans ces maisons de la Légion d'honneur qu'il est question d'abolir. C'est là que s'épanouit le formalisme le plus pur avec la puérilité la plus solennelle ; c'est là que se joue la plus hypocrite comédie de renoncement. Dieu sait quel est le rêve secret de beaucoup de pensionnaires de Saint-Denis tant qu'elles sont cloîtrées, et leur destinée dès qu'elles sont libres ! Isolées ou assujetties à une promiscuité qui est la pire forme de la solitude, privées de toute communication avec l'extérieur, dépourvues de cette honnête expérience des choses qui guérit des chimères en montrant la médiocrité de tout, elles se dessèchent ou s'exaltent. On ne peut leur apporter de fruits, « sauf les oranges qui sont regardées comme bonbons » ; mais surtout on ne peut leur apporter de notions vraies sur l'usage de leur intelligence et de leur cœur. Elles pensent

et sentent à vide : comment pourraient-elles même avoir idée de cette possession de soi, de cette indépendance sereine qui est la première condition du talent d'écrire ? Elles promènent à travers leurs longs corridors, sous leur robe de laine noire et leur grand chapeau à la Lætitia, beaucoup d'inquiétudes inavouées, avec une ignorance tout entière puisée dans les livres. Pauvres filles, pauvre imagination, pauvre style !

Il en est à peu près de même dans les couvents qui ont gardé les manières d'autrefois. Seulement, comme la clientèle est beaucoup plus mondaine et plus riche, les idées de monde et de richesse prennent plus de réalité pour l'imagination des pensionnaires. Dans tous leurs « devoirs de style » elles introduisent des appartements dorés, des toilettes « simples mais exquises », et des mariages à Sainte-Clotilde. Puis leurs parents viennent les voir ; il y a parloir au moins deux fois la semaine et, dans beaucoup de maisons, tous les soirs, à quatre heures ; les jeunes recluses entendent rouler la voiture maternelle dans la cour : elles s'apprêtent, elles s'attendent à être appelées, elles sont appelées, elles descendent, elles se laissent embrasser, elles complimentent leur mère sur sa robe, manient les dentelles du corsage, puis elles demandent des nouvelles. Oh ! nulle part on ne s'informe plus exactement des nouvelles : presque tout le *Figaro* se débite à mi-voix dans les parloirs des couvents. Au XVIIIe siècle, une demoiselle d'Albert, aussitôt sortie de Panthémont, publiait les *Confidences d'une jolie femme*, et le livre était si indiscret, si compromettant pour de grands personnages que la

jeune couventine dut tâter de la Bastille. Sans doute un tel scandale ne se produirait plus aujourd'hui (ou du moins passerait inaperçu); mais cela ne veut pas dire que l'éducation de la sensibilité, telle que les couvents la pratiquent, soit devenue irréprochable. On y échauffe l'imagination sensuelle tout en la comprimant. Je connais un petit ouvrage sur les *Bienséances chrétiennes* où le monde est représenté comme une suite de tentations horribles et délicieuses : il y a surtout un chapitre sur la valse qui est fort éloquent; tout y est décrit : les serrements de mains furtifs, l'abandon de la taille pressée par le danseur, la volupté, la langueur, l'ivresse, les regards qui s'attirent... Ce tableau s'étale en cinq pages; l'effet pourrait en être dangereux si on ne faisait oraison aussitôt après. Il est vrai que les marques d'une tendresse innocente sont défendues ; c'est une compensation: une jeune fille, écrivant à sa mère, qu'elle adore, glisse à la dérobée un petit papier dans l'enveloppe, où elle ajoute : « Pardonne à cette froide lettre; j'ai dû la faire ainsi parce que les religieuses trouvent que je t'aime trop. » C'est d'un couvent semblable que sortait Camille, dans *On ne badine pas avec l'amour*. Mais les maisons de cette sorte deviennent rares; la liberté s'insinue partout, et d'ailleurs la concurrence l'aide à s'établir.

La grande supériorité des couvents est qu'on y lit peu de livres, qu'on s'en pénètre bien, et que ces livres sont pour la plupart des ouvrages de dévotion. Ah ! que de services ces manuels de piété, souvent si fades et si précieux, ont rendus à la littérature ! Ajoutez-y l'habi-

tude de la confession et des examens de conscience: vous aurez l'explication de cette finesse d'analyse que les vieux moralistes français ont possédée et que le vieux public français goûtait si bien. C'est ainsi encore que tel devoir de couvent, écrit par une petite fille, est extraordinaire par la sûreté précoce de la psychologie. En revanche, une grave faiblesse de cette éducation, c'est l'importance qu'on y attribue aux questions de pure forme. Jusqu'aux faveurs qui nouent les devoirs, tout est réglé et médité. La calligraphie est irréprochable, uniforme, et ne trahit pas la spontanéité d'un caractère: dans le couvent du Sacré-Cœur, par exemple, une certaine écriture est enseignée; c'est la marque de la fabrique, et les mères vaniteuses envoient leurs filles au Sacré-Cœur pour qu'elles en remportent cette estampille; après quoi, on fait meilleure figure dans la vie.

Mais c'est encore peu de chose que cela. Dans les couvents, l'art de s'exprimer est traité *ex professo* et soigneusement isolé de l'art de penser. « Combien y a-t-il de qualités du style? » demande un questionnaire. A quoi il faut répondre: « On reconnaît cinq qualités principales du style: la correction, la propriété, la brièveté, l'élégance et le pathétique. » Les auteurs sont classés suivant leur mérite; ainsi Saint-Simon est un « prosateur du second ordre », tandis que le cardinal Maury est du premier. A la bonne heure. Pour l'histoire on insiste particulierement sur le vase de Soissons et sur le chêne de Vincennes. D'un souverain on dit toujours qu'*il monta sur le trône;* et d'ailleurs la langue qu'on parle ou qu'on écrit n'est qu'un assemblage de méta-

phores décolorées. La notion la plus funeste est celle qu'on se fait, au couvent, d'une chose *bien écrite :* on entend par là ce qui est impersonnel, regratté, arrondi et fleuri partout, enfin la chromolithographie littéraire. Comme je comprends qu'avec cela Saint-Simon soit *du second ordre !* Chaque adjectif tout prêt, chaque jugement tout fait arrivent au moment attendu ; on sait aussi quels sont les passages qui comportent le *pathétique,* comme on sait qu'il faut allumer tous les cierges de la chapelle pour le mois de Marie. Bref, la couventine qui n'a pas d'originalité d'esprit sort de son couvent instruite de tout ce qui est formule et saintement ignorante du reste ; il faut que la passion vienne pour lui apprendre que dans ce qu'on écrit, comme en tout, la sincérité est la première supériorité et le seul charme... Oh ! quand la passion sera venue, elle écrira avec beaucoup d'onction des lettres d'amour... ; mais cela, ce n'est pas un professeur qui me l'a dit, et ce n'est pas l'enseignement qui en est cause.

La *lycéenne* est d'apparition récente ; vous l'avez pourtant déjà rencontrée dans les rues, avec son gros portefeuille, accompagnée de sa seule vertu, marchant vite, ne s'arrêtant que devant les étalages de livres ou d'instruments de chirurgie. Elle me fait sourire et soupirer ; pourtant je ne songe pas à la railler : d'abord parce que la raillerie est trop facile contre tout ce qui choque nos habitudes, ensuite parce que cette entreprise des collèges de jeunes filles est généreuse et très sage, au moins dans son principe. Des hommes sûrs en ont pris le patronage : M. Gréard l'appuie de son

autorité, de son talent délié, de sa souplesse grave ; M. Eugène Manuel y apporte la douceur pénétrante et la foi vive qui sont ses grandes qualités de poète ; faut-il d'autres recommandations ? Seulement, je demande à voir et à essayer ; je demande à laisser se dessiner l'œuvre, j'attends qu'on soit débarrassé de ces faiseurs d'échafaudages qui s'appellent *pédagogues* ou *pédagogistes*, et qui m'ennuient. Le principe est généreux, dis-je, car il implique de la part de l'État un grand zèle pour la culture sérieuse des femmes, c'est-à-dire des familles. Il peut être bienfaisant même, s'il atténue, dans l'avenir, la distance qui sépare un mari intelligent d'une femme intelligente, et s'il fait disparaître les malentendus d'amour : c'est là, j'en suis sûr, l'idée secrète de M. Gréard et des autres connaisseurs d'âmes qui ont fondé le *lycée Fénelon.*

Aujourd'hui les collèges de jeunes filles sont dans la confusion des débuts : l'enseignement est confié à beaucoup de femmes et à quelques hommes. Les hommes, qui seront prochainement éliminés, réussissent pourtant mieux que les femmes, paraît-il ; une certaine coquetterie inconsciente en est cause sans doute ; toujours est-il que les jeunes filles s'efforcent plus avec un professeur qu'avec une maîtresse, et rougissent plus d'être en faute. Il n'est même pas indifférent que le professeur soit marié ou non, ô vanité de la science pure ! Mais, quelle que soit la personne enseignante, son autorité, sinon son influence, est sans bornes sur les jeunes filles. Quiconque affirme n'importe quoi est infaillible à leurs yeux, et le meilleur moyen de leur persuader qu'on

est infaillible est d'affirmer toujours. Elles sont d'une docilité effrayante. Se permet-on une plaisanterie ou une demi-vérité : elles l'enregistrent, l'apprennent par cœur et la récitent dévotement. L'effort ne paraît pas leur coûter, qui les dispense de s'interroger elles-mêmes ; elles compilent et retiennent dans leur mémoire toute une leçon; puis, si on les questionne sur un point obscur, elles se récrient : « Mais, Madame, je n'ai pas compris ! » Elles ont le respect des auteurs classiques, et l'idée que La Bruyère a pu manquer un de ses *Caractères* leur semble insoutenable ; du moins, à elles seules, elles ne l'auraient jamais. Elles ont aussi le respect des faits et des dates ; quelqu'un qui leur dirait qu'un fait, par soi, n'est rien, n'est pas assimilable, et qu'il faut le négliger, leur semblerait un hérétique. Bien penser et bien écrire, c'est pour elles « être fort en français », et, à l'occasion, elles avouent tranquillement qu'elles ne le sont pas. D'ordinaire, elles sont peu capables d'abstraire et surtout d'associer des idées abstraites. En revanche, pour l'étude des sentiments, pour tout ce qui est autobiographie ouverte ou déguisée, leur imagination ne tarit pas. Quelle supériorité sur un homme du même âge ! Quelle finesse plus originale ! Quel maniement plus sûr de la sensibilité ! Quelle langue même plus nuancée et plus nourrie ! Enfin elles sont humbles, se prêtent aux corrections et regardent leurs pauvres devoirs comme des ébauches à côté des ouvrages imprimés qui sont l'idéal inaccessible. Elles ont soif d'admiration et s'oublient elles-mêmes ; elles écoutent, elles croient, elles aiment les autres.

La jeune *dilettante* est celle qu'on élève à la maison ou qui va s'acquitter, une fois par semaine, de cette figure de cotillon qu'on appelle « un cours de demoiselles ». Celle-là est plus indocile ou n'est docile que par paresse d'esprit. Si, par exemple, le maître a dit qu'il y a dans tel moraliste des *vérités d'emprunt*, et qu'elle a entendu *des vérités d'empereur*, elle l'écrit et le répète sans sourciller : elle est insensible à l'absurde. C'est aussi par simple paresse qu'elle a sur tous les sujets des épithètes préparées, qu'un tel est *gentil* et que Bossuet est *sublime*. Ne lui demandez pas les raisons de son jugement ; il n'y a pas plus à répliquer ou à examiner que s'il s'agissait de la coupe d'une robe. « Je ne sais pas si cela est beau ou laid, ma chère ; mais *cela se porte*, et je le porte. » C'est souvent une parole entendue au salon, ou bien une phrase de livre ; s'il arrive qu'on y contredise, la jeune fille se révolte d'abord, puis elle réfléchit un instant et s'aperçoit qu'elle est tout près de penser le contraire de ce qu'elle a dit. D'ailleurs, à quoi tient-elle, dans l'ordre des jugements ? Tout glisse à la surface. Aux cours hebdomadaires qui se donnent, portes ouvertes, devant les mères de famille, la jeune dilettante est l'auditoire le plus agréable, car elle écoute tout bouche ouverte et accepte tout sans discussion, comme les Juifs recueillaient la manne ; mais elle est l'auditoire le plus désagréable aussi, car, à peine le maître a-t-il fini sur une pensée qui doit s'imprimer fortement, qu'elle est déjà levée, arrange sa coiffure et se met à babiller sur ses compagnes de catéchisme. Encore se soucie-t-elle beaucoup plus de la

personne du maître que de l'enseignement lui-même ; elle est insensible à la logique ; un détail l'amuse plus que l'ensemble ne l'intéresse ; elle dédaigne le familier et le simple ; ce qu'elle estime le plus, tout en ayant l'air d'en sourire, c'est l'emphase ; en second lieu, c'est un mot d'esprit, surtout si elle ne l'a pas compris d'abord ; en troisième lieu, c'est l'érudition, surtout si elle en est écrasée.

Malgré ces causes d'infériorité, la jeune dilettante est souvent bien intéressante : elle écrit avec sentiment ; ce qu'aucune de ses amies n'est assez privilégiée pour entendre, aux heures d'effusion, elle le confie quelquefois au papier, et cela sans s'imaginer, comme nous le ferions, qu'elle a découvert l'âme humaine ; elle y apporte une humilité, une candeur très aimables, et, si on l'apprécie, elle s'en étonne et en rougit avec un air de plaisir tout à fait charmant. Elle est plus volontiers sincère que la pensionnaire des couvents et moins sujette aux déclamations passionnées.

Son invention, son bon sens ont surtout deux grands aliments, la conversation et la lecture. Pour presque toutes les jeunes filles, la conversation modèle est celle de leur père et des amis de leur père. Comme elles miment très bien, elles en reproduisent jusqu'aux intonations et aux gestes, en pensant que cela leur ajoute de l'importance ; elles tranchent, elles décident, mais toujours d'après autrui, humblement, les pauvres petites ! Il est vrai que cette conversation-là est bonne seulement pour les graves occasions, quand elles se sentent écoutées ou parlent devant des jeunes gens ; le reste du

temps, elles se contentent de réflexions sur les individus, d'à peu près rapides et chargés de superlatifs, pour mieux jouer la sincérité. Quant à leurs lectures, le roman y sévit, le roman innocent, bien entendu, c'est-à-dire celui qui ne fait pas penser. Mme Zénaïde Fleuriot est l'auteur type ; Mme Craven et Mlle Monniot sont la nourriture des plus fortes ou des plus sensibles. Demandez à n'importe quelle jeune fille si elle connaît *Eliane* et le *Journal de Marguerite*, elle se piquera de répondre oui ; elle ajoutera même que ce sont des livres « très jolis ». Très jolis, c'est le terme abrégé qui désigne tous les mérites. D'ailleurs, pour la plupart, elles sont optimistes dans leur conception de la vie et réclament des livres la même illusion. Elles sont plus formalistes que tendres.

Assurément vous pourrez me citer, pour chacune de ces remarques, dix exceptions chez les jeunes filles que vous croyez connaître. Je vous en citerai vingt, de mon côté, et nous serons quittes. Mais, dans les questions d'enseignement, il ne s'agit que de la moyenne, qui est toujours, par définition, médiocre. Couventine, lycéenne ou dilettante, la jeune fille est, à des degrés divers et avec les nuances que j'ai marquées, merveilleusement, affreusement docile ; elle est soumise sans réserve aux maîtres et aux modèles ; elle n'a pas d'ambition et ne se permet aucune comparaison entre ce qu'elle écrit et ce qu'elle a lu ; elle ne saisit pas facilement les affinités des choses ni les rapports des idées ; elle juxtapose et n'enchaîne pas ; elle a des qualités supérieures d'observation morale et de sensibilité, mais elle est esclave des

faits, de la forme et des mots. Comment, avec cette passivité, pourra-t-elle exercer l'art d'écrire, qui est tout d'activité, d'initiative, de hardiesse ? Ou bien cet art lui-même pourra-t-il se réduire en formules et s'appliquer, les yeux baissés, sous la dictée, non tel que les maîtres l'ont compris, mais tel que de bons élèves peuvent le contrefaire ? Bref, si les jeunes filles étaient reconnues incapables d'originalité, faudrait-il persister à leur enseigner une sorte de style qui ne serait pas original ? Une telle leçon ne serait-elle pas plus pernicieuse que l'ignorauce, et un tel style serait-il encore un style ? C'est ce qu'il faut voir.

II

Les anciennes rhétoriques auraient pu porter comme titre : *Des moyens de suppléer au talent littéraire, ouvrage dédié aux personnes qui en manquent*. Ce n'était qu'une série de recettes : Faites ceci, faites cela ; soyez élégant toujours, délicat de temps en temps, attendri quelquefois, etc. ; rien de plus commode. Pour toutes ces qualités, d'ailleurs, c'est à vous de les fournir de votre propre fonds. Quelques rares ouvrages, comme l'*Art poétique* de Boileau, avaient la bonhomie de commencer par une déclaration montrant combien était oiseux tout ce qui allait suivre. Si vous n'avez pas un grand talent, disaient-ils en substance, vous n'avez que faire de nous ; mais si vous en avez un très grand, vous n'avez que faire de nous. Il ne faudrait pas outrer cette vérité pourtant : il y a un art d'écrire ; mais il y a, très

étroitement mêlée à cet art, une industrie d'écrivain ; et si l'art suppose la spontanéite, l'industrie demande un apprentissage. Cela est si clair qu'on a presque honte de le dire.

Quelle est précisément la frontière de l'art et de l'industrie, et, si cette dernière seule peut s'apprendre, y a-t-il intérêt pour l'esprit que l'étude en soit poussée très loin ? Telle est la question que je propose aux personnes de sens.

« Bien écrire, selon M. Lanson, c'est penser ou sentir quelque chose qui vaille la peine d'être dit, et le dire précisément comme on le pense ou comme on le sent. » Voilà qui est on ne peut plus juste ; mais alors que d'éléments sont nécessaires pour bien écrire ! Penser d'une façon intéressante, c'est le fait d'un esprit vigoureux ; sentir avec originalité, c'est le fait d'un artiste ; parler comme on pense et comme on sent, c'est le fait à la fois d'un artiste et d'un homme de métier. Ne nous occupons que de ce dernier point, que de l'expression toute pure ; essayons d'y déterminer par un ou deux exemples ce qui est de pratique et ce qui est d'inspiration.

Attachons-nous, pour cette fois, aux mérites tout extérieurs de style. Lorsque nous entrons, un soir, dans une très vaste église où l'on prêche, nous n'entendons d'abord qu'un murmure confus, mais ce murmure est modulé ; il obéit à une loi musicale ; sans rien distinguer des paroles, nous percevons comme un lointain clair de lune d'éloquence. Ce n'est encore que la première silhouette du style, le *rythme*. Assurément le rythme existe en prose comme en vers, dans les devoirs

de collège comme dans *Atala* et dans l'*Oiseau* de Michelet. Ce dernier maître, grand musicien s'il en fut, possédait le don du rythme parlé au point d'en souffrir. Il raconte que, se trouvant dans la tour de Cordouan, en Gironde, par un gros temps, le vent continu l'étourdit ; la fatigue et le fracas des vagues blessèrent en lui une puissance, « la plus délicate de l'écrivain, le rythme. Ma phrase venait inharmonique. Cette corde, dans mon instrument, la première se trouva cassée. » Eh bien, cette puissance, dans quelle mesure est-elle spontanée, dans quelle mesure susceptible d'enseignement ?

Prenons, si vous le voulez, un exemple bien net, où l'harmonie réside plutôt dans les sons que dans l'ordre du raisonnement. Voici une phrase de George Sand :

« Hélène dort. Peut-être qu'à cette heure elle rêve que, soutenue par le bras de Wilhelm, elle erre avec lui sur la mousse du parc, aux reflets d'azur de la lune, ou bien qu'elle danse là-bas dans le bosquet, belle à la clarté de cent flambeaux, entourée de cent jeunes étudiants qui admirent la légèreté de ses pieds et la souplesse de ses mouvements. »

On sent qu'une telle phrase est un délice ; mais supposez-vous en présence de quelque auditoire de jeunes filles : quelle leçon tirerez-vous de ce modèle? Vous leur direz à peu près : Mesdemoiselles, il y a, vous le voyez, dans la prose bien maniée, une capacité d'harmonie presque égale à celle des vers (cela peut s'enseigner) ; il doit y en avoir une dans votre style comme dans celui de George Sand, et, si vous me permettez de lire maintenant quelques phrases de vos devoirs, je vous y montrerai des incohérences et des rudesses de

rythme. Voyez ici comme l'artiste a suspendu habilement le mouvement, comme ce mouvement, d'abord coupé, s'épanouit à la fin dans toute son ampleur. L'art de placer les incises, les repos de la voix, les virgules, Mesdemoiselles, c'est là tout le secret (cela peut s'enseigner encore) ; mais c'est un art, ai-je dit. Je peux vous livrer le précepte tout général, tout abstrait, tout mort comme le voilà ; mais qui consulterez-vous sur l'opportunité de l'application ? Qui, sinon votre oreille délicate ? Je vous donne le conseil de vous chanter intérieurement toute phrase que vous écrirez, et de ne l'écrire que quand votre sens de l'harmonie en sera satisfait. Mais ne sera-t-il pas satisfait à trop bon compte et par une illusion ? Je m'en remets pour cela à la justesse de vos sens et de votre goût, à la divination intérieure (ah ! ceci ne s'enseigne plus). »

Prenons un autre exemple, toujours relatif au talent d'expression. Vous voulez démontrer les figures de rhétorique non pas d'une façon scolastique et servile, comme si elles étaient des cristallisations naturelles, mais en vous rappelant qu'elles sont la manifestation naïve d'abord, réfléchie ensuite, de l'intelligence et de l'humeur de chacun.

Je suppose que vous parliez de la *prétérition* (sans la nommer, bien entendu) et que vous en donniez un modèle. En voici un qui me revient à la mémoire Un critique éminent, chargé de faire l'éloge d'un ami très intime qu'il avait eu le chagrin de perdre, s'exprime ainsi :

« Je n'oublierai pas qu'en parlant de lui je ne dois pas entre-

tenir le public de moi-même, des joies que m'a données son amitié et des regrets qu'elle me laisse. Je refoulerai tant de sentiments, tant de souvenirs que sa mort réveille en moi ; je ne dirai pas tout ce que je retrouve dans le passé en revenant, ses lettres à la main, sur les traces de notre jeunesse, nos communes espérances, nos craintes et nos tristesses communes, nos aspirations incessantes à un lendemain où nos existences devaient être plus unies encore que la veille et plus confondues, le commerce enfin de deux âmes si bien mêlées l'une à autre qu'aujourd'hui encore j'ai peine à comprendre qu'il m'arrive quelque chose dont je ne puisse pas lui parler ; et il me faut faire effort sur moi-même pour m'assurer qu'en effet je ne retournerai plus près de son lit lui serrer la main et échanger avec lui quelques paroles souvent sans objet, mais dont nous avions besoin tous deux. Tout cela n'intéresse que moi, et ce n'est pas ce que je voudrais exprimer ici.... »

« Que cela est naturel ! dirons-nous à nos jeunes filles. Écrivant pour le public, l'auteur ne veut pas, par pudeur, étaler ses sentiments ; mais cette retenue est comme forcée par la violence irrésistible de son regret. S'il se laisse aller d'abord à son émotion, c'est pour en être allégé ensuite et pour retrouver la netteté d'idées dont il a besoin. Il arrive ainsi, Mesdemoiselles, que l'esprit se permette un écart pour suivre son cœur ; qu'il passe, en les saluant seulement, devant les idées chères que son dessein lui interdit d'aborder : si pareille envie vous prenait, n'ayez pas de scrupules; vous voyez que cette liberté s'accorde, et, quelquefois, qu'on en peut user avec une grâce bien délicate. — Oui, Monsieur ; mais ce que vous louez ici, Descartes se le permet-il dans le *Discours de la méthode?* Et, s'il se l'interdit, s'il ne dit pas, par exemple, en passant, que ses maîtres de la Flèche étaient de fort aimables gens,

dignes de toutes sortes de respects, c'est donc que cette façon de mêler ce qu'on pense avec ce qu'on sent n'est pas d'un usage universel ? — Sans doute, Mesdemoiselles ; je vous la recommande quand votre tact vous la conseillera, tout simplement. — Oui, mais le tact ! le tact ! — Ah ! le tact, sans doute, le tact ! La divination intérieure ! disais-je tout à l'heure... Que voulez-vous, Mesdemoiselles ? Je ne suis qu'un professeur, c'est-à-dire quelque chose de presque superflu. »

Je pourrais multiplier ces exemples et détailler ainsi tout l'art d'écrire. Ce que j'en ai dit suffit pour justifier l'opinion que voici. L'industrie du style, qui s'enseigne, comprend une partie de critique, une partie de théorie, une partie d'application. On peut démontrer : 1° que tel grand écrivain est très fort par tel ou tel mérite ; 2° que ces mérites se classent et se subordonnent de telle ou telle façon. On peut démontrer enfin les procédés économiques et matériels qui permettent d'exploiter ces mérites en soi quand on les a, mais non de les simuler quand on ne les a pas — L'art du style, qui ne s'enseigne point, comprend tout le reste.

Voyons un peu, maintenant, ce que nous obtiendrons d'un élève par la seule industrie. Supposons un talent très médiocre, mais qui ait fait de très bonnes études (cela peut arriver). Ce jeune sujet, qui a beaucoup de mémoire toujours, a peu d'inquiétude et de sève le plus souvent ; il n'est pas sollicité par l'envie d'écrire ; s'il écrit, c'est par devoir, par ambition ou par vanité. Il le fera très bien, dit le public ; il sera toute sa vie un *prix de discours français*, c'est-à-dire qu'il assistera à la

combinaison de toutes ses lectures passées, qui s'opère en lui. Prenant la plume, il n'éprouvera pas ce tressaillement de plaisir qui fait que l'écrivain-né se crée à lui-même un paradis perpétuel. En revanche, il saura toujours exactement ce qu'il veut faire et le fera par méthode. Pour un ouvrage qu'il entreprend, il choisira d'abord un titre qui lui fasse honneur ; puis il enfilera des notes, ce qu'il sait très bien faire, les classera dans de petits dossiers ; puis, cela préparé, il mettra devant lui un grand papier, inscrira sur le premier feuillet *chapitre premier* et se laissera dériver tout doucement. Ses réminiscences lui fourniront les meilleures façons d'*embellir* une idée commune. Il dira : « Nous laissons à juger si... », ou bien : « L'ascendant qu'il s'était acquis par son caractère et ses vertus... », ou bien : « Il fut enlevé à la tendresse des siens », et tout cela ne sera pas du style, sans doute, puisque le style est l'empreinte forte d'un individu, mais ce sera quelque chose de propre et de décent ; certes il n'en faut pas tant pour sortir de l'ordinaire. Aussi sera-t-il estimé généralement et, s'il est persévérant, il entrera à l'Académie. Au demeurant, il sera une écritoire, non un écrivain, faute d'être une personne.

Or, si l'éducation ne se propose pas de faire des personnes, quel est son dessein ? L'éducation des jeunes filles surtout : n'est-ce pas là sa grande mission ? Une jeune fille sur cent est une personne ; peut-être une jeune fille sur dix deviendrait une personne, si elle osait ; j'en connais plusieurs qui sont toutes prêtes à éclore. Dans les couvents, dans les lycées, dans les

familles, je vous ai fait voir la sujétion d'esprit où elles vivent. Eh bien, ne faut-il pas les aider à rompre cette écorce de Daphné et à se développer au soleil, plutôt que de les enserrer dans les formules d'un art que les formules ne contiennent même pas?

Je le dis sans détour, un manuel théorique de style offert aux jeunes filles, dans l'état présent de leur éducation, est un livre inutile et dangereux. Inutile, puisque l'art du style ne se transmet ni par persuasion ni par contagion ; dangereux, puisqu'il ne peut qu'accroître le formalisme et la passivité de celles qu'il prétend instruire, c'est-à-dire leur élégante stérilité.

III

Je n'aimerais donc pas du tout le livre de M. Lanson s'il répondait à son titre : *Principes de composition et de style.* Heureusement il n'en est rien ; c'est une exquise causerie de moraliste et de critique dont l'objet est, au sens le plus général, la culture de l'esprit. M. Lanson parle avec cette finesse contenue que possédait notre maître commun, M. Bersot, ce demi-Socrate à qui nous devons tant. Il condense en quelques mots très simples une longue expérience; il fait, sans le dire, un retour sur ses propres essais, et cela donne à quelques-uns de ses conseils le charme d'une confession. Il est tout à fait notre contemporain : il a nos préoccupations, notre goût de psychologie, notre passion de raffinement et de sincérité ; il prend des exemples dans Fromentin, dans Tolstoï, dans Pierre Loti. Et, comme de juste,

l'idéal qu'il recommande est l'achèvement parfait de ses qualités personnelles. Il n'encourage guère l'imagination brillante ni la fantaisie. Ce qu'il veut obtenir des jeunes filles, c'est surtout la justesse et la finesse d'analyse, qu'elles sont d'ailleurs naturellement disposées à posséder, comme je l'ai dit ; il veut les rendre ennemies de la déclamation, du vague, du convenu, pénétrantes, curieuses de sentiment, sincères surtout, telles enfin qu'un jeune homme intelligent d'aujourd'hui souhaiterait sa femme.

Mais la grande originalité de cet ouvrage est dans la première partie, me semble-t il, que M. Lanson appelle *Préparation* et qu'on pourrait aussi appeler *Affranchissement*. Vous avez vu de combien d'entraves était lié l'esprit d'une jeune fille : il s'agit de l'en délivrer d'abord et d'en appeler de ses préjugés à elle-même. Étudiez donc cette liste de chapitres : I. *De la stérilité d'esprit et de ses causes ;* II. *De la sensibilité considérée comme source du développement littéraire ;* III. *De la sécheresse des impressions ; du vague dans les idées et le langage ;* IV. *Le développement général de l'esprit est nécessaire pour bien écrire ;* V. *De la lecture ;* VI. *Utilité possible de la conversation ;* VII. *Éducation de la sensibilité :* ne se sent-on pas mieux respirer devant une façon si aisée de préparer les voies ? Et, chemin faisant, que d'observations neuves et vraies, qui se tournent en conseils ! — Il ne faut pas, par exemple, quand il s'agit d'écrire, interrompre, comme on le fait, toute vie en soi pour susciter les idées : « C'est se défaire de soi-même, pour être mieux soi-même... On arrête les battements de

son cœur, pour mieux l'écouter, et on s'étonne de ne pas l'entendre. » — Il ne faut pas, sous prétexte de naturel, bannir l'intelligence et la réflexion de toute effusion passionnée, au contraire : « Le langage du cœur donne la mesure de l'esprit. » — Il y a des expressions courantes et de mode « qui sont aussi des dispenses de penser ». — On ne peut tricher avec le style ; on n'écrit vraiment que quand on est une personne : « Le mot spirituel, ému, pittoresque, sublime, germe sans effort et s'épanouit sur le riche fond de la vie morale ; c'est le prolongement extérieur et le dernier terme d'une longue série de sentiments intimes et d'idées inexprimées. » — Combien d'autres vérités encore, semées en passant, parmi des souvenirs, des anecdotes et des portraits qui vivent ! La conclusion de tout ceci est qu'il faut penser d'abord, que la chose nécessaire est de penser, et que, pour penser, il en faut prendre la peine. Rejetez d'abord les paroles qui flottent à la surface de votre esprit ; puis, cela fait, allez au fond en puiser de toutes neuves !

Mais ce n'est pas assez : le professeur qui parle aux jeunes filles dans une conférence doit aller encore plus loin que M. Lanson ne pouvait le faire dans un livre. Il doit secouer coûte que coûte, avec une véhémence presque brutale, l'engourdissement où se complaisent ces nonchalantes. Je le déclare même, il doit les scandaliser (s'il peut) ; il doit leur faire dire non plus leur éternel *Oui. Monsieur*, mais *Oh ! oh !* et : *C'est trop fort !* La critique nouvelle est, pour cela, tout à fait libératrice. Lorsque M. Jules Lemaître compare Eschyle

aux pantomimes des pierrots, il entretient bien mieux la gloire d'Eschyle que s'il écrivait : « Eschyle est un tragique inspiré ». Lorsque M. Faguet imprime brutalement : « Balzac a des intuitions de génie et des réflexions d'imbécile » , il oblige à mieux regarder Balzac ; car, en littérature, l'irrévérence est le commencement de l'admiration vraie. Mais surtout M. Faguet et M. Lemaître invitent, forcent presque à juger. De plus, ils sont si personnels, qu'ils en deviennent *incopiables*, mérite supérieur pour les auteurs d'ouvrages classiques. Je voudrais qu'on imitât toujours cette indépendance en parlant aux jeunes filles, afin de les heurter et de leur donner l'envie de contredire. Par exemple, j'aimerais bien que l'on commençât une leçon sur Corneille, non plus par les paroles consacrées : « Né en 1606 à Rouen, d'une famille de robe », etc., mais en disant : « La vie de Corneille n'a aucun intérêt ; elle ne sert point à expliquer ses œuvres ; vous pouvez l'ignorer. » C'est bien peu de chose, ce n'est rien ; mais quelle mine effarée ferait l'auditoire ! J'aimerais bien que l'on dît aussi : « Il y a dans le *Misanthrope* une tragédie amoureuse qui est d'un intérêt éternel, un tableau de mœurs qui a une valeur historique, enfin une étude de caractère qui est manquée. » Peut-être une des assistantes risquerait une objection, et celle-là serait sauvée.

Voilà où j'en voulais venir. On comprend que ces observations sur les jeunes filles d'à présent et sur l'art d'écrire ne visaient qu'à cette conclusion : Affranchissez ! affranchissez l'esprit ! L'art de l'écrivain comporte

ce précepte avant tout autre, puisqu'en art il faut être soi-même ou n'être rien; l'état intellectuel des jeunes filles le comporte aussi, puisque justement elles ont peur d'être elles-mêmes. J'indique, après M. Lanson, quelques moyens libérateurs : il y en aurait d'autres, il y en aurait beaucoup plus encore, sans la superstition des examens, des programmes, enfin du mariage (qui est un examen terrifiant à programme variable).

Sans doute tout n'est pas obtenu dès que les jeunes filles ont pris confiance en elles. Cela ne leur ajoute point d'esprit de conversation, ni même aucune de ces qualités de logique ou de ces nuances dont nous avons vu qu'elles manquent souvent. Mais, une fois maîtresses de leur propre esprit, qui peut dire où elles arrêteront leurs conquêtes? Je les vois d'abord bouleversées par un tel ravage de leurs anciennes et chères idées, puis éplorées de voir que personne n'a tout à fait tort, personne tout à fait raison, et que le vieux dogmatisme manque sous leurs pieds ; je les vois ensuite, par un retour brusque, dégoûtées de l'autorité, se précipitant dans la négation, le scepticisme, le nihilisme, où s'arrêtent seulement les intelligences faibles ; je les vois recréant peu à peu leur propre monde intellectuel, comme de braves petites cartésiennes ; je les vois sortant enfin de cette série d'épreuves avec la satisfaction souriante, si gracieuse à contempler, des femmes évanouies qui ouvrent les yeux à la lumière et reprennent leurs sens...

Encore est-il vrai qu'après cela toutes les qualités littéraires leur arriveront par surcroît (j'entends aux

jeunes filles qui sont douées, sans le savoir, bien entendu) ; le travail intérieur de leurs idées aboutira naturellement à l'expression, car, dès que notre idée s'éclaircit pour nous, elle s'exprime d'elle-même, presque sans nous, presque malgré nous, et c'est alors qu'on écrit supérieurement. (Une phrase heureuse n'est qu'une idée parvenue à maturité.)... Et dès lors elles auront le goût, la fièvre de communiquer ce qu'elles penseront et sentiront. Elles s'apercevront que les écrivains ne produisent ni pour l'argent ni pour la gloire, mais pour se délivrer eux-mêmes, comme par une fonction fatale ; cette délivrance, quand on a une fois dit ce qu'on portait en soi, ne fût-ce que tout bas, ne fût-ce qu'à deux personnes, ne fût-ce que dans la solitude, elles l'éprouveront enfin à leur tour. Elles porteront leur bonheur au bout de leur plume, dans leur tête, dans leur cœur... Patience ! Le grand point est gagné si une éducation vraiment autonomiste fait d'elles, non pas des émancipées, mais des esprits sincères et libres.

Une telle ambition vous fait sourire : la femme, dites-vous, est sortie d'une côte de l'homme, et il lui en restera toujours quelque chose. Peut-être ; mais ma chimère me plaît ; chacun de nous désire qu'il y ait au moins une femme dans le monde qui le comprenne et lui réponde... D'ailleurs, si l'on ne s'efforçait pas d'atteindre le chimérique, quelle réforme serait entreprise ? Il faut donc espérer, mais avec un léger scepticisme, que les jeunes filles se décideront prochainement à juger, à imaginer, à concevoir avant que d'écrire,

enfin à vivre pleinement de la vie de l'esprit... Et même, qui sait ? Quand les hommes leur auront appris à penser, peut-être qu'à lenr tour elles l'apprendront aux hommes. En ce temps-là nous serons tous, hommes et femmes, des personnes très distinguées, ce qui sera délicieux, quoiqu'un peu inquiétant ; notre dernier progrès aura été réalisé, notre rôle sera joué sur la terre, et le soleil pourra s'éteindre.

« LE BONHEUR »,

POÈME DE M. SULLY PRUDHOMME.

O cher maître Sully,

Vous désirez savoir de moi
D'où me vient pour vous ma tendresse,
Je vous aime, voici pourquoi :
Vous ressemblez à ma jeunesse ;

et non seulement à la mienne, mais aussi à celle de mes plus chers amis, de ces amis dont le cœur m'intéresse et dont je recherche l'unisson avec une douce inquiétude. Nous reconnaissons, en vous lisant, des nuances de sentiment et de pensée que nous trouvâmes en nous, que nous souhaitons d'y retrouver encore. C'est que vos premiers poèmes furent des événements de notre vie. Génération faible et de peu de volonté, nous avons eu pourtant de nobles soucis, qui devront nous gagner l'indulgence de nos fils ; nous sommes les premiers qui, à votre suite, avons remis à la mode le monde invisible et qui avons fait entrer les idées dans le domaine de la sensibilité. Voilà votre œuvre, où nous vous avons soutenu de nos applaudissements et de notre prédilection.

Nous avions rompu avec la rhétorique, avec Hugo,

avec M. Camille Flammarion, nous cherchions qui adorer ; le maître inconsistant, en qui nous devions aimer à la fois Platon et Protagoras, ne nous scandalisait déjà plus, mais ne nous absorbait pas encore ; nous étions adolescents et élèves de l'École normale. Les meilleurs, les plus fins d'entre nous (deux termes synonymes aujourd'hui, comme vous savez), étaient de vrais personnages de Racine, observateurs d'eux-mêmes, et surtout de leur sensibilité un peu compliquée, passionnés, du moins le plus qu'ils pouvaient, réfléchis, repliés, affectés, avec des élans de sincérité profonde, assez casuistes, mise à part la notion du devoir, qui n'intervenait jamais, dilettantes de psychologie, d'ailleurs dénués de toute métaphysique et vivant de telle sorte que s'il eût fallu extraire une croyance de leurs actes, c'est, comme dans Racine, le fatalisme qu'on eût trouvé au fond... Quel public pour les *Solitudes*, les *Épreuves*, les *Vaines tendresses !* Aussi combien de soirées nous passâmes, assis sur nos lits de fer de l'Ecole, à noter dans vos pages et dans nos souvenirs de fuyants et délicieux accords ! Assurément c'étaient des soirées sans femmes, mais non sans émotions tendres, grâce à vous. On se réunissait en tout petits groupes, on allumait un morceau de bougie, en cachette, et, pendant des heures, on lisait ces vers que nous n'avons pas oubliés ; on les lisait à mi-voix pour leur garder le son voilé d'une confidence, mais trop haut toujours, nous semblait-il, tant nous avions peur qu'ils fussent entendus de quelque personne d'une autre génération.

C'était, en effet, ce qui doublait l'attrait ; vous étiez

nôtre. Quoiqu'une bonne partie de votre œuvre soit assurée d'une jeunesse immuable, je crois que nous seuls, qui serons morts tous avant 1950, nous vous aurons pleinement compris, et encore pendant dix ou quinze années de notre vie seulement. Vous ne répondez pas à l'idée que nos prédécesseurs s'étaient faite de la poésie : ils ne vous distinguent pas nettement de M. Coppée. Vos tristesses leur semblent artificielles ; le raffinement et la sincérité sont pour eux deux choses inconciliables ; vos doutes les ennuient : ils sont certains de tant de choses, eux, les heureuses gens !... Et nous vous aimons d'autant plus, de toute cette sourde hostilité intellectuelle de pères à enfants.

Après cela, il me semblait que jamais je ne pourrais discuter un de vos poèmes, surtout devant le public. Entendre faire des réserves sur vos vers m'eût affligé autant que si l'on avait trouvé mesquine la maison de mon père, où j'ai grandi... Voilà ce que mon amour pour vous me faisait penser. — Mais avec l'éducation toute critique qu'on se donne à présent, on vieillit très vite ; la douceur des tendresses aveugles n'est pas longtemps possible. On sait trop bien les raisons de ses préférences, et dès lors les préférences irraisonnées, qui sont les meilleures, les seules vraies, deviennent infiniment rares... Vous publiez un nouveau livre, *le Bonheur*, je le lis avidement, j'y prends un grand plaisir, mais j'analyse ce plaisir, comme vous analysez vous-même le bonheur des élus (voyez à quel point nous sommes contemporains !), et j'en laisse perdre toute la fleur. Oh ! sans doute j'y vois plus clair qu'auparavant ; je vous replace,

après réflexion, auprès de Pétrarque et peut-être au-dessus de lui, je dénombre les pièces de vous qui seront lues éternellement, je sais à présent ce que j'admire en vous. Triste progrès ! Oui, cher maître, j'ai peur d'être aujourd'hui capable de vous juger. Autrefois, je n'aurais pas voulu, je n'aurais pas pu...

∴

Essayons donc de juger ; tâchons d'avoir raison, puisque je trouve à présent une sorte de satisfaction à ces choses... Et, pour procéder avec méthode, informons-nous d'abord des origines du livre.

Depuis quinze ans déjà l'auteur avait conçu *le Bonheur*. Il le portait en lui, l'élaborait peu à peu, l'alimentait de la substance de ses réflexions quotidiennes. Il y eut ainsi un long intervalle entre l'inspiration et l'exécution. Le premier élan est de la jeunesse du poète, jeunesse généreuse, où les belles idées avaient la grâce d'un sentiment, où les sentiments avaient la netteté d'une idée, jeunesse spéculative et stoïcienne à la fois, occupée à se regarder vivre (*la Vie intérieure, les Solitudes*), et pourtant affranchie de cet égoïsme supérieur que donne la contemplation, éprise au contraire du bien public, de la vertu active, du sacrifice (*un Songe, Impressions de la guerre, le Zénith*). Oh ! quelle âme belle et rare montraient ces premiers ouvrages ; quelle belle âme révèle aussi la conception de l'ouvrage d'aujourd'hui !... Et ce poème alors ébauché, c'est la maturité de l'auteur qui l'a écrit ; une maturité encore ingénue, mais

distraite par des préoccupations que son ingénuité même grossit sans mesure, raffinée toujours, mais dans les formules plutôt que dans les sentiments, moins intéressée par la vie que par une construction logique, enfin un peu refroidie et scolastique... Imaginez une exquise parole de l'Évangile, jaillie du cœur, puis reprise et commentée, après douze siècles, avec toutes les subtilités d'un saint Anselme. Seulement ici l'inspiration divine et la glose sont fondues dans la même œuvre, le doux Messie et le théologien sont un même homme. Voilà ce qu'il faut savoir, — pour se donner ensuite la gloire de le deviner, à la lecture du livre.

⁂

A l'origine, M. Sully Prudhomme eut une idée que vous croiriez simple, qu'il crut simple lui-même ; il projeta de peindre deux êtres heureux. (Pourquoi deux, plutôt qu'un seul ? Sans doute parce que « le bonheur semble fait pour être partagé », comme dit Racine.) Ce sera l'affaire de cent ou deux cents vers, se dit-il, bien remplis comme le sont toujours les miens, et j'aurai fait un joli conte des *Mille et une Nuits*, pensé par un philosophe.

Réaliser deux êtres heureux, rien de plus... Vraiment, nous tenons trop peu de compte de la conception d'un ouvrage : nous ne sommes pas assez étonnés de cette merveille en raccourci qui est le germe d'un poème. Sans doute nous avons entendu dire que ces merveilles-là naissent d'elles-mêmes dans les jeunes imaginations, que

les cahiers de classe des adolescents en sont remplis, et dès lors la marque des talents vraiment supérieurs, c'est dans l'exécution que nous la cherchons. Mais peut-être avons-nous tort, surtout dans l'état présent des esprits ; peut-être la distinction suprême est-elle aujourd'hui dans une certaine façon simple et puissante de concevoir, que notre chaos intellectuel rend bien difficile, et non pas dans un art d'expression parfait, que l'école parnassienne, après Victor Hugo, a rendu presque trivial. C'est pourquoi un symbolisme très intelligent devient, en cette fin de siècle, la poésie elle-même ; c'est pourquoi il faut estimer avant tout la vigueur de pensée qu'une œuvre révèle ; c'est pourquoi la conception du *bonheur,* à elle seule, équivaut à un chef-d'œuvre.

Rien n'est plus original, en effet; qu'on y fasse attention. Comment concevez-vous un homme heureux?

Le bonheur, est-ce un caractère? est-ce une passion ou un sentiment? Non, c'est une pure abstraction; créer un être heureux, en poésie, cela revient simplement à définir le bonheur, œuvre d'analyse et non d'imagination, œuvre de conscience avant d'être œuvre d'art. Le poète n'est plus l'Orphée paisible, chantant les merveilles réelles du monde ; c'est l'Orphée touché du désir de possession, qui, avant de s'attacher à peindre l'Eurydice idéale, tâche de la saisir.

Mais, me direz-vous, la poésie philosophique existait déjà. Dans notre siècle même, *La Chute d'un ange, Eloa,* sont des idées réalisées. Quelle est, après ces essais illustres, l'originalité de l'entreprise de M. Sully Prud-

homme ? Où est sa création ? — Essayons de le découvrir.

Voici, par exemple, l'*Eloa*, de Vigny, le plus beau motif de poëme qui existe : l'amour divin poussé à la limite, non seulement pardonnant au mal, mais l'aimant, à force de le plaindre, et s'abîmant avec lui. Éloa, ange née d'une larme du Christ, en arrive à se donner à Satan ; telle est, dans sa pureté première, la conception de l'œuvre. Eh bien ! remarquez que c'est un *mystère*, un drame tout à fait mystique, mais un drame ; l'effort du poète a porté sur la création du personnage d'Éloa et sur la situation où elle doit être mise ; ce personnage et cette situation une fois fixés, le poème marche avec une logique serrée jusqu'au dénouement nécessaire. L'intrigue des *Idées de Madame Aubray* n'est pas mieux déduite. On en peut presque dire autant de la *Chute d'un ange*.

Dans le poème conçu par Sully, rien de semblable ; le personnage n'existe pas, ne doit pas exister dès le début ; sa seule marque, qui est la béatitude, ne lui est donnée qu'à la fin, et c'est là le dénouement ; en attendant il se complète, il se façonne, et c'est là le sujet. Son homme heureux, son Faustus, le poète n'en a pas l'intuition directe, il l'élabore ; c'est l'intégration patiente d'un rêve.

Tandis que le peintre ne s'interroge pas sur la réalité de son modèle, qu'il le copie en sécurité, le philosophe a l'inquiétude de créer son modèle à mesure qu'il le copie. Ici il le fallait bien : Le bonheur, en effet, est une abstraction non pas universelle et solide, comme

un axiome, mais instable et individuelle ; c'est un nuage formé de tous les soupirs d'une âme humaine. Vous ne pourrez donc en faire une peinture qu'après l'avoir fixé ; et qui ne voit que l'objet du poème est justement de fixer l'image plutôt que de la peindre ?

Là est l'originalité véritable de notre maître : Lamartine paraphrase, Vigny veut prouver, Sully Prudhomme cherche. Le premier a créé la *Méditation poétique ;* le second, la *Thèse poétique;* le troisième, l'*Investigation poétique.* Déjà dans l'incomparable pièce sur *la Mort* (*Vaines tendresses*) et dans la *Justice*, Sully Prudhomme avait inauguré cette poésie toute neuve. Je m'en aperçois à présent et je comprends bien mieux la place que ce pénétrant esprit tiendra dans l'histoire, non de la science, non de la poésie seulement, mais de l'universelle curiosité humaine. Ces grandes et vagues marionnettes, les idées pures, il ne les manie pas, comme les autres poètes philosophes; non, il en prend une ; il l'ouvre, il l'interroge, il la scrute. — Dites un peu, vous qui parlez de la Mort, de la Justice, du Bonheur depuis des milliers d'années, dites un peu ce que c'est que le Bonheur, la Justice et la Mort !

C'est ainsi que Sully Prudhomme a porté l'analyse plus avant qu'aucun poète, c'est ainsi qu'il nous a montré la complication infinie de ce qui nous paraissait simple, c'est ainsi qu'il est allé se heurter bravement, plus bravement que les plus forts d'entre nous, aux contradictions dernières des choses. Or, en métaphysique, ne croyez pas, comme le public débonnaire, que la beauté est dans les réponses (les réponses ! ô Renan ! ô Mon-

taigne !); la beauté est tout entière dans les questions, beauté singulière, capable de faire passer l'envie de toutes les autres beautés quand on y a une fois goûté. — Et voilà comment cette seule entreprise de définir, sous une forme symbolique et poétique, le Bonheur, me semble mettre un poète au premier rang des hommes qui pensent.

Mais revenons à nos deux êtres chimériques, à nos deux homuncules : que leur faut-il pour qu'ils deviennent vraiment heureux ? Cherchons. Et cette recherche n'est pas la préparation du poème, elle est le poème lui-même, comme je viens de dire.

Première solution ; le paradis des enfants et des simples : jouir. Jouir avec une intensité supérieure et continue de tout ce qui sur terre nous paraît enviable. Mais encore qu'est-ce qui nous paraît enviable, puisqu'enfin le rêve du bonheur, ce n'est que l'analyse du désir ? Que sais-je ? Les bonnes odeurs, les spectacles gracieux, les harmonies suaves, et par-dessus tout cela, la plénitude de l'amour. Que Faustus soit donc mort et que, se réveillant doucement sur une planète épicurienne, il retrouve, prête à l'accueillir, cette Stella qu'il avait uniquement aimée. — Stella, vous l'avez reconnue, c'est l'*Etoile* , c'est cette femme que les hommes d'imagination seuls rencontrent avec transport, parce qu'ils l'avaient rêvée avant de la voir et qu'ils la reconnaissent comme leur idée favorite ; c'est cette femme dont l'existence fait croire à une connivence secrète et maternelle de la destinée, et dont toutes les plus belles femmes ne sont que de pâles sup-

pléantes. — Tous deux, enlacés dans une étreinte que ne menacent plus ni le monde extérieur ni la mort, se posséderont et se délecteront de leur unanimité. C'est une forme du bonheur, cela, et même à qui donc, parmi les plus intelligents, n'est-il pas arrivé de croire, après un baiser, ou plutôt encore avant, que c'en était la forme suprême ?

Deuxième degré : Faustus étant notre contemporain la curiosité veille en lui ; le comment des choses lui paraît fade et illusoire, dès que le pourquoi s'est posé. Le tourment de savoir le reprend donc au milieu même des délices :

« Je n'ai fait qu'aimer et sentir,
Mais sans pouvoir anéantir
Ma pensée et sa vieille attache ;
Il couve en ma joie un tourment,
Car sous l'objet le plus charmant
Je veux saisir ce qu'il me cache,

« L'invisible sous les couleurs
Et l'impalpable sous les fleurs
Où j'appuie, en songeant, ma tête ;
Je ne peux plus l'y reposer :
Si je tends ma bouche au baiser,
L'inconnu se dresse et m'arrête.

« Hé bien ! prenons-le corps à corps !
Que, terrassé par mes efforts,
Le monstre vaincu me réponde !
Que, sous le grand masque étoilé,
Je contemple en Dieu dévoilé
La cause et la raison du monde ! »

Cela veut dire, me fait remarquer une ironique personne, que Faustus a quarante ans passés et qu'il

est un peu revenu des femmes, surtout de la sienne. — Mais cette personne ne croit pas à la réalité du tourment divin ; c'est une âme rudimentaire. La vérité est que l'inquiétude intellectuelle devient aujourd'hui envahissante au point d'être un empêchement à la vie, du moins chez ces quelques hommes qui sont les seuls spectateurs à l'approbation desquels l'Auteur des choses doive tenir, ce me semble. A lire nos romans, on croirait que nous ne sommes que des bêtes instinctives, seulement sensibles ; or, à mesure que la duperie de l'amour est mieux percée à jour, ces peintures de l'homme paraissent plus fausses et plus insupportables. Quel romancier refera, à notre usage, *la Recherche de l'Absolu*, de Balzac ? Qui nous représentera au complet? Qui nous rendra la tête, la pauvre tête impatiente et douloureuse que les sensationistes modernes nous ont retranchée ?

Nous voilà donc rembarqués à la recherche de la félicité. Savoir ! — Non point comme un savant, ni même comme tous les savants ensemble, mais immédiatement, par simple intuition. Est-ce une volupté, cela? Je ne me la figure pas bien. Recevoir la solution de problèmes que nous ne soupçonnions même pas, ce serait, de la part du Maître du Paradis, une libéralité en somme superflue. Tout le plaisir de la science est peut-être dans la création au sein de la recherche, comme celui de l'amour, dans la création au sein du désir. Oui, peut-être n'y a-t-il pas de joie du tout dans la liberté absolue, tandis qu'il y en a une divine dans l'affranchissement... Pas tout l'Amour à la fois !

Et si j'ai une prière à t'adresser au sujet de mon bonheur, ô Être suprême, je t'en supplie, ne t'en charge pas! Laisse-moi faire plutôt! C'est un fruit qui n'a de saveur que cultivé par nous-mêmes et dans notre petit jardin!

Faustus se nourrira donc de la certitude un peu maigre que la science humaine peut lui offrir, philosophie antique, philosophie moderne, synthèse des lois de l'univers; il ne sera pas rassasié; d'ailleurs, la révélation seule d'un être surnaturel (l'auteur évoque Pascal) explique l'ensemble. Mais, comme une telle science est gratuite, la possession en paraît à l'homme de peu de prix; il sait, il est content, mais non pas heureux; et il revient à l'Amour, qui le ravit plus pleinement, sans doute parce qu'il y joue son personnage, et que l'Amour du moins n'a pas la cruauté, comme cette inhumaine et froide Vérité, d'exister en dehors de lui, supérieurement à lui, indifféremment à lui... C'est dans les bras de sa Stella que Faustus, tristement savant, se réfugie. — Et c'est là la seconde étape du Bonheur.

Mais voici la troisième, qui est sublime. Ces amoureux, quelle est après tout leur valeur morale? Jusqu'ici nous ne le voyons guère. Stella est sans doute une femme très aimante, Faustus est, de plus, un noble esprit; mais est-ce là le dernier accomplissement de l'âme humaine? Il manque à ce concert la corde d'airain. Que le devoir se présente à son tour, et sous sa forme la plus haute, la moins pharisaïque, la plus opposée à l'intérêt; que ce devoir soit accompli

dans l'élan le plus généreux, au prix du renoncement à quelque chose d'infiniment doux ; tout change, et notre Paradis se moralise. Or, ce que nous pouvons concevoir de plus haut dans la vertu, c'est le dogme chrétien de la Rédemption : il faut que Faustus soit un Christ. La charité sans limite va le transformer. Il entendra les voix désespérées de la terre ; il sera piqué de l'aiguillon :

« Héros que j'enviais, ô saints ! votre martyre,
Quel qu'en soit le destin, comme autrefois m'attire :
Votre mérite à Dieu dans l'infini s'offrant
Est plus pur sans salaire et sans espoir, plus grand !
Du ciel intérieur il vous a faits les hôtes,
Mais vos âmes, en outre et depuis bien longtemps,
D'une aile plus légère, aux sphères les plus hautes,
Ont déjà devancé vos soupirs que j'entends (1) !
Et moi, dont nul bienfait n'a racheté les fautes,
Qui même ai fui les maux au lieu de les guérir,
J'usurpe ici la paix si rude à conquérir !... »

Et Faustus devient grave. Stella s'approche : « Qu'as-tu donc ? — Rien ; c'est la beauté de cette nuit qui m'émeut. » — Mais, au souvenir de la douleur des hommes, il pleure ; elle tressaille : « Il a pleuré, l'ingrat ! » Il la rassure ; mais depuis lors il fixe obstinément le point de l'azur où la terre lointaine doit évoluer loin de leurs regards. « Te rappelles-tu cette pauvre terre où nous nous sommes d'abord fiancés ? —

(1) Rappelez-vous Corneille :

Son âme, s'élevant au delà de ses yeux,
Avait au Créateur uni la créature,
Et marchant sur la terre, elle était dans les cieux.

A peine. — Et la douleur des hommes, l'as-tu donc oubliée ? — Ah ! mon bien-aimé, tu souffrais pour la terre aussi ! — Oui ; laisse-moi délivrer ces frères déshérités ! Je reviendrai ensuite mêler à ton bonheur celui de tous les hommes ! »

« Levant son clair regard, Stella profondément
Dans les yeux de Faustus le plonge un long moment ;
Elle y mire son âme avec idolâtrie,
Lui jette au cou ses bras, les y noue, et s'écrie :
« Si tu faisais cela, mon bien-aimé, mon roi !
(Mais c'est chose impossible et folle que tu rêves...)
Si tu désertais l'astre où m'ont rivée à toi
Nos heures de délice innombrables et brèves,

je te suivrais, partageant tes douleurs et tes mérites ! — Je ne puis te l'imposer. — Je le veux. — Cela n'est pas juste, mon amie. — Cela est bon.

— Tu veux que je demeure, alors ?
— Je t'en défie ! »

Et tous deux renoncent à leur félicité éternelle pour affronter encore une fois la vie et enseigner aux hommes le vrai salut.

Qu'ils n'y puissent parvenir, que le genre humain ait disparu de la terre, il n'importe, le sacrifice est consommé, puisqu'il est consenti.

Laissons les détails de la fable poétique : eh ! qui ne voit que devant la hauteur de l'enseignement la fable s'efface presque ?

Ainsi, par le renoncement à la félicité, les deux âmes arrivent à la félicité. Le voilà, le dénouement :

Entrez donc, pour n'en plus sortir,
Dans le bonheur, votre conquête ! ..
Le bonheur n'est dû qu'à l'effort.

. . . .

Savourez le divin baiser
Que l'âme pur offre à la bouche.
Votre vertu même est la couche
Où vous allez vous reposer !

Sentir, *Connaître*, *Valoir*, le cycle est achevé. Faustus et Stella arrivent à être heureux. Que goûtent-ils alors? Hélas! nul n'en peut avoir idée; ce que vous savez à présent, ce n'est pas de quelle nature est le bonheur, mais quel chemin y conduit... Et le poème s'évanouit.

Telle est cette conception contradictoire et sublime du *Bonheur*, quintessence de la jeunesse du plus idéaliste de nos poètes; conception si pathétique, si belle qu'en vérité il semble que la générosité en dissimule la tristesse infinie et qu'on n'apprenne rien de plus, dans ce livre austère, que le véritable art d'aimer.

Il faudrait que toute la jeunesse d'à présent vibrât à cette haute leçon. Enfin, si j'étais femme, je crois que j'adorerais un amant qui vivrait selon cette philosophie et qui me sacrifierait, après beaucoup de déchirements, il est vrai, à la charité universelle dont nos amours ne sont que de timides essais. Je crois même que je l'adorerais seulement à cette condition.

*
* *

A présent que le dessein du poète vous apparaît assez clairement, vous pouvez imaginer qu'il réponde ainsi,

lui-même, aux critiques qu'on a faites de son œuvre (1) :

— O mes amis, que vos reproches sont vains! Vous accusez mon Éden d'être un peu artificiel et insuffisant. J'accorde qu'il l'est, au moins dans ma première partie consacrée aux plaisirs sensibles ; que les éléments en sont faciles à trouver autour de nous, et même sans sortir de Paris, que c'est un composé du Louvre, des concerts du Conservatoire et de l'Exposition d'horticulture, élevés au superlatif; vous pouvez même rappeler à ce propos le Paradis qu'on appelle plus particulièrement terrestre (sans doute pour faire croire que les autres ne le sont pas) ; que m'importe? Si j'avais tenté un poème descriptif des joies des élus, mon ouvrage serait manqué un peu ridiculement, mais je n'ai conçu ni une vision de sainte Thérèse ou de Bunyan ou de Swedenborg, ni un poème théologique, ni un poème didactique; j'ai voulu faire une œuvre proprement de morale et, pour tout dire d'un mot, une parabole stoïcienne. Ce que l'élan intérieur d'un Épictète eût trouvé, ce qui, vaticiné par quelque pythie, eût inspiré beaucoup d'admiration platonique et aucune persuasion, j'ai voulu y amener pas à pas le lecteur. Eh! la tâche des docteurs de la vertu n'est-elle pas

(1) Je pense ici surtout aux articles de MM. Anatole France dans *le Temps* et Jules Lemaître dans *les Débats*, où se montrent d'ailleurs tant de finesse et une si profonde analyse sous un apparent abandon. Deux critiques exquises et dignes de l'ouvrage ; il faudrait les insérer, dans le volume même, sous la même couverture. — M. Schérer va plus décidément au cœur de l'idée ; mais combien il est moins habile à se déprendre de lui-même.

justement de rendre l'héroïsme naturel, d'en ouvrir toutes les avenues, de présenter comme une solution raisonnable et nécessaire l'inspiration instinctive de la plus haute des âmes? Voilà mon vrai dessein, et si mon paradis n'est pas tentant, s'il est un peu ennuyeux, si vous n'avez pas envie de dire, devant la béatitude de mes deux personnages, le mot du *Voyage du pèlerin* : « Quand j'eus vu cela, je souhaitai d'être avec eux ; — *which when I had seen, I wished myself among them* », tant mieux! C'est signe que la plus agréable vie que nous puissions concevoir est encore bien fade sans l'effort, sans le mérite, sans le sacrifice ; — qu'ai-je voulu montrer autre chose ?

— O cher maître, répliqueraient alors les critiques, quand on peut se tromper sur un ouvrage, c'est toujours la faute de l'auteur.

⁂

Je suis assez de leur avis. La parabole qui est sans doute le fond du *bonheur* n'est pas dégagée nettement. Et la charmante préface de l'auteur, bien entendu, embrouille un peu plus les choses.

D'abord on ne voit pas si les trois cycles que traversent Faustus et Stella : Sentir, Connaître, Valoir, représentent trois éléments tous trois nécessaires en même temps à l'achèvement de la félicité, ou bien trois solutions dont les deux premières sont écartées et la troisième seule retenue. Cette dernière explication me semble la bonne, car les plaisirs sensibles n'aboutissent

en somme qu'au vide, et la science, même possédée pleinement, réjouit si peu Faustus, qu'il cherche dans les bras de son amante l'oubli de cette certitude superflue ; déception ici, déception là... Mais alors que l'angoisse de cette course au bonheur se sente mieux, que les deux premiers paradis soient plus franchement des purgatoires, que Faustus s'écrie toujours : « Je sens, et après? Je sais, et après ? Il doit y avoir, il y a sûrement quelque chose d'autre, à quoi j'aspire ! » — Et alors la réponse du poète: Ce que tu souhaites, inconsciemment, c'est la violation de l'égoïste nature, c'est l'épanouissement de ta liberté dans l'offrande de toi-même, c'est la négation de ce que l'humanité stupide appelle le bonheur ! Là est la volupté infinie ! — Cette réponse, dis-je, acquerrait une netteté, une majesté nouvelle. Et par surcroît, plus de courant traverserait toute la première moitié de l'œuvre, un peu stagnante.

Un autre effet de la longue incubation où Sully Prudhomme s'est complu, c'est qu'un poème si cohérent d'ailleurs, semble pourtant se composer de morceaux achevés chacun à part. J'explique ce qui semble contradictoire dans ma critique : vous apercevez que le poète a fait d'une venue le moule de l'ouvrage ; il ne quitte pas une fois ses héros pour se permettre un développement général ; son analyse philosophique garde constamment la tournure narrative : « voilà ce qu'ils éprouvèrent », — et non « voilà ce que nous souhaitons d'éprouver », si bien que rien ne peut se détacher, du moins sans être accompagné d'une ex-

position de tout le sujet. — Et d'autre part, comme chaque détail est forgé isolément, à froid (si cela peut se faire), le travail en est patient, serré, sans largeur naïve. Et alors l'ennuyeux, le voici : on prévoit trop peu, dans chaque partie, celle qui va suivre, on n'y aspire pas ; on ne s'achemine pas assez visiblement vers la fin ; le paradis sensible paraît n'avoir pas d'autre objet que lui-même, et ainsi du paradis intellectuel, ce qui égare les critiques (et sans doute aussi les autres personnes).

Ici je m'arrête en voyant très nettement un lecteur, un lecteur de cette odieuse catégorie de gens qui concluent sur tout, et même, pour être plus sûrs de conclure, commencent par là. « En somme, c'est un beau poème manqué », dira ce lecteur ; après quoi il ira le répétant dans le monde, et peut-être s'imaginera-t-il qu'intérieurement je suis de son avis. Un poème manqué! en vérité ! Mais un poème conçu avec sublimité ne peut être *manqué;* ne subsistât-il du *Bonheur* que la beauté de la tentative, la beauté de l'investigation, la beauté de la solution morale, cette œuvre resterait incomparablement au-dessus de ce que tous les autres cerveaux d'à présent peuvent produire. Oui, Chapelain pouvait manquer sa *Pucelle*, le Père Le Moyne pouvait manquer son *Saint Louis* (et c'est ce qu'ils ont fait bravement), Victor Hugo eût pu manquer presque toutes ses pièces de la *Légende des siècles*, s'il n'eût pas été un artiste prodigieux ; en effet, la conception de ces œuvres n'enrichit pas la pensée, ou plutôt il n'y a pas de conception du tout ; mais manquer ce *Bonheur*, une fois

conçu, cela n'est plus possible; n'importe qui pouvait l'écrire : M. Déroulède y eût suffi.

*
* *

Manqué ?... Alors la plus pénétrante sensibilité, une précision extrême dans le maniement des idées les plus fuyantes, une propriété rigoureuse, une surprenante force logique, tout cela serait trop peu pour écrire un chef-d'œuvre ? Et comment le croire ?

Assurément l'auteur s'est fermé cette source de poésie en quelque sorte publique, que les religions ont placée dans leurs Edens. Etant un chercheur, il ne veut point de la vision de Dante, qui était un croyant. Aussi son paradis, où Faustus et Stella se promènent, comme en attendant le maître de maison, a-t-il l'air un peu démeublé. Celui que le Père Monsabré va nous peindre à Notre-Dame sera plus riche... Et cependant, au défaut de ces peintures enivrantes qui n'eussent rien prouvé, le poète sait encore être poète. Les veines limpides et fraîches que l'auteur des *Solitudes* est allé chercher plus profondément que les autres, ne sont point taries.

On retrouverait même dans ce dernier volume les deux Sully Prudhomme que nous connaissions. D'abord le métaphysicien préoccupé de définir : les vers sur la philosophie antique sont un délice, un délice sérieux ; le défilé des systèmes et des sciences offre un rare tour de force. Vous savez que l'auteur prétend tirer de la versification seule, réduite à l'art de formuler en cadence, des effets que la prose ne donne pas. J'y consens,

je le crois volontiers, mais à la condition que la sonorité soit elle-même révélatrice de l'idée, chose bien délicate ; car enfin on ne peut pas dire que les *ll* mouillées conviennent à Epicure et les *r* à Zénon ; et pourtant..., dans ce qui paraît inepte ici, il y a quelque chose de vrai.

Vous reconnaîtrez aussi le Sully Prudhomme raffiné et tendre, avec sa discrétion qui pénètre si bien. Le parfum des œillets s'associe à un souvenir ; les sentiments inexprimés se révèlent par une belle musique dans une belle soirée ; l'amant veut que son amante reste ce qu'elle était, adorable et imparfaite : ne sentez-vous point en tout cela palpiter le cœur vivant ?

L'imagination est même plus hardie, plus large qu'autrefois. Regardez le monde antique attablé dans sa dernière orgie (c'est, trait pour trait, le tableau de Couture), et voici que soudain, dans sa coupe pleine, tembe une goutte de sang, du sang du Christ ; aussitôt les Saturnales s'évanouissent, toute l'antiquité s'écroule. Qu'y a-t-il de plus poétique que ce symbole, si sobrement marqué ? — Ecoutez à présent ce crescendo des voix douloureuses de la terre, si longtemps inentendues, qui montent vers Faustus, interrompent, pour le lecteur du moins, sa béatitude, et le réveillent à la fin...

Mais le *Bonheur* est aussi un *art d'aimer :*

Prends-moi donc sur ton cœur et fais signe à la mort !

Ce cri ne vous donne-t-il pas envie d'aimer, pour éprouver seulement s'il y a, à le jeter et à l'entendre, plus d'angoisse ou plus de joie ? Aussitôt après, la dou-

ceur, pour des êtres qui s'aiment, de mourir ensemble, est pressentie d'une façon délicieuse :

Epoux, l'un contre l'autre, appuyez bien vos cœurs ;
Vos âmes cette fois sur vos lèvres sont sœurs...
Vous connaissiez l'amour, mais non sa joie entière ;
La profonde douceur, la jouissance altière
De rendre sur la bouche un culte à la vertu,
De pouvoir s'adorer quand le désir s'est tu.

. . . .

La tombe est toute faite, et pour l'heure fatale
L'aube leur a tissé des suaires d'opale...
Étendus sans bouger, droits, les bras seuls fléchis
Pour rapprocher leurs mains et les unir, il semble
Que le trépas déjà les ait glacés ensemble.
Ils n'ont pas vu la Mort achever leur repos ;
Leurs yeux à leur insu par degrés se sont clos,
Leurs fronts n'ont plus pensé, décolorés à peine,
Et tout bas, ralentie, a cessé leur haleine !

. . . .

Quand le soleil du monde abandonné par eux
Embrassa tout à coup l'horizon vaporeux,
Une abeille rôdeuse, explorant les prairies,
Sur un amas foulé de mille fleurs meurtries
S'arrêta pour y faire un butin pour son miel,
Comme avec la douleur se fait la joie au ciel.

Vous raconterai-je la fin ? — Non ; la beauté de l'idée est trop bien accompagnée par celle des vers, pour que je veuille l'en dépouiller. La pensée y pénètre le rythme avec une aisance reposante ; l'essor de Faustus et de Stella entraîne toute l'œuvre ; le bercement de la Mort, le spectacle de la terre délivrée de l'homme, la dernière ascension en plein ciel ne nous laissent point respirer. On est enlevé dans la même extase que les deux chères âmes.

Je tiens à dire, malgré tout, que la sensation du Bonheur librement respiré ne domine pas dans le livre. La minutie, les retouches à froid, l'émiettement de ce qui devrait être rassemblé, fatiguent, satisfont peut-être à la réflexion, mais ne charment pas assez.

Et pourtant, à le bien entendre, dans ce duel entre les deux facultés du poète, son imagination qui réalise le bonheur, et son analyse qui le dissout courageusement à mesure, je vois une poésie triste, vraiment tragique, dont le livre ne garde que le reflet, il est vrai, mais qui se perçoit encore. Si bien que là même où l'ouvrage cesse d'être poétique, l'auteur l'est encore.

*
* *

Au moment de fermer ce livre et de le replacer sur la planche voisine de mon chevet, parmi les auteurs utiles à la conduite de la vie, un scrupule me vient. Peut-être ne l'ai-je pas assez loué : mon attachement au poète, mon respect pour une entreprise si vaillante, mon admiration pour une grande partie de l'œuvre me conseillaient d'en dire davantage. Et comme je l'eusse fait volontiers ! peut-être même aurais-je retrouvé pour cela, si vous aviez voulu m'écouter quelque temps encore, toute l'émotion caressante de ma vingtième année, de mes premières lectures des *Vaines tendresses* ; je la sens, au moment de finir, qui me remonte au cœur et me donne l'envie d'effacer tout ce regrattage de la critique.

Mais non ; j'ai, au contraire, trop loué ce livre ; c'est un

contre-sens. Il suffisait de le conseiller à tous ceux que l'avenir moral du monde préoccupe. Le conseiller, sans plus ; ils auraient éprouvé eux-mêmes, au contact, cet ennoblissement que la beauté morale, jointe à la beauté poétique, donne encore à nos âmes fatiguées. Ce poème est l'annonce du néo-christianisme que le XXe siècle nous promet ; en établissant que le mot vulgaire de bonheur recouvre une contradiction radicale, un pur néant, il est le signe qu'une orientation nouvelle de la vie va être trouvée ; il contient la plus haute affirmation d'une époque peu affirmative ; il est délicieusement sublime ; — mais il me semble que le louer comme « une jolie composition », c'est s'avouer indigne de le comprendre.

Vous êtes donc, ô cher maître Sully, un poète exquis, le premier de ce temps. Mais, par-dessus tout, vous êtes une très grande âme... Et peut-être qu'un jour on reconnaîtra que ce mot est en somme un éloge.

« TOUTE LA LYRE »

ŒUVRE POSTHUME DE VICTOR HUGO (1).

C'est *Toute la Guitare* qu'il faudrait dire... Toute la Guitare, encore en assez bon état et « garnie de toutes ses cordes, ou peu s'en faut »...

Rois scélérats, noirs comme de l'encre, prêtres fourbes et féroces, peuples opprimés et innocents, poètes seuls voyants et conducteurs de l'humanité, universalité de l'amour, supériorité de la liberté sur l'esclavage, progrès, lumière, fin de l'ancien monde, zénith et nadir, Glycère et Margoton, etc., etc.; l'intarissable vieillard a repris avec une confiance touchante en lui-même ces thèmes déjà développés dans ses vingt derniers volumes.

Et, comme il est permis aux gens qui sont morts depuis quelques années déjà, sur beaucoup de ces points il n'est plus très au courant... On éprouve, en lisant ses vers, quelque chose de la gêne compatissante qui se

(1) Lorsque cet article parut (dans la *Revue bleue* du 23 juin 1888), quelques personnes d'une grande simplicité de jugement pensèrent que j'avais voulu insulter la mémoire de Hugo, entreprise bien stérile. J'ai reçu à ce sujet d'amusantes lettres. La vérité est qu'adorant avec éblouissement ce *père Ouranos* de notre poésie, j'ai voulu pourtant faire sur lui un article *antipathique*. Cela était à propos; il ne faut pas s'endormir sur les gerbes faites.

répand dans un cercle, lorsqu'une personne sourde lâche un petit discours qui montre qu'elle n'est plus du tout à la conversation. Aussi à l'effort vain pour être ému, se mêle quelque attendrissement non pas sur l'œuvre elle même, mais sur la rapidité pitoyable avec laquelle un idéal de beauté presque contemporain recule dans le passé. Une telle épaisseur de rouille en trois ans ! Si peu de temps pour désapprendre une langue et en rapprendre une nouvelle, pour se devenir inintelligible et insupportable à soi-même !...

Là est le plus grand intérêt de cette publication posthume ; elle nous sert à mesurer combien nos goûts en poésie ont changé dans ces dernières années ; elle nous donne, par antipathie, une conscience plus nette de ce que nous recherchons à présent chez un faiseur de vers. Et cela, c'est une chose difficile à savoir autrement, car, si les morts sont déjà distancés, les vivants ne nous satisfont pas encore, et aucun poème contemporain ne répond tout à fait à notre souhait intérieur. Vous sentez bien qu'on tâtonne, qu'on attend quelque chose d'autre. — Oui, mais quoi? — Quoi ? c'est ce que *Toute la Lyre*, modèle accompli de l'œuvre qui « n'est pas ça du tout », peut nous aider à découvrir, comme le soleil couchant aide à trouver l'orient.

Revenons donc sur ce passé éteint, mais sans renoncer pour cela à aucune de nos préférences d'aujourd'hui, de nos préférences instinctives, intimes et timides, en cherchant à les opposer au contraire, à les accuser, à les fixer. Il ne s'agit pas d'expliquer Victor Hugo seulement, il s'agit de nous expliquer nous-mêmes en nous

servant de lui, étude bien plus amusante, où nous sommes bien plus intéressés. Je vais l'essayer, quoiqu'en souriant de moi-même, car enfin à critiquer un volume nouveau de Victor Hugo, on se donne un peu l'air d'un néo-Gustave Planche.

I

Ce beau mot de « Toute la Lyre » avait été choisi par Hugo lui-même ; il n'était pas modeste dans ses titres. En même temps il aimait les classifications, selon la tradition française qu'il suivit toujours, en la reniant. Ainsi, après avoir aboli la distinction des genres, il écrivit les *Quatre Vents de l'esprit*, qui, sous cet air d'apocalypse, rétablissent bourgeoisement les genres lyrique, épique, satirique et dramatique. De même les sept cordes de la lyre, correspondant à sept inspirations distinctes du lyrisme, devaient lui paraître un symbole tout à fait convenable, de grammairien pointilleux, sous le faux aspect d'un prophète énorme et sibyllin.

Ces sept cordes, quelles sont-elles ? On pourrait, en suivant l'ordre arbitraire de l'ouvrage, les désigner ainsi : I. Histoire (développements sur la Révolution ; petits morceaux de la *Légende des Siècles* sur la cruauté des rois; néant des monarques orientaux une fois morts, égyptiens et babyloniens; panégyrique de Mlle Louise Michel) ; — II. Nature (divers paysages); — III, Humanité (petites études de sensations ; l'enfant innocent et vénérable; la femme inquiétante, instable ; il faut être

bon ; les prêtres inventeurs des dieux par tricherie et intérêt ; Dieu plus grand que les hommes et visible dans l'univers, non dans les livres) ; — IV. Art (l'art libre ; le bon goût barrière ; Boileau suranné ; le poète tour à tour lion et colombe ; l'érudition stupide et ignorante ; le critique eunuque ; les grands hommes méconnus et insultés) ; — V. Destinée (souvenirs de jeunesse ; la vie est rude ; les amis meurent et cela afflige ; le travail est une consolation ; la calomnie est impuissante contre les grands hommes ; la vieillesse fait pressentir la mort); — VI. Amour (l'amour véritable ne peut s'exprimer ; l'amour sensuel est une chose auguste et révélatrice de Dieu ; il est sacré de s'amuser avec de petites blanchisseuses, pourvu que ce soit dans les bois, au printemps ; diverses bonnes fortunes de l'auteur) ; — VII. Fantaisie pure (bluettes, chansons, jeux de rimes, préciosités dialoguées). Enfin, selon le dernier vers des *Feuilles d'automne*, il y a une huitième corde, celle d'airain, ajoutée à la lyre pour la satire politique contemporaine ; et cette corde est vengeresse contre les rois, les prêtres et les Prussiens. Tel est le plan que Hugo s'était amusé à trouver pour son livre, sans doute après l'avoir écrit.

Vous apercevez, dans ce simple sommaire, des choses que vous avez déjà lues ailleurs, et particulièrement chez Hugo lui-même. En effet, dans *Toute la Lyre*, il n'y a pas de nouveauté. Sur chaque point nous savons d'avance ce que l'auteur a pu dire, ce qu'il a dit ; c'est comme un prêtre en chaire qui déclare aborder avec indépendance les hautes questions; son camail et son surplis nous préviennent aussitôt des solutions qu'il

trouvera, et dès lors le seul intérêt est de savoir « comment il tournera la chose ». C'est bien aussi, quand on lit ces vaticinations de Victor Hugo, la seule préoccupation qu'on ait. — Ainsi, direz-vous, le maître se répète décidément, et sans doute en s'affaiblissant, comme il arrive ? Eh bien, il eût mieux fait, au lieu de revenir encore sur les rois, les petites femmes et l'immensité de l'abîme, d'imiter ce que M. Renan a entrepris pour ses *Origines du Christianisme*, de consacrer quelques années de sa vieillesse à donner un index général de ses ouvrages. On y eût vu de curieuses choses sur des milliers de personnages peu connus qui figurent familièrement dans *l'Ane* et dans d'autres encyclopédies ; on se serait instruit, ou du moins on aurait compris çà et là.

— Mais vous n'y êtes pas. *Toute la Lyre* n'est pas un livre de la vieillesse de Hugo ; c'est simplement le recueil des pièces que l'auteur avait retranchées lui-même des *Ballades*, des *Feuilles d'automne*, des *Contemplations*, des *Chansons des rues*, des *Châtiments*, de la *Légende* et de *l'Année terrible* : hors-d'œuvre et miettes de festin, *parerga et paralipomena*, comme a dit un autre. Quelques morceaux étaient publiés déjà (1) ; tous étaient devinés et connus. Ce ne sont que les échos de paroles déjà dites ; un tel ouvrage n'est pas fait par son auteur, il se fait tout seul, sous lui, et peut-être malgré lui (j'aime à le croire).

(1) Par exemple, la pièce intitulée *les Guides* est déjà, sauf deux ou trois variantes sans intérêt, dans *l'Année terrible* (*mois de mars*, n° 1) ; l'élégie à Théophile Gautier a été donnée dans le

Il y a de la suite dans les procédés de Victor Hugo à ses différents âges, dans son art, dans sa façon de représenter le monde en le déformant ; il y en a aussi dans ses pensées (si j'ose m'exprimer ainsi), ou du moins dans sa façon de penser. Tant mieux, certes ; de la sorte il n'y a point, dans *Toute la Lyre*, de disparates trop ennuyeuses. Songez que certaines pièces ont été écrites cinquante ans après certaines autres ! Nous l'aurions deviné, sans doute, mais à la facture, plus écolière au commencement, plus lâchée à la fin, non pas aux contradictions de la doctrine. On retrouve, avec émerveillement, des ballades dans la forme de la *Chasse du Burgrave* et du *Pas d'armes du roi Jean* à côté des chansons délirantes *des Rues et des Bois*, pièces voisines dans le recueil, mais d'époques diverses et comme à divers degrés de décomposition. Eh bien ! les premières pièces expliquent fort bien les dernières, et réciproquement, et toute la carrière poétique de Victor Hugo apparaît dans un raccourci révélateur.

En somme, ce grand, cet incomparable maître écrivain ne nous est pas sympathique, vu d'ensemble, à travers ce recueil et à travers les souvenirs innombrables que ce recueil évoque. Il nous pénètre vraiment trop

Tombeau de Gautier (Lemerre, 1873) ; le sonnet à madame Judith Gautier, dans la *Renaissance littéraire*, en 1872, puis dans le *Livre des sonnets*. Enfin les vers fameux :

> Racle avec un tesson le pus de tes ulcères
> Et songe....,

sont publiés ici comme inédits. — D'ailleurs l'édition est fort négligée, contrairement aux habitudes de Victor Hugo lui-même. Fautes et vers faux ne manquent pas.

peu. Il nous laisse trop la liberté d'esprit de l'admirer. Il est en dehors de nous, et ces deux volumes, je viens de les lire avec quelque éblouissement, mais avec une sérénité que je n'aime pas, à laquelle je préfère le trouble et l'angoisse de certaines lectures poétiques, dont le mérite littéraire m'échappera toujours.

Cet homme n'a aucun besoin de sincérité, et c'est là la mauvaise marque, la marque du décadent. Il manie les mots amoureux, les mots religieux sans le moindre frisson, sans penser qu'à ces mots sont attachées des choses qui font souffrir. Il n'a pas de pudeur, et c'est à la pudeur qne se reconnaît la sensibilité vraie.

Il faut ajouter qu'il y a là tout un domaine qu'il ne soupçonne même pas, tout un ordre de questions qu'il ne s'est jamais posées, dont le timbre même l'eût déconcerté, et qu'en somme il n'a péché que par ignorance. Aussi n'aurait-on jamais dû lui en faire un reproche ; il se croyait légitimement le poète universel (et ses fidèles ont raison de le croire aussi), comme les empereurs romains se disaient justement les maîtres du monde, d'autant qu'ils ne soupçonnaient pas que l'Amérique existât.

Il m'est bien permis pourtant de remarquer que cette facilité à se satisfaire d'apparences, surtout quand il en était l'auteur, conduit Victor Hugo à deux défauts déplaisants chez un si grand poète : d'abord une ignorance sereine de la vérité du cœur, ensuite une opinion énorme, méridionale, de sa propre importance dans la marche du monde, une inconscience enfantine de ses limites et des limites du pouvoir humain. Hélas ! ce

sont deux infirmités ennuyeuses chez lui, et j'aimerais beaucoup à les oublier ; mais le présent livre oblige de s'en souvenir.

Et d'abord, sur l'inexpérience sentimentale de Hugo, je veux faire la partie belle à ses adorateurs. J'avoue donc, avec un plaisir très véritable, que *Toute la Lyre* renferme, comme les précédents recueils, des mots, des vers entiers où le cœur semble parler, et parle en effet divinement. Ce n'est qu'un simili-cœur peut-être, semblable à ces pigeons en bois qu'on met au faîte des colombiers, — mais, pourvu que les pigeons véritables s'y trompent et accourent, il n'importe. J'avoue que ces vers :

Sans cesse on voit tomber goutte à goutte le sang
Des racines du cœur qui pendent, arrachées !

me remuent étrangement et me frappent au bon endroit ; j'avoue que celui-ci :

N'entends-tu pas un chant dans l'ombre de ton cœur ?

me ravit comme assez vague pour que chacun puisse y ajouter le sens profond auquel il tient ; j'avoue avec enthousiasme qu'il y a une grâce frissonnante dans cette chute d'une petite élégie :

Dieu regarde plus doucement
Ceux qui pleurent parce qu'ils aiment !

je reconnais et je recueille avidement ces cris bien modulés, sortis de l'âme, que le poète a ensuite reliés

comme il a pu, dans une trame faite à loisir ; je tiens surtout à proclamer que parmi les poèmes nouveaux il est quelques vers d'amour, les seuls peut-être que Hugo ait jamais écrits. Écoutez-les ! — et ce que j'y trouve de plus charmant, c'est que le poète se les suppose adressés par une femme, par *celle qui n'a pas parlé* :

. . . .
Vous m'avez souvent dit : je t'aime !
Et je ne vous l'ai jamais dit.
Vous prodiguiez le cri suprême.

Je refusai l'aveu profond.
. . . .

L'avez vous donc trouvé mauvais ?
En se taisant le cœur se creuse,
Et, quand vous étiez là, j'avais
Le doux tremblement d'être heureuse.

Vous parliez trop, moi pas assez.
L'amour commence par de l'ombre ;
Les nids, du grand jour sont blessés ;
Les choses ont leur pudeur sombre.

Aujourd'hui — comme, au vent du soir,
L'arbre tristement se balance ! —
Vous me quittez, n'ayant pu voir
Mon âme à travers mon silence.

Soit ! nous allons nous sé arer.
— Oh ! comme la forêt soupire ! —
Demain qui me verra pleurer
Peut-être vous verra sourire.

Ce doux mot qu'il faut effacer
— Je t'aime — aujourd'hui me déchire.
Vous le disiez sans le penser ;
Moi, je le pensais sans le dire

Comme inspiration, c'est du plus pur, du plus pénétrant Chateaubriand... Oui, tout cela est vrai, j'en conviens, j'en conviens ; mais, puisqu'il avait trouvé l'enveloppe au moins du sentiment profond, et qu'il ne s'y est pas tenu, qu'il a suspendu tout à côté des oripeaux de Chaulieu et de Voisenon, et d'un érotisme plus grossier encore, plus précieux et plus froid, c'est donc qu'il n'avait pas le discernement de ces choses qu'il était capable de si bien exprimer ; c'est donc qu'ayant rencontré une fois la justesse dans la peinture de l'amour, il ne s'en est pas aperçu lui-même ; et cela, c'est accablant.

Presque partout, en effet, le manque de tact révèle chez lui un amour, non pas ardent et fou, mais de tête, mais livresque. Tantôt c'est une drôlerie laborieuse ; pourquoi, par exemple, les ornithologistes qui cataloguent les choses ailées, oiseaux, papillons, etc., oublient-ils ces petits brodequins noirs (et il développe cette jolie idée) ? ou bien voici une perle, chez un joaillier, qui ne veut pas se laisser mettre en bague pour une jolie femme, *Gemma* pour *Emma* :

> J'aime mieux la mer, dit-elle :
> C'est moins sombre et moins profond ;

— tantôt c'est une incongruité un peu épaisse, que les fleurs du langage ne dérobent à personne, si ce n'est peut-être à l'auteur lui-même. Le corset, l'alcôve et tous les épisodes du déshabillement reviennent dans des chansons attendries, vaguement religieuses, et je n'oserais vous marquer ici ce qu'entend Hugo par « mêler

ses pensées. » Sa sensualité d'homme trop bien portant se délecte à nous détailler comment une ouvrière de rencontre « est devenue un ange » ; or, pour lui :

L'ange n'est complet que lorsqu'il est déchu.

Et encore si... ! Mais non ; je vous assure, c'est glacial en même temps. Le pire cependant, le voici : il n'y a rien dans tout Hugo de plus fort.

C'est un souvenir qu'il faut « garder à jamais dans sa mémoire », et qui est postérieur à la guerre allemande ! le poète avait donc soixante-dix ans environ. Il se promenait sous bois avec une petite demoiselle et lui faisait remarquer que « la nature n'est qu'une alcôve », etc. Elle lui dit : Racontez-moi plutôt les batailles de l'empire ; et comme il l'aime et qu'ils sont à la campagne, il lui répond simplement : « Homère ne peut qu'effarer Théocrite », avec quelques autres choses qui durent surprendre cette naïve personne. Pourtant, comme le vieillard la serre de près, elle aperçoit en rêve le clocher de Strasbourg ; aussitôt son cœur s'émeut, et elle répond au poète qu'elle lui cédera seulement si de leur baiser il doit naître un vengeur. — Parny et Déroulède, voilà ! — Combien, puisque nous parlons du patriotisme de « ces demoiselles », je préfère celui de la bonne Rachel et de Boule-de-Suif, dans Maupassant ! — Et, si j'ai insisté sur ces choses fâcheuses — ce dont je demande pardon — c'est pour montrer à quel point Hugo est étranger aux sentiments véritables, pour les profaner ainsi, à son insu. J'ai voulu faire voir,

non pas qu'il a écrit des sortes de turpitudes, mais que les ayant écrites, il en est tout à fait innocent.

Un autre effet, ai-je dit, du lointain où cette pauvre âme s'apercevait elle-même, c'est son penchant démesuré à se glorifier. Ici la raillerie est trop facile ; M. Alexandre Dumas, qui est dans le secret de toutes les faiblesses des gens de lettres, y a insisté avec beaucoup d'esprit dans sa réponse à Leconte de Lisle. Je me borne à prévenir que le présent livre est, pour cette étude ironique, tout plein de documents nouveaux.

Le poète est le *vrai prophète, le justicier*, *un Juvénal*, *un d'Aubigné*, *un Tacite*. Il est *Hercule* et le monde est *l'écurie d'Augias*. Il *crie* : *Vérité ! comme Colomb criait* : *Terre !* — Il défie les prêtres de *l'engloutir dans leurs mensonges*, car *Dieu ne peut le laisser noyer*. Il entre dans *le cénacle des rois* et les invective, en leur jetant au visage son programme, lequel est un peu vague. Il s'adresse surtout au roi des Belges, coupable de l'avoir expulsé, et le traite avec le dédain dû au souverain d'un tout petit pays. Oui, je méprise les rois, lui crie-t-il ;

Je leur montre les dents quand ils viennent trop près ;
J'en fais, quand il le faut, un exemple efficace,
Et l'on peut voir dans l'ombre *à mes pieds* la carcasse
De l'un d'eux qui, je crois, était un empereur.
Mais j'ai fort peu de temps de me mettre en fureur
Et j'aime mieux rester tranquille.

C'est exactement le ton dont parle le Matamore de *l'Illusion comique* quand il se demande lequel il doit « des deux le premier mettre en poudre, du grand sophi de Perse ou bien du grand Mogor ». — Mais ce n'est pas

tout : les rois une fois anéantis, reste Dieu. Ici Hugo a si peu lu Pascal (et d'ailleurs il l'aurait si peu compris !) qu'il perd tout à fait de vue son propre néant ; il prétend prendre Dieu à partie : « Expliquons-nous tous deux », lui dit-il, et encore :

Ouvrez-vous, que je passe, abîmes, gouffre bleu,
Gouffre noir ! Tais-toi, foudre ! Où me mènes-tu, Dieu ?

C'est énorme, n'est-ce pas ? Et pourtant, en vous rappelant bien, cela ne vous semble-t-il pas correspondre à un état des nerfs véritable, quoique passager ? Les hommes pleins de forces inemployées et d'ambitions généreuses, en se levant le matin, en faisant leur toilette, ont de ces accès de scudérisme sans objet, ils se laissent aller à ces défis en l'air, jetés au système solaire et à l'ensemble des mondes. Après quoi ils se sentent mieux, passent leur veste et vont à leur bureau. Il n'y a pas autre chose : cela doit résider dans le jeu des muscles.

II

J'avais commencé avec une disposition admirative, quoique antipathique, et voici que j'ai tourné au Zoïle. Il faut s'arrêter sur cette pente, et ne point parler de la philosophie de Hugo.

Sans doute il est un peu impatientant de se heurter sans cesse à l'assurance superbe d'un homme très peu informé des choses dont il parle. A chaque instant, on a

envie de lui dire : « Mais non ! pardon ! Ce n'est pas cela du tout ! » On souligne en passant des épithètes fausses à faire plaisir ; on barre des tirades historiques, qu'on aimerait à voir dépecer par un Macaulay ; on proteste intérieurement contre l'ironie épaisse sur les fakirs et les curés ; on est surpris d'entendre le poète s'interrogeant sur le mystère de la nature avec une angoisse qu'il croyait peut-être sincère, demander, par exemple, si l'anneau de Saturne ne serait pas une poulie où un diable « fait tourner la chaîne du puits infini », et si les cheveux des penseurs ne seraient pas *des racines par où ils puisent* le même infini, avec d'autres questions et hypothèses qui semblent tirées de la *Ballade à la lune*. Et l'on lève les bras au ciel, en s'écriant : « Le bon sens, ô Seigneur, est-il quelque chose ? » — Eh bien ! non ; je ne suis pas de ceux qui reprochent à Victor Hugo son indigence de pensée, et qui triomphent à cause de cela. Qu'il ne soit ni un philosophe, ni un historien, ni un savant, ni un penseur, très bien : ce n'est pas son affaire et peut-être que ces études ne sont que des dissolvants de l'imagination poétique ; je suis seulement fâché que Hugo se soit donné pour tout cela ensemble, et qu'il ait cru, peut-être de bonne foi, qu'il l'était. Cela lui a prodigieusement nui.

Remarquez, en effet, que toute la partie caduque de son œuvre est celle qui n'est pas simplement poétique. En lui persuadant de sortir de son imagination, sa vanité l'a trahi. Au fond, il n'a jamais fait que des *Orientales*, mais il n'y a pas mis de résignation ; il ne s'est pas accepté lui-même. Il a essayé de tricher avec sa pro-

pre nature et avec le public qui aujourd'hui se venge.

Ce qui a stérilisé l'œuvre de Hugo, c'est qu'il a été pédant ; il s'est réglé sur un idéal conçu lorsqu'il était élève de quatrième, nourri d'espagnol et de latin, et toujours, dans la suite, il a eu les regards, non sur son âme, à lui, mais sur ceux qui avaient écrit avant lui, pour les imiter, pour les contredire, pour les dépasser. Et il y a consacré un extraordinaire et respectable travail. Il s'est interdit d'être un amuseur des *Mille et une nuits*, sans plus de signification morale qu'un beau tapis persan ; pourtant il n'a été vraiment hors de pair que quand, par inadvertance, il a été cela.

Ah ! si le romantisme n'avait pas manqué d'audace !... J'ai souvent pensé qu'*Hernani* et *Ruy Blas* seraient de très agréables choses et point du tout vieillies, si l'auteur avait sacrifié toute la thèse sociale, toute la réalité fausse, toute la défroque historique, et s'il avait pris bravement son parti de dire : « Messieurs et Mesdames, cela se passe dans la lune ; vous allez voir comment un des sélénites devint amoureux de la reine de la lune, et ce qui en advint » ; — et s'il avait habillé le tout de vers chatoyants et capricieux, comme il sait adorablement les faire. — Mais voilà ! les révolutions ne réussissent qu'en allant au bout de leur principe, et ces hommes d'imagination ont manqué de confiance en l'imagination.

Personne, en réalité, n'était mieux fait que Hugo pour la théorie (qui est affaire de tempérament et d'instinct) qu'on a appelée celle de l'art pour l'art. Il était né

virtuose. Mais il se persuade qu'il doit gouverner les consciences; et, comme il n'en a pas d'autre preuve que son affirmation même, il la répète très souvent. Dans *Toute la Lyre*, il est dit que le vers « agrandit l'âme », que « la mélodie est utile et sainte », qu' « une chanson travaille à l'immense univers » ; et alors l'auteur donne dans la poésie d'édification et de propagande, où il est déclamatoire pour n'y point paraître faible. Lui qui aurait fait, comme l'Autrichien Lenau, des *schilflieder*, des *chants des roseaux* si suaves, il se condamne à l'abstraction, hélas!...

Mais partout où il peut être lui-même, où il faut voir et peindre, il triomphe. Le monde était pour lui un spectacle si amusant, si étranger à tout enseignement moral, quoi qu'il ait voulu faire croire ! Il n'avait pas de plus grand plaisir que de contempler; au point qu'il ne comprend pas comment Lyon a pu être déchiré par la guerre civile : une ville d'où l'on aperçoit « les Alpes roses » ! Cela, pour lui, suffit à la vie.

C'est une jouissance, en effet, de trouver encore dans *Toute la Lyre* ce même don d'observation et de vive peinture, toujours capable de rafraîchir le lieu commun. La touche de Hugo est sobre et précise, quand il le faut, avec une propriété qui donne l'illusion du réel. Il dit : « J'ai mangé les mûres des ronces » et « l'eau des chemins mouillait mes guêtres ». Parlant de la mansarde d'une ouvrière, il y met « son réchaud où s'enfle la crème » : ce qui nous paraît tout simple, mais ce qui est nouveau précisément à cause de la simplicité. La physionomie des objets double de relief : reconnais-

sez-vous cette vieille ville « aux réduits vitrés en verres de bouteille », dont

Les fenêtres luisant d'un luisant de limace
Semblent cligner les yeux et faire la grimace ?

Souvent la description marche, car Victor Hugo est aussi le seul de nos grands poètes qui ait su conter. Voici un voyage en chaise de poste, le soir ; n'est-il pas simple et délicieusement classique ?

. . Tout encore était plein de lumière ;
Le soleil grandissait les ombres des passants
Et, faisant briller l'eau des lointains frémissants,
Allumait des miroirs sous les rameaux des saules.
Un pont, fait par César quand il vint dans les Gaules,
Montrait à l'horizon son vieux profil romain.
De beaux enfants, pieds nus, couraient dans le chemin ;
Nous semions dans leurs mains toute notre monnaie ;
Eux, dépouillant le pré, la broussaille et la haie,
Nous lançaient des bouquets...
Bientôt tout se voila du crêpe obscur des soirs.
Nous passions au galop dans les villages noirs ;
Des formes s'agitaient sur les hêtres rougeâtres ;
Des visages pourprés riaient autour des âtres.
Cependant, à travers ces visions de nuit,
Nos quatre ardents chevaux, dans la poudre et le bruit,
Couraient en secouant leurs sonnettes de cuivre,
Et les chiens aboyants s'essoufflaient à les suivre.

« Et nous, nous parlions, continue-t-il ; nous disions... » — Quoi? Ah ! voici le faible! « nous disions que si la poésie règne sur l'âme, la sculpture a la chair pour domaine ». Et voilà tout ; ce n'est pas la peine de voir de si belles choses pour penser si pauvrement.

Je voudrais citer encore, et je le pourrais indéfiniment, des pages descriptives excellentes : les sensations du soir, aux champs; celles du réveil, le matin, quand *la montre palpite au chevet*, et que *la fenêtre* de la chambre *est livide*, sont notées avec une amusante sûreté. Ailleurs, dans un haut défilé de montagnes, on voit « un nuage entre deux monts tombé... »

C'est un mur de brouillards sans couleur et sans forme ,

puis on aperçoit peu à peu « l'arbre en pleurs sortir du crêpe des nuées », puis

. . . Une brume épaisse à longs flocons s'exhale
Du flanc ruisselant des vieux monts !
On croit les voir bondir comme au temps du prophète,
Et l'on se dit, de crainte et de stupeur saisi :
— O chevaux monstrueux ! quelle course ont-ils faite,
Que leurs croupes fument ainsi ?

La description terminée en comparaison, l'imaginaire complétant et animant le réel, vous reconnaissez la marque du vieux poète. Là, il est inépuisable, il s'y amuse lui-même. La colonne Vendôme, qu'il avait jadis écrasée sous les symboles, lui fournit encore des images nouvelles. Elle est dans Paris « comme un style au milieu de ce cadran du monde » ; c'est la haute spirale de fumée, sortie en tournoyant de la Grande Armée, et qui s'est faite airain en montant vers le ciel ; vous voyez enfin que les monuments de Paris perdent presque la réalité par ce même prestige qui la donne aux idées.

Tout se décompose d'une part, tout se recrée de l'autre, et les images se construisent dans le cerveau de Victor Hugo des débris de ce monde qu'il a vu si puissamment. Tantôt ce sont les *neuf déesses bleues qui flottent entre la terre et le ciel, dans le soir, et chantent, en laissant à travers elles voir les étoiles;* tantôt c'est *l'affreux hasard* qui passe, *secouant dans la nuit ses mains pleines de flèches ;* tantôt ce sont les jours du poète qui *sont les arches d'un cloître jetant leur ombre à des tombeaux;* tout cela, qui nous surprend et nous grise, est le dialecte propre de Victor Hugo, comme l'ionien était le dialecte d'Homère. Mais où il nous satisfait pleinement, chose plus belle encore que de nous enivrer, c'est dans les images très simples, très familières, d'inspiration biblique ; les espérances s'en vont, dit-il,

Comme on voit se fermer, le soir, l'une après l'autre,
Les fenêtres d'une maison.

Voilà l'excellente simplicité du primitif créateur! Et encore :

Que fais-tu là ? Viens. Le soir tombe.
Le vent souffle en tes cheveux gris.
— J'attends que *se rouvre une tombe*
Où le bas de ma robe est pris.

Délicieux auteur du *Booz endormi*, je vous retrouve enfin!

Ce n'est pas du métier, cela, mais il faut savoir merveilleusement le métier pour y atteindre ; le métier, c'est-à-dire le maniement de la parole sonore. N'oubliez

pas, en effet, malgré nos mépris convenus pour la rhétorique, qu'une beauté divine est dans les mots, dans la forme même des mots. Une personne rêveuse contemple les étoiles d'une claire nuit; mais, si elle n'est pas curieuse de savoir leurs noms, ces noms bizarres et caressants, si elle ne trouve pas, à nommer dans la solitude Aldébaran, Betelgeuse, Véga de la Lyre, une sorte de volupté où le souvenir de la lueur se mêle à la douceur du son, elle n'est que la moitié d'un poète.

Et l'on pourrait dire, là-dessus, que les écrivains de notre siècle appartiennent à deux familles, suivant qu'ils perçoivent, ou non, cette musique sacrée du verbe qu'ils emploient. De la première, celle des *prosateurs* (mot odieux), sont Thiers, Guizot, Sainte-Beuve, soucieux avant tout de signifier quelque chose, — et je n'en dis point de mal. Dans la seconde, celle des *poètes*, pour qui la physionomie du langage est elle-même un langage, nous mettons Chateaubriand d'abord, puis George Sand, Michelet, Hugo.

Ce dernier est admirable par tout ce qu'il a révélé d'inédit dans la simple notation, dans le groupement de nos vieux mots; son œuvre est le musée de la langue française. Sa supériorité apparaît surtout, bien entendu, dans les passages où le sens est réduit au minimum. Voici quatre vers de *Toute la Lyre* qui signifient infiniment peu de chose :

L'émeraude en sa facette
Cache une ondine au front clair ;

La vicomtesse de Cette
Avait les yeux verts de mer...

Et pourtant quel Béotien n'y trouverait pas un grand charme! le voilà, le frisson des mots, auquel Sully Prudhomme prête justement « un sens révélateur ». Il y a, dans chaque morceau de Hugo, de ces vers qu'il ne faut pas chercher à comprendre et qui sont les plus beaux :

Oh ! quel farouche bruit font dans le crépuscule
Les chênes qu'on abat pour le bûcher d'Hercule !

Et d'autres encore, qui vous font penser que Voltaire décidément, n'étant pas poète, n'est qu'un demi-écrivain.

Une conséquence naturelle de ce fait que Hugo est avant tout un Banville cyclopéen, un énorme Hérédia, c'est son impuissance à être longtemps triste. Lugubre ou horrible, soit, mais point triste ; quoi qu'il fasse, il a autant d'allégresse instinctive que ces deux rimeurs illustres. On peut lire, dans ce volume, de charmantes épitaphes d'enfants. Dans ses lamentations sur nos deuils, nos désastres, il a, en déployant son vocabulaire, les joyeux et souples mouvements de queue d'un dauphin qui plonge et s'ébat C'est quelque chose de triomphant, en effet, au milieu même d'une sorte de thrène sur l'Alsace perdue, d'avoir pu faire rimer négligemment *paysanne* avec *pertuisane ; excite* avec *Cocyte* ; *Argone* avec *Gorgonne*... Evidemment les consolations poétiques ont servi à cela, de tout temps, à consoler

ceux qui les font. L'artiste est un homme heureux, heureux quand même.

Il y a bien, dans cet intérêt attaché aux mots, de l'alexandrinisme, de la décadence. (Hugo, je l'ai dit, est décadent et le plus grand des décadents, tandis que les doux mystiques ignorants de l'école symboliste sont plutôt les Jean-Baptistes de quelque prochain Messie (1).) Le langage n'est pas seulement, pour le Maître, un instrument de pensée ; il est matière de pensée.

Que la date quatre-vingt-treize se compose du chiffre quatre-vingt et du chiffre mystérieux treize, cela le jette dans la méditation ; qu'il y ait sept collines de Rome, sept étoiles de la Grande Ourse et sept péchés capitaux, cela lui paraît un rapprochement fertile en belles idées. A la fin de sa vie, Hugo devait certainement rêver du dictionnaire, comme le faisait, je suppose, tout bon poète de la cour des Ptolémées. Aussi versa-t-il dans le calembour compliqué ; il dit, par exemple, que la Chambre quitte *Pantin* pour *Bagatelle* ; il parle du prélat dont le nom commence comme *dupe* et finit comme *loup*. C'est proprement ce que Molière appelle des turlupinades... Mais toute sa vie il avait été enclin à cet exercice et, quoiqu'on ait parlé de l'extraordinaire précocité de Victor Hugo, il m'a toujours semblé qu'un grand garçon de vingt-six ans qui conçoit *la Chasse du Burgrave* est plutôt un peu en retard.

La supériorité que le poète achète au prix de cette

(1) « Ce sont de vagues précurseurs. » L'idée est de Jules Lemaître. Il y ajoute un *peut-être*, selon son habitude.

petite manie, c'est sa maîtrise dans l'art tout français de formuler. Ses vers *bien faits* sont des oracles ; celui-ci, par exemple :

Comme il n'est plus de Styx, il n'est plus de Jouvence,

qu'on croirait de Malherbe. Souvent même, il a plus de rassemblement et plus d'éclat : c'est de l'admirable Lucain. Vous vous rappelez, au début de *l'Expiation*, ce mot : « On était vaincu par sa conquête », qui vaut tout un livre ; ici encore, d'appeler Louis XVI « ce martyr de l'hérédité », est une trouvaille (quoique l'idée soit banale, toujours). Enfin, dans les vers de définition ou de description morale, d'une allure grave, tranquille, il est souverain. Quelles belles tirades d'une plénitude d'airain sur la *Nature aux triples seins*, sur la majesté du droit, sur la perpétuelle marche en avant des armées romaines ! Surtout je recommande deux petites pièces gnomiques, sur la clémence envers les subordonnés et sur l'abstention des moindres fautes, purs chefs-d'œuvre. La forme, lapidaire, delphique, donne la sensation d'une ample pensée.

De tels morceaux sont rares dans *Toute la Lyre*, il est vrai, et cela me donne encore plus raison que je ne pensais. Réfléchissez, en effet, que ce recueil est formé de rebuts, des pièces dont Hugo a pensé qu'il valait mieux être mort quand on les publierait. Et demandez-vous pourquoi il les avait écartées. Justement parce qu'elles sont en deçà de la précision qu'il concevait comme la marque suprême de beauté, parce qu'elles

sont encore *amorphes*, en quelque sorte. Aussi ne trouverez-vous point de récits dans ces deux volumes ; tous, jugés parfaits par l'auteur, comme absolument nets, et bien taillés, ont été publiés déjà par lui-même, et sont, en effet, la partie impérissable de son œuvre.

L'idée toute française, toute romaine, toute classique, de l'*achèvement*, de l'achèvement en toutes choses, voilà ce qui domine l'esthétique de Hugo. Son art manque de nonchalance.

III

Si vous me demandez maintenant qui, parmi les vivants, je mettrai sur la ligne de Victor Hugo, je vous répondrai que bien sûr je n'ai personne (quoiqu'on puisse chérir bien davantage deux ou trois de ces vivants pour l'entretien intime), personne qui ait une si magnifique amplitude d'imagination et de langage, à beaucoup près ; — et pourtant un poème nouveau d'un jeune homme, poème faible par endroits, mais hardi, m'aurait bien plus intéressé que cette rhapsodie géniale d'un feu grand homme. Je me serais senti plus chez moi ; car enfin, quoi qu'on dise, c'est un mérite d'être contemporain, mérite accessible à toutes sortes de gens, sans doute, mérite appréciable cependant, surtout au sortir de la lecture de Stace et de Silius Italicus... Puis, j'y aurais entrevu peut-être ce que l'avenir de notre poésie nous réserve.

Là-dessus, nous n'avions que des pressentiments très vagues — et des désirs, bien entendu. Il me semble

qu'après avoir lu *Toute la Lyre* nous pouvons prendre par nos répugnances mêmes, que je n'ai pas cachées, une conscience plus nette de ce que notre génération souhaite et attend.

D'abord, la poésie existera-t-elle encore? — J'entends comme un art propre, ayant un langage à part. — N'en doutez pas. Et d'une façon plus distincte qu'à présent. A présent, les frontières sont vagues; des motifs dont la cadence doublerait le prix sont fondus dans une sorte de prose parnassienne; des faits divers de journal ou des théorèmes de géométrie sont cristallisés en rimes; la versification est une jonglerie, une mnémotechnie, un passe-temps; — mais déjà nous nous sentons hésitants, dans nos livres et en nous-mêmes, entre deux penchants: celui de l'observation des choses réelles et celui du symbolisme mystique. A mesure que ces deux instincts se sépareront, chacun d'eux appellera la forme qui lui convient, celui-là la prose, celui-ci le vers, et la poésie aura trouvé son aliment. Tout ce qui est rêve lui appartient, c'est-à-dire une bonne part de nous.

Quelle en sera la forme, la matière et l'inspiration?... Je m'aperçois que je vous ai trop promis et que je n'en sais rien... Consultons pourtant nos aversions instinctives, telles que je les avouais tout à l'heure. Cette poésie splendide de Hugo n'est pas nôtre, n'est ce pas? parce qu'elle est trop publique, trop artificielle, trop précise. Qu'est-ce donc que nous aimons?

Nous aimons la sincérité en toutes choses; nos affectations ne sont que des détours pénibles pour y revenir.

Il y a, au milieu de notre préciosité, des moments (vous l'avez éprouvé ?) où nous aurions envie de rencontrer une femme pleurant sa fille, où ce spectacle nous rafraîchirait : Voilà donc quelque chose de vrai ! m'écrierais-je ; laissez-moi m'y reposer ! — Et ces moments-là sont justement ceux où nous aspirons à la poésie... Aussi ne voulons-nous du poète rien que son âme, son âme intacte encore. Qu'il soit affranchi de la hideuse rhétorique ! Qu'il dise toujours ce qu'il sent, et un peu moins qu'il ne sent. Surtout, qu'il ne parle pas aux hommes assemblés, parce qu'il est impossible de le faire sans désirer leur plaire ou les étonner. Qu'il s'adresse à chacun de nous, « dans le secret », comme on disait jadis. Pas de poésie de place publique ! Que son unique objet d'étude soit ce qui fait plaisir et ce qui fait peine, jamais ce qui surprend ou éblouit ; que sa préoccupation unique soit de n'y rien ajouter en vue de sa propre gloire... Tout cela est difficile à rencontrer chez un homme, je le sais. Le poète doit réunir trois sortes de vertus, — l'ingénuité, — un enthousiasme vrai, — et une imagination idéaliste, — dont Hugo a seulement possédé la dernière. Aussi j'ajouterai qu'il ne faut être poète que quand on ne peut faire autrement.

Il est vrai que si on l'est, le reste va tout seul, la poésie étant dans les esprits et non dans les choses... Mais la matière elle-même ne manque pas. Il est facile de reconnaître que les âmes se transforment ; le *tolstoïsme* qui nous gagne est un signe que le monde va redevenir platonicien ou chrétien, stoïcien peut-être. Il ne s'agit pas de chanter l'avènement universel de ces choses,

mais d'en exprimer le réveil dans chaque conscience ; or c'est un état si crépusculaire, si insaisissable à l'analyse, que la poésie seule, avec sa vague et musicale délicatesse, y peut toucher.

— Et l'imagination, direz-vous ; comment la renouveler, elle qui à un Victor Hugo a pu tenir lieu du reste?

Il me semble qu'on le pourrait par l'attention aux choses visibles, et surtout aux plus familières, dont le sens intime nous échappe le plus. L'auteur de *Toute la Lyre* est pour cela un modèle merveilleux, quand il est bon : il a su extraire un symbole des plus humbles spectacles, d'un voyageur qui attend la voiture sur le bord d'une route, d'un oiseau de nuit qui s'envole de l'angle d'un toit. C'est sa façon de parler naturelle, sa démarche de poète.

Il y a aussi la ressource des livres, dont il est si difficile de ne pas abuser ; la Bible, Milton, Shelley, Henri Heine, surtout les pauvres petits poèmes populaires, vraie *silva poetica*, forêt encore presque vierge, trésor de sentiments naïfs associés à des images fraîches... Mais l'œuvre d'autrui ne doit être admise que pour exciter, non pour fournir la substance ; c'est la piqûre, le grain de sable dont on dit que les perles naissent.

Pour la forme des poèmes, je ne sais trop ce que je souhaite, ni vous, sans doute. Je ferai seulement observer avec douceur que tout à l'heure Hugo nous paraissait trop souvent confondre, comme tous nos Français, l'art de versifier avec l'art de formuler ; j'ajouterai qu'il y a plusieurs règles de versification assez byzantines, celle, par exemple, de l'alternance des rimes ; et que,

d'ailleurs, les règles mêmes ne sont que des procédés pour obtenir l'harmonie, négligeables en dehors de cette seule fin. Si je faisais des vers, je crois bien que je n'en aurais cure, et je vous exhorte à faire de même, vous qui cherchez une forme à vos rêves. Le système du « beau vers », du « vers frappé », est aussi très propre à être abandonné; il éloigne trop du naturel; notre maître Racine a eu la constance de s'en abstenir. Ce qu'il y a de fuyant, de peu appuyé dans les idées poétiques est conservé presque intact dans la mélodie continue, mais se trouve, par nos procédés scolaires, interrompu, brisé, faussé.

La rime aussi, trop riche, m'est bien importune, quand elle n'est pas tout l'objet du poète ; je l'avoue sans m'en vanter, mais parce qu'il le faut. J'avoue de même que rien ne m'a paru plus voisin de la poésie, parmi les œuvres toutes modernes, que les mélopées à peine assonancées du doux Verlaine. Ah ! ces *symbolistes* (est-ce ainsi qu'ils s'appellent ?). Ils sont trop peu intelligents et ils ignorent trop la langue; mais leur principe, maladroitement appliqué, de l'éveil des sensations par les sonorités, est au fond le principe de la poésie même. Ils ont raison encore de placer, à côté de cette insupportable rime, l'art des coupes, celui du parallélisme, celui de l'arrangement rythmique infiniment varié. Il est vrai que là-dessus La Fontaine est plus fort qu'eux, et que c'est à La Fontaine peut-être qu'il faudrait revenir, en lui ajoutant notre conscience moderne, sensuelle et indécise comme la sienne, mais, de plus, creusée, passionnée, douloureuse. Des pièces

courtes, pleines d'âme, des cris modulés ; ou bien des symphonies parlées, extrêmement souples, musicales, changeantes, pour mieux répondre à l'instabilité de nos émotions : voilà le rêve.

Que le poète souhaité paraisse donc tout de suite ! Qu'il ait une grande capacité de souffrance avec une capacité d'expression un peu plus grande ; qu'il soit tout simplement un Platon, sentant comme vous et moi, écrivant comme La Fontaine, et je l'aimerai ; nous l'aimerons.

Je l'en préviens pourtant : un jour il sera méconnu, lui aussi, par les jeunes gens de l'an 2000, comme je viens de méconnaître Hugo, et pour la même cause : parce que nous changeons.

ART

PAUL BAUDRY.

Ses Lettres.

Il faut lire ce livre plein de tristesse et d'amitié vraie que M. Charles Ephrussi vient de publier sur Paul Baudry (1). Le maître s'y raconte lui-même dans des lettres familières qui seront un doux souvenir pour ceux qui l'ont bien connu et, pour tous les autres, une révélation. Parmi les correspondances d'artistes qui nous ont été livrées, je n'en connais aucune, pas même celle de Delacroix ni celle d'Henri Regnault, qui marque autant la personne, qui soit plus ingénue, plus poétique, plus remplie d'humanité. Une élévation constante, mais souriante. Ce n'est ni la littérature des gens du métier, ni la négligence affectée des artistes.

(1) Charles Ephrussi, *Paul Baudry, sa vie et son œuvre*. — L. Baschet, éditeur, 1887.

M. Ephrussi me pardonnera de ne pas louer comme il serait pourtant juste de le faire la clarté élégante de son récit, non plus que la finesse de ses jugements. En s'effaçant lui-même dans son ouvrage, il m'autorise à l'imiter et à ne parler ici que de son illustre ami.

Dans cette longue série de lettres adressées par un jeune homme sorti de l'école mutuelle à des parents paysans, il n'y a pas un mot qui sente la vulgarité. Baudry tient à bien écrire le français, mais à rester simple. Quelquefois, faute d'avoir lu beaucoup, il tombe dans le lieu commun, mais avec candeur, et, comme la poésie lui est naturelle, il la porte dans tout ce qu'il dit et en rajeunit tout ce qu'il touche.

Les dons supérieurs qu'il avait reçus se manifestèrent dès la jeunesse. On peut dire que lors de son premier séjour à Rome, de vingt-trois à vingt-huit ans, il était déjà tout lui-même. C'est avec les seules lettres de cette époque, inédites jusqu'à présent, que je veux essayer de le faire connaître, ou, du moins, de montrer cette sorte d'idéalisme voluptueux qui fut sa grande originalité.

I

Paysan vendéen, comme on sait, il avait gardé la mélancolie un peu sauvage de cette province où les laboureurs aiguillonnent leurs bœufs en traînant le long des sillons des mélopées plaintives. Son père était sabotier ; mais il jouait du violon toute la journée et souvent même dans la solitude des bois, le soir, pour se charmer lui-même. L'enfant fut de bonne heure partagé entre la musique et le dessin. Toute sa vie, il resta très sensible à l'harmonie ; les souvenirs d'enfance s'y associaient pour lui d'une façon très pénétrante :

« J'ai découvert ce soir de la musique avec laquelle on m'a bercé. Elle est copiée de ma main ; j'avais huit ans. J'ai revu la maison de mon père, mes petits doigts, ma figure d'enfant, tout *ce collier de souvenirs*, sur ce vieux papier jauni, taché et déchiré... Dans ce voyage dans le passé, me voyez-vous laisser là le violon, m'enfoncer dans mon fauteuil et, la tête pleine de ces airs oubliés depuis si longtemps, regarder derrière moi, relever tous mes souvenirs tombés, les baiser sur les joues, les serrer dans mes bras (remarquez, en passant, l'image tendre et prolongée), leur donner cette fraîcheur, cette vivacité que le temps leur a fait perdre ? » (18 octobre 1851.)

Les sensations vagues et ce bel effort pour exprimer l'inexprimable, qui sont le propre de la musique, lui demeurèrent comme une préoccupation et un tourment : sa peinture fut toujours une peinture de musicien. Il en avait lui-même quelque conscience, car il écrivit un jour qu' « une belle chose d'art est moins l'expression d'une idée propre de l'inventeur qu'elle n'est une espèce d'écho, de clavier sonore pour les idées de chacun ». Cette théorie de l'indétermination des œuvres d'art, qu'il indiquait à vingt-cinq ans et qu'il devait appliquer toute sa vie, n'est-elle pas aussi plutôt d'un musicien que d'un peintre ? Je doute qu'elle fût venue à un maître hollandais.

Baudry avait des sens et une imagination d'artiste, très propres à ressentir vivement et à évoquer fortement la réalité. Mais il ne la saisissait pas seulement par les yeux ; les sons, les silences, les parfums, les associations de souvenirs et d'idées morales n'étaient point perdus pour lui. Suivez-le dans l'église d'Assise où il est entré pour copier les fresques de Giotto ; remarquez comme les *choses vues*, — toujours rendues avec

délicatesse, — tiennent peu de place dans ces notes sincères prises pour lui seul et où lui seul se montre :

« Impression profonde que me produit cette église souterraine ; — l'orgue et les chants retentissent sous ces voûtes ; — le souvenir de mes voyages passés, ces bruits éclatants d'harmonie, cette obscurité de catacombes, les restes d'antiquités, ceux de la peinture, qui, dans cet endroit, sont si émouvants, car ce sont ces murs qui eurent l'immense gloire de recevoir l'art renaissant... Toutes ces pensées et ces impressions me font m'asseoir dans un coin noir de l'église ; mes yeux s'emplissent de larmes ; et les souvenirs du pays, des miens, leur éloignement, mon isolement dans le monde, tous ces fantômes m'entourent et me serrent le cœur... Cette sensation ne manque cependant pas de douceur...

« Durant mes longues journées de travail, je ne devine les heures que par les bruits du dehors, dont je me suis fait une espèce d'horloge : par exemple, le matin, depuis cinq heures jusqu'à huit heures, le silence, la douceur des reflets du soleil qui tombent sur le parquet avec toutes les nuances radiées de la rosace des vitraux, le bavardage des moineaux et des oiseaux qui nichent sous le toit de l'église, puis le retour quotidien et régulier des cloches, des chants et des bouffées de musique qui montent des chapelles souterraines... Souvent, bercé par ces harmonies, j'ai rêvé à l'avenir, à mon retour en France, à l'art, à ce que je serai... Hélas ! que de fois j'ai désespéré !... » (3 mai 1853.)

Cette mélancolie mystique et mélodieuse ne rappelle-t-elle pas, plus qu'un carnet de peintre, le commencement de *Spiridion* ? Ne révèle-t-elle pas un disciple de Fra Angelico plutôt que de Véronèse ? Tous les sens sont en jeu, mais surtout les plus immatériels : faut-il s'étonner que l'idéalisme s'en exhale naturellement ? Dans sa cellule de Rome, au-dessus de son lit, il a suspendu, pour unique décoration, une branche de

laurier cueillie dans le cloître de Sant-Onuphrio, où le Tasse est mort, et, chaque matin, il évoque le souvenir de cette agonie désespérée du poète. Le panorama de Rome qui s'étend au-dessous de lui ne lui semble pas seulement incomparable par le jeu des ombres et des lumières : le monde des Césars et celui des papes ressuscitent ensemble pour lui, chacun sur une rive du Tibre, et lui paraissent se disputer le monde. Ce qu'il remarque dans les ruines de la voie Appienne, c'est qu'elles « ont un caractère effrayant de nouveauté et de virginité ». (Poussin, dans ses lettres, n'est pas plus immatériel.) Ce qu'il note sur les fresques de Raphaël, c'est qu'elles vous « font mieux vivre ».

Vendéen, musicien, poète, rêveur, il est donc idéaliste déterminé. Voilà le premier trait de nature.

Ses œuvres le montrent bien. Il en était arrivé, sans qu'il le voulût et sans qu'il le sût, à peindre toujours la même tête. Il a eu un type favori, comme Léonard, comme Corrège, comme Prud'hon avaient eu le leur, et il y a tout ramené. Un visage aux traits fins, un peu secs; le menton dessiné d'une ligne arrêtée ; les lèvres très minces ; les yeux d'un bleu franc, humide, profond ; les cheveux dorés frisant en anneaux et en mèches folles ; le corps frêle, d'une attitude molle et abandonnée : voilà l'éternelle femme de Baudry ; il la voyait partout, et on peut dire qu'elle existait dans son cerveau plutôt que dans la réalité. Son imagination s'était en effet cristallisée vers quarante ans, et depuis cet âge il fut possédé par l'idéal qu'il avait conçu. Idéal : c'est le vieux mot qui explique le mieux

cet état singulier d'une imagination fixée une fois pour toutes sur un seul type de beauté.

Autre marque de ce penchant de Baudry au rêve immatériel : Quand on examine ses cartons de l'Opéra, on s'aperçoit que l'esquisse était d'abord trop spiritualisée, avec des membres trop grêles, des attaches trop fluettes, et qu'il a dû la reprendre pour lui donner du corps, pour faire, comme l'Ulysse d'Homère, boire le sang vivifiant à ce peuple aérien de fantômes. Enfin, dans les derniers temps, lorsque l'habitude de la peinture décorative lui eut donné plus de laisser-aller dans l'exécution, il s'abandonna à sa nature : son idéalisme triompha décidément. La toile était à peine couverte : un filet de vermillon, c'était la bouche ; deux gouttes de bleu céleste, c'étaient les yeux. Que restait-il donc ? les lignes, le léger frottis des couleurs claires et sobres, l'âme surtout et le style, qui était toujours la grâce même.

Un épisode fort touchant de cette longue lutte avec l'idéal fut, dans ces dernières années, l'obsession qu'il eut de fixer les traits de Psyché. Il s'y reprit à trois fois et fit trois Psychés, dont aucune ne rappelle celle de la Farnésine, et qui sont des tentatives variées pour réaliser une idée pure. La dernière, celle qu'enlève Mercure, est extasiée, éblouie devant le jour ; et ce n'est qu'un pauvre petit fantôme de phthisique aux grands yeux, mourante, dont les contours incertains se noient dans un voile de gaze semblable à une nuée. « L'idéal, ce cher idéal, dégageant ses ailes avec cette hésitation qui caractérise tous les coléoptères, s'est

élancé. » (23 décembre 1851.) Je ne connais pas, de ce mythe profond, une interprétation plus poétique et plus troublante. Cher maître, voilà donc les soucis qui l'ont poursuivi jusqu'à la fin ! Il se spiritualisait de plus en plus ; on eût dit qu'à ses yeux le monde visible s'était évanoui. Faut-il le plaindre de l'avoir quitté ?

II

Il ne faut pas trop oublier cependant que Baudry fut un peintre. C'est par des lignes et des couleurs qu'il exprimait ses rêves. Il fut donc toute sa vie à la recherche de la forme, « cette fumée, cette inutilité, cette impertinence ». S'il avait eu l'imagination seulement exaltée, mais incolore, eût-il pu faire le *Portrait de Beulé*, la *Fortune* et les *Muses ?*

Heureusement cet autre don, sans qui le premier fût demeuré stérile, ne lui manqua pas non plus. Les images se dessinaient en lui avec abondance et vivacité. Ses lettres en témoignent. A chaque instant il s'exprime en comparaisons, en allégories visibles. A-t-il, par exemple, une satisfaction d'amour-propre à saisir quelque faiblesse d'un artiste de génie : « Lorsqu'il vole à ras de terre, dit-il, on dirait qu'on va le saisir et le posséder, à peu près comme les enfants croient pouvoir prendre les hirondelles les jours de pluie. » Ailleurs, pour faire entendre combien il préfère la fièvre des débuts à l'apaisement d'une renommée conquise, il écrit : « Lorsque l'aérostat s'enlève, il part aux applaudissements de la foule ; les moindres détails ou inci-

dents de son départ font battre le cœur à ceux qui le suivent des yeux ; mais, lorsqu'il est loin, tout se tait, le silence se fait ; il n'est plus entouré que de nuages, ce qui est une triste et humide compagnie. » Il compare encore le même artiste tranquille et glorieux à une balle longtemps lancée par les enfants et tombée enfin dans une gouttière, au haut d'un toit, où elle se repose mélancoliquement dans une *position élevée*. Ses paraboles sont parfois vraiment homériques, en ce sens qu'elles deviennent de petits tableaux ayant leur intérêt en eux-mêmes, indépendants de l'occasion qui les amène. La jeunesse à qui l'on coupe les ailes n'est plus qu'un oiseau de basse-cour ; et alors tout le poulailler est décrit à ce propos, coqs, poules, grain, pâtée, coups de bec. Il se laisse aller au penchant de son imagination et dessine par distraction ce qu'il rêve, comme sur les marges d'un livre. En décembre 1851, ses humbles parents lui écrivent qu'ils sont épargnés par la tourmente politique ; alors il leur paraphrase, comme une esquisse d'après un maître, *le Chêne et le Roseau*.

« Un jour, le chêne dit au roseau : — Pauvre avorton ! Quelle faiblesse ! Tu es indigne de vivre. Au moindre frémissement de l'air tu t'agites en tremblant. Regarde-moi ; vois cette puissante encolure, cette solidité, l'enfoncement de mes racines ; vois tout cela et admire l'impuissance des vents et des orages pour me renverser.

« Il avait à peine achevé qu'un épouvantable orage se forme; le tonnerre fend les nuages, tombe et renverse le chêne. Le pauvre petit roseau se courba jusqu'à terre, sous les coups furieux du vent; mais, le danger passé, il se mit à dire au chêne renversé toutes sortes de moqueries que celui-ci avait bien méritées pour son sot orgueil. (Notez ce ton de précepteur moralisant qui, chez un

tel fils parlant à de tels parents, est moins déplacé que touchant.) Nous sommes les roseaux lorsque la politique fait rouler son tonnerre ; il nous courbe et nous remplit de frayeur ; mais il ne nous frappe pas. Restons toujours, mes chers parents, petits roseaux !... »

Cette facilité naturelle à imaginer est surtout remarquable dans l'évocation des choses absentes et disparues. Passant sous l'arc d'Orange, il voit nettement César, avec son profil dur et sec, chevauchant à la tête de ses légions bardées d'acier ; aux arènes, les sénateurs assis, debout, accoudés, avec le laticlave et la tête rasée; il entend le rugissement des bêtes dans les cages.

Mais sa prédilection est marquée pour les images tendres et voluptueuses ; elles ressuscitent devant lui, et la mort les a rendues plus tendres encore. « Pense aux histoires qu'on peut reconstruire », dit-il à son ami ; — mais quelles sont ces histoires ? Écoutez : « Le soleil seul est toujours le même sur ces ruines ; il brillait *sur les cheveux soyeux et sur le cou et le sein doré de cette Romaine*, comme il brille maintenant sur ses vertèbres noircies par le feu. » La volupté païenne dont Baudry revêtit ses délicates allégories éclate dans de telles expressions. Rappelez-vous le fondu de son modelé, son coloris si chaud, l'harmonie sensuelle de ses *chairs dorées*, avec ses lointains noyés dans l'outremer. Certes il avait passé par les jardins d'Armide ; il s'était imprégné de la *Danaé*, de l'*Antiope* et du *Concert champêtre*.

Quant aux Italiennes vivantes, ces « Raphaëls sans cadre », il les contemple aussi, mais, je pense, d'une autre façon que M. Bonnat. Il y a bien une certaine

fille « aux cheveux insolents » qui le fait rêver ; mais il se délivre de l'obsession en peignant le portrait de cette belle personne, qu'il considère ensuite à loisir, le trouvant plus selon son cœur et peut-être moins décevant que le modèle ; « car les Italiennes sont comme les beaux vases étrusques, admirables de formes et de peintures, mais vides ou pleins de cendres ».

L'idéaliste reparaît ici, et dans sa vie comme dans son œuvre, c'est toujours à ce point qu'il en faut revenir. A l'origine, une conception poétique ; à la fin, une expression poétique. Le *Combat de Jacob et de l'Ange*, la *Fortune*, la *Vague et la Perle* sont des allégories non trouvées après coup, comme les titres des femmes nues de M. Henner, mais nées d'abord dans le cerveau de l'artiste, on le voit par les lettres ; la grâce sensuelle, l'harmonie vénitienne des tons, la mollesse ondoyante, le sourire, renouvelés de Corrège et de Giorgione, ne sont que les moyens d'expression. Baudry ne peint pas pour l'amour de peindre ; il se sert des lignes et des couleurs comme un musicien des sons, pour exprimer un sentiment et pour provoquer un sentiment ; son âme est dans tout ce qu'il a fait, et, comme cette âme est d'élite, toutes ses œuvres se ressemblent entre elles, sans ressembler à aucune autre.

Enfin ce qui est extraordinaire chez ce contemporain, c'est l'équilibre parfait de son art. Il a pensé sainement, avec une grâce qui n'a rien de contraint ou de faux, et il a trouvé l'expression tout à fait naturelle et aisée de ses pensées. C'est un classique, au point qu'on le croirait d'un autre siècle. Remarquez, en effet, que

notre état d'esprit n'est ni simple, ni naturel, et qu'en littérature, par exemple, rien aujourd'hui ne correspond à cette beauté sereine de la peinture de Baudry. Ses *Muses* du foyer de l'Opéra ne sont pas du tout décadentes; ce ne sont celles ni d'Hugo, ni de Sully Prudhomme, ni de Baudelaire ; elles semblent garder un secret perdu, perdu et regrettable.

Paul Baudry est en effet, avec Paul Dubois, avec Antonin Mercié, et très peu d'autres, de ceux qu'on pourrait appeler les *néo-florentins.* Il hérite autant que ceux-ci de Donatello, de Michel-Ange, d'André del Sarte. Ainsi ces très grands artistes contemporains ont renouvelé, en pleineFrance de 1870, la Renaissance italienne dans son épanouissement le plus délicat, une fois passé l'ascétisme raide, mais avant le sensualisme trop amolli. Ou, si vous voulez, ils sont un peu de Fiesole, d'où était Fra Angelico, et un peu de Parme, d'où était Corrège. Le miracle, c'est le bien fondu de tout cela, l'aisance de cet art, dont les musiciens et les écrivains d'aujourd'hui sont également incapables. Voici, je crois, ce qu'on peut dire à ce sujet : nous, Français de la fin du XIXe siècle, nous revenons avec quelques efforts à l'idéalisme, ou plutôt nous y aspirons. Seulement il nous est très difficile de l'affirmer, les définitions ou les arguments que nous en donnons ne nous satisfaisant pas nous-mêmes ; notre idéal n'est pas objet de certitude ni même d opinion, il est objet de sentiment ; dès lors il est trop vague pour être dit ; tout à fait propre à être peint... Aussi, ce que la France a produit de plus beau et de plus durable dans ces derniers vingt ans,

ce n'est pas une œuvre pensée et écrite, c'est une œuvre sentie, où notre âme inconsistante, s'ajoutant aux formes immuables des corps humains, leur a prêté une beauté qui semble renouvelée du XVIe siècle, et pourtant est nôtre, tout à fait originale, fraîche, inédite. C'est le *Chanteur Florentin*, ce sont les quatre figures assises du tombeau de Lamoricière, c'est la *Jeunesse* de Chapu, c'est la femme voilée du tombeau de Madame Ferry, c'est *le Sommeil* avec la *Prière* d'Henner ; enfin, ce sont, au premier rang, les *Muses* de Baudry.

III

Les lettres que publie M. Ephrussi n'expliquent pas seulement l'artiste, elles peignent l'homme.

J'ai en ce moment sous les yeux une belle photographie de Baudry. Il est accoudé sur une chaise et, le front dans la main, nous regarde. Ce n'est pas nous qu'il voit, mais derrière nous, au-dessus de nous, des figures de rêve. Je reconnais son fin visage brun, qu'il levait hardiment, tout à coup et par saccades, ses narines frémissantes, sa moustache noire qu'il tirait par distraction et en silence, son beau front chargé de tristesse.

Ses lettres achèvent de le faire revivre pour moi. Le voilà tel que nous l'avons connu, avec cette « coriace nature de Vendéen », avec ce cœur qui « enferme fièrement et chastement tout ce qu'il a ressenti ». Son énergie était indomptable et cachée ; l'habitude des difficultés maté-

rielles de la vie lui avait donné le sang-froid et la juste appréciation des biens réels. Jamais poète n'a été plus exempt de chimères et de vanités. Il conseillait à son cher frère Ambroise d'apprendre le métier de menuisier, en rapport avec la situation modeste de ses parents ; il lui défendait la lecture des romans et veillait, du fond de l'Italie, lui jeune homme de vingt-cinq ans, sur la santé morale de cet enfant qui fut plutôt son grand fils que son petit frère. Il avait accepté résolument son existence telle qu'elle se présentait, rare vertu ; il était droit et viril en toutes choses, ce que les artistes d'à présent, imaginations trop sensitives, ont un peu désappris. Du jour où il eut quitté ses parents, il prit en main sa destinée.

« Vous vous rappelez cette triste séparation. Je ne pouvais m'arracher des bras de la maman. Je m'en allai enfin en refermant cette porte dont le bruit me tomba sur le cœur ; je grinçais des dents, et la pluie se mêlait sur ma figure avec mes larmes. Sur la place, je me heurtai dans un arbre, et ma tristesse se changea en fureur. Arrivé vers la statue du général Travot, j'aperçus à travers la pluie la chandelle de la diligence ; vous m'y attendiez avec Auguste et Joseph.

« C'est un de ces moments où la toile tombe sur un des actes du drame de la vie humaine. Là, à cette place, à ce moment où une nouvelle phase de ma carrière allait s'ouvrir, entre la maison que je venais de laisser et cette diligence qui allait m'emporter, j'eus un accès d'enthousiasme, de douleur, de colère, une sensation que je ne saurais m'expliquer, qui me fit crisper le poing et le lever vers le ciel en jurant de revenir grand artiste et maître d'un brillant avenir. Que Dieu le veuille ! » (A son père, 12 janvier 1852.)

Sa pauvreté fut plus que sérieuse. Mais, à Paris, dans

sa mansarde à soixante-dix francs par an ; en Italie, « sans un sou, plus ratissé et luisant qu'un vicaire de paroisse », ne pouvant peindre que « d'imagination » les louis d'or que répand sa *Fortune*, il garde son courage inflexible et son allégresse. Ses charges de famille sont « des semelles de plomb » dont il aime à s'alourdir pour s'apprendre à mieux danser. On a beau conspirer contre son originalité naissante, le décourager par mille critiques injustes : il sait bien que ses œuvres sont « des choses gracieuses et naturelles », et sans protecteur, sans argent, sans guide, il continue sa route. Quelle volonté virile chez cet artiste, si femme d'ailleurs par sa capacité d'affection et de souffrance !

Il aimait très tendrement ses amis, trop tendrement, croyait-il, car il se rendait malheureux pour toute inégalité d'affection ; mais il avait l'air froid et décourageait les indifférents. Quelquefois il restait une soirée entière sans ouvrir la bouche parmi des gens qui parlaient beaucoup ; mais à son regard seul on sentait le maître ; en sa présence on n'aurait pas laissé échapper une parole banale ; on était pris du désir d'être estimé de lui, et ce désir ne se montrait que par une généreuse timidité. C'était là l'hommage que nous lui rendions. Une sorte de pudeur nous empêchait de lui exprimer notre admiration, et même c'est à peine si nous osons le faire aujourd'hui qu'il n'est plus là pour nous entendre.

GUSTAVE DORÉ.

Dans les rues de Londres, en 1873, je me souviens d'avoir vu des hommes-affiches mélancoliques traîner leurs souquenilles le long des ruisseaux avec un écriteau double où se lisait :

DORÉ'S GREAT PICTURE
CHRIST LEAVING THE PRETORIUM
SPLENDID NOVELTY

Every Day and Evening: one shilling.

C'était le *Christ sortant du prétoire;* il n'était bruit que de cela en Angleterre. On se pressait à l'*Exposition Doré*, dans Bond-Street, où cette toile énorme était exhibée avec d'ingénieux artifices de corridors sombres et de salles très éclairées. C'était un vrai panorama. Deux cents personnages, tous intéressants, tous lumineux, tous colorés et bariolés, se pressaient dans un cadre gigantesque, trop petit pour les contenir. On était ébloui et confondu. « Quel génie ! disait l'un ; c'est l'homme du siècle; nous n'avons personne dans le Royaume-Uni qui puisse lui être comparé. — Les Francais le méconnaissent, disait l'autre. — Sans doute : il est trop shakespearien pour eux; il les dépasse de cent coudées. — Et quel sentiment religieux ! — Et

quel beau vert et quel beau violet! — En somme, Rembrandt n'a jamais pu faire de toiles colossales. — Vous savez qu'un entrepreneur américain fait offrir à Doré trois millions pour peindre tout l'Évangile autour de la cascade du Niagara ? — C'est une grande idée et digne de l'artiste. » A la porte de l'Exposition, un comptoir de la Société biblique s'était installé, qui distribuait la photographie de Gustave Doré et celle de Jésus-Christ.

Je n'ai pas été surpris de cette gloire que Doré s'était conquise en Angleterre et en Amérique, pays de grande industrie. Il était un producteur merveilleux : les ouvrages qu'il livrait avec une exactitude toute commerciale étaient brillants, copieux, prodigues d'art et surtout de matière, enfin ce que les magasins de nouveauté appellent « articles riches et bien conditionnés ». En outre, ils ressemblaient toujours à des gageures ; ils avaient quelque chose d'énorme et de déconcertant qui plaît beaucoup à l'imagination anglaise (rappelez-vous l'admiration un peu servile de Sterne pour Rabelais ; aujourd'hui encore ce sont nos féeries les plus extravagantes qui réussissent le mieux à l'*Alhambra-Theater*) ; enfin la puissance, même fausse et illusoire, enchante ces esprits pour qui toute la vie n'est qu'un déploiement d'activité. Splendides, bizarres, d'une apparence géniale, les tableaux de Doré devaient donc ravir le public britannique ; il était naturel qu'un laïrd écossais, M. Duncan, fît aménager dans son château de Benmore une galerie de cent vingt pieds de long pour les loger ; il était naturel aussi qu'une jeune Américaine,

miss Roosevelt, écrivît en anglais un livre à la louange de l'œuvre et de l'artiste.

Ce livre, traduit en français, je viens de le lire (1). Il est agréable et d'une bonne foi intéressante. C'est une enquête dirigée par miss Roosevelt sur la vie tout entière de son héros ; les témoignages de la famille et des familiers de Gustave Doré y sont enregistrés et simplement coordonnés. L'auteur, qui cite en commençant la fameuse *Vie de Johnson*, par Boswell, s'est assez bien défendue de ce que Macaulay appelait la *lues boswelliana*, la maladie du panégyriste ; elle croit et professe que Doré est un génie (on n'écrit pas un livre de 400 pages sur un homme ordinaire), mais elle n'y insiste pas trop ; elle a des scrupules qui l'empêchent de le mettre tout à fait au niveau de Rubens, et, sans avouer elle-même qu'il lui est inférieur, je crois qu'elle me pardonnerait de le dire.

J'aurai ce courage. Je vais tâcher de démêler pourquoi Doré n'est que la moitié d'un grand maître. Je n'apporterai pas à cette critique la moindre méchanceté, car il n'est pas dans mes goûts d'avoir trop raison contre un mort. Cependant je veux garder ma franchise, car la question intéresse moins un artiste que l'art tout entier. Il s'agit de savoir si les plus grands dons de la nature peuvent tenir lieu du reste, si le travail est une chimère et si le génie n'est, en somme, qu'une belle facilité.

(1) *La vie et les œuvres de Gustave Doré*, d'après les souvenirs de sa famille, de ses amis et de l'auteur (Blanche Roosevelt), traduit de l'anglais par M. du Seigneux. — Librairie illustrée, 1887.

Ce livre contient de très curieux dessins inédits de Doré.

I

Beaucoup de personnes ont vu Gustave Doré, et il suffisait presque de l'avoir vu pour le connaître. Il n'y avait pas de double fond en lui; peut-être même n'y avait-il pas de fond du tout. Il était tout extérieur, avec beaucoup de bonne grâce et d'expansion. Gestes, attitudes, rires, facéties un peu grosses. On le voyait toujours préoccupé du public : que pouvait-il bien rester de lui dans la solitude ? Merveilleusement souple et agile, il aimait à faire parade de ses talents d'acrobate; il sautait tout d'un coup sur une console ou faisait le tour d'un salon sur les mains. Perché sur cette haute échelle de décorateur où Carolus Duran l'a si bien peint, il badigeonnait ses toiles immenses, et, tout d'un coup, à l'arrivée d'un visiteur, se laissait dégringoler comme un écureuil. Il cherchait à amuser et surtout à étonner ; puis il avait dû entendre dire que les grands artistes sont sujets à l'enfantillage. Il y a en tout cela quelque chose d'artificiel et d'un peu vulgaire, rien de caché, de pudique, de grave. A première vue, on n'avait pas une envie extrême de devenir son ami.

Et pourtant il fut un ami excellent, facile, plein d'obligeance et de cette sensibilité ingénieuse qui est la meilleure partie de la bonté. Fils et frère dévoué jusqu'au sacrifice de ses ambitions, de son indépendance, il prenait à son compte tous les revers de la famille, les supportait gaiement et n'eut dans sa vie qu'un seul chagrin profond accompagné de découragement et de dégoût : la mort de sa mère. Il était adoré

de tous ses proches ; sa vieille bonne Françoise, qui l'avait élevé et qui lui survit, ne tarissait point sur sa générosité et sa bonne humeur. Devenu riche par son seul crayon, il était d'une prodigalité joyeuse qui le faisait rechercher de toutes sortes de gens. Au fond, il n'était pas heureux; mais il s'amusait si bien qu'il sut se passer du bonheur.

Avec peu d'orgueil, Doré était d'une vanité si manifeste, si épanouie, qu'on ne pouvait s'empêcher d'en sourire, non par ironie, mais par bienveillance. Un compliment le caressait, une critique le déchirait, l'un et l'autre extrêmement ; il resta plusieurs mois brouillé avec son meilleur ami, M. Paul Dalloz, pour une observation sur sa peinture. Les témoignages flatteurs, les décorations lui étaient fort sensibles : pour avoir attendu un peu la Légion d'honneur, il était tombé dans un désespoir profond. Il exposait dans son salon un portrait offert à sa mère avec cette dédicace : « A la mère du plus grand génie du XIXe siècle ». Cette persuasion, qu'il était un homme extraordinaire et qu'il devait soutenir son rang, le fit sortir du naturel, comme il arrive toujours, et le fit tomber dans l'enflure, le mélodrame, le mauvais goût laborieux.

La présomption est habituelle aux grands improvisateurs, qui sont les premiers à s'émerveiller de leur fécondité. Alexandre Dumas, en qui Gustave Doré aimait sa propre nature, avait dit quelque part (1) : « Ceci est une œuvre d'imagination procréée par ma fantaisie... C'est

(1) Dans la preface de *Catherine Howard.*

un nouveau sentier que j'ai percé : voilà tout. A l'heure qu'il est, je suis déjà revenu au centre du carrefour où je loge, prêt à faire une trouée nouvelle... Où ? qui le sait ? Dans la tragédie antique peut-être. *Cur non ?* » Cette phrase si réjouissante, avec les deux mots latins qui la terminent, à la façon de Sganarelle, est du pur Gustave Doré. Lui aussi se proposait d'éblouir, de forcer l'admiration, de « stupéfier le monde ». Il prétendait fonder « un art à lui » ; il invoquait constamment son originalité qui le faisait méconnaître, disait-il ; Meissonier et les autres maîtres contemporains l'impatientaient : « Je suis pourtant d'autre étoffe que ces gens-là ! » s'écriait-il avec une assurance naïve ; la préoccupation des « tours de force » lui revenait sans cesse ; il avait une idée tout enfantine de la grandeur, et le souci de la réclame s'y associait étroitement. — Il annonçait pour un ouvrage *mille* dessins, « parce que *mille* est un chiffre rond et sonore faisant bien dans les annonces et les affiches ». En 1865, il projetait d'illustrer je ne sais combien d'œuvres immenses dont il envoyait la liste à son éditeur en estropiant un peu les noms : il appelait Montaigne *Jean-Jacques*, etc. ; *cur non ?* comme dit Dumas. L'entreprise n'est-elle pas formidable, *titanica*, dirait un Italien, *pyramidal*, dirait un Allemand ? cela suffit. En tête de la *Bible*, Doré avait dessiné un portrait de Dieu que le public, surtout le public dévot, ne trouva pas assez ressemblant ; on s'en plaignit : « Je ne sais ce qu'ils ont, s'écria l'artiste ; cependant il n'y a pas à dire : c'est Dieu, c'est tout à fait lui ». Le mot est charmant ; Doré y est tout entier.

II

Ainsi ce facile esprit jouait à l'homme de génie. Peut-être, direz-vous, en avait-il le droit. Je ne sais trop. Doré est un de ces créateurs d'une valeur indéterminée, qui embarrassent la critique. On sent bien que le mot de charlatan est injuste ; mais on a peur que le mot de grand homme ne soit un peu fort. On hésite donc, comme on le fait pour Alexandre Dumas : en lisant telle scène de *Kean* où le comédien interrompt son rôle pour invectiver l'héritier royal d'Angleterre, on se demande si Dumas ne serait pas un Shakespeare, et alors on sent de vagues inquiétudes sur les suites d'un tel aveu... Et Eugène Sue ? se demande-t-on..., et Frédéric Soulié ?... et Paul Féval ?... que de génies ! Quand on voit. dans *Don Juan de Marana*, le bon ange et le mauvais ange se disputer une âme avec toutes sortes de beaux discours sur l'univers, on s'interroge encore : Cela n'est-il point du même ordre que le *Faust ?* Et l'on en vient à soupconner que les hiérarchies consacrées entre les esprits ne sont que des mythes, que le mot de *génie* s'applique, non pas à certains hommes, mais à certaines inspirations passagères dont beaucoup d'hommes sont capables. D'ailleurs (je le dis sérieusement), le génie, qui est une disposition naturelle et extraordinaire à produire telles œuvres déterminées, est moins rare qu'on ne croit, moins rare peut-être que le talent parfait et la véritable intelligence.

Cela reconnu, on citerait peu d'exemples de génie plus authentiques que Gustave Doré. Tout enfant, il

portait le signe de la prédestination. La mémoire des yeux était chez lui surprenante : pour avoir assisté, dans sa ville natale de Strasbourg, à une procession en l'honneur de Gutenberg, il fut capable de la reproduire fidèlement avec les costumes, les enseignes, les chars, jusque dans le moindre détail, et de la jouer lui-même avec ses camarades d'école ; il avait huit ans. Les croquis que miss Roosevelt tire de ses premiers albums sont saisissants par la justesse, la précision, la légèreté du trait. Les parents de Gustave et les amis de la maison en furent émerveillés ; on ne résista pas à une vocation si marquée : à quinze ans, élève au lycée Charlemagne, il fournissait un grand dessin par semaine au *Journal pour rire;* à dix-sept ans, il illustrait deux ouvrages français et un ouvrage anglais ; à dix-huit ans, il était célèbre. N'était-il pas à mi-chemin de l'immortalité ?

La nature lui avait donné d'abord une incomparable mémoire des formes et des lignes : sans qu'il parût rien regarder, les images se fixaient si bien dans son cerveau qu'il retrouvait sûrement, après plusieurs semaines, la composition d'un tableau ou l'attitude d'un passant dans la rue. Il possédait encore l'imagination qui crée ou plutôt qui transforme : les forêts de sapins de son Alsace lui apparaissaient avec d'étranges couleurs roses et ambrées, des contournements bizarres de branches et de racines et le mystère d'une cathédrale ; il prodiguait les formes fantastiques, les monstres, les chimères, les anges, les démons, tout un monde de Callot dont il fut sans cesse hanté. Par-dessus tout il

était déjà grand physionomiste et grand décorateur : ce qu'il y a d'individuel dans un visage, dans un vêtement, dans une tournure, il le saisissait avec la verve et l'ironie d'un maître caricaturiste ; les vastes aspects de la nature, mais d'une nature enjolivée, agrandie et difforme, lui fournissaient des toiles de fond. Tout cela était d'un artiste véritable et puissant.

Soyons justes en effet : Doré laisse une œuvre immense, dont l'immensité même est un extraordinaire mérite ; pour ne parler ni de ses toiles, ni de ses aquarelles, ni de ses eaux-fortes, ni de ses sculptures, il fut et demeure le premier des illustrateurs. Cet art de réaliser les fictions d'un autre, il en fit presque un grand art. Avant lui les vignettes d'un Tony Johannot, d'un Gigoux, d'un Dévéria, étaient gauches et empruntées ; après lui, les compositions d'un Detaille, d'un Maurice Leloir, d'un Flameng, sont appliquées, sans verve et sans liberté. Le *Rabelais*, le *Don Quichotte* sont des prodiges d'interprétation, de variations sur un thème déjà prodigieusement riche, auquel il ajoute encore. Tout ce que l'auteur sous-entend, Doré le restitue, avec un peu de surcharge quelquefois, mais toujours avec virtuosité. Il a le sens du réel dans la fantaisie (voyez les *posadas* de son *Don Quichotte*, et ces bourbiers où picorent des poussins étiques, et ces loqueteux, et ces souillons, et cette innombrable cour des miracles) ; il a, de plus, l'invention allégorique très subtile (voyez l'illustration de la *Préface* de Rabelais et du chapitre des *Fanfreluches antidotées :* c'est un commentaire presque profond) ; enfin, pour l'exécution,

son instinct des lignes courbes, sa prestesse dans les retouches arrondies et les coups de crayon fugitifs lui donnent un semblant de style. Pesant et diffus dans ses planches étudiées, il est merveilleux dans ses esquisses. Là où l'imagination suffit, personne ne le fera oublier. La Bible est trop simple pour lui, La Fontaine trop discret, Cervantes trop bonhomme, Dante trop concentré ; mais dans l'Arioste il trouve un génie absolument frère du sien : l'invention infatigable, la bizarrerie rendue naturelle, l'air de se moquer du public et de soi-même, beaucoup de personnages et peu de psychologie, beaucoup de vivacité et peu de vie, voilà les lacunes et les mérites de tous deux, et, puisqu'on s'accorde à regarder le *Roland* comme un grand poème, pourquoi l'illustrateur du *Roland* ne serait-il pas un grand artiste ?

III

Il y a pourtant quelque chose qui nous avertit que Doré n'est pas Rubens, ni Rembrandt, ni Véronèse. Pour être maître, il lui manquait d'abord d'être quelqu'un. Son crayon était le plus obéissant interprète de sa pensée ; mais aurait-il pensé s'il n'avait pas eu son crayon ? Bref, je ne sais trop si Gustave Doré était *une personne*. Dans sa production incessante, il se vidait à mesure qu'il s'emplissait ; comme Dumas, Méry et tous les improvisateurs, il ne possédait pas plus ses idées que le lit d'une rivière ne possède les flots

qui glissent sur lui. Il était le spectateur et non le maître de sa propre facilité.

Cette facilité était si vigoureuse qu'elle ne supporta jamais d'être contrainte ni dirigée. Sa première vue des choses était d'un créateur ; il prêtait une physionomie à tous les objets ; les hommes, les animaux, les plantes prenaient un caractère dans son imagination ; mais il n'en percevait que la silhouette ; l'accident le frappait beaucoup plus que la forme élémentaire ; l'épiderme l'intéressait plus que le squelette ; ses figures étaient très individuelles et facilement caricaturales. Incapable d'analyser ses sensations, il se bornait à dire d'un paysage : « C'est joli » ; d'un tableau de maître : « C'est rudement bien fait ». Il n'enfonçait sur rien ; ce qui est profond, constant, immuable dans les types et dans la nature lui échappa toujours, et, comme c'est proprement le domaine de l'art, il ne fit que des fantômes de chefs-d'œuvre et ne fut qu'un fantôme d'artiste.

C'est sur cette vue insuffisante de la réalité que son imagination travailla, car il dessinait toujours de mémoire et sans modèle. Gâté par un succès précoce, il n'avait jamais été apprenti ; « gamin de génie », selon le mot insidieux de Théophile Gautier, il avait cru pouvoir se passer de toute école. Comme M. Paul Lacroix, son raisonnable conseiller, l'engageait à étudier l'anatomie, il lui répondit qu'il voyait assez de corps humains à l'école de natation. « D'ailleurs, ajouta-t-il, j'ai toutes sortes d'hommes, de femmes et d'enfants dans la tête. Je connais parfaitement l'anatomie ; *je la con-*

nais d'instinct. » Ce n'était en effet qu'une intuition ou plutôt une divination. Il était absolument incapable de copier quoi que ce fût. Une fois, ayant loué un modèle pour se contraindre à l'étudier, il le fit déshabiller, le posa, puis, en le regardant, se mit à dessiner des sapins et des montagnes. Fermé à toute conception générale, il était impuissant à rendre la beauté ; visionnaire, ignorant du monde vrai, il était impuissant à rendre le caractère. Ni l'idéalisme de Phidias, ni le réalisme de Rembrandt, ni l'art antique, ni l'art moderne : que lui restait-il donc?

Il lui restait, hélas ! « d'avoir des idées », chose déplorable quand les moyens d'expression sont imparfaits ou vulgaires. Il fit *la Parque et l'Amour, la Gloire* cachant un poignard sous des lauriers, l'allégorie du vin de Champagne, etc. ; et, comme il n'avait pas beaucoup de distinction d'esprit, il tomba dans le mélodrame. Il avait des coups de pinceau heurtés qui rappelaient les intonations de Mélingue. *La Famille du saltimbanque* appartenait moins à la peinture qu'à la littérature de l'Ambigu. Il pensait suppléer à la conscience et au travail par les *effets,* qui sont proprement une tricherie dans l'expression. Les plus faciles le tentaient : par exemple, rien n'est plus aisé, dans une gravure sur bois, que de donner des valeurs par des touches de blanc : Doré les prodiguait. Il violentait toutes les règles pour rendre sensible une intention ; son Don Quichotte, à force d'être maigre, est anatomiquement impossible. Cela passe dans une esquisse humoristique, mais choque dans une composition qui

prétend au tableau. On voit ailleurs des sourires sans bouche et des larmes sans yeux ; enfin, partout un effort pour franchir les limites de l'art et exprimer beaucoup par des moyens un peu courts. En cela, Gustave Doré n'est pas satisfaisant ni tout à fait honnête ; il raconte tout ce qu'il sent et même quelque chose de plus ; il dessine avec amour-propre et emphase ; il songe trop à se faire admirer et ne parvient qu'à étonner ; c'est un virtuose, ce n'est pas un maître.

Un maître, au contraire, est celui qui ne parle jamais sans avoir quelque chose à dire et ne le dit qu'avec réserve, avec une sorte de pudeur où l'on devine qu'il ne se livre pas tout entier. Un maître est une personne douée de pensée et de sentiment, qui étudie la nature avant de se risquer à l'interpréter. Un maître est une âme candide et fière qui ambitionne plus de se satisfaire soi-même que de ravir les autres, et n'y arrive pas facilement. Un maître est un homme merveilleusement doué, mais qui a beaucoup travaillé ; enfin, pour être grand artiste comme vrai noble, il ne suffit pas de s'être donné la peine de naître.



AU SALON DE 1887

I

M. HENNER.

Les détracteurs de M. Henner ont deux grands arguments. D'abord le maître, à leur gré, n'a pas assez d'idées ; son symbolisme est gauche et naïf, sa philosophie est nulle ; puis il se répète vraiment avec une monotonie dont il est le seul à ne pas se fatiguer.

J'adore Henner, et pourtant ces deux reproches ne me chagrinent pas ; je les trouve faux et dérisoires. — Il se répète ! Qu'entendez-vous par là ? Qu'entrant dans une salle les tableaux d'Henner vous sautent aux yeux et vous crient le nom du peintre ? Il en est de même pour Corrège, pour Prud'hon, ses grands devanciers. Cela veut dire que l'artiste a un tempérament original et persistant ; que sa façon de comprendre la réalité et ses procédés pour la rendre viennent si bien de sa nature qu'il n'est pas maître d'en changer, plus que de

changer de visage ou de changer de cœur. En art comme en littérature, cette forte empreinte de l'ouvrier sur l'ouvrage s'appelle le *style*. Personne n'a plus de style que M. Henner. La *Source*, le *Sommeil*, *Fabiola*, l'*Orpheline*, la *Créole*, l'*Hérodiade*, qui diffèrent tellement par la conception et le sentiment, ont cependant un air de parenté. On les sent filles du même père, et d'un père qui signe fortement ses enfants. M. Henner fait toujours des Henner, cela est vrai ; mais ne craignez pas que le monde en soit inondé, car il n'y aura jamais qu'un seul artiste pour en faire.

Henner n'a pas d'idées, selon vous. Oh ! je conviens qu'il n'en a pas autant que le Dictionnaire de Larousse, mais il a toutes celles qui sont nécessaires à un grand artiste, non pas des *idées de tableaux*, comme on dit, dans le genre du *Volontaire d'un an* ou des *Hasards de l'escarpolette*, mais de ces idées qui font faire les tableaux, en éveillent le sentiment initial et en dirigent l'exécution. Ses idées sont très générales, très absolues, et l'obsèdent si bien qu'il est presque incapable de faire des portraits ; elles s'interposent entre le peintre et le modèle, que ce modèle soit M. Claretie ou M. Ravaisson, et déforment la réalité, en sorte que le Henner, le pur Henner, domine toujours.

Si vous me pressez un peu, j'irai même jusqu'à dire qu'il est un penseur complet ; il a le rêve chimérique et l'idée nette : que peut-on demander de plus ? Le rêve d'abord, car il professe visiblement la croyance que le corps de la femme est né de l'écume de la mer, selon la fable antique; que le beau ciel des soirs d'été, bleu

jusqu'à minuit passé, que la profondeur des bois noirs, le bord des sources, sont remplis de formes légères, de nudités blanches et d'accords de flûtes. Il croit aux nymphes, et il a bien raison, car ce qu'on a pu avancér de plus fort contre leur existence, jusqu'à présent, c'est qu'on n'en a jamais vu.

Quant à ses idées, elles sont claires et hardies : le corps humain a sa signification et sa poésie ; les attitudes à elles seules sont un langage mystérieux et éloquent ; c'est le domaine de la sculpture, mais la sculpture emploie des lignes rigoureuses et des plans solides. Ne pourrait-on pas faire évanouir encore ces éléments trop matériels en ne gardant plus rien que la caresse d'une belle lumière sur de belles formes ? Essayons. — Puis il faut remettre en honneur le corps humain tout entier, que les modernes ont humilié et effacé devant la tête ; l'expression opprimant la beauté, les pauvres êtres rabougris et difformes des eaux-fortes de Rembrandt, voilà l'art moderne, en regard de la frise du Parthénon. Relevons donc la noblesse de ces formes oubliées ; que la tête à son tour s'efface, rentre humblement dans l'harmonie générale ; les lignes du cou, celles de la hanche n'ont pas moins d'expression, pour qui sait sentir, que le regard de deux beaux yeux ; cette expression, sachons la voir et la faire voir. Telle est l'entreprise de M. Henner.

Le maître expose cette année deux toiles, exquises l'une et l'autre. D'abord une *Créole.* C'est un buste de femme, vu de trois quarts, mais la tête de profil. Elle est enveloppée d'une draperie de ce beau rouge qui

avait déjà paru sur le voile de *Fabiola.* Les cheveux, dénoués et ondulés, sont d'un blond chaud et chatoyant, presque brun dans certaines ondes plus épaisses, dorés à l'extrémité, quand le soleil les traverse. Les yeux sont bleus d'iris, les lèvres très rouges et très humides, les ombres du visage et du cou transparentes et molles, l'oreille menue et d'un dessin merveilleux : il n'y a que la gorge... Oh ! la gorge ! J'ai ouï dire que la poitrine des femmes n'avait pas cette forme-là. Mais on voit clairement que l'artiste s'en moque ; alors peut-être faut-il s'en moquer aussi. L'Etat achète cette *Créole* : puisse-t-il la placer au Luxembourg, afin que nous allions la revoir souvent et nous retremper dans la contemplation de la beauté !

L'autre toile est plus grande ; c'est une *Hérodiade*. Enveloppée jusqu'au haut de la poitrine de la fameuse draperie rouge, Hérodiade fait face au public ; le mouvement des bras, qui tiennent le bassin avec la tête de saint Jean-Baptiste, la porte vers la gauche. Le bras est extraordinaire ; il faut le regarder de près. A l'attache de l'épaule, une solidité assez mate, bien nourrie ; de même au coude, puis dans l'avant-bras, qu'une ombre blonde enveloppe et arrondit, une touche coulée, sans reprise, suivant le mouvement dans le sens de la circulation du sang ; c'est cette touche allongée qui donne au modelé de M. Henner une telle gracilité. Toutes ces femmes, même un peu massives, paraissent élancées précisément parce qu'elles sont peintes dans ce sens des veines et des artères, ce qui fait aussi affleurer le sang à la peau. Comparez le travail de M. Falguière,

heurté, martelé, capricieux : cette fluidité ne s'y rencontre point ; celui de M. Carolus Duran, bref, hâtif, plaqué, de même ; et, pour prendre un exemple classique, placez en regard de ce bras de l'*Hérodiade* le bras de la *Fornarina*. Là, au contraire, la touche est arrondie, fondue et recouverte avec soin, de façon à bien modeler les muscles, ce qui donne plus de solidité, plus de largeur apparente, moins d'allongement et de grâce. — Et c'est ainsi qu'avec des pinceaux de martre ou de blaireau, quand on les manie bien, on éveille des sensations vagues, différentes suivant l'orientation de la main, et, par suite, des sentiments différents, et, par suite encore, des inclinations bonnes ou mauvaises, car je ne peux penser à ces gracieuses femmes de M. Henner qu'avec un grand éloignement de toute vulgarité et de toute bassesse.

II

LE PAYSAGE.

Il ne m'échappera aujourd'hui que des paroles aimables et enthousiastes : nous voici au sommet charmant de l'art moderne, à la peinture de paysage. C'est la peinture par excellence. Tandis que la forme des êtres animés appartient au sculpteur comme au peintre, celui-ci seul a pour domaine les aspects changeants de la nature, les jeux délicats de la lumière à l'horizon, les silhouettes caressantes des terrains, le frisson des arbres, la structure capricieuse des

plantes, les nuances des fleurs, la transparence de l'eau, les nuages, la brume, l'arc-en-ciel, l'air, l'insaisissable. C'est sur ce grand clavier qu'il joue sa mélodie propre. Tous les esprits un peu fins d'aujourd'hui en aperçoivent l'étendue et le prestige : dans une exposition de tableaux, ils vont droit aux paysages; ils savent bien qu'ils trouveront là, plutôt qu'ailleurs, l'expression discrète des sentiments vagues dont ils sont tourmentés ; sentiments, c'est trop dire peut-être ; sensations du moins, mais raffinées et spiritualisées. Oui, la sensation domine notre art tout entier, comme notre littérature ; or, le paysage, c'est la sensation presque isolée et toute pure ; c'est l'expression que les artistes vraiment contemporains aiment à donner à leurs rêves : leur mélancolie ou leur sérénité peut y chanter les mêmes airs avec des variations infinies.

Au premier abord, rien de plus voisin de la copie directe, rien de plus servile que cet art ; mais, à la réflexion, rien de plus personnel, rien de plus idéaliste.

Un paysage porte plus qu'aucune autre œuvre l'empreinte de la personne. On en peut donner une première preuve tout extérieure : l'extraordinaire variété des écoles de paysagistes. Depuis Poussin et Cuyp, les arbres n'ont pas changé de forme et de couleur, le crépuscule n'a pas changé de forme et de couleur, et cependant les portraits que l'on continue de donner de cette nature immuable sont toujours renouvelés : les vaches de M. Duez ne ressemblent pas à celles de Paul Potter ; les arbres de M. Harpignies ne ressemblent pas à ceux d'Hobbema ; le soleil couchant de M. Mesdag

ne ressemble pas à ceux de Claude Lorrain ; les lointains de M. Edmond Yon ne ressemblent pas à ceux de Van Goyen. Quel est donc l'élément sans cesse transformé, sinon l'imagination des artistes ?

Bien plus, il n'y a pas, à vrai dire, d'école de paysagistes ; chacun obéit à son tempérament, l'imprime à la nature et en laisse la trace tout individuelle dans son ouvrage. C'est ainsi que nous ne savons rien de Ruysdaël, sinon ce que ses *Buissons*, ses *Moulins*, ses *Lisières de forêts*, ses *Cascades* nous en apprennent, et que cela suffit à lui composer une riche biographie. « Les cieux racontent la gloire de l'Eternel », dit le psaume ; eh bien, un bouquet d'arbres, une mare et un ciel nuageux, sur deux pieds carrés de toile, racontent aussi clairement le génie de leur auteur. Comment en serait-il autrement ? Lorsque le peintre emporte son chevalet avec sa boîte à couleurs et s'absorbe dans la fréquentation des solitudes, loin de la vanité des salons et des ateliers, ne reprend-il pas conscience de son originalité native ? n'entend-il pas plus nettement, dans le silence et au désert, la voix intérieure ?

Mais ce n'est pas tout : le paysage, ai-je dit, est ce qu'il y a de plus idéaliste, de plus *musical* dans la peinture. Il n'enferme pas le sentiment dans une forme nette et invariable, comme celle du corps humain ; il a toute la nature polymorphe et inépuisable à sa disposition.

Loin de l'avoir entièrement parcourue, il reste encore hésitant sur le seuil. Ne vous êtes-vous pas dit souvent que des spectacles naturels, en nombre infini, n'avaient jamais été exprimés par les artistes ? Sir John Ruskin,

le grand critique anglais, en a dressé un vaste répertoire qui est lui-même bien timide. Les états inconstants du ciel avant et après un orage, les nuées qui moutonnent et se déroulent en ondulations striées au-devant de la lune, les sous-bois dans les forêts d'arbres résineux, avec le rouge humide des troncs, les familles de champignons éclatants, les nuées d'insectes à peine visibles qui s'abattent sur les feuilles de fougère avec le bruit de la pluie, les contorsions des racines, la consistance friable ou plastique du sol, que de détails encore négligés, et qui tous exprimeraient des sentiments au moyen des sensations !

Car c'est là la haute fonction du peintre, surtout de celui qui interprète les paysages. Il doit dégager la signification des objets, de telle sorte qu'une émotion de l'âme puisse facilement s'y associer. Il doit manier les arbres, le ciel, les horizons comme un langage. Doudan écrit : « Celui-là seul aime la nature qui tire des idées morales des spectacles du monde extérieur ». C'est aller un peu loin ; en cela, Doudan est Français, bien logicien, bien moraliste et peu poète. Je parlerais, il me semble, de tirer des *sentiments* et non des *idées*, et alors la réflexion deviendrait juste. C'est même ainsi que la peinture de paysage est si musicale. Elle exprime avec force tout ce qui, par d'autres arts, sauf la musique, serait inexprimable ; un petit nombre d'états d'âme en somme, mais les plus intimes et les plus vagues, ceux que le vulgaire ignore le plus et qui, pour cela sans doute, sont les plus délicieux, je veux dire toutes les nuances de la mélancolie, l'amour de la

solitude et du silence, la sérénité, la joie grave, non triviale et extérieure (il n'y a pas de paysage qui fasse rire), l'extase, et enfin tout ce qu'on souffre de ne pouvoir traduire par des mots.

Chacun de ces sentiments appartient au paysagiste, mais dans la mesure seule où un homme les peut contenir sans effort Point de panoramas qui éblouissent ou épouvantent ; point de ce que les Guides Joanne appellent « de belles horreurs » ; rien qui porte en soi toute son expression et n'ait pas besoin d'être complété par l'homme. Les personnes les plus plates aperçoivent toute la beauté du mont Blanc ; aussi le mont Blanc est-il un bon sujet de chromolithographie et un mauvais sujet de peinture ; il se laisse reproduire fidèlement, géométriquement, mais ne souffre pas d'être interprété ; ce géant stupide ou divin n'a pas besoin que nous lui ajoutions notre âme intelligente, sensible et bornée. L'art ne peut l'atteindre. C'est pourquoi laissons-le aux photographes ; revenons à notre petit voisinage, par exemple à ces mares en pays plat où deux saules se penchent, et dont le bon Corot tirait de si nonchalantes rêveries. Pas de ces paysages extra-naturels, à la Salvator, qui sont proprement des mélodrames en peinture, par la disproportien entre la grandeur du sujet et la vulgarité de l'artiste. La nature est à vous, mes amis, à vous sans réserve et tout entière, à la condition que vous serez à elle ; prenez le monde extérieur, puis faites-en un monde intérieur et offrez-le nous sans crainte. En art, quiconque est sincère sera sauvé.

Il est donc nécessaire, mais assez facile, de vous pénétrer des conformités que la nature présente avec votre imagination propre. D'abord, sentez combien la nature est vivante. Elle n'est pas vivante seulement quand elle encadre les hommes. Le paysage seul, vide et désert, est encore plein de vie. Il se transforme suivant les saisons de l'année, suivant les heures du jour, avec une inconstance presque humaine. Et c'est cela qu'il faut saisir en grande hâte, à l'instant précis où l'unisson est parfait entre vos sentiments et l'aspect mobile des choses. Sur la terre

... où s'épand l'ombre, où le rayon luit,
Les douze heures de jour, les douze heures de nuit
Dansent incessamment une ronde sacrée.

Je recommande au peintre d'épier celle qu'il préfère et de l'arrêter au passage. Les maîtres n'y ont pas manqué : Claude Lorrain a choisi cinq heures du soir, en été, sur la mer ; Corot, sept heures, en septembre ; Millet, neuf heures, au plus clair de l'été. Nos contemporains marquent aussi une prédilection pour le soir (et en effet cela répond à l'état crépusculaire de notre pensée) ; pour eux, la journée ne commence guère qu'au moment où elle va finir.

Un des plus matineux est encore M. Lemarié des Landelles, qui est levé avant que le soleil se couche. A ce moment-là, le pas du voyageur est sonore sur la route : le ciel monte, monte à l'infini ; dans cette clarté très profonde, M. des Landelles n'aperçoit plus que deux petits nuages violacés égarés tout seuls au zénith,

comme deux agneaux en retard dans les champs, une fois que le troupeau est passé. Une légère brume monte des bas-fonds. Tous les arbres, toutes les herbes sont cernés par un reflet lumineux, par une sorte d'auréole. Le paysage que le peintre a choisi se prête à cet effet de sérénité, les sillons tournent sur un dos de terrain presque insensible, et le regard, les suivant, va se reposer au loin dans la perspective molle des collines que le crépuscule n'a pas touchées encore.

Le jour baisse. Voici l'instant où les bêtes, elles aussi, prennent un air songeur; cet instant, M. Duez a voulu le fixer. Il n'y a pas absolument réussi, je l'avoue : dans son admirable tableau l'*heure* est incertaine. On se demande presque si nous ne sommes pas au lever de l'aube, quand la brume matinale flotte en écharpe sur les prés, quand on se frotte les yeux lourds de sommeil et que les bêtes sont déjà dans l'herbage mouillé de rosée... Mais, malgré cette hésitation, que cette peinture est simple et vaste ! Un pâtis qui vient affleurer la mer, sans doute près de Villerville, séjour aimé de l'artiste ; l'herbe est très verte, très drue, nourrie de l'humidité souterraine et des souffles salés ; çà et là, des chardons vigoureux s'épanouissent grassement ; deux arbres, presque veufs de leurs feuilles, sont tordus et comme chassés dans le même sens par le vent de mer : à droite, la mer lisse miroite, de toutes petites lames déferlent timidement sur la grève unie ; deux ou trois voiles noires s'aperçoivent à l'horizon extrême ; le soleil rougeâtre est comme à demi dissous dans le ciel couleur de mauve, qui semble uniformé-

ment nuageux sans qu'on y distingue de nuage. Une froide caresse de lumière se répand sur l'herbe ; la dominante est bleue, fraîche et septentrionale. Ce paysage est peuplé de trois personnages, trois vaches toutes seules. L'une, d'un beau roux, debout, frotte sa tête contre un des deux chétifs pommiers, allonge son mufle vers les flots et beugle ; l'autre, une bringée, tourne le dos à la mer et rumine, les yeux clos ; c'est une brute superbe, à qui les choses extérieures sont indifférentes ; son poil soyeux, lissé comme à la main, étoffe richement les ondulations de son échine et la rondeur de ses côtes ; la troisième n'est encore qu'une génisse ; on le voit à son front carré où les cornes percent, où le poil est encore bourru et emmêlé ; dressant ses deux oreilles en forme de raquettes, elle nous regarde en face avec une effronterie tranquille. Jamais le bouddhisme naïf des bêtes à cornes n'avait été mieux interprété. Il se dégage de cette toile magistrale une sensation de repos si douce qu'on ne s'en éloigne pas sans regret.

Le jour baisse encore. M. Delpy note avec émotion les clartés expirantes du crépuscule à Rangiport (un port d'eau douce).

Le calme est absolu. Les verdures se fondent en masses compactes ; les ombres plongent toutes droites dans la rivière tranquille ; des talus évasés comme les bords d'une coupe s'abaissent et arrondissent le rivage en forme d'anse. Ils sont couverts d'ajoncs en fleur et couronnés d'une chaumière au pignon pointu. Deux bachots au repos sont amarrés à la berge ; deux che-

vaux, l'un blanc, l'autre roux, sont entrés dans l'eau jusqu'à mi-jambes ; leur attitude est lasse : l'un d'eux penche les naseaux pour boire. Une femme bat son linge ; c'est le seul bruit qui monte dans l'air sonore. Des hirondelles rasent l'eau et la plissent de la pointe de leur aile. Le croissant clair apparaît déjà dans le ciel pâle.

Le jour a disparu, la nuit gagne. Suivons M. Pointelin sur les hauteurs de son cher Jura. Voici un paysage fait avec rien, comme toujours; il se devine plutôt qu'il ne se voit. A l'horizon, des bandes sombres indiquent des lisières de forêts ; de petites mares stagnantes signifient qu'on est sur un haut plateau ; l'herbe est couchée par le vent nocturne, la brume monte des vallées à l'assaut des cimes. Le même M. Pointelin nous montre, à cette même heure qui est décidément la sienne, un vieux chêne dans une solitude. C'est un groupe puissant, marqué par la griffe d'un maître, parent de Ruysdaël. La physionomie du tronc est admirable; celle du feuillage me satisfait moins ; la brosse a râclé partout dans le même sens, de bas en haut, ce qui figure les aiguilles hérissées d'un pin, plutôt que la feuillée horizontale, étagée, d'un chêne. A gauche, une mare, une eau terne d'une sonorité sourde ; un ciel infiniment délicat, uni en apparence, mais d'une profondeur harmonieuse. Je sens l'œuvre d'une âme austère et distinguée. Rien n'est plus saisissant, je vous assure, que ce chêne gardant fièrement sa silhouette, tandis que toutes les autres formes se confondent dans la nuit.

Oui, la nuit est venue, mais comment la faire voir, elle qui rend les choses invisibles ?

M. Hareux l'a si bien peinte que son tableau ferait la nuit dans la chambre où on le mettrait. C'est à Montigny, en Seine-et-Marne, que l'artiste a essayé ce miracle. Il a plu toute la journée ; il y a des filets d'eau dans les ornières et des flaques transversales sur le chemin. La silhouette des arbres au bord de la route est brouillée autant par l'humidité épaisse que par les ténèbres. Une femme tire par le licou des vaches qui refusent d'avancer Des nuages moutonnants s'amoncellent jusqu'au zénith ; par un déchirement apparaît un coin de la lune, avec une étoile dans un ciel bleu profond. C'est la pacification après l'orage ; la nuit sera belle.

La nuit est très belle ; la lune l'illumine. Elle est levée et à moitié cachée par un rideau de peupliers, dans le touchant tableau de M. Karl Cartier. C'est un tournant de rivière ; deux barques vides sont amarrées à la rive ; tout respire le silence et l'absence de l'homme. L'homme est là, au contraire, dans la belle nuit d'été de M. Adrien Demont ; la lune radieuse et blonde est le centre de la composition ; la moisson est encore sur pied ; les meules, le clocher, les maisons d'un village ponctuées de quelques lumières, se distinguent dans l'éloignement. Un paysan et une paysanne s'étreignent avec une passion attendrie et solennelle. Nul ne verra, nul n'entendra leur baiser. Cette nuit langoureuse est leur seul témoin et leur complice ; comme dit Hugo, « l'ombre est nuptiale ». Et c'est ainsi que s'achève cette délicate symphonie des heures tardives et nocturnes, dont

nous bercent à l'unisson les peintres d'aujourd'hui.

Mais allons plus au fond, jusqu'à la substance même du paysage, jusqu'aux caractères permanents de la nature, que l'artiste découvre et interprète. Voyons comment nos peintres comprennent l'eau, l'air, la terre, les arbres, les villes, les pays.

L'eau est au paysage ce que le sourire est à la beauté d'une femme. Elle reflète et illumine les autres beautés. D'abord c'est un miroir, et, à ce titre, il me semble qu'on n'en a pas encore tiré tout le parti possible. Voici un Norvégien, M. Skredsvig, qui entreprend hardiment de faire du miroir même le sujet d'un tableau. Dans son *Soir de Saint-Jean en Norvège*, l'eau, toute calme, remplit presque la toile. Au lointain seulement, les arbres très verts du rivage cernent et encadrent la perspective ; une barque avec deux jeunes femmes, un rameur et un musicien, navigue au milieu du Fjord ; le musicien, renversé à l'arrière dans une attitude abandonnée, joue de l'accordéon ; le rameur allume sa pipe et laisse traîner les avirons qui font un double sillage. A droite, à gauche, de tous côtés, le ciel limpide se reflète dans l'eau limpide. La sensation est celle qu'on éprouve en effet en plein lac, loin des rives, lorsque rien autre que sa propre personne n'arrête immédiatement le regard de l'oisif et qu'il se perd en une sorte d'ivresse contemplative et panthéistique.

Cette caresse particulière que fait aux yeux la lumière absorbée par l'eau, cette liquidité visible, M. Tanzi l'exprime dans sa *Mare de Courtbuisson* ; loin de l'approche de l'homme, cette flaque dormante, voilée

par endroits de frais de grenouille et de lentilles d'eau, invite aux rêveries moroses. Le marais de Sacy-le-Grand, peint par M. Edmond Yon, est plus découvert, d'une mélancolie plus large et plus aérée. Bordé de grandes tiges de roseaux nonchalants, il égaie un peu sa solitude par deux maisonnettes couvertes de tuiles, un ciel clair et tourmenté, où s'enlève, en noir, la cime de quelques arbres balancés par le vent.

Elargissons encore nos regards et nos poumons ; arrivons à la mer. Mais ne quittons point terre tout de suite. Un peu de mer avec un port, voilà un commencement d'infini où le rêve n'est pas encore détaché de la réalité. M. Olive, M. Cornellier, M. Vollon peignent tous les trois l'entrée du port de Marseille, mais avec une sensibilité quelque peu différente. M. Cornellier est élève de M. Olive, qui est élève de M. Vollon ; les procédés se transmettent, mais les tempéraments se gardent. M. Olive est frappé de la chaude lumière ; il jette sur le môle, sur le vieux phare, sur la Majore, un rayon de couchant aussi rouge et flamboyant que le faisait naguère M. Ziem. M. Cornellier peint d'une façon aimable et brillante ; son ciel est un peu trop expédié et confus ; toutes les fumées du port s'y fondent avec de jolis gris ; le frais papillotage des navires est fort enlevé. M. Vollon, vigoureux et grand peintre, toujours renouvelé, a été frappé du peu de place que tient cette effrayante activité humaine entre les deux infinis de la mer et de l'air. Tout Marseille, avec l'entrée de la Joliette et du vieux port, se profile sur un plan lointain, entre le bleu céladon de la Méditerranée et un ciel très haut où ses in-

nombrables fumées d'usines et de navires s'évaporent. Là, sur cette ligne d'horizon si ouvragée, si menue, le mouvement, l'effort, l'essoufflement de l'homme et de ses machines ; quelques dizaines de mètres au-dessus, la sérénité ; quelques dizaines de mètres en avant, la sérénité.

Poussons au large, et voyons, dans une toile mémorable de M. Mesdag, comment le vide lui-même peut être intéressant et rempli. Il n'y a plus rien ici que le soleil, les nuages et les flots. Le soleil est encore assez haut, quoique le soir s'annonce par un reflet très lumineux et le recul de la voûte céleste ; mais c'est un soleil couchant sur la mer du Nord, qui n'allume pas d'incendies et se voile à demi dans les brumes. L'eau est pacifique, chatoyante, alourdie, huileuse ; quelques oiseaux de mer volent au-dessus ; des voiles, çà et là, un peu loin, voguent doucement. Une ligne lumineuse pâle marque le contact des deux immensités. La lumière est diffusée ; les rayons embrassent toute l'atmosphère. Des nues grises et opaques, sans forme définie, pèsent sur l'Océan ; au-dessus, elles s'aèrent, s'allègent en un léger frottis de nuances tendres, se dispersent, s'évanouissent ; elles ont les tons de la chair, du cou de la tourterelle, ce qui fait une harmonie tiède avec le ton glauque des flots ; elles voyagent plus vite que les lourdes nuées d'en bas ; le dessous de chacune d'elles est opalisé, irisé, radieux. Tout autour du soleil, elles sont comme dissoutes dans sa gloire. Seulement quelques petits lambeaux de cirrus violets font d'étranges taches sur le couchant illuminé. Il y a dans ce vague spectacle

quelque chose de mélancolique et de serein à la fois, quelque chose qui fait penser, je ne sais comment, à une heureuse et tranquille vieillesse.

La mer plate a pour elle l'infini ; la terre infiniment modelée, creusée, relevée, tourmentée, a les charmants caprices du relief et des formes. Mais qu'on ne sait pas la regarder ! Combien de personnes s'arrêtent à jouir des belles rondeurs d'un vallon et des belles lignes d'une crête de montagnes? Est-il rien de plus parlant à l'âme, cependant, que certaines inflexions du sol ? Les valleuses des côtes normandes, molles échancrures des falaises, donnent une sensation de sécurité, d'abri modeste et d'abandon. C'est ce que M. Flahaut a bien finement interprété. Son *Village de Puys*, près de Dieppe, est comme blotti dans le pli d'un manteau. On y descend par un chemin qui tourne; des femmes vues de dos, la hotte sur l'épaule, marquent la pente en s'enfonçant par degré sous l'horizon. On ne voit des maisons que les toits en tuiles d'où s'échappent quelques fumées bleues ; tout cela envahi par l'ombre. Dans les rues du village, la nuit est déjà descendue ; la cime seule des arbres émerge encore dans la lumière, avec les deux pans de falaise jaunâtre, à droite et à gauche, qui enserrent et protègent le village. Quelques goëlands se sont égarés au-dessus des terres ; on n'aperçoit la mer que par une étroite embrasure, mais on en respire le voisinage.

Le joli modelé d'une autre valleuse, celle de Criquebeuf, est étudié avec sympathie par M. P.-G Diéterle. Le relief d'un sol gazonné, tel est le simple motif de cette

composition. Le soleil va se coucher là-bas, en face, derrière un rideau d'arbres où pointe un clocher. Un chemin désert descend entre deux talus dénudés. Sur le revers d'un de ces talus, un berger se repose dans sa cape de laine bourrue ; ses moutons se pressent les uns contre les autres, selon leur habitude, à l'approche du soir. Voilà tout. Ce que M. Jan Monchablon a peint, c'est moins encore, et c'est aussi plein de signification. Un horizon découvert, vaste ; deux légers flocons de nuages enlevés dans l'air clair; des champs détaillés d'une touche un peu menue, et, à l'infini, le bossellement monotone des croupes de collines. Oui, c'est bien cela, voilà tout. Que la terre seule, la terre sans l'homme et sans la bête, est encore éloquente !

Je me défie un peu des tableaux de montagnes; j'ai toujours peur du déclamatoire; il me semble qu'avec de tels sujets on tombe très facilement dans le Gustave Doré, puis dans le paysage de devant de cheminée, où des petites femmes en jupon rouge font brouter des chèvres sur le flanc de la Jungfrau. Aussi suis-je très sensible à la sincérité de M. Jean Desbrosses, peignant le cirque montagneux qui cerne la vallée du Mont-Dore. Le fond de la vallée est plat, posé comme un plancher entre deux pentes raides. Sur le revers des monts, d'un vert frais et cru, sont plaqués, comme des haillons étendus, des taillis d'un vert sombre. Des arbres, des maisons sont entrevus dans le creux de la coupe. Mais le plus joli, c'est que de légers nuages blancs sont descendus, flottent dans la vallée par lambeaux aériens et traînent plus bas que les cimes.

M. Eugène Lambert (qui n'est pas le délicieux peintre des chats) a fait, lui aussi, une tentative belle et hardie. Il a peint le *Soir sur la hauteur de Bellevue*, près de Genève. C'est un champ où se sont abattus des corbeaux ; l'œil suit la direction des sillons qui s'enfoncent au lointain, et là, à l'horizon, que voit-il surgir ? Le mont Blanc lui-même, éblouissant, tout rosé, illuminé par le couchant. On pense bien que ce dernier plan, loin d'être effacé, vient au contraire en saillie, ce qui gêne un peu le regard; mais l'artiste nous fait presque accepter cette violence. — Enfin, me direz-vous, la nature nous la fait bien accepter aussi. — Oh ! la nature ne fait rien accepter, elle impose ; mais pour vous, artistes, votre fonction est de persuader. Mettez-y beaucoup de souplesse, beaucoup d'accent, et défiez-vous des montagnes !

L'épisode caractéristique de la plupart des paysages, c'est l'arbre, l'arbre qui est une personne, qui a ses habitudes, son humeur, sa physionomie, et qui parle à ses amis un pénétrant langage. Que l'écorce soit lisse ou rugueuse, que la structure des branches soit élancée avec grâce ou contournée avec vigueur, que le feuillage soit clair ou foncé, léger ou massif, opaque ou menu, ce sont pour nous autant de symptômes que nous associons à nos caractères humains. Si la patience ni la vie ne me manquent, j'écrirai quelque jour une psychologie des arbres. Le chapitre du saule est déjà presque fait, avec l'aide de Corot ; celui du hêtre se dessine d'après Diaz ; celui du chêne avance, grâce à Théodore Rousseau.

Le *Vieux Chêne* alsacien de M. Zuber rappelle en effet les toiles de Rousseau, quoique avec moins de sonorité. Le décor est assez fastueux, comme il convient; un ciel traversé obliquement de nuées d'orage; une lumière tragique ; à droite, une futaie profonde; sur le devant, des vaches impassibles qui entrent dans une mare. Au milieu de la végétation un peu incertaine et anonyme, ce chêne seul a une tournure de souverain : les branches supérieures sont déjà dépouillées et agonisantes; le bas verdoie encore. C'est un beau symbole de l'opiniâtreté aristocratique ; on pense à certaines vieilles familles espagnoles qui s'obstinent à protéger le voisinage d'une ombre fière et ne montrent qu'au ciel leur farouche pauvreté.

M. Stengelin peint dans une atmosphère claire, aux environs de Laaghalen en Hollande, dans un site vaste où l'on respire à pleins poumons, un bouquet de quatre grands ormes, et ce spectacle rafraîchit et fortifie. M. Harpignies, dans une clairière où le soleil troue le feuillage, peint un groupe élégant de bouleaux au tronc blanc zébré de noir.

Les formes de la ramure, les inflexions de la sève sont délicatement notées. On conçoit bien, à voir ces silhouettes grêles, mobiles, lumineuses, que les anciens aient placé dans les bois des formes mystérieuses de dryades et de faunes ; il semble presque qu'on les aperçoit entre les branches; on les entend respirer sous l'écorce. Que dire de ces sous-bois où la végétation foisonne, dans une orgie de plantes et d'herbes, comme dans le tableau de M. Fath ? de ces descentes en forêt,

où les troncs verticaux des arbres contrarient si heureusement la ligne inclinée du terrain, comme dans le tableau de M. Smith? Ces aperçus d'une sauvagerie si fraîche ne sont-ils pas pour l'âme dégoûtée de littérarature une initiation et un rajeunissement ?

La merveille, cependant, la voici. Auprès de Besançon, dans le pays de Courbet, M. Pelouse a découvert la source Bergerette. (*Bergerette*, quel joli nom pour une petite source gazouillante!) C'est sous la hêtrée; on ne voit absolument rien du ciel, ce qui est bien singulier dans un paysage. De tous côtés et au-dessus de la tête, rien que des troncs minces et tordus, moussus par taches, un jeune feuillage vert tendre, des fourrés où le regard s'enfonce et des branches entre-croisées à perte de vue. La source jaillit des profondeurs de la terre par un hémicycle de roches excavées qui forment des piliers naturels et bruts. L'eau sort très claire; elle va, revient, fait des lacets, sautille entre les rocs verdis par les lichens et les pierrailles, traverse un chapelet de petits bassins et de cascatelles et continue son voyage entre les racines des arbres désaltérés. Il tombe çà et là sur la mousse une lumière verte filtrée par les feuillages. Venez ici, vous qui êtes tristes ou qui aimez.

Mais l'eau, l'air, la terre, les arbres se ressemblent beaucoup dans les diverses contrées de notre Occident. Ne peut-on poursuivre une vérité plus particulière, plus *régionale*, si l'on peut dire? Chaque province, chaque canton n'a-t-il pas sa physionomie propre? Cherchez-la, révélez-la; ce sera une vraie géographie, une géographie idéale et suggestive, qui répondra à la vieille

définition de Meissas et Michelot : « La géographie est la *description* de la terre », plus exactement que ne l'ont jamais fait les manuels de Meissas et Michelot eux-mêmes.

Suivez M. Damoye en Sologne, par exemple : comprenez-vous, sentez-vous cette mélancolique et rêveuse contrée? Le paysage est humide; tout le premier plan est occupé par l'eau, une eau stagnante, hérissée de roseaux. La terre n'est figurée que par une bande étroite entre l'étang et le ciel. Çà et là des arbres rabougris, blanchâtres et violets, qui sèment au vent leurs feuilles rousses. Au-dessus des nuages gris et floconneux (un peu lourds et monotones sur la droite), on voit filer d'une aile preste les oiseaux de rivière dont le cri trouble seul la solitude. C'est l'automne : l'automne est la saison qui convient à la Sologne.

Poussons plus loin l'exploration; sortons de France. M. Normann peint toujours les mêmes fjords norwégiens avec cette précision éclatante qui avait étonné d'abord ; sous un soleil de midi ou de minuit, de petites maisons vernissées, de petits bateaux vernissés, des montagnes vernissées, des arbres vernissés ; un grand joujou propret, une photographie en relief; cela amuse toujours, mais n'étonne plus.

M. Maure peint la Campine hollandaise avec ses bruyères mornes, ses forêts de pins sous lesquelles le gazon ne pousse pas et ses longs troupeaux de moutons couleur d'amadou; il le fait avec conscience et amour. M. Gabriel, autre Hollandais, continue presque, dans son *Moulin à vent*, la grande tradition sévère de Ruys-

daël; le ton en est sérieux, l'accent sincère; ces polders sont un pays de penseurs forts et ingénus. Ajouterai-je après cela que la touche de M. Gabriel est un peu pâteuse et grumelée, et qu'il aurait besoin d'étudier le faire lisse et transparent de son grand compatriote Van Goyen? Qu'il ne sorte donc point de son pays ; il y trouvera les maîtres qui apprennent le métier et la nature qui inspire l'art.

Allons maintenant au cœur de l'Italie, dans la campagne romaine, dont M. de Curzon a comme aspiré toute la poésie. La vue qu'il en donne est prise du petit lac de Gabies. C'est le soir ; la lune se montre avec une seule étoile ; la lumière diffuse du jour n'est pas encore éteinte. Partout le désert; seulement un pâtre avec un troupeau de buffles. De distance en distance, des ruines d'aqueducs dont les piles solitaires émergent du crépuscule bleu, témoins d'une puissance disparue. L'horizon est uni d'un azur foncé ; rien que des lignes droites, monotones et grandes. L'ensemble est pénétré de cette fatigue, de cette mélancolie inconsolée que gardent les lieux abandonnés de l'homme et non encore repris par la nature.

Venise est à elle seule tout un pays ; il y a bien des manières de la comprendre : celle de Guardi n'est pas tout a fait celle de Canaletto; celle de Joyant n'est pas du tout celle de Ziem; enfin M. Rosier a risqué une dernière interprétation, plus vague, plus septentrionale et plus doucement attristée. Il peint cette fois ce crépuscule vibrant particulier à l'Adriatique ; c'est la fin d'une journée brûlante ; les trois coupoles d'étain de Saint-

Marc renvoient dans l'air du soir la chaleur qu'elles ont reçue depuis le matin. La ligne du quai des Esclavons fuit dans un lointain vaporeux ; les fanaux multicolores s'allument sur le grand canal... Et maintenant regardez une vue de notre Paris peinte par M. Luigi Loir, soit le pont de Bercy par un temps de neige, soit un quai banal, à l'heure où passe l'homme aux deux longues perches qui met des petites lumières partout. Vous serez frappé de voir que chaque ville a son expression, son âme, notre cher et pauvre Paris aussi bien que l'opulente Venise. Le tout est de la trouver. Quand je dis que c'est là tout, je me trompe, il faut encore l'aimer.

Ai-je tenu ma promesse ? N'ai-je point passé une longue revue de peintres de paysage sans dire un mot offensant à aucun? Tous m'ont intéressé ; plusieurs m'ont charmé, et combien en ai-je omis que j'aurais volontiers remerciés du plaisir subtil que je leur dois ? Nous avons, non pas une école, mais une foule de paysagistes. C'est la plus originale de nos gloires. Nos grands auteurs classiques doivent beaucoup à l'antiquité ; l'Espagne, l'Italie, l'Angleterre, l'Allemagne ont imprimé de fortes traces sur notre pensée et notre imagination. Notre peinture d'histoire ou de genre est inspirée des grandes écoles étrangères du dix-septième et du dix-huitième siècle. Sans Raphaël, Corrège et Véronèse, aurions-nous eu Baudry ? Sans Michel-Ange et Donatello, aurions-nous Paul Dubois ? Au contraire, Millet, Troyon, Théodore Rousseau, Corot (pour ne citer que les morts) sont bien nôtres. Pourquoi ? Parce qu'ils se sont souciés seulement d'être eux-mêmes. Là est le grand secret.

III

LA SCULPTURE.

Tâchez de revoir en imagination ce parterre français du palais de l'Industrie où se dressent de tous côtés des statues de plâtre et de marbre ; évoquez ces formes, ces attitudes, ces gestes, ces physionomies, tout cela immobile et immuable. Songez que ce simulacre de vie a été donné aux pierres, non pour un jour, mais pour une éternité, et reconnaissez que la sculpture souffre qu'on l'examine ainsi à loisir, après coup ; car les œuvres qu'elle produit, beaucoup plus simples que les tableaux, restent mieux dans la mémoire, en même temps qu'elles sont plus affranchies de l'actualité changeante, par ce beau privilège de la durée qui en fait presque, dès leur apparition, des œuvres antiques.

On répète souvent que la sculpture est par excellence l'art dont le beau est l'unique objet, et qu'elle a eu son moment de plus grand éclat dans la Grèce de Périclès. La peinture, la gravure s'accommodent aussi bien du *caractère* que de la beauté ; par là ce sont des genres plutôt modernes. La statuaire, elle, est plus exigeante. Réduite à l'imitation des formes isolées et sans couleur, elle ne peut se dispenser de les faire belles, c'est-à-dire à la fois ressemblantes et idéalisées. Un équilibre parfait, une sorte de forme absolue, voilà ce qu'il s'agit d'atteindre. Le fameux doryphore de Polyclète, avec

ses proportions irréprochables, semble donc avoir été le chef-d'œuvre de la sculpture, et par suite le grand point pour les artistes serait d'avoir beaucoup de patience avec un bon compas. L'absence de toute difformité, une moyenne générale correspondant à l'idée abstraite du *bras en soi*, du torse et des jambes *en soi*, un assemblage harmonieux des parties, affranchi et purgé de tout accident individuel, que peut-on souhaiter de plus dans ces hommes de pierre qui regardent fixement de leurs yeux sans prunelle ? Qu'ils soient beaux et géométriques comme des motifs d'architecture, abstraits comme des *idées* platoniciennes, qu'ils soient non des personnages, mais des types. Telle est, n'est-ce pas, la loi de la sculpture, le plus philosophique des arts?

Mais cette première définition fait sourire, tant elle est incomplète. Les mannequins de M. Auzoux y répondraient parfaitement. Et pourtant vous sentez bien que de ces œuvres de patience l'art est absent. Il y manque la simplification, marque de l'esprit intelligent et créateur, la simplification qui distingue une statue d'un moulage sur nature et qui emporte avec elle ce qu'on nomme le *style*. Les anciens le savaient bien, j'entends ceux de l'âge classique. Voyez, par exemple, les draperies ; à l'époque romaine, elles étaient minutieuses et monotones, sans aucun sens de l'ensemble et du mouvement (telle est la *Melpomène* fastidieuse du Louvre). A la belle époque grecque, au contraire, on les simplifiait avec un tact libre et inspiré : on suspendait aux étoffes du modèle de petits poids de plomb

pour les tendre et réduire les plis aux principaux ; ou bien, comme on le voit dans les fragments du temple de la *Victoire sans ailes*, on mouillait les tissus, qui plaquaient ainsi sur les reliefs et accusaient hardiment le modelé du corps. Quant au nu, il était traité largement, par grands plans qui révélaient, non les amusants détails de la peau, mais la sérieuse charpente osseuse et le courant général des muscles. Surtout quand l'œuvre devait être vue à distance, comme les frontons du Parthénon et les métopes du temple d'Olympie, les artistes grecs se trouvaient presque obligés d'appliquer avec rigueur leur belle théorie de la simplification, et c'est ainsi qu'ils exécutèrent leurs statues les plus hardies, les plus belles, les plus grecques. Qu'on regarde au *British Museum* les deux personnages couchés, d'ailleurs mutilés, connus sous le nom de *Thésée* et de l'*Ilissus* ; qu'on observe, si on le préfère, la métope d'Olympies conservée au Louvre et qui représente Hercule domptant le taureau ; ici et là, quels plans hardis, fortement construits, simplifiés avec une entente sûre de la perspective et de l'anatomie !

Mais ce n'est là encore que la statique du corps humain ; il faut y joindre le mouvement ou, pour parler plus justement, l'attitude. Voici la grande invention du sculpteur, le tout de son art et la marque la plus sûre de son génie. Là encore les anciens ont été des maîtres ; sans doute, à appliquer strictement ce principe, on trouvera dans les musées beaucoup d'ouvrages surfaits et injustement populaires, tels que l'*Apollon du Belvédère*, la *Niobé*, peut-être même la *Vénus de Médicis*, dont les

mouvements sont gauches, ou niais, ou déclamatoires ; mais, en revanche, quelle justice et quelle admiration accorderons-nous à des morceaux tels que la *Victoire de Samothrace*, par exemple, cette statue sans tête et sans mains qui n'est plus qu'une attitude et un mouvement saisis tout vifs par le marbre ! Elle court, elle vole, le jarret gauche, ployé, vigoureuse, obstinée, contre vent et marée ; la draperie de sa tunique est chassée de droite et de gauche par la rapidité de son allure, son *imation* plaque sur les seins qui sont hardis, eux aussi, et pointent en avant, tandis qu'attachées solidement au dos et soulevant sa démarche, se déploient en arrière deux grandes ailes. Hélas ! ni tête, ni mains, ni pieds ! mais ce fragment mutilé conserve encore, dans chacun de ses plis profonds, la marque et comme la présence du génie.

C'est pourquoi il faut conjurer les sculpteurs de se préoccuper avant toute chose du mouvement. C'est ce qu'ils doivent concevoir d'abord, avant le costume, avant le personnage même. J'aime à les supposer hantés de quelque geste grand et significatif comme celui du semeur ou du faucheur, et cherchant dans la nature le corps qui ne sera pour eux que le dépositaire de la pensée traduite par l'attitude Oui les mouvements harmonieux ou expressifs de la belle machine humaine, voilà leur apanage ; la statuaire est sœur de l'orchestique, ou plutôt c'est l'orchestique même, idéalisée et perpétuée par le marbre et le bronze. Je reconnaîtrai un sculpteur à l'attention qu'il donnera à un bras levé, à une jambe tendue, plutôt qu'à un beau bras ou à

une belle jambe. Le mouvement doit le préoccuper plus que la beauté ; la beauté même ne lui importe que dans la mesure où elle sert à exprimer le mouvement, l'idée.

Il est clair que les trois quarts des noms que portent les statues : *Baigneuse*, *Printemps*, *Adolescence*, *Orphée*, *Sapho*, etc., n'ont été trouvés qu'après coup et ne correspondent point à la conception primitive de l'artiste. Un certain agencement des bras, des jambes, du torse, de la tête, voilà ce qui s'est d'abord présenté à lui. Rappelez-vous, par exemple, dans le Salon de 1887, le charmant *Mozart* de M. Barrias. Pensez-vous que le maître se soit dit à l'origine : « Je vais représenter Mozart enfant? » Point du tout ; il a été frappé de la jolie attitude d'un petit musicien qui remet une corde à son violon ; la silhouette attentive et portée en avant, la tête penchée, les jambes serrées l'une contre l'autre lui ont souri ; il en a fait l'étude, s'est préoccupé ensuite de rappeler vaguement, par le front bombé et méditatif, la ressemblance de Mozart, et c'est ainsi qu'une attitude est devenue un personnage, que la simple conception d'un mouvement original a donné naissance à une statuette merveilleuse d'invention et de grâce.

Oui, découvrir une attitude nouvelle, qui paraisse pourtant avoir été pressentie de toute éternité. tant elle est simple, voilà l'objet des efforts et des veilles du sculpteur. Les plus grands sont ceux qui, comme M. Paul Dubois et M. Mercié parmi les contemporains, en ont découvert le plus grand nombre. Michel-Ange lui-même n'est extraordinaire que par cette facilité dont je parle ; une attitude inouïe, voilà, quand il entamait

un bloc de marbre, sa seule idée directrice ; encore sortait-il souvent du naturel et créait-il des lois trop individuelles pour qu'on songe à les imposer à l'art ; apprendre la sculpture à son école, ce serait comme apprendre l'éloquence à l'école de Démosthène ; on n'en retirerait que le mépris des principes. Mais il faut lui dérober, en la contenant par une étude scrupuleuse, un peu de son invention dans les mouvements. Il est infiniment rare qu'on y réussisse, comme on le pense bien, et s'il y a, dans un Salon, deux ou trois œuvres où le corps humain soit révélé sous un aspect nouveau, c'est déjà une belle conquête. En 1887, nous avons eu la *Diane* de M. Falguière.

C'est une œuvre belle, originale, absolument inédite, quoique nous en ayons eu autrefois un premier projet. Le marbre, d'abord, est admirablement choisi, d'une translucidité laiteuse, se prêtant à merveille, sur les contours, aux vibrations de la lumière. Le sujet est une jeune fille de seize ans : ses articulations sont d'une réalité assez solide ; la nuque et les hanches sont très pures de forme ; les cheveux sont relevés et noués sur la tête d'une façon virginale ; les attaches du cou sont fines et pourtant musculeuses. La déesse vierge vient de lancer une flèche de haut en bas, du ciel sur la terre; elle tient encore l'arc d'une main, tandis que l'autre, suspendue par le mouvement, lâche à peine la corde. La jambe qui porte le corps est rigide, il le faut bien ; l'autre est pliée en avant et appuyée sur un support assez bas, mouvement qui se combine adorablement avec la courbe rentrante de la cuisse des femmes, en

étranglant la silhouette à la hauteur des genoux. Les deux bras, l'un baissé, l'autre levé, se font un équilibre parfait, qu'on perçoit surtout quand on regarde la figure de dos ; les doigts sont détachés, jolis et délicats. La tête est tournée à gauche ; le regard, abaissé, suit la flèche qui vole vers la terre ; la lèvre supérieure, un peu saillante, marque le dédain tranquille ; l'ensemble est empreint d'une grâce majestueuse et immortelle.

Le grand mérite des maîtres antiques, encore plus architectes que sculpteurs, c'était de faire régner dans leurs compositions une parfaite unité. Les frontons d'Egine, tels qu'on peut les voir aujourd'hui à Munich, en sont un admirable exemple : l'harmonie est obtenue non seulement par une symétrie absolue entre les personnages et les attitudes, à droite et à gauche du motif central, mais par l'emploi constant des mêmes procédés et des mêmes effets, par l'unification du sentiment, partout d'une raideur dorienne, d'une minutie à la fois enfantine et grave. Eh bien ! je me demande si nos artistes savent se plier à une telle suite dans la réalisation d'un dessein. Quand il s'agit de la décoration d'un édifice, je suppose, savent-ils se gouverner eux-mêmes et s'associer à l'impression générale que l'architecte veut dégager ? M. Injalbert se montre capable d'un tel effort. Les trois figures qu'il destine à la préfecture de l'Hérault forment un ensemble parfait. Taillées toutes trois en haut-relief (une est même une statue proprement dite), dans un marbre gris bleuâtre des Pyrénées, elles représentent trois divinités fluviales, l'*Hérault*, l'*Orb* et la *Source du Lez ;* les roseaux, les coquilles, les

gouvernails traditionnels marquent la physionomie aquatique ; les deux vieux tritons surtout sont admirables ; d'un mouvement à la fois vigoureux et abandonné, la barbe ondoyante étalée sur la poitrine, ils sont modelés non pas avec la mollesse copieuse de Coustou, mais avec la désinvolture superbe de Puget ; une même impression ressort des trois personnages : ils font penser tous trois à ces torrents des Cévennes que l'artiste a voulu figurer, fantasques et terribles, jamais navigables, mais carrossables en été, méridionaux après tout, faisant plus de mal que de bien et plus de bruit que de mal.

Fidélité, simplicité, mouvement, unité, voilà les maîtresses qualités de la sculpture que les anciens aussi avaient connues et pratiquées. Les modernes, à partir de Donatello, y ont ajouté le *caractère*, non pas seulement le caractère qui se dégage de la beauté, mais celui qui est imprimé dans la laideur même et qui la transfigure. Les maîtres anonymes du grand art gothique, les merveilleux sculpteurs en bois du quatorzième et du quinzième siècle avaient appris à la Renaissance que la maigreur, la disproportion, la dureté de certains traits ont aussi leur charme. Se mêlant aux leçons de l'art antique, ces enseignements d'un réalisme naïf se retrouvent à toutes les époques de la sculpture moderne, chaque fois qu'un artiste a tenté de s'affranchir des traditions de l'école. Encore aujourd'hui, n'y a-t-il pas un caractère saisissant dans cet *Abel* de M. Antonin Carlès, gracieux cadavre d'adolescent dont la maigreur laisse voir la saillie de l'os iliaque et la structure des côtes.

tandis que le laisser-aller du bras étendu ajoute à la nonchalance de l'attitude? N'y a-t-il pas un caractère intime et profond dans cette *Vierge* inachevée de M. Pezieux, prise à mi-corps et serrant son fils d'un geste si tendre? N'y a-t-il pas un caractère inoubliable dans cet enfant pleurant que M. Antonin Mercié, « ce maître si maître », a modelé pour le tombeau de son ami Cot? Le voyez-vous encore, les jambes inégalement pendantes, les bras découragés, pleurant et gémissant, la tête à peine baissée? Ne reconnaissez-vous pas dans cette figure naïve et humaine une éloquence à part, que ni les Grecs ni les Florentins n'avaient soupçonnée?

Mais allons plus avant; poussons le caractère jusqu'au point où il devient individuel, jusqu'au point où la figure devient portrait. En général, je ne crois guère aux statues ressemblantes; elles sont presque toutes mauvaises: ou bien le visage absorbe tout l'intérêt, et alors ce grand corps habillé de façon banale est bien encombrant et gauche; ou bien la physionomie est effacée pour que l'expression en soit subordonnée à l'expression de l'ensemble, et alors ce qui fait la vie propre du modèle est presque sacrifié. Je ne vois guère que le *Voltaire* de Houdon qui ait résolu cette difficulté, mais quelle expression dans les plis de la draperie, fouillés avec furie, dans les mains nerveuses, qui sont à l'unisson du visage! Et encore si Houdon avait fait son Voltaire debout, dans tout le déploiement de sa haute taille, peut-être aurait-il échoué, lui qui faisait vivre et respirer le marbre!

Le portrait exige qu'on fasse le sacrifice du corps inutile et quelconque, il exige qu'on coupe la tête et qu'on ramasse sur elle tout l'effort de l'expression, tout le caractère. C'est ce qui justifie les bustes. Alors il n'est plus question de beauté harmonieuse, mais de personnalité et de vie. Assurément, quand M. Moreau-Vauthier a sculpté *Garnier-Pagès*, il n'a songé qu'à montrer sous ce masque ridicule une générosité ouverte et pleine de bonhomie. Quand M. Guillaume a modelé dans le marbre M. Jules Ferry, il s'est attaché à interpréter la fermeté impassible de sa physionomie plutôt qu'à idéaliser le chaos irrégulier de son visage. Quand M. Dalou a ciselé et comme pétri le bronze pour en tirer la face vivante de M. Auguste Vacquerie, avec ses lignes tirées et allongées, sa lèvre épaisse et entr'ouverte, son regard narquois, son air de vieux gamin de Paris doublé d'un grand journaliste et d'un hardi poète, il a laissé de côté tous ses propres principes, il ne s'est occupé que de son modèle et s'est oublié pour lui ; aussi l'a-t-il interprété comme Houdon ou Carpeaux l'eussent pu faire.

J'en ai assez dit, je crois, pour faire voir combien notre sculpture française, malgré l'abstention de Paul Dubois, malgré la défaillance passagère de Chapu, est encore admirable et vivante. Pauvres sculpteurs, faut-il qu'ils aient une foi robuste pour affronter les misères et les incertitudes d'une vie comme celle qui attend les trois quarts d'entre eux ! Mais cela les trempe sans doute, et je m'explique après cela qu'il y en ait beaucoup qui soient de fiers artistes (un sur cinq cents environ).

RÊVERIE ET SENTIMENT

A. S. M. L'IMPÉRATRICE D'AUTRICHE.

Quoique je sois très amoureux de Votre Majesté pour l'avoir rencontrée deux fois au Prater et une fois dans les allées de Schœnbrünn, je n'aurais pas l'impertinence de lui écrire sans une raison sérieuse. A vrai dire, ni les titres ni les couronnes ne m'imposent beaucoup, en fût-on comblée comme Votre Majesté ; depuis que j'ai vu un pauvre roi de Hanovre, vieux et aveugle, sur la place de l'Étoile, à Paris, demander son chemin à tâtons et solliciter le bras d'une bonne dame qui passait, je suis un peu dégrisé de la supériorité native des princes. Il y a ainsi plusieurs choses dont je suis revenu avant d'y être allé. Pour Votre Majesté, ce que j'adore en elle, c'est d'abord sa beauté, ses longues tresses de cheveux blonds, son regard profond et franc, sa sveltesse et sa grâce : vous êtes encore jeune, Madame, puisque vous vous faites encore aimer. Sans doute vous avez un grand fils, peut-être un petit-fils (je n'ai pas ici l'*Almanach de Gotha*) ; mais, quand on vous voit passer à

M. Émile Lévy atteint la limite qui sépare les deux genres. Voici deux portraits de lui : une dame vue de trois quarts, jusqu'à la gorge, s'enlevant en clair sur un fond bleu paon ; la tête est d'une beauté régulière, le port superbe, le modelé tendre et savoureux ; au-dessus, une petite fille dont le frêle cou blanc se détache d'un col de velours bleu, tête ronde et frisée ; yeux trop grands, bouche mignonne comme une cerise ; l'expression domine le dessin. — M. Guillaumet fixe la couleur juste du Sahara algérien : le chameau fauve et lippu, à l'œil dédaigneux, aux genoux calleux, aux pieds de derrière écartés prêts pour la course ; le petit âne roux et humble, aux touffes de poil bourru sur le front ; le soleil frappant les murs, le ciel papillotant, la chaleur visible. — M. Gervex comprend le pastel à merveille ; ses portraits sont dans la gamme juste ; le docteur Blanche est d'une touche grasse, d'une expression vivante ; une esquisse de jeune femme brune, au teint mordoré, est d'un profil accusé et fin ; le modelé des joues et des tempes est très poussé, à la Holbein ; le reste sacrifié, il ressort une expression très nette de sérieux, de franchise, de vaillance. Voilà le pastel.

Qu'on le comprenne donc ! le pastel est le procédé le plus léger, le plus fugitif ; c'est le pollen des lis, la poussière des ailes de papillon qu'on dépose et qu'on fixe sur le papier. Il faut lui demander de rendre le plus fugitif de la nature, c'est-à-dire l'expression du visage humain, le jeu rapide de l'ombre et de la lumière ; rien au delà. Pour Dieu ! mortels, n'appuyez pas ! La Tour a esquissé sur un fond grisâtre non le

visage, mais le seul sourire de Mme du Barry, quelques taches hardies, quelques balafres de crayon ; la physionomie, le charme revivent. C'est le triomphe du genre. Il doit saisir l'insaisissable.

RÊVERIE ET SENTIMENT

A. S. M. L'IMPÉRATRICE D'AUTRICHE.

Quoique je sois très amoureux de Votre Majesté pour l'avoir rencontrée deux fois au Prater et une fois dans les allées de Schœnbrünn, je n'aurais pas l'impertinence de lui écrire sans une raison sérieuse. A vrai dire, ni les titres ni les couronnes ne m'imposent beaucoup, en fût-on comblée comme Votre Majesté ; depuis que j'ai vu un pauvre roi de Hanovre, vieux et aveugle, sur la place de l'Étoile, à Paris, demander son chemin à tâtons et solliciter le bras d'une bonne dame qui passait, je suis un peu dégrisé de la supériorité native des princes. Il y a ainsi plusieurs choses dont je suis revenu avant d'y être allé. Pour Votre Majesté, ce que j'adore en elle, c'est d'abord sa beauté, ses longues tresses de cheveux blonds, son regard profond et franc, sa sveltesse et sa grâce : vous êtes encore jeune, Madame, puisque vous vous faites encore aimer. Sans doute vous avez un grand fils, peut-être un petit-fils (je n'ai pas ici l'*Almanach de Gotha*) ; mais, quand on vous voit passer à

cheval, avec votre chapeau penché sur le front et votre longue robe d'amazone, on ne s'en douterait guère. Enfin vous êtes très charitable et d'une façon ingénieuse, imprévue, spirituelle, et vous adorez les beaux paysages et les grands poètes. J'aimerais bien être votre lecteur une semaine ou deux : il y a si peu de gens aimables en ce monde qu'il ne faut pas perdre une occasion de les fréquenter.

Mais Votre Majesté pense bien que ce n'est pas pour lui faire des compliments, que je veux remplir cette grande feuille de papier ministre. A Vienne, les complimenteurs ne manquent pas; il n'y a pas besoin d'en importer de nouveaux. C'est d'affaires, d'affaires pécuniaires, foncières, domaniales et parfaitement ennuyeuses, que je voudrais vous dire un mot bien timide. Les journaux racontent que Votre Majesté vient de passer une saison à Herkulesbad, dans les Carpathes, et qu'elle ordonne d'y construire une résidence pour y revenir souvent. Que j'en suis aise ! J'aime tant ce coin de terre ! et il est doux de savoir les personnes qu'on aime dans un séjour qu'on aime. Herkulesbad est un décor qui vous va très bien. Je revois encore la belle route de voiture qui amène les voyageurs de Mehadia, le pont d'une seule arche très hardie, le torrent de la Tcherna obstrué d'arbres déracinés et de blocs tombés des montagnes, les promenades ombragées qui s'élèvent sur tous les versants d'alentour, les *ruheplatze* où trois bancs sont groupés dans un bosquet, le kiosque de Coronini, celui de Csœrigs, beaucoup plus haut, d'où la vue saute le Danube et confond la neige des Balkans

avec celle des Carpathes, l'esplanade où joue la musique en plein air et où les fantassins de Votre Majesté font l'exercice dans leurs vareuses couleur de savon de Marseille. Comme tout cela se réveille dans mon souvenir! Je crois encore entendre à droite, à gauche, devant, derrière, partout, le bruissement des cascatelles qui tombaient sous les arbres.

Eh bien ! il y a, à gauche, quand on arrive, derrière la maison d'un boulanger dont le four vous souffle une haleine chaude en passant, un torrent très solitaire, qu'on ne peut remonter qu'en sautant de pierre en pierre et en se mouillant les pieds, car il n'y a pas de chemin ; on saute, on se mouille et l'on arrive à un penchant de colline très encaissé et tout couvert de hêtres. C'est là qu'il faudrait bâtir le château de Votre Majesté, c'est là que j'aurais bâti ma cabane. On n'y a pas une vue très étendue, mais on n'y est vu de personne, avantage assez rare, surtout pour une reine. On est en pleine solitude, en pleine sauvagerie ; c'est un délice. Il y a bien aussi le rond-point des trois noyers, derrière le Casino, mais on y est sur le chemin des chercheurs de truffes et des ramasseuses de cristaux. Ce sont des personnes aimables, mais trop bruyantes pour vous et moi.

L'ennui, il faut bien le dire, c'est la musique. On en subit toute la journée. Votre Majesté, je le crains, sera un peu rassasiée de sérénades. Heureusement la musique qu'on fait dédommage de celle qu'on entend ; puis on lit les poètes, on lit cet incomparable Heine que je suis si ravi de vous voir préférer à tous les autres.

Oui, c'est encore « un point que je veux vous mar-

quer », comme disent les bonnes gens de chez nous. Heine est pour nous un dieu comme pour Votre Majesté. Il nous représente la poésie toute pure, dans ce qu'elle a de libre, de fantasque, d'ironique à la fois et de passionné ; il est le seul des écrivains de notre temps qui ait exprimé tout notre temps. Il a fait des chefs d'œuvre antiques pleins de l'inquiétude moderne, il a fait... que n'a-t-il pas fait ? Il vous a fait rire et pleurer d'abord... Aussi quelle charmante idée avez-vous eue d'aller à Hambourg voir Mme Charlotte Embden, pour la remercier de son frère. Nous en aurions volontiers fait autant. Et cette promesse que vous lui avez donnée solennellement, à cette digne dame qui eut l'honneur de porter dans sa jeunesse un grand nom, cette promesse d'aller déposer une couronne au Père-Lachaise, sur la tombe du poète, n'est-elle pas pleine d'une poésie sentimentale qui nous enchante ? C'est autre chose encore que pour Alain Chartier. Une impératrice qui ferait deux cents lieues pour mettre une couronne d'immortelles sur le tombeau d'un faiseur de vers ! c'est un joli sujet de ballade.

Il est vrai que Votre Majesté a eu peur de venir en France ; elle s'est dit que les rois ne sont pas toujours reçus à bras ouverts chez nous, quoique nous soyons plus accoutumés à en voir que les autres peuples. Alors vous avez délégué l'archiduchesse, votre sœur, à cette religieuse offrande... Et aujourd'hui, c'est fait. Il y a, là-haut, des fleurs déposées par une princesse, envoyées par une impératrice. Que Votre Majesté soit satisfaite ! Nous sommes satisfaits aussi, et comme

l'exemple des grands est toujours suivi, nous vous promettons de déposer une petite couronne à côté de la vôtre. Heine est un peu de notre pays aussi : certes, c'était un bon Allemand, quoiqu'il n'aimât pas les Prussiens ; mais ce n'était pas un mauvais Français, car il avait bien de la grâce et bien de l'esprit.

PRIÈRE DEVANT UNE ROSE.

— Je ne veux plus savoir de qui me vient cette rose qui s'épanouit sur ma table de travail. Me vient-elle d'une femme? d'une femme changeante et journalière comme moi-même? Je l'ai oublié, et que m'importe? Cette rose vient d'un rosier, elle vient de la Nature, de la Nature immuable comme les affections devaient l'être, de la Nature qui nous recevra dans son sein, nous qui nous aimons, nous couchera proprement l'un à côté de l'autre et tirera du sang de notre cœur des roses belles, indifférentes et adorées comme celle-ci.

— Regarde-moi bien, rose mon amie. Ce qui me plaît en toi, c'est que tu n'as point de forme précise, mais seulement une couleur, ou plutôt vingt ombres de nuance variées et incertaines; c'est aussi ton parfum, ton parfum fugitif et vain comme le souvenir d'un baiser; c'est surtout que tu es faible et à ma merci; c'est que je pourrais te détruire si je voulais, sans effort, par méchanceté pure et sans que tu te plaignes. Car l'amour veut être le maître du bonheur et de l'existence de ce qu'il aime; il veut être une libéralité gratuite et capricieuse; il veut, selon le vent qu'il fait ou les phases de la lune, pouvoir être le contraire de l'amour.

— Mais ne crains rien. Si je tiens à la puissance de te

donner la mort, c'est pour avoir le plaisir égoïste de te laisser la vie. Tu es belle. Qu'est-ce à dire, cela ? C'est-à-dire qu'il y a en toi une source d'émotions que je ressens, qui dominent le temps et qui me consolent de le voir s'enfuir. Qu'un homme se jette dans le feu pour en arracher un autre homme qu'il ne connaît pas : cela, malgré les apparences, a quelque chose qui te ressemble, quelque chose qui est à la racine de toute certitude. Il me suffit qu'on m'accorde cela, et sur cette feuille de rose je reconstruirai tout le monde invisible. C'est pourquoi, rose qui ne seras demain qu'une tige chauve et morte, tu me parles des choses qui ne meurent pas Tu chantes vêpres et complies. Sois bénie, sois réjouie, sois épanouie, et nous autres qui savons prier, prions.

SUR LE CULTE.

. . . .

— Je t'engage à parler; es-tu chrétien seulement ?

— Je le suis plus que toi.

— Ah! par exemple!.... Est-ce une discussion de fond que tu cherches ?

— De fond, oui, Madame, de fond, justement!... Tiens, donne-moi la main, l'autre aussi!... Je t'aime bien tout de même, tu sais, et tu auras beau faire, tu vaudras toujours plus que moi.

— Cela, c'est une autre question; au fond, tu es excellent aussi; je te trouve digne de penser comme moi.

— Enfin nous nous plaisons, ou du moins *nous nous plûmes*, comme dit je ne sais plus qui; et c'est pour cela que nous pouvons avoir une discussion de fond... Assieds-toi là... Voyons, mon amie, tiens-tu vraiment au culte ?

— Quelle question! A quoi veux-tu que je tienne ?

— Crois-tu gagner le ciel en mangeant certaines choses, en t'abstenant de certaines autres ? Imagines-tu qu'il y ait quelque proportion entre le Bien infini et de petites phrases murmurées dans une langue qui ne se parle plus ? Crois-tu que la communion sous les deux espèces soit sacrilège ? Que penses-tu des hussites et des taborites ?

— Je pense .., je fais ce qu'on me dit.

— Eh ! ma chère, il faut un peu d'exégèse : si j'avais là un livre de prières, je te montrerais à quel point ce bégaiement, ce... que sais-je ? Tu vas voir !

— Oui, mais tu n'as pas de livres de prières dans ta bibliothèque.

— Non ; c'est vrai ; va me chercher dans ta chambre... Ou plutôt, je me souviens ; j'en ai un justement, là-haut, sur le dernier rayon... Tu l'aperçois ? Monte sur la chaise pour l'atteindre. Ma foi, je ne l'ai jamais ouvert ; il me vient de mon grand-père, qui l'avait emporté dans l'émigration, où il est mort. C'est son domestique qui le garda, puis le légua à mon père quand j'étais petit.... Tu vas voir comme tes prières sont indignes de ton intelligence... Merci. J'aime ces livres du XVIIIe siècle, Celui-là est bien relié, n'est-ce pas ?

— C'est une *Quinzaine de Pâques*.

La reliure était à compartiments et à filets ; la tranche, moirée et dorée, était toute ternie. Elle essuya le volume avec son mouchoir, l'ouvrit avec précaution, puis le lui tendit.

— Écoute, au hasard. Voici des prières pour dimanche prochain : « *Gloire, louange et honneur vous soient rendus, ô notre Sauveur...* » Qu'est-ce que cela signifie ? Louer Dieu, et avec quelles paroles, s'il vous plaît ? On ne loue vraiment Dieu qu'au Collège de France, dans le cours d'hébreu, et aussi dans le laboratoire de M. Berthelot... Qu'est-ce que cette dévotion d'encens et de tabernacles ?... A quoi bon ces choses enfantines, ces pratiques matérielles, ces prières ?... Et puis supposer seulement que tes paroles soient enten-

dues de l'Infini et que tes pensées ne le soient pas tout aussi bien, c'est une démence... Je continue...

Au moment où il tournait la page, un papier plié glissa du livre sur ses genoux.

Elle le ramassa et l'ouvrit; c'était une enveloppe semblable à ces petits paquets de poudre que préparent les pharmaciens. Il y avait dedans une boucle de cheveux châtains, presque blonds, nouée d'un mince ruban noir.

— Ce sont, bien sûr, des cheveux de ma grand'mère, dit-il; mon grand-père et elle s'étaient beaucoup aimés.

— Laisse-moi baiser ces cheveux.

— Pourquoi ? Tu ne sais rien qui puisse t'intéresser à cette pauvre femme.

— Je sais seulement que sans elle tu ne serais pas né.

— Chère âme!

— Mais il y a de l'écriture sur le papier; vois donc : l'encre est si passée qu'on ne lit pas d'abord.

— Montre, que je déchiffre ces annales de ma famille. Nous reprendrons ensuite tes prières surannées.

Il lut, avec quelque peine :

« *Voici un peu de ses cheveux, qu'elle me donna le* 14 *de may* 1778, *dans la berline jaune, comme nous revenions du baptême de Mgr le duc de Berri. Ils sont bien fins et gardent encore le parfum de sa tête, qui se confond pour moi avec celui de ma jeunesse. A quoi bon conserver cette relique toute matérielle d'un sentiment qui ne l'étoit point ? Ne sais-je pas bien que nous sommes unis présentement, malgré la séparation, comme nous étions avant, et même que nous nous attendrons fidèlement l'un l'autre où Dieu nous commandera d'aller au sortir de ce monde ? Ne sais-*

je pas bien que ce n'est pas la couleur de ses cheveux ou de ses yeux qui m'obligea de l'aimer, mais sa sensibilité, l'ardeur des devoirs qu'elle rendit à M. son père, sa compassion pour tout ce qui souffroit, et enfin sa douceur infinie où perçoit un esprit si relevé, toutes choses où les sens n'ont point de part, — et pourtant, o sposa mia, *à plus de trois cents lieues, ta tête doit sentir tous les baisers que je donne à tes cheveux ! — Le culte de l'âme devrait suffire : pourquoi celui des paroles, des baisers ou de l'encens ? C'est une foiblesse dont il ne faut point nous accuser, pourtant, puisque nous sommes forcés de parler pour autre chose, il nous paroîtroit indigne de ne point faire une place dans nos discours à ce qui en tient une si grande dans notre cœur. D'ailleurs mèches de cheveux coupées, serrements de mains, baisers sur le front, vieilles prières d'autrefois, n'est-il pas bon que tout cela existe, pour qu'on en sente délicieusement l'insuffisance ?* »

Elle avait lu en même temps que lui, penchée sur son épaule. Ils se turent un moment, s'interrogeant eux-mêmes, s'écoutant. Elle respira la boucle de cheveux dont le parfum léger persistait encore, puis replia soigneusement le papier, en suivant les anciens plis.

— Où faut-il mettre cet objet ? dit-elle enfin ; le veux-tu dans ta boîte de famille ?

— Non, dit-il doucement, remets-le dans le livre de prières ; il y est à sa place, tout à fait à sa place... Et quant aux prières, vois-tu, je comprends à présent !... Il vaut mieux que ce soit toi qui me les expliques.

DÉVOTE.

Il faut se lever matin, se frotter tout le corps d'eau de Cologne, ainsi qu'il est écrit, faire une reprise d'armes et s'en aller à la messe de sept heures.

Il n'y a pas encore de semelles marquées dans la neige, sinon les lourds sabots de ceux qui balayent la rue ; le ciel est d'un gris blanc ; la lumière y semble dissoute dans un nuage à la fois opaque et éclairant ; les bouches des égouts ont une haleine visible ; les rues paraissent plus longues ; les maisons, les bancs, les arbres du boulevard, à force de vide et de silence, ont un air si majestueux qu'il semble qu'on les voit pour la première fois. Je n'aurais jamais cru qu'il y eût tant de cheminées sur les toits, tant de brindilles aux branches des arbres...

Voici l'église. A cette heure, on entre sur le côté, par une porte bâtarde qui gémit en s'ouvrant et se referme doucement, avec un soupir. Le grand porche n'est pas encore accessible au public : si matin, on n'attend que les familiers discrets de la maison ; c'est le petit lever du bon Dieu.

Dans la nef est répandue une chaleur amie. Il fait sombre ; de distance en distance, comme de rares échecs sur un damier quand la partie est presque finie, une ombre agenouillée, puis une autre ombre. Sur le

bord du rang, un vieux bien rasé, à triple cache-nez, est assis, les bras croisés, sans qu'on sache s'il dort ou s'il médite. Plus loin, de toutes petites vieilles femmes en capeline ou en bonnet tuyauté, avec des châles en pointe, couleur de cendre, que leurs coudes écartés pour prier font plisser sur l'échine. Aucun bruit : seulement une petite toux, par intervalles, ou le grincement d'un prie-Dieu qui glisse sur les dalles. La loueuse de chaises fait le recensement des fidèles ; elle se penche sur chaque ombre, tour à tour, puis s'éloigne : est-ce pour entendre la confession de leurs péchés murmurée à l'oreille ? Est-ce pour leur demander un sou ?... Un prêtre en ornements violets passe, comme au lointain, portant son calice des deux mains ; un enfant de chœur le précède. Le tintement de la clochette s'accorde singulièrement avec la lueur étroite et vibrante des cierges ; c'est aussi quelque chose d'exigu, d'isolé, de suppliant, au fond de l'ombre muette.

Je me tiens près d'un pilier, et, à trois rangs devant moi, sous la chaire, une femme. qui semble du monde, est agenouillée, le visage dans les mains. Elle est vêtue d'un court justaucorps noir bordé de fourrure ; autour du cou, une ruche de tulle dépasse le manteau, chiffonnée comme par une main impatiente. Ses cheveux sont noirs, sauf, au-dessus des oreilles, deux mèches grises, retournées et tirées, sous le voile.

Quand le prêtre eut disparu dans la sacristie, elle se releva, se retourna, je la reconnus.

Elle s'arrêta devant mon rang, tendit la main ; je crus que c'était à moi ; je m'approchai. Ses yeux qu'elle

avait levés, brillaient tristement. Alors le vieux pauvre au cache-nez passa entre nous en renversant deux chaises, prit sa main , et tous deux s'en allèrent ensemble, lui lourdement, en traînant le pied ; elle en ralentissant son allure et la tête baissée. Ni l'un ni l'autre ne se retourna.

Elle ne m'avait pas vu; ou plutôt, depuis six ans, elle m'avait oublié. — Il me vint à l'esprit que, moi aussi, pendant ce temps, j'avais vécu; que j'avais aimé plusieurs personnes qui lui étaient étrangères, lu beaucoup de beaux livres qu'elle ignorait...

Vous vous la rappelleriez bien, si je vous la nommais. C'est un portrait d'elle qui a commencé la réputation de Carolus Duran. Tout Paris la connaît encore ; on la cite pour ses beaux yeux noirs, pour ses dîners d'artistes et pour le mariage à esclandre de mademoiselle sa fille avec un comte romain. On sait qu'elle a l'esprit vif, hardi, hautain, avec une insolence tranquille, qu'elle a toujours l'air fatiguée de ce qu'elle fait. Dans son salon, m'a-t-on dit, elle ne parle presque plus, elle qui, à trente ans, était si pleine de saillies ; elle aime mieux écouter ; et même il n'est pas sûr qu'elle écoute. On la soupçonne d'avoir des tiroirs remplis de vieilles lettres, de se plaire à la solitude, enfin de devenir dévote.

Elle l'est devenue, la pauvre amie ; elle l'est devenue, l'heureuse femme ! — Et comment? Sans doute par la pente naturelle. Née avec une âme grande, c'est-à-dire croyante, elle avait été élevée pieusement, gentiment, par des parents faciles et tout en surface ; elle avait

épousé un homme d'esprit, d'ailleurs élève des jésuites, qui était quelque chose aux affaires étrangères; elle le valait dix fois et ne s'en aperçut jamais ; lui, il la comprenait en gros. Mais un tiers arriva, qui fut mon ami, et qui la comprit en détail. Elle n'avait jamais soupçonné qu'on pût aimer ainsi, et seulement alors, à vingt-cinq ans, elle saisit le sens des prières qu'elle avait adressées au ciel dans son enfance; il est vrai qu'elle les transposait un peu. — C'était déjà un degré. Un poète, le plus fin de ce temps, survint à son tour et la spiritualisa tout à fait; elle devint très vague, tout à fait idéaliste d'aspiration ; elle fit alors les plus grandes choses de sa vie, et même scandalisa les femmes de plusieurs hommes en place. C'était encore un degré. — Mais autour d'elle on mourut, on se maria : elle n'en eut qu'un peu d'étonnement. Comment peut-on se marier encore? pensait-elle. Elle sourit cependant et tâcha de trouver ce que ses anciens amis pouvaient bien adorer dans leurs femmes. Elle élargit son cœur ; comme sa fille en abandonnait sa part, elle l'étendit à tous ceux qui en voulaient bien, surtout aux misérables ; elle le haussa en même temps jusqu'à une impersonnalité très sereine. Un beau jour, à un mariage, elle fut frappé de reconnaître dans ces chants d'église qu'elle avait jadis appris, puis désappris, l'expression qui convenait le mieux à l'élan de son cœur plus expérimenté. Et ce fut le degré suprême. — Elle ne s'est point réfugiée dans la dévotion, elle y est remontée.

Voilà ce que je compris, après qu'elle m'eut laissé seul dans l'église.

Je vous supplie donc, vous qui lirez ceci, de ne jamais répéter au hasard la cruelle plaisanterie classique de la coquette devenue dévote à la première ride, de la Célimène devenue Arsinoé. Cette plaisanterie, je le sais, est de tradition dans le théâtre comique, et on la croit profonde parce que Molière s'en est servi. Les gens d'église paraissent eux-mêmes y ajouter foi, lorsqu'ils accueillent les dévotes mûres avec une résignation de mangeurs de restes. En vérité, je trouve que c'est un contresens un peu épais, dans une matière bien délicate.

Soyons humbles, nous autres hommes ; ne proclamons pas que c'est faute de nous que les femmes s'adressent à l'Infini. Je croirais à un peu de dégoût de leur part plutôt qu'au dépit. — Mais ce n'est pas encore cela. Les femmes peut-être, sentant que l'âge les *défait* (comme la Maremne défit la Pia de Dante), ont envie de se blottir, de se mettre à l'abri, de redevenir petites filles. Et de là, peut-être, ce touchant cortège de suppliantes au seuil des églises. — Mais ce n'est pas encore cela. Les femmes, quittes enfin des obligations amoureuses, conjugales, maternelles, que la nature leur impose, reviennent enfin à l'objet naturel de leur adoration, longtemps obscurci. Elles retournent aux degrés du sanctuaire. — Mais ce n'est pas encore cela. Les femmes, sachez-le, quelques-unes du moins, les plus adorables, sont toujours en progrès sur elles-mêmes, elles marchent d'infidélité en infidélité avec une magnifique élévation ; elles épuisent en nous ce peu de générosité qui nous reste et dont elles ont

soif ; elles cherchent un meilleur qu'elles-mêmes, un meilleur que nous, le meilleur des meilleurs, c'est-à-dire le Bien absolu ; elles le veulent, elles le créent, et, en somme, il y a bien des chances pour que Dieu, ce soit cela précisément. Elles prennent le *Dominus*, le *Deus sanctus sabaoth* à titre de synonyme.

O Dumas, illustre maître, ce n'est pas votre de Ryons, ce n'est pas vous-même, ni moi, ni aucun homme, qui est le véritable *Ami des femmes*... Où donc le chercherons-nous ? Où est-il ? Où est-il ?

Je regardai l'autel. Un sacristain stupide, en surplis trop large, éteignait avec un long bâton les cierges ; il faisait un petit salut familier chaque fois qu'il passait devant le tabernacle fermé à clef. — Je sortis ; je levai les yeux au ciel ; le ciel était bas, épais, impénétrable ; le ciel neigeait bêtement, sans savoir pourquoi...

LE PRIEUR.

Lettre d'un homme obscur.

Il me semble, montrès cher frère, que je puis, comme l'exécrable Luther dans son antre de la Wartbourg, dater cette lettre de la *Cité des oiseaux*. Les oiseaux perchent, piaulent, chantent tout autour du couvent et dans le couvent même comme dans une volière ; chaque pilier du cloître abrite un ou deux nids dans les cavités de son chapiteau ; les cyprès et la fontaine d'eau très froide qui coule tristement au milieu de notre cimetière sont remplis dès le matin de pépiements et de battements d'ailes ; enfin des hirondelles blanches et noires, parentes de vos hirondelles ardoisées de France, se sont établies contre ma lucarne et entrent souvent, par erreur, dans la cellule où je suis en oraison.

Peut-être ces détails vous répugnent-ils comme trop enfantins, mon cher frère ; il faut pourtant que vous les acceptiez, car ils sont véritables. Puis ils peignent assez bien le calme de cette angélique retraite. Pour moi, depuis que le R. P. Provincial m'a établi sur cette hauteur voisine des nuages, comme à mi-chemin du ciel, depuis qu'il m'a donné pour uniques compagnons un prieur fort sensé, éprouvé par le monde, rassasié et dégoûté du monde, avec quatorze pères un peu faibles d'esprit et vingt-deux novices très candides, je me

sens rafraîchi par un aimable avant-goût de la mort. Me voici, selon la forte expression des maîtres de la vie mystique, semblable à un cadavre enseveli. C'est une très bonne disposition pour juger les événements qui vous agitent, et cet *aujourd'hui* qui suffit à votre inquiétude, dans l'oubli où vous êtes d'*hier* et l'incertitude tranquille où vous êtes de *demain*. Voir le point d'arrivée commun de toutes les routes où vous avancez péniblement, cela rend la sagesse très facile, la sagesse de l'*Ecclésiaste*. Grâce à ce quart de lieue d'altitude et à ces cent lieues d'éloignement, je discerne sans peine, parmi les objets qui excitent vos efforts, ceux qui en sont dignes ; j'aperçois les hommes, les gouvernements qui errent au hasard et prennent, sur l'indication de guides incertains, comme il arrive en pays de montagnes, des raccourcis qui rallongent et des chemins de traverse qui ne valent pas la grande route. A vrai dire, le plus souvent je n'aperçois rien du tout, par la raison que je ne sais rien de ce qui se passe et que les seuls représentants de la société qui nous fréquentent sont des chevriers, des chercheurs de cristaux ou de plantes, et des chaudronniers ambulants.

Il arrive pourtant, de loin en loin, qu'il se fasse pour nous une percée soudaine sur le monde. C'est quelque voyageur qui pénètre dans notre vallée reculée et nous révèle les changements que la Providence apporte dans cette société dont nous sommes sortis. Le P. Zacharias, notre prieur, a jadis été fort avant dans le siècle ; il en a gardé beaucoup de vues qui surprennent et une certaine hardiesse d'esprit qui, chez tout autre

qu'un prieur vénérable, semblerait diabolique. Vient-il quelque étranger par hasard : vite le P. Zacharias le mande au parloir, et, en ma présence le plus souvent, lui fait subir un interrogatoire où le profane tient sa place à côté du sacré. Quels sont les souverains? Les ministres ? Les auteurs nouveaux ? Et beaucoup d'autres questions étrangères au *Directorium congregationis.*

Il nous est justement arrivé hier un jeune Français qui semblait au fait des choses les plus contemporaines. Figurez-vous, mon cher frère, une tête assez menue plantée sur un long corps ; une face rasée capricieusement de façon à laisser des semblants de moustaches sous le nez et des commencements de favoris sous les oreilles, des yeux clignotants, une bouche oblique, une voix qui semble sortir d'un vase de grès, des gestes incohérents et un air d'éclater ou de s'évanouir à tout propos. Ajustez sur ce personnage des vêtements de velours trop étroits, une chemise de soie et un petit chapeau gris assez semblable à une assiette à potage. Il nous parut d'abord que cet étranger n'était pas encore touché de la grâce.

— Et à Paris, mon fils, où en sont les affaires publiques ? lui demandai-je en attendant le digne prieur, qui faisait préparer une chambre. M. de Mac-Mahon est-il toujours le chef de l'État ?

— Ah ! *elle est bien bonne !* reprit l'autre. (Je cite exactement.)

— Quelle est cette personne *bien bonne* dont vous parlez, mon fils ?

— Oh ! mais on déménage par ici.

— Non, mon fils, il nous est interdit de déménager sans la permission du supérieur général. Mais il me semble que vos discours manquent un peu de suite.

Comme le P. Zacharias revenait sur ces entrefaites :

— Tiens, dit notre hôte, voilà encore le vieux qui *s'amène;* est-ce qu'il va aussi me *faire poser ?*

— Apparemment, fis-je remarquer au prieur, ce Français est de quelque province reculée, car il parle d'une façon que je n'ai pas apprise dans les livres.

— Oui, je sais ce que c'est, reprit le Père d'une voix brève et haute : *parler artiste* ; chaque mot hors de son sens, des gestes autour, pas d'idées dessous. Pas d'âme !... Et maintenant, mon garçon, donnez-moi votre journal, car vous en avez un, et montez vous coucher. Votre lit est fait.

L'autre fut trop déconcerté pour avoir le loisir de se fâcher. Il tira de sa poche un journal, le tendit et se laissa conduire à sa chambre.

— C'est ainsi qu'il faut leur parler, me dit le prieur en souriant ; ces jeunes Français ne sont pas habitués à l'autorité. Ils se laissent tout de suite intimider par elle. Mauvais défaut ; cela les met à la merci du premier sergent venu.

Le journal qu'avait reçu le vénérable pasteur de la communauté portait comme titre, en grosses lettres : *Gil Blas*. J'ignorais le sens de ce mot. Nous allions déployer la feuille, quand l'office du soir sonna.

Nous y montâmes aussitôt, et notre lecture ne put commencer qu'une heure après.

Ah ! mon cher frère, ce journal n'est d'un bout à

l'autre qu'un péché mortel ! C'est à peine s'il y en a quelques véniels, vers la troisième page, quand il s'agit de la température. Nous tentâmes de lire un ou deux articles. Il fallut nous arrêter aussitôt. Ce n'étaient que de petits contes malpropres, ressassés, paraît-il, de ceux du siècle dernier, avec une prétention littéraire insupportable. Pour les nouvelles politiques, elles nous parurent fades. Un ancien ministre avait traité rudement un certain général qui nous était tout à fait inconnu, et dont on parlait cependant comme d'un vainqueur illustre. Se battraient-ils, ne se battraient-ils pas ? Telle était toute la question. Il faut qu'un peuple soit bien désœuvré pour s'occuper ainsi durant des semaines d'une querelle de mots et de personnes. Ajoutez que ce combat, détestable d'ailleurs selon les canons de l'Église, ce combat dont on stimulait toutes les imaginations et qui tenait toute l'Europe en suspens, après qu'on l'aura bien débattu et bien agité, paraît ne devoir pas se livrer du tout Mais quoi ! comme dit notre prieur, homme fort au courant du monde, il faut bien qu'ils s'occupent ; en cette saison leurs théâtre sont fermés.

Nous fûmes encore surpris du nombre des bals (et même des bals masqués), puis des suicides, puis des internements de pauvres fous dans les maisons de santé, tout cela annoncé sans transition et pêle-mêle.

Enfin nous déposâmes soigneusement le journal dans un feu que nous fîmes allumer exprès, et nous songeâmes à nous purifier par une conversation sérieuse.

C'est pourquoi, comme tout reposait dans le prieuré, même notre hôte d'une nuit, nous sortîmes tous deux, le P. Zacharias et moi, sur une terrasse délabrée qui domine la vallée.

— Vous avez vu, mon Père, lui dis-je, quelle étrange abondance d'amusements et de catastrophes. Ne dirait-on pas un monde de possédés ?

— Oui, répondit-il ; ce sont des malades. Les nerfs les tourmentent.

— Je les plains, alors. J'ai ressenti moi-même, mon Père, des névralgies qui m'ont fait beaucoup souffrir... Mais, peut-être, parlez-vous d'une autre sorte de tourments ?

— En effet, mon ami. Ce mal dont ils sont travaillés, vous l'ignorez. Il vient de ne pouvoir se mettre d'accord avec eux-mêmes. Le bonheur, auquel ils croient encore, et qu'ils poursuivent, ils ne voient pas que tout ce qu'on en peut atteindre, c'est l'unification de l'âme. (Vous comprenez ce mot, vous qui êtes si pacifié à l'intérieur et si simple ?) Ainsi donc ils se compliquent, au point d'en être minutieusement déchirés... Ne vous étonnez pas que beaucoup, fatigués de faire effort pour rassembler, même au sein du plaisir, les tronçons coupés de leur pauvre être sensitif, soient tombés dans le désespoir, aient perdu la raison ou la vie.

— En vérité ! en vérité ! mon Père, n'y a-t-il point de remède à cet état ?

— Il y a notre régime, à nous autres. Cette unification de l'âme (ordinairement appelée *bonheur*) était possible à l'origine du monde dans une vie toute naturelle ; elle

l'était, au moyen âge, dans la foi parfaite ; elle ne l'est plus aujourd'hui que dans le rêve.

— Ou la piété, mon Père.

— Oui, oui... C'est ce que je dis. Mais il faut, entendez bien cela, que le rêve devienne réalité, et la réalité rêve... On n'est heureux qu'ainsi ; or cela ne se peut que dans la solitude.

— Eh ! qu'ils viennent donc ici, ces pauvres malades !

— Mon ami, soyez-en sûr : si la foi de nos contemporains était demeurée précise, à l'heure qu'il est les cloîtres seraient pleins, ils regorgeraient. Bien des hommes sont à terre, tout à fait désespérés, qui y seraient venus chercher asile.

— Tant pis pour eux. Ils n'avaient qu'à croire ! C'est si simple !

— Trop simple sans doute pour beaucoup de gens... Ceux qui n'ont pas eu cette grâce, ou cette modestie, mais qui, avec cela, ont été frappés jusqu'au fond d'eux-mêmes, qui survivent à quelque grand deuil ou à quelque joie suprême (il est aussi dérisoire de survivre à l'une qu'à l'autre), enfin qui souhaiteraient de se blottir, dans l'oubli de tout, au creux de quelque terrier d'animal, je voudrais qu'ils pussent se réfugier dans une sorte d'hospice de l'âme... Là, dispensés de ce qu'il y a de pénible dans toute reprise de vie après une grande secousse, n'ayant pas à craindre que rien les rende infidèles au passé, ils existeraient tout doucement, à peine... Cet asile s'élèverait sur les hauteurs, comme celui-ci ; il serait fréquenté surtout des oiseaux, comme celui-ci.

Les cellules des reclus s'ouvriraient sur un promenoir orné de fresques aux teintes pâles, et d'où l'on apercevrait le ciel au-dessus d'une cour étroite, plantée de cyprès... Ni profession de foi, ni inquisition, ni vœux ; chacun laissé à soi-même... Seulement peu à peu la volonté purifiée réapparaîtrait ; elle s'exercerait, j'espère, en charité, tout autour de l'hospice, sur les pauvres dont la misère est purement matérielle. Et comme l'habitude de l'effort bon et vertueux éclaircit la conscience, nos clients puiseraient la certitude, non dans la spéculation, qui ne la donne pas, mais dans la pratique. Cela viendrait de soi-même, comme je l'ai éprouvé... D'ailleurs, vous l'avouerai-je, mon ami? Si ces malades, quelle que soit leur croyance, se mettaient à vivre très purement, s'ils s'assainissaient par une sympathie élevée pour ce qui est beau et par la persévérance dans l'oubli d'eux-mêmes, j'ai peine à croire qu'ils ne soient pas sauvés.

Il se fit un silence. Je sentais que la conversation avait dévié vers les idées chères à notre prieur, et qu'il avait déjà oublié l'origine de nos propos. « Nous voici donc ramenés de ce qui préoccupe le monde à ce qui préoccupe la solitude, pensai-je ; Dieu en soit béni ! »

— Quoi, mon Père ! repris-je, oubliez-vous que hors de l'Eglise il n'est point de salut ?

— Mon ami, qui sait où commence, ou finit l'Eglise? Qui sait si elle ne s'étend pas à tous ces hommes de bonne volonté dont il est dit qu'ils auront la paix sur

la terre? Pour ma part, je n'ai jamais été révolté, comme quelques théologiens, que Dante ait donné une place dans son *Paradis* au Troyen Ryphée, tout païen qu'il fût.

— Parlez-vous sérieusement, mon Père? car vous avez l'habitude de ne point prévenir quand vous plaisanter.

— Je ne parle point *ex cathedra*, grâce à Dieu, mon ami, et cela me permet de dire quelquefois ce qu'un pape se contenterait de penser. Je suis faillible et il m'arrive souvent de pécher en paroles, surtout par cet excès d'indulgence que la pratique de la vie développe chez les caractères naturellement inconsistants. L'indulgence, la facilité à tout comprendre et à excuser bien des choses, oui, voilà ma grande tentation. Je n'y résiste pas assez ; mais vous, mon ami, qui êtes ardent et ingénu, devriez m'avertir.

— Je vous avertis, je vous avertis, mon Père. Reprenez vos esprits. Voyons : il n'est pas possible qu'une œuvre s'accomplisse dans le siècle par des cœurs que la grâce n'a pas sanctifiés !

A ce moment la nuit avait enveloppé toute la vallée ; quelques lumières vacillaient çà et là, dans les chalets lointains de la montagne, si haut parfois qu'on pouvait les confondre avec les étoiles. Le cirque de sommets neigeux qui ferme notre horizon était à demi voilé par une vapeur où les rayons de la lune s'étaient fondus avec la brume du soir. Le bruissement du torrent qui coule sous nos murs était, comme toujours, si continu

qu'on ne le percevait plus, quoiqu'il fût aussi fort que celui d'une grande pluie. Des constellations on n'apercevait que les principales, à cause de la clarté de la nuit. Elles accomplissaient leurs révolutions lentement et en silence.

Le Père Zacharias se pencha sur la balustrade de la terrasse, regardant le vide en face de lui ; puis il continua d'une voix plus basse et pourtant sonore :

— Ce n'est pas à vous, mon frère, que je devrais dire ceci. Mais ceux pour qui je parle sont loin et ne m'entendent pas.

Le monde est aujourd'hui déshabitué d'écouter des voix sincères et des conseils dont l'efficacité soit le premier mérite. Beaucoup se préoccupent de la façon dont vivent leurs voisins, dont vivent les peuples éloignés, dont vivaient les hommes disparus ; mais combien se soucient de la meilleure façon de vivre ? Il semble même que cette question ne soit jamais posée, qu'elle n'ait plus de sens désormais. Lisez les auteurs anciens (je parle des profanes) ; ils sont tous remplis du souci de vivre par principes, au point que leurs deux ou trois grands systèmes aboutissent chacun à un petit catéchisme pratique. Aujourd'hui, au contraire, à part les chaires des églises, il ne se pose et ne se discute nulle part de règles de conduite. Et ainsi ceux qui sont sortis des croyances traditionnelles n'ont plus aucun appui, sinon peut-être un honneur mondain bien fragile et un reste de droiture instinctive que garde l'âme comme une étoffe exposée à l'air garde quelque temps les anciens plis. Ah ! mon frère,

n'est-il pas juste, n'est-il pas obligatoire, ne suffit-il pas à l'occupation de toute une grande vie, d'exercer une charité spirituelle à l'égard de ces fourvoyés et de ces incertains ? Et si quelqu'un d'entre eux croyait avoir trouvé le roc du refuge pour les autres naufragés et les y appelait à grands cris, ne devrions-nous pas estimer que cet homme-là, écrivain et orateur véritable, non point assembleur de mots ni courtisan de la renommée, a fait le sauvetage de la conscience humaine et mérite presque le titre d'évangéliste et de prophète ?

Ce ne sont pas des rêves que cela. Sachez-le : quelque chose de dogmatique et d'assuré, mais de fondé sur la charité seule, va sortir des contradictions où ce temps s'agite. On ne l'entrevoit pas encore : on y aspire déjà. Le monde est revenu au point où le trouva jadis le christianisme naissant ; et souvent, en lisant les Pères de l'Eglise latine, j'ai eu l'illusion d'entendre parler des contemporains. Même dégoût du réel, même soif des miracles, même besoin d'unanimité intime. La religion tient encore la clef des contradictions profondes de notre nature morale. Les mots de *grâce*, de *péché*, de *rédemption* vont être entendus dans toute leur exactitude actuelle, comme on ne l'a pas encore fait... Le symbole renaît, les hommes ne parlent plus que par allégories, du moins les poètes, et le sens qu'ils y enferment est à la fois très idéaliste et empreint d'une humilité profonde... Les âmes sont toutes prêtes à être dirigées. Qu'on leur dise seulement : « Essayez de ceci, essayez de cela, afin de trouver le repos ». Et elles écouteront.

Hélas! si elle n'avait tenu qu'aux forces d'un homme, cette œuvre d'évangélisation séculière se fût déjà fondée par mes efforts. C'était au temps où j'écrivais, où j'avais, moi aussi, un peu d'écho autour de mes paroles. On s'est beaucoup moqué de moi. On a feint de croire que je voulais fonder un système ou une religion. En réalité, je n'ai fondé qu'une maison, une petite maison blanche, au versant d'une colline plantée de châtaigniers. Je l'avais payée de mon travail, et les travailleurs comme moi y étaient reçus tant que la place le permettait. On en laissait les portes ouvertes; beaucoup d'inconnus y pénétrèrent avec confiance. Ils y entendirent, pendant de calmes soirées, une musique très belle. (Je n'ai pas oublié la voix qui chantait alors)... Ils y trouvèrent quelque assistance matérielle, mais surtout des exemples de hauteur de vues, des conseils d'énergie et de droiture, des secrets pour pratiquer poétiquement et allègrement la vie, enfin et par-dessus tout, une douceur extrême. Je continuai quelques années sans bruit ce que je regardais comme ma mission particulière. Puis la personne dont la foi tendre était nécessaire à la mienne se sépara de moi; est-ce par la mort ou par l'infidélité, c'est ce que j'ai oublié... Alors, après plusieurs incertitudes, plusieurs essais de reprise d'activité, je me réfugiai, sans autre vocation, dans la solitude et la piété. Le dégoût était venu d'abord, le désir du repos ensuite; la paix est venue enfin.

J'écoutais attentivement les paroles du prieur. Lors-

que je le quittai, j'en étais tout troublé. C'est à peine si je pus dormir. Au moment où j'allais trouver enfin quelque repos à force de lassitude et d'anxiété, le jour s'annonça, on sonna le premier office, et en même temps les oiseaux dont je vous ai parlé se mirent à chanter.

Adieu.

Datum in Monte Angelorum
Die Transfigurat. D. N. J. C.
Anno Beatæ Incarnat. M.D.CCC.LXXXVII.

MORTALIA CORDA.

Au Salon de 1887, les personnes qui ont quelque tendresse de cœur s'arrêtaient volontiers devant une sculpture de M. Mercié représentant un enfant qui pleure. Sans se cacher, sans mettre sa main sur ses yeux, cet enfant nous regardait, nous passants, nous inconnus, et nous prenait à témoin de cette douleur dont il savait bien que nous avions l'expérience. C'était une figure destinée à un tombeau Je l'ai bien regardée ; je la revois encore. Elle m'a donné l'idée d'une petite histoire très simple que voici :

Il n'y a pas bien longtemps, un artiste vivait, qui fréquentait peu le monde et s'appliquait à exprimer par le marbre et le bronze quelques-unes de ces idées que la solitude nous rend familières. Après avoir tâtonné plusieurs annees, il était arrivé à posséder si bien son métier, qu'il n'y avait plus pour lui de difficultés matérielles ; aucun obstacle ne l'arrêtait entre la conception d'une idée et sa réalisation. Sa seule préoccupation fut dès lors de penser avec grandeur et ingénuité. Son ciseau lui obéissait en tout.

Cet artiste se maria. Sa femme était, par une rencontre assez rare, la seule personne qu'il eût jamais aimée.

Il l'avait connue toute petite, l'avait chérie déjà dans ses parents et lui avait apporté en dot toute l'expérience et tous les souvenirs de la première moitié de sa vie. C'était donc un grand événement que ce mariage, assez grand pour que les rencontres d'amis, les déceptions d'amour-propre, les rancunes, les trahisons et les désespoirs lui parussent, en comparaison, des anecdotes sans importance. Il sentait seulement une sorte de parenté entre les émotions que cet amour lui donnait et celles que son art lui avait déjà fait connaître.

Après un an, sa jeune femme mourut en couches. L'enfant lui survécut à peine de quelques heures. Pour lui, il désira ne plus voir personne, — et cependant la solitude lui pesa ; ne plus rien faire, — et cependant il se remit à travailler.

Il prit de la terre et modela sans y penser une tête douloureuse, une tête de femme (mais point celle de sa femme morte : il ne le pouvait pas encore). C'était une diversion, ou plutôt une forme donnée à des sentiments trop violents pour être exprimés autrement. Il ne voulait point abandonner cet ouvrage aux mains des praticiens et l'attaqua lui-même en plein marbre. Nous vîmes tous cette étrange tête dans son atelier ; seulement nous n'osions pas lui dire que nous la trouvions très belle : sachant de quelle pensée elle était sortie, ce mot nous eût paru profane et odieux.

Elle était penchée, les sourcils levés, les lèvres entr'ouvertes, à peine dégrossie du buste ; mais l'inachevé même lui prêtait quelque chose de plus triste et de plus découragé.

Un jour, un des grands marchands de Londres, se promenant dans l'atelier, la remarqua et en fit l'éloge. Le sculpteur fit semblant de ne pas entendre. Après divers propos, le marchand revint à la charge.

— Je voudrais bien avoir ce buste, dit-il nettement.

— Ne me parlez jamais de vendre ceci ; je l'ai fait pour moi.

En effet, il plaça son œuvre dans sa chambre à coucher. Le soir, il la regardait longtemps ; le matin, quand le jour pénétrait entre les rideaux et venait la frapper obliquement, il s'accoudait sur son lit et revoyait dans sa mémoire des regards, des sourires imperceptibles, des riens qu'il n'eût pas su raconter.

Après six mois, le pauvre solitaire laissa revenir quelques amis ; il ne les eût pas convoqués ; mais puisqu'ils reprenaient d'eux-mêmes la route de son atelier, il en était bien aise, quoiqu'il ne se l'avouât point.

Une fois que nous étions arrêtés devant la tête de marbre, toujours éplorée comme au premier jour :

— Je l'aime moins, nous dit-il brusquement. Il me semble que le sentiment est forcé.

Un soir, comme nous parlions de choses indifférentes : « Le triste, nous dit-il tout d'un coup, ce n'est pas la tristesse, c'est qu'on puisse s'en consoler. » Et en disant cela il frissonnait, le front dans la main. — Un autre soir, il me prit le bras et murmura sans me regarder : « Les sculpteurs, mon cher, ont un privilège terrible ; ce sont des hommes qui passent, et ils font des choses éternelles. »

Depuis, il nous arriva quelquefois de causer et de sourire ensemble ; tout d'un coup son regard se levait sur la femme en pleurs ; alors il rougissait et baissait la voix d'un air contraint. Il prit le parti de la couvrir d'un voile.

Cependant il la garda un an encore. A la fin, il écrivit au marchand de Londres :

« Vous pouvez faire prendre la tête de femme que vous aviez remarquée dans mon atelier. Il m'est pénible de l'avoir sous les yeux. » Oh ! les douleurs sculptées dans le marbre !... Qui pourrait en supporter la vue?... Elles durent toujours !

VARIA.

Durée d'une amitié médiocre : trente ans. Durée d'une amitié passionnée : trois mois. Choisissez.

*
* *

Les amitiés qu'on tue ressuscitent toujours. Les seules qui soient bien mortes sont celles qu'on a laissées mourir.

*
* *

Si j'étais député, je proposerais de taxer les dépêches à trois sous et les lettres à trois francs La dépêche, c'est le signe de vie, la correspondance presque muette de l'être primitif, partout semblable à lui-même ; c'est le nécessaire. La lettre, qui prend son temps, emporte avec elle l'empreinte de la personne et transmet au loin un peu de son parfum, de sa voix, de son regard, avec un morceau de sa vie : c'est le luxe, il est juste qu'on le paye. — Où est le temps où l'*ordinaire* emportait le *paquet* une fois par semaine, à très gros prix ? On écrivait mieux sans doute, après y avoir pensé six jours ; on s'en faisait une fête et l'on ne mettait guère dans ses lettres que des choses fines et tendres, parce que c'étaient les seules qui valussent le port.

*
* *

Amenez-moi un beau pigeon ramier, le plus rapide qui soit dans la volière, et laissez-moi lui mettre sous l'aile le mot, le seul mot, qui doit dire à mon ami comment je l'aime. — Mais à quoi bon? Si rapide que soit le pigeon, mon imagination est plus rapide encore. Quand le message arrivera, il sera déjà menteur, car j'aurai vu mon ami autrement et je l'aimerai pour une autre de ses perfections. L'amitié n'est fidèle qu'à condition d'être sans cesse renouvelée.

*
* *

Je commence à penser, mon ami, que c'est un talent aussi rare, aussi délicat, de savoir lire une lettre que de savoir l'écrire. Il y a cent exemples qui me reviennent à l'esprit, où une lettre mal lue a causé des désastres. Les femmes surtout, qui écrivent si bien, lisent mal le plus souvent,

> Et je sais même sur ce fait
> Bon nombre d'homme qui sont femmes.

Il n'est question ici que des pures lettres d'amitié qui se garderaient bien de parler politique ou de raconter des histoires, de ces lettres qui ne s'adressent qu'à une seule personne, qui n'ont de signification et de charme que pour celle-là, que l'on conserve enfin comme le souvenir de quelque chose de non historique, d'insaisissable et de vite évanoui.

Eh bien ! voyez le malheur : une telle correspondance n'a de valeur que par l'éveil à distance de sentiments ou de sensations qui se répondent. Il faut que ces quelques pages soient lues exactement dans la disposition d'esprit où elles ont été écrites. Tout le secret est là.

Or qu'arrive-t-il ? On écrit vite, à la débridée, et on lit, on relit lentement. L'ami qui n'a point gardé copie des choses qu'il a dites ne se rappelle que ses intentions ; il voit sa lettre à travers ses propres sentiments. L'autre ami, lui, ne voit les sentiments qu'à travers la lettre. Et cette lettre même, loin de la brûler sitôt lue, comme il le ferait s'il était sage, il s'y complaît, il y revient, il l'interprète. D'où il suit que presque toujours il se méprend. Un simple mot mis par hasard, comme une herbe pousse dans un champ, lui semble avoir été planté là tout exprès et arrosé soigneusement. Ce mot, ce malheureux mot le sollicite et l'agace comme un bouton sur sa peau, et c'est au mot qu'il répond, point à la lettre, encore moins au sentiment.

Il est vrai qu'à son tour il sera payé de même monnaie la semaine suivante. C'est ainsi que « le plus grand défaut de la pénétration n'est pas de n'aller point jusqu'au but, c'est de le passer », comme le dit La Rochefoucauld ; c'est ainsi que l'avidité de se connaître les uns les autres, qui est le stimulant de l'affection, en est aussi la terrible ennemie ; c'est ainsi, pour tout dire, que l'unisson parfait est plus rare que la rarissime perle rose.

Mais c'est assez moralisé. Adieu, cher ami, ne scrutez pas tout ceci d'un œil jaloux, et que le ciel nous préserve des malentendus d'amitié !

* **

Vous ne me trouvez pas simple, mon ami, et je sens que vous en souffrez un peu. J'en souffre bien davantage. Hélas ! ce n'est pas affectation de ma part, c'est complication naturelle. Nous sommes un grand nombre travaillés de ce mal d'autant plus pénible qu'il est plus clairvoyant. La première faute en est à notre éducation : elle a fait de nous des personnages littéraires, sans unité , sans réalité. Il faut craindre, on le dit, les gens d'un livre (ou plutôt d'un journal) ; mais il faut plaindre les gens de trop de livres. A chacun de nos sentiments on pourrait mettre un renvoi : « Reportez-vous à Gœthe, à Musset, à Dumas fils » ; et le pire, c'est que nous mettons les renvois nous-mêmes, car nous avons de la mémoire, et nous devenons ainsi, à nos propres yeux, des objets de dérision et d'ironie. N'étant plus désormais que des catalogues de bibliothèque , il nous devient très difficile de trouver un tome II tout à fait pareil à nous ; et l'unisson parfait avec ceux qu'on aime, qui est la plus grande bénédiction du monde, nous est presque interdit. Mais ce n'est pas tout : comme nous nous voyons très nettement et que nous sommes fort mécontents de nous , il arrive que nous prenons le contre-pied de notre nature pour nous satisfaire davantage, que nous affectons la décision , la fermeté, la grossièreté même , et que parfois, pour des yeux d'amis , nous semblons renfermer deux personnages contradictoires, dont l'un est ce que nous sommes, l'autre ce que nous

voulons être. Voilà comment nous paraissons faux avec une parfaite innocence. Après cela, que la passion vienne, et nous rentrons, bon gré mal gré, dans le vieux chemin de tous les hommes. Viennent aussi ces heures solennelles pleines d'une sorte d'ivresse, où quelque dieu parle en nous avec une sincérité qui nous ravit ou nous épouvante. Mais ce ne sont là que des éclairs. Notre ordinaire est le raffinement, la préciosité, l'inquiétude littéraire, la pédanterie infuse et vécue ; cela gagne d'une génération à l'autre, et pour peu que les choses continuent de ce train, quels drôles d'enfants nous aurons, mon ami, s'ils ne sont pas hydrocéphales !

*
* *

Les personnes qui ne savent ce que c'est qu'un ami sont bien aises de voir des amitiés infidèles, comme les gardiens du sérail de voir des amants malheureux. Mais que ces personnes-là regardent de plus près ; qu'elles voient quel ami on quitte et pour qui on le quitte ; car encore y a-t-il des infidélités magnifiques, et je ne connais rien de plus beau qu'une vie jonchée d'amitiés mortes, chacune plus relevée que la précédente, toutes laissées en arrière comme des habits d'enfants que la croissance a rendus inutiles. C'est le témoignage qu'on a grandi, simplement. Mais quand deux personnes sont si bien assorties qu'elles peuvent grandir ainsi côte à côte et, sans se quitter, laisser en arrière tout le reste, alors le spectacle est si étrange et si divin qu'elles s'en étonnent elles-mêmes et que tout leur voisinage, petites gens liées par de petites habitudes, ne doit plus

être qu'un parterre de spectateurs attentifs à les admirer.

P.-S. — Il arrive aussi qu'on se moque d'eux, ce qui est une forme inférieure de l'admiration.

*
* *

Singulier état d'âme, bien caractéristique de ce temps où mille lambeaux de croyances et d'opinions flottent confusément dans les âmes! Je viens de rencontrer Robert de V..., esprit doux et profond, atteint de la maladie métaphysique à son dernier période : « Il y a plusieurs années déjà que je suis détaché du christianisme, me dit-il. Je ne suis plus en communication avec la sève vive de sa morale et de sa doctrine d'édification. Est-ce encore son influence que je subis? Je ne sais; mais, au moment où je viens de faire quelque acte mauvais, je sens nettement l'amoindrissement, la plaie encore saignante et gémissante, celle-là même que l'Église appelle la misère du péché, péché mortel, mots vrais d'une vérité non théologique, mais humaine et éternelle. A chaque interruption d'activité après cette chute, mon âme, retournée contre elle-même, se reconnaît frappée d'un coup sans gloire et inavouable, puis se détourne avec horreur, éplorée et humiliée de son suicide. Encore une fois, est-ce ma vieille croyance qui s'agite en moi, ou le fond de vérité durable sur qui sont bâties toutes les croyances? »

Gens du XXe siècle, serez-vous plus chrétiens que nous? Le serez-vous moins? Qui peut le dire? Mais si

cette note vous tombait sous les yeux, vous y pourriez voir dans quel crépuscule tâtonnait la conscience de nos contemporains.

*
* *

Les âges de transformation, dans l'homme, sont toujours des âges d'égoïsme. L'individu se sent menacé, il s'attache à lui-même avec violence, il attire à lui le reste du monde. De là vient l'amour cruel du plaisir et l'ambition sauvage des adolescents. L'égoïsme est, en effet, l'instinct de conservation des animaux pensants.

*
* *

Le repos n'est pas dans l'inaction, mais dans l'activité appropriée. Avec les commis et les valets de charrue le musicien travaille ; il se repose avec son violon.

*
* *

Spectacle curieux et digne d'étude que ce tête à tête de deux générations. Le père et le fils se ressemblent, n'étant point d'une de ces familles qui grandissent du jour au lendemain ; ils ont reçu tous deux la même éducation ; ils ont lu les mêmes livres, vu les mêmes pays, fréquenté les mêmes personnes, et, avec cela, ils ne sont à l'unisson sur rien. Le fils, sans oser se l'avouer à soi-même, le sent d'instinct, et, par déférence, il se hâte de donner raison à son père sur tout ce qu'il dit : il s'épargne ainsi la contrainte de la discussion et le chagrin du désaccord. Il ne reprend sa liberté de sensation qu'avec les camarades de son âge.

Étrange et douloureuse loi de la nature : une telle affection avec si peu d'intimité ! Il faut l'avouer, nous avons nos goûts, nos faiblesses, nos formes de conversation, nos raffinements, nos étrangetés, qui font hausser les épaules à nos pères et qu'il est superflu de leur faire voir. A chaque table de famille, d'un bout de la France à l'autre, on assiste à cette énigme de personnes qui se chérissent, qui vivent côte à côte et qui ne peuvent s'expliquer l'une à l'autre. En réalité, c'est une loi très haute, très générale, c'est une loi de l'histoire qui creuse ce fossé entre nos pères et nous. La marche des générations le veut ainsi ; mais jamais, je crois, cette marche n'a été si accélérée qu'aujourd'hui. On la sent, on la voit très nettement ; c'est même assez mélancolique de penser que nos chers enfants, à leur tour, ne nous comprendront pas et peut-être nous trouveront un peu ridicules.

RÊVERIE D'UN JOUR DE NEIGE.

Il neige, il neige... Je suis tout enfant. J'habite avec mon père et ma mère une petite maison des faubourgs. Au mois d'avril, cette maison est gaie parce qu'une glycine en couvre la façade et qu'on est comme niché dans les fleurs ; mais à présent la tige nue de la glycine se tord tristement entre nos fenêtres ; on voit toutes les lézardes et les moisissures du plâtre. Dans le jardin, la cuisinière a frayé un étroit sentier dans la neige, jusqu'à la pompe qui est enveloppée de paille et gelée malgré cela. Les bordures de buis sont coiffées de blanc ; je m'amuse à les secouer, et la poudre blanche, toute fine, glisse avec un bruissement entre les petites feuilles. Ce n'est qu'un instant, et le silence reprend dans le jardinet tout emmitouflé de neige, sous le ciel sale et ennuyé.

Je suis assis devant la fenêtre, dont le rideau est relevé pour laisser entrer plus de jour. Je fais des pages d'écriture. Les M et les N vont bien ; mais les S sont toujours indécis et tremblotés. Mon père me fait lever, s'asseoit à ma place et feuillette le cahier de la main droite en m'entourant du bras gauche, si bien que je suis debout, tout près de sa joue ; je n'ose pas l'embrasser pourtant : je sens que mes S m'en rendent indigne. Mais non, je me défiais trop de moi-même ; mon

père me frotte tendrement la tête avec la paume de la main ; cela veut dire que mes M ont plaidé pour mes S, et que je suis un bon enfant. Il tire de ses cartons une belle gravure représentant la *Piazzetta,* à Venise, et y inscrit mon nom avec « cent bons points d'écriture ». — « Et à présent, va jouer ! » Jouer, comme je ne sors point et que je n'ai pas de camarades, c'est descendre à la salle à manger et lire *les Aventures d'une chatte blanche* au coin du feu. Sur la table ronde, maman taille une blouse pour moi et en rassemble les pièces ; elle lève par moments ses ciseaux et me regarde comme pour me consulter. Je rapproche d'elle mon fauteuil pour pouvoir, tout en lisant, lui caresser la main de temps en temps.

Le jour baisse ; il est quatre heures. Je colle ma bouche à la vitre pour fondre le givre et faire un petit rond par où je puisse voir dehors. La rue est déserte ; la place du ruisseau qui la coupe au milieu est marquée par un pli de la neige ; quelques traces de pas longent les murs ; la lanterne, accrochée à sa potence, n'a qu'une lueur jaune et comme gelée. Les flocons blancs semblent tournoyer et danser autour d'elle.

Le soir, avant de me coucher, j'allume ma chapelle, c'est-à-dire quelques petits cierges dans de chétifs flambeaux d'étain, autour d'une crèche de Noël. Je m'agenouille, je prie, les mains jointes, les doigts croisés et serrés de toutes mes forces. Je vois le bon Dieu ; je suis bien sûr qu'il pense à moi et me protège, même quand je dors, car lui ne dort jamais. J'aime ; car j'ai entendu l'autre jour les grandes personnes par-

ler de l'amour : j'ai compris que c'est le plaisir de baiser une joue bien fraîche. J'aime mes proches, je sens bien que s'ils mouraient, je mourrais aussi. Il est tard, mes yeux se ferment ; on me déshabille sur la chaise basse, devant le feu ; maman me porte dans mon lit ; j'entoure son cou de mes bras ; il me semble que j'aimerais être toujours ainsi... Le rideau s'écarte soudain ; le ciel noir apparaît... Il neige, il neige...

Il neige, il neige... Je suis à la grand'garde, avec André. Nous n'avons aucun grade dans l'armée ; mais, comme nous sommes de bonne volonté, que nous savons un peu de topographie, d'allemand, et que nous nous tenons a cheval, Faidherbe nous charge, quoique simples volontaires, de battre le pays et d'aller aux renseignements. Nous avons même une ordonnance pour nous deux. Nous sommes drôlement vêtus : je porte un képi de mobile à large bande rouge, un paletot verdâtre et, autour du cou, roulé trois fois, un cache-nez de tricot que des dames de Lille ont envoyé, avec d'autres menus ouvrages et des boîtes de conserves, pour réchauffer quelque soldat inconnu. André a des galons de capitaine, un foulard autour de la tête et un surtout de fourrure. Nous quittons nos chevaux, que notre homme garde et tient par la bride avec le sien ; un souffle épais et bruyant sort de leurs naseaux. Le froid engourdit plutôt qu'il ne pique ; les moustaches d'André sont raidies par la gelée ; nos pieds et nos mains sont comme paralysés... Il neige, il neige... Nous sommes debout dans un chemin creux où les

traces récentes d'une charrette ont laissé deux ornières huileuses et polies. La glace d'une petite mare craque sous les bottes. On ne voit pas bien loin sous ce ciel bas, avec ce jour mourant. Cependant, à deux cents mètres à droite, on distingue une masse compacte et noire : ce sont les enclos et les maisons de Noyelles. Une ou deux lumières s'y allument, qui paraissent beaucoup plus lointaines qu'elles ne sont. Tout d'un coup éclate le clairon suraigu de l'infanterie allemande. Nous tressaillons. Deux longs hurlements de chiens répondent comme une plainte qui glace les veines. Il sort de la masse noire quelque chose de noir aussi qui vient vers nous. Un cri bref, un second cri.

— Attention, me dit tout bas André ; nous sommes en pleine vue. Allons-nous-en.

Nous retournons vers nos chevaux. Soudain, à notre oreille, un bruissement bien connu cingle l'air. Je revois alors, en une vision rapide, l'étude du lycée Louis-le-Grand où j'ai connu André, quand nous avions dix ans l'un et l'autre ; puis, à l'autre bout de notre amitié, la soirée des fiançailles, le baiser que ma mère lui a donné sur le front, l'air dont lui-même m'a dit en m'étreignant les mains : « Alors, tu es mon frère ? Il y a sept ans que j'y songeais, vois-tu ; mais c'est trop doux, je ne crois pas que cela arrive... » Tout cela redevient très présent pour moi .. La neige me fouette le nez et les joues ; mes yeux pleurent de froid ; le petit bruissement continue, à intervalles irréguliers ; une branchette coupée net au-dessus de notre tête saute dans le chemin.

— Ah ! ah ! crie André.

— Tu es touché ? balbutié-je d'une voix qui m'effraye moi-même, sans oser me retourner vers lui.

— Ah ! sac...risti ! Ami ! ami !... Non, non, ça n'est rien...

Il fait cinq ou six pas très vite ; puis, tout d'un coup, comme si sa tête était de plomb, il tourne, le front en avant ; son képi tombe ; il bat l'air d'un grand geste, et alors, alors il s'aplatit, les bras en avant, la figure dans la neige.

Je n'éprouve rien de net : « Allons, allons ! » murmuré-je d'une voix rauque, comme si je voulais le gronder, et, me penchant, je le saisis à bras le corps. A ce moment, le sang sort par la bouche et inonde la manche de ma capote. Je veux voir, voir tout de suite. J'ouvre sa fourrure, sa veste ; le portrait de ma sœur s'échappe et tombe dans l'ornière ; je ne découvre pas la blessure ; je le regarde au visage, je le redresse ; la tête se laisse aller sur l'épaule gauche ; les yeux sont retournés, le nez pincé ; un second hoquet ramène un flot de sang. Je n'ai qu'une idée : m'en aller, m'enfuir, loin, très loin, avec lui. J'appelle notre ordonnance. Je lui montre cela (ce qui n'est plus André à présent) ; nous le chargeons sur son propre cheval ; nous l'attachons avec mon cache-nez, et côte à côte nous nous mettons à trotter, reprenant le chemin par lequel nous sommes venus... Une, deux balles sifflent encore, mais plus loin... La nuit est presque tombée ; je ne distingue plus les traits d'André ; je vois seulement son bras qui pend et sa tête qui, suivant le mouvement du cheval,

retombe à droite, retombe à gauche... Il neige, il neige...

Il neige, il neige ; mais qu'importe ? J'ai près de moi tout ce que j'aime. Je recommence ma vie. Les deuils ne sont pas effacés ; mais je trouve à les partager avec ma femme une douceur qui égale presque leur amertume. Nous sommes à l'unisson sur les plus fines cordes du sentiment, elle et moi ; il n'y a que la politique qui nous divise : aussi n'en parlons-nous jamais. Quand nous sommes près d'y verser, ce qui arrive quelquefois, je me précipite sur un livre d'histoire naturelle ; de son côté, elle saisit sa tapisserie et se met à compter les points tout haut. Rien ne calme comme cela. Si bien que nous sommes toujours d'accord, sur les factures des couturières comme sur l'éducation des enfants. J'ai peur d'elle comme de ma propre conscience, mais pas davantage ni autrement. Nous lisons dans nos quatre yeux tout ce que nous pensons, en sorte que l'un répond juste à une phrase que l'autre n'a pas encore dite et que, si le timbre de nos voix n'était pour nous plein de charme, nous pourrions nous dispenser de parler pour nous entendre.

Ce soir, il faut que je travaille. Je laisse dans son ombre vaste la salle où mes livres s'étagent sur tous les murs ; je m'établis en camp volant dans la chambre ; nous n'aurons qu'une lampe pour deux. Sur le tapis traînent un pantin désarticulé et les pièces éparses d'un ménage de fer-blanc. Mais le petit peuple est couché, la tête sous l'aile ; il suffit que la maman aille de

loin en loin jeter un regard vigilant, comme un bon sergent de ronde.

Puis elle reprend sa place ; les cheveux de son front sont bien éclairés par la lampe ; le grincement de ma plume l'interrompt quelquefois ; je lui demande aussi l'heure qu'il est plus souvent qu'il n'est nécessaire : c'est pour lui faire lever les yeux et pour entendre sa voix... Puis je lui dis merci, tout simplement, et nous continuons l'un et l'autre... J'ai toujours été un peu étonné de l'éloquence des amoureux, dans les comédies.

Et cependant, au dehors, sur les toits, sur les arbres, sur les pauvres gens sans tendresse, il neige, il neige. .

.

Il neige, il neige... C'est fini, je suis sous la terre. Je me repose... J'étais malade encore il y a huit jours ; deux médecins se tenaient debout à mon chevet, se retournant souvent l'un vers l'autre pour se faire un signe d'intelligence ; ma femme, en peignoir, décoiffée, les épiait, le sourcil tremblant, les lèvres serrées; je voyais tout cela très bien, et, chose horrible à dire , j'y assistais comme à un spectacle ; j'avais la tête si affaiblie que je m'amusais à parier sur ma propre existence, comme je le faisais, lorsque j'étais petit, sur les billes d'un camarade. Mon fils, mes deux filles, immobiles au pied du lit, fixaient les yeux sur moi , sans doute pour emporter mon visage dans leur souvenir. De moment en moment, l'un d'eux s'approchait, me pressait le poignet pour sentir s'il devenait froid et le laissait retomber. Ils s'étaient établis dans la chambre voisine, tout près de ma tête, de sorte qu'à l'heure des

repas j'entendais le cliquetis des assiettes ; j'entendais aussi le lourd silence qui pesait sur leur langue et sur leur cœur.

L'avant-dernier jour, vers le soir, je me sentis défaillir. Ma femme le vit ; elle me saisit à deux bras, brusquement, m'embrassa sur le front avec violence ; les mots se pressaient dans sa bouche ; elle me parlait, m'appelait, me donnait les noms tendres d'autrefois, du temps de notre mariage.... « Mon chéri ! mon bien-aimé ! toi que j'ai choisi ! toi que j'ai voulu ! » Nos grands enfants tombèrent à genoux, les yeux attentifs, pleins de respect pour cet amour de leur père et de leur mère qu'ils ne se rappelaient pas avoir jamais entendus parler ainsi. Ils virent qu'il n'y a que l'amour qui puisse élever la voix devant la mort.

Je parcourus, sans suite, par lambeaux, des pages de mon passé... La petite maison du faubourg, mon père se penchant sur mon épaule, le collège, les retours le soir avec André, la façon dont je l'avais vu tomber sur le chemin de Noyelles, le signe de tête muet de sa mère, à elle, lorqu'elle devint ma fiancée, nos promenades, nos lectures ensemble, la naissance de mon fils..., tout cela passe ; je ne peux plus arrêter ni gouverner ma mémoire ; — puis je baisse, je baisse, comme un homme qui descend dans une rivière et qui sait que l'eau va bientôt lui couvrir la tête... J'entrevois je ne sais quoi qui me fait sourire... Et puis..., et puis ce suprême égoïsme des morts pour qui tout semble devenir indifférent et qui oublient ce qu'ils ont le plus aimé.

Le jour où l'on m'apporta ici, il neigeait comme à présent. Beaucoup d'hommes dans la rue, devant ma porte, tête nue, s'abordaient à mi-voix, se demandaient de leurs nouvelles, se plaignaient du froid. On avait suspendu beaucoup de fleurs fraîches, sur lesquelles la neige tombait. Au moment où les roues tournèrent et où on partit, en haut, à la fenêtre familière, un coin du rideau fut soulevé... Mes enfants suivaient...

Ce cimetière dort ; il est tout blanc ; les avenues semblent plus longues : le silence agrandit les choses. On dit que les rouges-gorges, sous la neige, chantent encore ; un rouge-gorge est venu se poser tout près, sur une grille ; mais il n'a pas chanté. Il ne vient personne... Enfin deux ouvriers apparaissent dans l'avenue ; ils cheminent d'un pas pénible.

— Fichu temps !

— Avec ça, que la terre est dure ! Il faut des coups de pioche à tout défoncer.

— Et la pierre donc ! Ça gèle les mains de la travailler avec un ciseau de fer.

— Tu as une inscription pressée à graver?

— Oui ; tu vois, ce monsieur-là. C'est déjà commencé. Il reste la date... 20 décembre.

— 20 décembre, vrai ? Il y a quinze jours ! Eh bien, c'est le 20 décembre que nous avons eu notre petit ! Sacristi, que j'ai été content ce jour-là !

Il neige, il neige... Tout se couvre du manteau de silence. Deux petits bouquets de roses blanches et de violettes, protégés par ce linceul épais, sentent bon

encore, bien qu'on les ait déposés hier ; ils sentent l'amour et le souvenir. Mon jardin, là-bas, est blanc aussi ; ma maison est blanche ; ceux qui l'habitent se réveillent à présent ; je suis parmi eux, je le sais ; mais ils l'ignorent... Ils sauront, ils verront, ils seront consolés, mais plus tard... Ah ! pourquoi ne pas mourir tous à la fois ?... Il neige, il neige...

TABLE DES MATIÈRES

AU SEUIL DE LA POLITIQUE

PETITES ALLÉGORIES

LITTÉRATURE

ART

RÊVERIE ET SENTIMENT

POITIERS. — TYPOGRAPHIE OUDIN.

Librairie H. LECÈNE et H. OUDIN, Éditeurs

PARIS — 17, RUE BONAPARTE — PARIS

EXTRAIT DU CATALOGUE GÉNÉRAL

A. VESSIOT. Inspecteur général de l'enseignement primaire. **La récitation à l'école et la lecture expliquée.** *Cours moyen et supérieur.* Livre du Maitre. Un fort volume in-12, illustré, de plus de 500 pages. Broché, 3 50 ; cartonné. 4 fr.

— Livre de l'Élève. Un volume in-12, illustré, cartonné. 1 fr. 50

A VESSIOT, Inspecteur général de l'enseignement primaire. **Pour nos enfants.** Livre de lecture courante. *Cours moyen.* Nombreuses illustrations. Un volume in-12, cartonné. 1 fr. 30

A. VESSIOT, Rédacteur en chef. **L'Instituteur.** Revue bi-mensuelle d'éducation et d'enseignement. — Prix de l'abonnement d'un an : Paris et départements, 6 fr. 50. Etranger. 7 fr. 50

A. VESSIOT. De l'Éducation à l'école. 7e édition. 1 fort vol. in-18 jésus, broché. 3 fr. 50

A. VESSIOT. De l'Enseignement à l'école. 7e édition. 1 fort vol. in-18 jésus, broché. 3 fr. 50

L. MAINARD Recueil de textes des auteurs français inscrits au nouveau programme du brevet supérieur (22 juillet 1887). 1 très fort vol. in-12, cart. 5 fr.

E. FAGUET. Notices littéraires sur les auteurs français inscrits au nouveau programme du brevet supérieur (22 juillet 1887). 1 fort vol. in-12, broché. 4 fr.
Cartonné. 4 fr. 50

H. BAUDRILLART, Membre de l'Institut, Inspecteur général des Bibliothèques. **Manuel d'éducation morale et d'instruction civique,** 1 vol. in-12 illustré, cart. 1 fr. 50

Inscrit sur de nombreuses listes départementales et adopté par la Ville dè Paris.

Ad. FOCILLON, ancien professeur de physique et de chimie au Lycée Louis-le-Grand, ancien directeur de l'Ecole primaire supérieure Colbert, officier de la Légion d'honneur et de l'Instruction publique. **Sciences physiques et naturelles :** *Cours élémentaire.* 1 vol. in-12. » fr. 70

Cours moyen. 1 vol. in-12. » fr. 80. — *Cours supérieur.* 1 fort volume, in-12. 1 fr. 80

Inscrit sur de nombreuses listes départementales et adopté par la Ville de Paris.

H. DURAND, inspecteur général honoraire de l'Enseignement primaire. **Lectures expliquées**, avec avant-propos par A. VESSIOT. Un vol. in-12, nouvelle édition, revue et augmentée, cart. 2 fr.

M. DUNAN, professeur d'histoire et de géographie au Lycée Louis-le-Grand. **Atlas général des cinq parties du monde.** Un volume, texte atlas in-4° raisin, contenant 129 leçons et 43 cartes en couleurs, gravées par Hauserman. Nouvelle édition de 1888, revue et considérablement augmentée. — Prix cartonné. 4 fr.

Adopté par la Ville de Paris et inscrit sur de nombreuses listes départementales.

VINCENT et MAGÉ. Recueil de sujets de composition, à l'usage des cours supérieurs et des cours complémentaires. Un vol. in-12, contenant 360 sujets traités ou a traiter, avec plans, cartonné. 1 fr. 50

Ouvrage adopté par la Ville de Paris.

TAICLET. Méthode d'Écriture. Cette méthode a obtenu la plus haute récompense (Médaille d'argent à l'Exposition universelle de 1878). Elle se compose de 10 cahiers. — Le cahier 0 fr. 10. Le cent. 8 fr.

TAICLET. Introduction à l'étude de la grammaire. *Premiers exercices d'orthographe usuelle et grammaticale*, 38e édition, 1 vol. in-12. Prix. 0 fr. 30

PEIGNÉ. Méthode de lecture. Ouvrage autorisé par l'Université. 1 vol. in-12, cartonné. » fr. 25

Th. LEGRAND. Petit code grammatical. 1 vol. in-12, cart. » fr. 60

Inscrit sur de nombreuses listes départementales et adopté par la Ville de Paris.

J. GABARET, Directeur d'école communale. **Carnet hebdomadaire de correspondance entre l'école et la famille.** Une piqûre in-18.
Le carnet. » fr. 10
Le cent. 7 fr. 50 — Le mille (par cent). 6 fr. 50

Album littéraire de la France. XVIe, XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles. Un magnifique album in-16 contenant 40 portraits des principaux écrivains, avec biographie et extraits. Prix, broché, 2 fr. — Cartonné, imitation toile. 2 fr. 50

En feuilles : le cent, 3 fr. ; le mille, 25 fr.

CET ALBUM SE VEND COMME RÉCOMPENSE SCOLAIRE.

Il a été adopté par le Ministère de l'Instruction publique et par la Ville de Paris.

GEOGRAPHIE ET HISTOIRE

F. HUE ET G. HAURIGOT : Nos petites colonies. Un fort vol. in-12, illustré, 3e édition, broché. 3 50

F. HUE ET G. HAURIGOT : Nos grandes colonies. 1re PARTIE, *Amérique*. Un fort vol. in-12 illustré, broché 3 50

F. HUE ET G. HAURIGOT. Nos grandes colonies 2e PARTIE : *Afrique* : Un fort vol. in 12 illustré, broché. 3 50

ARCHIBALD COLQUHOUN. Les frontières du Tong-King. Un vol. in 12 illustré, broché 3 50

Voyage d'Archibald Colquhoun au Yunnan, Un vol. in 12 illustré, broché. 3 50

BRAU DE SAINT-POL-LIAS. De France à Sumatra. Un fort vol. in-12, illustré. 3 50

CH. SIMOND. L'Afghanistan *Les Russes aux portes de l'Inde.* Un vol. in-12 broché 3 »

E. PETIT. Le Tong-King, 1 vol. grand in-8 broché 1 35

P. BLAISE. Le Congo, *Descriptions, mœurs, coutumes.* 1 vol. grand in-8, broché. 1 35

PIERRE DE CORAL : Tahiti. Esquisse historique. 1 plaquette in-8, avec carte. 1 50

PAUL PERRET. Les Pyrénées françaises, 1 vol. grand in-8, illustré broché, 8 »

PAUL PERRET. Le pays basque et la Basse Navarre, 1 vol. grand in-8, illustré, broché, 8 »

PAUL PERRET L'Adour, la Garonne et le pays de Foix, 1 vol. grand in-8, illustré, broché 8 »

H. CONS. Le Nord Pittoresque de la France. Un beau vol. in-4o illustré, broché 5 »

AUG. THIERRY. Récits des temps mérovingiens. 1 vol. in-4, illustré, broché. 5 »

H. BOUCHOT. La famille d'autrefois. 1 vol. in-4, contenant de nombreuses gravures, broché. 3 »

L. LOUIS-LANDE. Souvenirs d'un soldat. avec préface par E. FAGUET 1 vol. grand in-8, illustré. Prix, broché. 3 »

SCIENCES ET INDUSTRIE

E. GARBAN. L'Eau, ses propriétés, ses applications dans l'industrie. Un fort vol. in-8, illustré, broché 3 50

J. PICHOT. A travers les étoiles. Notions d'astronomie populaire, un fort vol. in-4, orné de 50 gravures, broché. 5 »

J. LEBRETON. Histoire et applications de l'Électricité. Un fort volume in-8, contenant 150 gravures dans le texte, broché. 3 »

F. HUE. Aux pays du pétrole. Un volume in-12, orné de 10 gravures et d'une carte. 3 »

H. BOUCHOT. Histoire anecdotique des métiers. 1 vol. gr. in-8o 25 gravures broché. 1 50

— **L'Œuvre de Gutenberg,** livres, journaux, illustrations. — Un beau vol. orné de 25 gravures, broché. 1 70

H. BOURON et **F. HUE. Histoire d'un bloc de houille.** — Un volume in-8o carré, orné de 25 gravures, broché 80 »

4. L.

COLLECTION DE LIVRES POUR DISTRIBUTION DE PRIX

1re Série. *Série nouvelle*, format grand in-4°. Dimensions 30 × 21. Chaque volume contient de nombreuses gravures.

Broché, couverture chromo. . . 5 »
Cartonnage souple, imitation maroquin du Levant, plaque Louis XV tr. blanches. 6 50
Cartonnage imitation toile, or et noir, tr. dorées. 6 50
Percaline genre demi-reliure, tr. jasp. 7 »
Percaline plaque spéciale or, argent et noir, *avec sujet en couleurs spécial à chaque titre*. tranches dorées. . . . . . 8 »
Demi-reliure, chagrin, tr. jaspées. 9 »
Demi-reliure, chagrin, tr. dorées. 9 50

2me Série. *Série nouvelle*, format grand in-8° jésus. Dimensions 27 × 18. Chaque volume est orné de nombreuses illustrations.

Broché couverture imprimée en deux couleurs. 2 60
Cartonnage imitation toile, or et noir, tr. jaspées. 2 80
Cartonnage souple, imitation maroquin du Levant, plaque dorée, tranches jaspées . . . . 3 »
Cartonnage imitation toile, or et noir, tranches dorées. . . . 3 20
Percaline genre demi-reliure, tr. jaspées. 3 60
Percaline or et noir, plaque *sujet spécial à chaque titre*, tranches dorées. 4 30
Demi-chagrin, tranches jaspées. . 5 »

3me Série, format grand in-8°, 240 pages. Dimensions 25 × 17. Onze beaux volumes contenant de nombreuses gravures.

Broché, couverture illustrée. . . 1 35
Riche cartonnage imitation toile, or et noir, tranches jaspées. . 1 85
Cartonnage souple, imitation maroquin du Levant, plaque spéciale, tranches blanches. . 1 95
Riche cartonnage imitation toile, or et noir, tranches dorées. . 2 20
Percaline, genre demi-reliure, tr. jaspées. 2 60
Percaline, riches ornements, or et noir, tranches dorées. . . . 2 85
Demi-chagrin, plats toile, tranches jaspées. 3 80

4me Série, format grand in-8°, 160 pages. Dimensions 25 × 17. Dix beaux volumes contenant de nombreuses gravures dans et hors texte.

Broché, couverture illustrée. . . 1 10
Cartonnage souple, chromotype, tranches ébarbées. 1 40
Cartonnage imitation toile, or et noir, tranches jaspées. . . . 1 50
Cartonnage imitation toile, or et noir, tranches dorées. . . . 1 70
Percaline genre demi-reliure, tr. jaspées. . . . . 2 »
Percaline plaque spéciale, or et noir, tranches dorées. . . . 2 40

5me Série, format in-8° carré. 240 pages. Dimensions 23 × 14. Vingt-quatre volumes contenant de nombreuses gravures.

Broché, couverture illustrée. . » 95
Cartonnage souple, chromotype, tranches ébarbées. 1 15
Cartonnage imitation toile, or et noir, tr. jaspées. 1 20
Cartonnage souple, imitation maroquin du Levant, tr. blanches. 1 30
Cartonnage imitation toile, or et noir, tranches dorées. . . . 1 50
Percaline genre demi-reliure, tr. jaspées. 1 70
Percaline plaque spéciale, or et noir tranches dorées. . . . 2 »
Demi-chagrin, plats toile, tranches jaspées. 2 70

6me Série, format in-8 carré, onze volumes contenant de nombreuses

gravures dans et hors texte. 192 pages. Dimensions 23 × 14

Broché, couverture illustrée. . . » 65

Cartonnage imitation toile, or et noir ou chromotype, tranches jaspées. . . . . » 90

Cartonnage imitation toile, or et noir ou chromotype, tranches dorées 1 10

Percaline plaque or et noir, tranches jaspées. 1 50

7e Série, format petit in-8, 144 pages. Dimensions 21 × 13. Dix-sept volumes contenant de nombreuses gravures.

Broché, couverture illustrée. . . » 50

Cartonnage imitation toile, or et noir ou chromotype, tranches jaspées . . . . » 70

Cartonnage imitation toile, or et noir ou chromotype, tranches dorées . . . . » 90

8me Série, format petit in-8°, 96 pages. Dimensions 21 × 13. Quinze vol. contenant de nombreuses gravures.

Broché, couverture illustrée. . . » 35

Cartonnage imitation toile, or et noir tranches jaspées . . . . » 50

Cartonnage imitation toile, or et noir, tranches dorées. . . . » 65

9me Série, format in-12, 360 a 450 pages. Dimensions 18 × 12. Douze forts vol. contenant de nombreuses gravures.

Broché. . . . . 2 »

Cartonnage souple, imitation maroquin du Levant. plaque or, tranches blanches. 2 25

Percaline genre demi-reliure, tranches jaspées. 2 50

Percaline or et noir, plaque spéciale, tranches dorées. . . . 3 20

Demi-chagrin, plats toile, tranches jaspées 3 50

10me Série, format in-12°, 72 pages. Dimensions 19 × 12. Dix-sept vol. contenant de nombreuses gravures. Cart. imit. toile or et noir ou chromotype, tr. jasp. » 30

11me Série, format in-18, 64 pages. Dimensions 15 × 9. Seize vol. contenant de nombreuses gravures. Cart. imit. toile or et noir ou chromotype, tr. jasp. 0 22

12me Série, format grand in-32, 64 pages. Dimensions 13 × 8. Seize vol. contenant de nombreuses gravures. Cart. imit. toile or et noir ou chromotype, tr. jasp. 0 17

Collection hors série. Prix d'honneur. Magnifiques volumes grand in-8 jésus de 4 à 500 pages, contenant de nombreuses gravures sur bois.

Broché. . . . . 8 »

Percaline, genre demi reliure, tranches jaspées. 9 50

Reliure percaline, plaque spéciale or et noir, tranches dorées. . . 11 »

Reliure 1/2 chagrin, plats toile, tranches jaspées. . . . . . . 1 »

Reliure 1/2 chagrin plats toile, tr. dorées. . . . . 12 »

Le catalogue spécial illustré sera envoyé à toute personne qui en fera la demande.

POITIERS. — IMPRIMERIE OUDIN.

4. C.

Poitiers. — I